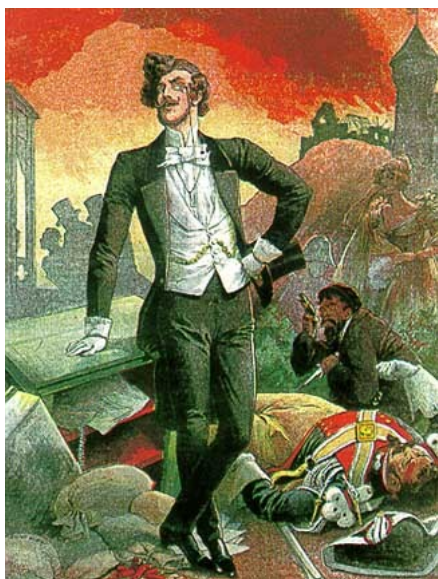


# Rocambole II

L'héritage mystérieux II

---

Ponson du Terrail



BeQ

Ponson du Terrail

Rocamboles II

# **L'héritage mystérieux II**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *À tous les vents*

Volume 848: version 1.0

Rocamboles II

**L'héritage mystérieux II**

Édition de référence :  
Bibliothèque Marabout Géant.

## XXIX

### *Le duel*

Faisons un pas en arrière, et laissons mademoiselle de Balder lire et relire avec étonnement l'étrange lettre trouvée sur le guéridon de la chambre inconnue.

Armand, on s'en souvient, emmena Bastien rue Culture-Sainte-Catherine.

– Mon vieil ami, lui dit-il, les gens qui aiment sont égoïstes, partant, oublieux. Si je t'avais laissé rue Meslay, nous aurions passé la soirée chez mademoiselle de Balder, et les heures se fussent écoulées si vite, que nous eussions, comme hier, entendu sonner minuit. Or, quand il faut être au bois de Boulogne à sept heures du matin le lendemain, afin d'y défendre sa vie, une nuit de sommeil est nécessaire.

– Bah ! monsieur Armand, répondit Bastien,

cela me connaît, ça. De mon temps, dans la vieille garde, on se battait tous les matins, ce qui n'empêchait pas de joyeusement souper vers minuit, chaque soir, lorsque les eaux n'étaient pas trop basses.

– Mais il y a trente ans de cela ?

– Peut-être bien trente-cinq, même.

– Tu étais un jeune homme, alors.

– Bon ! je suis solide encore, allez.

Armand secoua la tête et dit avec mélancolie :

– Tirais-tu passablement l'épée ?

– Pas trop pour dire vrai. Du temps de l'empereur, voyez-vous, on se battait tous les jours sur le champ de bataille, et on n'avait pas le temps d'aller à la salle d'armes ; mais quand on tient son épée avec son cœur...

– Tarare ! murmura Armand tout pensif.

Et il ajouta presque mentalement :

– Les Anglais, en général, se battent peu, ils exècrent, ils méprisent le duel ; mais ceux qui font exception à cette règle, et toute exception

devient une originalité, doivent professer pour lui un culte excentrique, précisément parce que leurs compatriotes n'en font aucun cas et l'abhorrent. Et cela doit être ainsi chez ce sir Williams, puisqu'il veut absolument aller sur le terrain pour une semblable misère.

– Eh bien, dit Bastien, qui avait surpris l'aparté de M. de Kergaz, puisqu'il le veut absolument, je tâcherai de lui donner une leçon.

Armand conduisit Bastien au second étage de l'hôtel, où il avait disposé une vaste pièce en salle d'armes, car il aimait passionnément l'escrime jadis, et il y prit des fleurets et des masques, disant au vieux soldat :

– Refais-toi un peu la main, c'est toujours une bonne précaution à prendre.

Le comte et son vieil ami ferrailèrent à peu près une heure.

– La méthode est bonne, dit enfin le premier, le poignet est ferme et assez léger, mais le jarret manque de souplesse. Il faudra tuer ton homme à la première passe, ou toi-même tu es un homme

mort.

– On tâchera, répondit tranquillement Bastien, qui dîna d'un excellent appétit, se coucha avec le calme d'un vieux brave devant lequel la mort a toujours reculé, et dormit d'une seule traite jusqu'au matin.

Armand, qui avait passé la nuit sur un canapé, l'éveilla à six heures, et lui dit :

– Allons ! il y a une grande heure d'ici au Bois, et il nous faut cependant arriver les premiers. La France ne peut pas être en retard.

Bastien s'habilla lestement, mais il mit à sa toilette ce soin minutieux des officiers d'autrefois, qui se faisaient poudrer et demandaient leur habit de gala pour monter à l'assaut.

Il se mit un gilet de piqué blanc sur une fine chemise de batiste qu'attachait une grosse épingle en diamant, souvenir de l'infortunée mère d'Armand.

Il boutonna par-dessus son gilet une redingote bleue, à la boutonnière de laquelle brillait sa

rosette ; puis il chaussa des bottes vernies et un pantalon de casimir noir un peu large et à la hussarde, ce qui acheva de lui donner une tournure militaire.

Armand était entièrement vêtu de noir, et, comme Bastien, il portait sa décoration.

Le roi Louis-Philippe avait daigné décorer le sculpteur Armand, prix de Rome, et le comte de Kergaz était loin de renier l'artiste.

Une paire d'épées de combat, rapportées d'Italie et dont la trempe était merveilleuse, furent placées dans le caisson de la voiture, et l'on partit. L'équipage du comte de Kergaz monta l'avenue des Champs-Élysées au grand trot sans rencontrer aucune autre voiture, tant à cette heure matinale le plus élégant quartier de Paris est désert ; mais, à la barrière, il fut rejoint par une américaine attelée d'un seul cheval et qu'un jeune homme conduisait.

– Voilà sir Williams, dit Bastien en montrant le jeune homme à côté de qui était assis Ralph O..., tandis qu'Arthur G... était placé sur le siège de derrière.



Armand regarda avec curiosité cet homme que Bastien avait pris pour Andréa, et, à son tour, il tressaillit et dit vivement :

– Es-tu bien certain que ce ne soit pas lui ?

– Oh ! certes, oui, dit Bastien, j'en ai la conviction. Mais cette ressemblance est étrange.

Le baronnet et ses témoins saluèrent Armand et Bastien ; puis, en gens bien élevés, ils rangèrent le tilbury côte à côte de la calèche, ne voulant point dépasser leurs adversaires, ni cependant rester en arrière. Les deux équipages descendirent donc de front l'avenue de Neuilly et arrivèrent à la porte Maillot, où un cavalier les attendait en travers de la route.

Ce cavalier était un chef d'escadron d'un régiment de hussards alors caserné au quai d'Orsay, que M. de Kergaz connaissait beaucoup et qu'il avait prié la veille, par un mot de vouloir bien assister Bastien en qualité de second témoin.

Le chef d'escadron mit pied à terre, Armand et sir Williams descendirent de voiture, et les six personnages se dirigèrent à pied vers le Bois,

dans lequel ils trouvèrent, à cent mètres du pavillon d'Armenonville, un fourré convenable pour la rencontre. Le terrain était bon, dépourvu d'herbe et couvert d'un sable fin.

Tandis que sir Williams et Bastien, après s'être salués de nouveau, demeuraient à distance, Ralph O... et le chef d'escadron réglait les conditions sommaires du combat ; et M. de Kergaz, qui attachait toujours sur sir Williams un regard scrutateur, disait à Arthur G..., son second témoin :

– Nous sommes, monsieur, à un moment assez grave pour qu'on puisse causer librement, loyalement en mettant de côté toute intention personnelle et blessante.

– Je suis de votre avis, monsieur.

– Voulez-vous me permettre une question ?

– Parlez, monsieur, je vous écoute.

– Connaissez-vous sir Williams depuis longtemps ?

– Depuis deux mois seulement.

– Êtes-vous bien persuadé qu'il soit réellement

baronnet et d'origine irlandaise ?

– J'ai vu ses titres de famille, monsieur.

– C'est étrange ! murmura Armand, je jurerais que c'est mon frère...

– Monsieur, répondit Arthur G..., vous sentez bien cependant que, cela fût-il, je n'ai pas le droit, moi qui ai vu des papiers, des titres, des lettres de recommandation au nom de sir Williams, baronnet et gentilhomme d'Irlande, d'admettre son identité avec le vicomte Andréa votre frère. D'ailleurs, il serait trop tard.

– Aussi, monsieur, fit observer froidement Armand, est-ce à titre de simple renseignement que je vous ai fait cette question.

Les deux jeunes gens se saluèrent, témoignant ainsi que l'entretien se terminerait d'un commun accord, et ils s'approchèrent de Ralph O... et du chef d'escadron.

– Le motif de la rencontre est léger, disait ce dernier ; ensuite, il y a entre les deux adversaires une énorme disproportion d'âge ; ceci me paraît être plus que suffisant pour ne point donner à

cette affaire un caractère trop sérieux.

– C'est mon avis, monsieur, répondit Ralph O...

– Je pense donc que ces messieurs doivent se battre au premier sang.

– C'est tout à fait suffisant.

– Et ne point engager le fer à plus de deux pouces.

Ralph O... s'inclina en signe d'assentiment.

– Messieurs, ajouta-t-il, s'adressant aux deux adversaires, qui se rapprochèrent, veuillez mettre habit bas sur-le-champ.

Sir Williams, que M. de Kergaz continuait à examiner avec une scrupuleuse attention, demeurait impassible sous le poids de ce regard, et il dit avec le plus grand calme et d'un ton où perçait légèrement l'accent britannique :

– Le temps est beau, mais il fait froid, et j'aurais dû choisir le pistolet pour me dispenser de me déshabiller.

Puis il ôta son habit et dit à Bastien, qui venait

d'en faire autant et oubliait sa cravate :

– Pardon, monsieur, puisque vous gardez la vôtre, je vais remettre la mienne. J'éviterai un rhume de poitrine.

– Non pas, dit Armand d'un ton sec ; ôtez votre cravate, monsieur Bastien, cela peut parer un coup d'épée.

– Comme vous voudrez... aoh ! murmura sir Williams avec un calme si parfait que, cette fois, les derniers doutes de M. de Kergaz s'évanouirent.

– Cet homme est bien Anglais, pensa-t-il, ce n'est pas Andréa.

Les épées avaient été tirées ; le sort fut pour sir Williams : il devait se battre avec les siennes.

– Allez, messieurs, dit sir Ralph O..., au moment où les deux adversaires se mettaient en garde.

M. de Kergaz avait touché juste en disant que lorsqu'un Anglais se battait, il était vraisemblablement excellent tireur, et il put s'en apercevoir dès la première passe.

Sir Williams, cet homme si flegmatique et dont tous les mouvements accusaient la raideur britannique, devenait sur le terrain d'une souplesse merveilleuse, d'une agilité féline qui déjouèrent la loyale impétuosité du vieux soldat. Son épée, qu'il semblait tenir au bout des doigts, tant il avait la main légère, semblait se dédoubler et se multiplier, arrivant à la parade avec une prodigieuse souplesse, tandis que celui qui la maniait rompait ou marchait avec une foudroyante vitesse.

Pendant près de cinq minutes, Bastien, essoufflé, furieux, porta les plus terribles coups à sir Williams. Tous furent parés, et le baronnet ne riposta point.

À toute minute le vieux soldat, ignorant des galantes finesses de ce jeu terrible, devenu un art véritable dans les mains des maîtres modernes, entassait faute sur faute, se fendait faux, écartait le bras, se découvrait... L'épée de sir Williams paraît et n'attaquait pas.

– Il me ménage, murmurait Bastien hors de lui, il me ménage, moi, un hussard de l'empire.

Et Armand, qui voyait bien qu'avec tout autre qu'un parfait gentleman Bastien eût été mort déjà, Armand se disait :

– Andréa serait moins généreux... Décidément, ce n'est pas lui.

Enfin, cependant, et pour mettre un terme à cette lutte stérile, au moment où Bastien rendait à demi l'épée, le baronnet la lui lia rapidement tierce sur tierce, l'enleva d'un énergique coup de poignet, et, tandis qu'elle roulait à vingt pas, il appuya la sienne sur la poitrine du vieux soldat, unissant si intimement l'acte du désarmement à celui de la riposte, que le coup devenait loyal et qu'il pouvait sans remords tuer son adversaire.

Mais l'épée effleura à peine sa chemise ; et content de cette victoire sans effusion de sang, le baronnet fit un saut en arrière et releva son épée la pointe en l'air.

– Assez, messieurs, assez ! s'écria Armand, qui avait frissonné des pieds à la tête en ce terrible moment.

Bastien laissa échapper un énergique juron et

voulut courir ramasser son épée, mais M. de Kergaz l'arrêta.

– Trop tard, dit-il. Tu n'as plus le droit de recommencer ; il pouvait te tuer, et ne l'a pas fait.

Sir Williams s'était vivement rapproché de son adversaire, et lui disait au même instant :

– Voulez-vous à présent, monsieur, accepter mes excuses pour mon excessive susceptibilité et me tendre loyalement la main ?

La mauvaise humeur du grognard ne pouvait tenir contre ces paroles ; il tendit la main à sir Williams, qui ajouta, sans se départir de son accent d'outre-Manche :

– Il faut à présent, messieurs, que je vous donne l'explication de ma conduite. Mon honorable adversaire m'avait adressé, il y a deux jours, de loyales excuses qui étaient plus que suffisantes, j'en conviens ; mais, la veille, à mon club, interrogé sur les opinions de mes compatriotes à l'endroit du duel, qu'au fond j'abhorre comme eux, j'avais, par esprit d'opposition, soutenu qu'un gentleman accompli



doit se battre, ajoutant que je serais très heureux de donner l'exemple. Il me fallait donc mon petit duel, et M. Bastien m'en avait fourni l'occasion, je l'ai saisie aux cheveux, aoh !

– C'est égal ! murmura Bastien avec un reste de rancune, tempérée cependant par son franc et loyal sourire, il n'y a qu'une vieille bête comme moi, capable de se laisser désarmer ainsi... C'est honteux !

Et Bastien serra une seconde fois la main de sir Williams.

Celui-ci s'approcha alors de M. de Kergaz :

– Il paraît, monsieur le comte, dit-il, que je ressemble bien parfaitement à un frère que vous cherchez de par le monde ?

– C'est frappant, répondit Armand tout rêveur. Pourtant Andréa a les cheveux blonds...

– Et moi, noirs... Les miens sont bon teint...

Et sir Williams ajouta :

– Cependant, monsieur, si vous conserviez encore le moindre doute, vous m'honoreriez en acceptant une invitation à déjeuner chez moi, un

de ces jours. Je pourrais vous montrer, avec pièces authentiques à l'appui, mon arbre généalogique.

– Monsieur... dit Armand...

Le baronnet prit un air confidentiel, et s'adressant indistinctement à Armand, à Bastien et aux témoins :

– Messieurs, dit-il, vous avez, sans nul doute, été amoureux, au moins une fois en votre vie. Moi je le suis. Le plaisir de me trouver avec vous ce matin m'a privé de celui de voir ma maîtresse hier soir, et j'ai hâte de réparer le temps perdu... Or, ma maîtresse habite un mystérieux cottage perdu à la lisière des bois, et dans lequel nul ne doit entrer. Je la garde avec la jalousie sauvage d'un dragon... par conséquent, je vais être obligé de vous quitter.

Et regardant Armand :

– Monsieur le comte, ajouta-t-il, vous seriez l'homme le plus aimable du monde si vous offriez deux places à mes amis dans votre calèche, afin que j'aie la possession entière de

mon tilbury. Je ne retourne pas à Paris.

Armand s'inclina en signe d'assentiment, et l'on regagna la porte Maillot où les voitures attendaient.

Là, sir Williams monta lestement dans son tilbury, et dit à Armand :

– N'est-ce pas, monsieur le comte, que le temple du bonheur n'est autre chose que la maison de la femme que l'on aime ?

– Peut-être... murmura Armand qui se prit à songer à Jeanne.

– Et que lorsqu'on a une fiancée qu'on adore, il faut la cacher à tous les yeux...

Sir Williams laissa bruire entre ses lèvres ce sourire moqueur où l'âme satanique du vicomte Andréa semblait reparaître.

Et Armand tressaillit, assailli de nouveau par tous ses doutes.

– Si vous aimez une femme, acheva sir Williams, qui enveloppa son cheval d'un coup de fouet et partit rapide comme l'éclair, gardez-la bien, je vous le conseille.

Cette fois, Armand devint pâle comme un mort, et pour la seconde fois il songea à Jeanne et eut peur.

Sir Williams avait eu la voix railleuse d'Andréa le maudit en s'exprimant ainsi, et son éclat de rire satanique retentit au fond du cœur de M. de Kergaz comme un glas funèbre.

\*

Pendant sir Williams, filant comme une flèche sur l'avenue de Neuilly, traversa le pont, gagna Courbevoie, puis Nanterre et Rueil, longea le parc de Malmaison, et arriva à l'entrée du petit vallon qui s'ouvre derrière Bougival, cette colonie de pêcheurs et d'artistes en même temps.

Puis il monta au trot l'unique rue du village, dépassa l'église, arriva tout en haut du vallon, près de Luciennes, et finit par s'arrêter devant la grille d'une vaste propriété plantée d'arbres, entourée de murs, à l'extrémité de laquelle on apercevait un joli petit castel de moderne

structure, tandis que, dans une direction opposée et dans un coin du parc se dressait une maisonnette.

Cette maisonnette n'était autre que celle où Colar avait, deux jours plus tôt, amené Cerise, la confiant à la garde de la veuve Fipart.

Seulement, Colar était entré par une petite porte bâtarde, tandis que le tilbury de sir Williams franchit la grille de maître, qui, du reste, était ouverte à deux battants.

En même temps, le baronnet aperçut sur le sable frais de l'avenue les traces du passage récent d'une voiture.

– Allons ! dit-il avec un soupir de satisfaction, le coup est fait... Jeanne est à moi.

Le tilbury s'arrêta devant le perron, en haut duquel sir Williams aperçut Colar qui fumait tranquillement son cigare et humait les rayons du soleil levant.

– Eh bien ? lui demanda vivement le baronnet en lui jetant les rênes.

– L'oiseau dort, répondit Colar.

– Ici ? fit Williams anxieux.

– Parbleu ! mon capitaine.

– À quelle heure a-t-elle pris le narcotique ?

– À dix heures du soir.

Sir Williams consulta sa montre.

– Il est huit heures du matin, dit-il, elle a encore deux heures à dormir.

Et le baronnet suivit Colar, monta lestement l'escalier de la petite villa et pénétra, après avoir traversé le salon, dans cette chambre à coucher où naguère nous avons vu mademoiselle de Balder s'éveiller, tout étonnée de se trouver en pareil lieu.

Lorsque sir Williams entra, la jeune fille dormait toujours, étendue sur le canapé.

Le baronnet s'arrêta devant elle et se prit à la contempler.

– Véritablement, murmura-t-il, la petite est fort belle. Je ne l'avais jamais vue, et j'en fais mon compliment à Armand. Il avait très bon goût.

Puis, tout à coup, fronçant le sourcil et regardant Colar :

– Est-ce que... par hasard... tu n'aurais pas été... tenté ?...

– Ma foi ! non, dit Colar. Elle est gentille, c'est vrai... mais trop pâle... j'aime les couleurs, moi...

– Oh ! dit-il tranquillement, je te l'eusse pardonné... Après tout, je n'ai pas de préjugés... *per Bacco !* comme disait feu mon honoré père.

Et Williams ajouta :

– Qu'as-tu fait de la vieille ?

– Je l'ai couchée simplement sur son lit, plaçant à la portée de sa main la lettre que vous savez, et dans laquelle votre ancien clerc de notaire avait si bien imité l'écriture de mademoiselle.

– À merveille !

– Quant à Cerise, reprit Colar, il paraît que la Fipart et elle ne peuvent s'entendre. La petite pleure ; la vieille, qui est plus mauvaise qu'une teigne, lui fait endurer misère sur misère.

– Voilà précisément ce que je ne veux pas, dit Andréa ; et si cela est, c'est à toi qu'on doit s'en prendre.

– Dame ! fit Colar d'un ton de mauvaise humeur, vous m'avez demandé quelqu'un de confiance, j'avais sous la main cette vieille, qui est la maîtresse de Nicolo, nous l'avons employée, voilà tout. À présent, je ne savais pas qu'elle eût un mauvais caractère.

Sir Williams ne répondit pas, et peut-être qu'il n'entendit point la justification de Colar, tant il était absorbé en sa méditation.

Les bras croisés, devant la jeune fille endormie qu'il contemplait, il semblait avoir oublié Colar.

– Va-t'en, lui dit-il enfin ; va trouver cette femme, cette veuve Fipart, et dis-lui qu'elle prépare Cerise à ma visite.

Colar sortit, laissant sir Williams en présence de mademoiselle Jeanne de Balder en proie à un sommeil léthargique.

Le baronnet s'assit devant le guéridon et



écrivit cette longue lettre que nous avons vu trouver par Jeanne à son réveil.

Puis, quand il eut fini, un amer et terrible sourire glissa sur ses lèvres.

– Ah ! dit-il, mon cher frère, mon Armand bien-aimé, il me vient une fameuse idée, allez... et je crois que je tiendrai, à côté des millions du bonhomme Kermarouet, une bien belle vengeance ! Ah ! tu m'as chassé comme un voleur ; ah ! tu m'avais pris Marthe, la seule femme que j'aie aimée ; ah ! tu m'as appelé Andréa le maudit, et tu espères être heureux ? Allons donc !

« La voilà cette jeune fille dont la beauté a fait battre votre cœur, elle est là endormie, immobile, en mon pouvoir... Un autre que moi se contenterait d'être ignoble et brutal en sa vengeance ; moi, je serai raffiné, élégant et cruel...

« Ce n'est point la possession de Jeanne qu'il me faut, c'est son cœur ! Elle commençait à t'aimer... Elle m'aimera !

« Tu étais hier à ses yeux le comte Armand de Kergaz, un homme du monde vertueux et riche, tu seras un effronté coquin qui s'affuble de l'habit et du nom de son maître, et elle te méprisera !

Le sourire de sir Williams dégénéra en un éclat de rire strident.

– Oh ! monsieur le comte, acheva-t-il, il m'est venu une bien belle idée, je vous prie de le croire. Ce n'est plus vous qui êtes le comte de Kergaz, c'est moi ! et le jour où j'aurai épousé Hermine, le jour où l'or de Kermarouet sera mien, ce jour-là je te crierai : « Armand ! Armand ! Jeanne, ta bien-aimée, est devenue ma maîtresse, et elle t'a pris pour un laquais ! »

Sir Williams, dont le visage rayonnait d'une infernale joie, sir Williams sonna violemment.

Mariette, la femme de chambre destinée à Jeanne, parut.

– Fais monter les autres, ordonna le baronnet.

Mariette sortit et revint peu après avec la femme de charge, le valet de pied et le groom.

– Écoutez-moi bien, dit sir Williams, cent louis pour un mois de gages à chacun de vous, si pour vous, je suis le comte Armand de Kergaz, et si votre nouvelle maîtresse en est persuadée... Sinon, vous serez chassés !

Et sir Williams ajouta mentalement, en renvoyant les domestiques et sortant lui-même de la chambre où Jeanne dormait toujours :

– Maintenant, je vais faire la leçon à Cerise, et si Jeanne ne devait pas croire ses gens, elle croira bien certainement la petite fleuriste, qui est son amie d'enfance.

Sir Williams quitta la villa et se dirigea vers la maisonnette au fond du parc, où nous allons le précéder et retrouver Cerise.

## XXX

### *Promesses*

Nous avons laissé Cerise tombant à la renverse sur le parquet de la salle basse, dans cette petite maison du parc où l'avait entraînée la veuve Fipart.

La révélation de l'horrible vieille était la cause de cet évanouissement.

Lorsqu'elle revint à elle, la veuve Fipart l'avait transportée au premier étage de la maisonnette, et l'y avait laissée seule. Cerise enveloppa d'un regard tous les détails de cette chambre, le carreau ciré, les rideaux de coutil rayé, la pendule à colonnes entre deux vases de fleurs, le lit et la commode en noyer.

C'était la chambrette d'une ouvrière parisienne.

Cerise ne se trouva point dans cette situation assez vulgaire des gens qui, sortant d'un long évanouissement, cherchent à rassembler leurs souvenirs et à relier au moment présent celui qui a précédé leur syncope.

Cerise se souvint de tout ; en se trouvant seule dans cette chambre où elle n'était jamais entrée, elle se rappela la veuve Fipart et son odieuse révélation.

Son premier mouvement, sa première pensée furent de courir à la porte. La porte était fermée.

Dans un premier accès de désespoir, elle tâcha de l'ébranler, elle cria, appela.

Nul ne répondit.

Alors la pauvre enfant se prit à fondre en larmes, et demeura pendant plusieurs heures la tête dans ses mains, dans l'attitude de la douleur.

Vers midi, la porte s'ouvrit, et la veuve Fipart entra :

– Allons, ma mignonne, dit-elle, venez dîner, au lieu de pleurer.

Cerise répondit par un geste négatif. La veuve

Fipart se retira et ferma la porte.

Elle ne revint que le soir.

La pauvre Cerise s'était endormie. La vieille l'éveilla et réitéra son offre de prendre quelques aliments.

Cerise refusa encore, et dormit toute vêtue et vaincue par la fatigue. Le lendemain, Cerise était plus calme. Le besoin la pressait, elle accepta quelque nourriture, mais elle ne voulut pas sortir de sa chambre.

Alors la vieille se mit à l'injurier et la maltraita.

Cerise appelait au secours et voulait mourir.

La veuve Fipart l'enferma de nouveau et ne revint que le soir, toujours irritée, toujours railleuse et lui prédisant la visite prochaine du maître.

Trois jours s'écoulèrent ainsi ; Cerise sentait sa raison chanceler, et traduisait son désespoir par des larmes.

Enfin, le matin du troisième jour, comme elle était accoudée à sa fenêtre et dans un état

d'horrible prostration, une clef tourna dans la serrure.

La pauvre enfant frissonna et crut qu'elle allait revoir son tyran.

Mais la porte s'ouvrit et un homme entra.

C'était le baronnet sir Williams.

Alors Cerise perdit tout à fait la tête, laissa échapper un cri d'épouvante et se réfugia tremblante et pâle à l'autre extrémité de la petite chambre.

On eût dit que le baronnet était entré une arme à la main.

Mais sir Williams était calme, souriant, et sa physionomie, à laquelle il savait donner une rare expression de franchise, ne pouvait épouvanter la jeune fille.

— Mademoiselle, lui dit-il en la saluant avec une politesse exquise, rassurez-vous, je suis un galant homme.

Cerise, immobile, s'appuyait au mur, dans l'angle le plus obscur de la chambre, et continuait à regarder avec un sentiment de défiance qui,

pendant, n'était point de la terreur.

– Voulez-vous m'écouter ? reprit-il d'une voix caressante, et se tenant toujours debout devant elle avec un respect qui toucha beaucoup la jeune fille, je vous expliquerai bien des choses, mademoiselle.

– Ah ! monsieur, murmura Cerise, à qui revint le sentiment de toutes ses douleurs, il est impossible que tout le mal qu'on m'a fait ait été ordonné par vous, n'est-ce pas ?

– On vous a fait du mal ? exclama sir Williams avec une feinte colère ; qui donc a osé...

– Cette affreuse femme dont je suis prisonnière me tyrannise, monsieur. On m'a amenée ici violemment, on m'a dit...

– Tout ce qu'on vous a dit est faux, mon enfant, répondit le baronnet avec douceur, et si on vous a maltraitée, je vous vengerai...

– Monsieur, monsieur, supplia la jeune fille avec des larmes dans la voix, il y a trois jours que je suis ici, sans savoir où, sans nouvelles de ceux que j'aime, de mes amis, de...



Cerise hésita.

– De Léon Rolland, votre fiancé, n'est-ce pas ? dit sir Williams, toujours affectueux dans son accent et son geste. Léon est un brave garçon qui mérite tout votre amour, et je vous doterai, mon enfant, afin que vous soyez heureux tous deux.

– Ah ! s'écria Cerise avec un élan de joie, je savais bien, monsieur, je ne pouvais pas croire... ce que cette vilaine femme me disait...

– Que vous disait-elle, mon enfant ?

– Que c'était par vos ordres que j'étais ici... Que parce que vous étiez riche, et que je ne suis qu'une pauvre fille...

– Ah ! interrompit le baronnet jouant une vive indignation, la misérable ! Comment ! moi, le comte Armand de Kergaz ?

– Vous êtes le comte de Kergaz ? demanda vivement la jeune fille.

– Oui, mon enfant, et vous allez voir que nous sommes en pays de connaissance, tous deux. Je connais Léon... par Bastien... vous savez ? cet

ouvrier qui a dîné avec vous dimanche dernier, et qui a indiqué mon hôtel pour sa demeure.

– Oui... oui... dit Cerise, je me souviens.

– Eh bien, écoutez-moi, et ne craignez rien surtout, ma chère enfant. Sans doute vous êtes belle et vertueuse, ma petite, et l'homme que vous aimez est digne d'envie... Mais j'aime ailleurs, moi... et je veux être votre ami, votre père... rien de plus.

Sir Williams prit alors la main de Cerise dans les siennes, et elle ne la lui retira point.

Il la regarda avec une bonté pleine de compassion et murmura à mi-voix :

– Pauvre enfant !... qu'eût-on fait de vous sans moi ?

Et comme Cerise, encore tout émue, regardait cet homme qui, une fois déjà, lui était apparu comme un sauveur, et qu'elle se sentait gagner par une douce confiance, sir Williams poursuivit :

– La femme Fipart, qui n'est autre que la veuve de mon jardinier, vous a dit une moitié de la vérité, mon enfant. Colar vous a conduite ici

par mon ordre, mais non point pour que j'y pusse attenter à votre honneur. Il fallait sauver Léon, votre fiancé, il fallait sauver Jeanne.

– Jeanne ? fit Cerise stupéfaite.

– Oui, Jeanne de Balder, que j'aime, et dont je veux faire ma femme... Jeanne, qui a failli devenir comme vous la victime du plus odieux des attentats.

– C'est à devenir folle, mon Dieu ! murmurait la fleuriste, qui ne comprenait rien aux étranges paroles de sir Williams.

– Écoutez-moi avec attention... et parlons de vous d'abord, nous causerons ensuite de Jeanne, car vos deux destinées ont subi des chances à peu près semblables... Vous aimez un honnête ouvrier, Léon Rolland, et il vous aime... Vous devez être mariés dans un mois, n'est-ce pas ?

– Oui, répondit Cerise.

– Mais vous avez une sœur, ma pauvre enfant ! une sœur aussi dépravée que vous êtes vertueuse vous-même ; une sœur entrée depuis longtemps dans la vie par la porte du vice, et dans

le cœur de qui tout sentiment de pudeur s'est promptement éteint...

« Eh bien ! cette sœur, cette... Baccarat, a vendu par avance l'honneur de sa sœur à un homme assez riche pour jeter l'or par les fenêtres, assez haut placé pour espérer l'impunité, assez puissant pour tout oser...

« Cet homme, à qui je vous ai arrachée une première fois déjà, et qui s'est pris d'une belle passion pour vous, d'une de ces passions brûlantes qui poursuivent leur but jusqu'au pied de l'échafaud ; cet homme, capable de tous les crimes, s'est juré que nul autre que lui ne vous posséderait jamais, et il a payé des bandits...

– Mon Dieu ! s'écria Cerise éperdue.

– Heureusement, mon enfant, je veillais sur Léon et sur vous... J'ai éloigné celui-ci de Paris, et je vous ai fait enfermer ici, où, sans doute, M. de Beaupréau ne viendra jamais vous chercher. Comprenez-vous, maintenant ?

– Oui, murmura Cerise. Mais, monsieur, qu'avons-nous donc fait pour vous, pour que

vous soyez ainsi noble et bon ?

– Mon enfant, répondit sir Williams d'un ton pénétré, j'ai une grande fortune que je dépense à faire le bien et à empêcher le mal... une police à mes ordres, par laquelle je sais tout... Averti du danger qui vous menaçait, je suis accouru... Là est tout le secret de ma conduite.

– Monsieur, murmura la jeune fille en prenant la main du baronnet et la portant à ses lèvres, vous êtes bon comme le bon Dieu, et je mourrais pour vous s'il le fallait.

Sir Williams ne répondit pas ; il se disait avec un sourire infernal :

– Décidément, je suis un Armand de Kergaz accompli, et j'ai tout imité, jusqu'à ses phrases philanthropiques.

Puis le baronnet reprit tout haut en pressant la main de Cerise :

– Maintenant, parlons de Jeanne.

– Vous la connaissez donc aussi ?

– Je l'aime... murmura sir Williams, appuyant sa main sur son cœur avec le geste passionné

d'un jeune premier ; je l'aime !...

Et il ajouta :

– Comme vous, Cerise, ma Jeanne bien-aimée a couru le plus grand des dangers ; et c'est une étrange histoire que celle que je vais vous dire. Figurez-vous qu'il y a un homme assez hardi pour avoir osé prendre mon nom... cet homme, c'est Bastien !

– Bastien ! fit Cerise, celui que nous avons vu à Belleville ?

– Oui, celui-là même. Vous avez cru, pauvre enfant, que le hasard seul l'avait amené là, assez à temps pour porter secours à Léon ?... Eh bien ! non, tout était prévu, calculé. Les deux hommes à mauvaise mine qui ont querellé votre fiancé étaient les complices de Bastien...

– Que dites-vous ? s'écria Cerise au comble de l'étonnement.

– La vérité, mon enfant. Bastien avait suivi Jeanne plusieurs fois ; il s'était épris d'amour pour elle, et il a arrangé avec ses amis cette petite comédie que vous avez sue. De cette façon, vous

l'avez engagé, Léon et vous, à partager votre dîner, et il a reconduit mademoiselle de Balder.

– Ah ! murmura Cerise, je commence à comprendre...

– Vous ne comprenez rien encore, chère enfant. Attendez...

Cerise regarda sir Williams, qui avait décidément pris l'attitude et la bonhomie de l'homme qui raconte la vérité pure et simple avec l'éloquence qui vient du cœur.

– Bastien, reprit sir Williams, est un garçon de quelque esprit, et il est doué d'une physionomie distinguée. Effronté comme un laquais qu'il était, car il était mon valet de chambre, il a osé se flatter d'être aimé de Jeanne ; et faisant prendre son nom et la qualité de capitaine à un vieux drôle de ses amis, il s'est affublé lui-même de mon titre et de mon nom.

« Le prétendu capitaine est venu se loger dans la maison de Jeanne ; il s'est présenté chez elle comme un ancien ami de son père, il lui a parlé de Bastien, lui donnant mon nom, et l'effronté a

été bientôt introduit chez elle comme le comte de Kergaz. Alors Jeanne a reconnu l'homme de Belleville, et comme les jeunes filles ont la tête romanesque, elle a vu dans mon Bastien un héros de roman, elle s'est prise à l'aimer.

– Ah ! s'écria Cerise indignée, un valet de chambre aimé par mademoiselle de Balder, jamais !

– Le hasard, ou plutôt ma police, m'a révélé tout cela, ma chère Cerise. J'ai voulu voir alors mademoiselle de Balder, et je l'ai vue à son insu, comme déjà je savais sa touchante histoire. Et moi aussi, je l'ai aimée.

« Mais je l'ai aimée loyalement, la tête haute, comme on doit aimer celle à qui on rêve de donner son nom. Seulement, le mal était avancé : Jeanne aimait un imposteur... Il fallait continuer l'œuvre de cet imposteur, avant de le démasquer.

« J'ai fait enlever la jeune fille hier soir, après lui avoir écrit, et on l'a transportée, pendant son sommeil, dans le petit château que vous voyez au fond du parc.



– Elle est là ! s'écria Cerise avec joie.

– Venez, vous allez la voir, dit sir Williams en prenant la jeune fille par la main.

Au rez-de-chaussée, le baronnet trouva la veuve Fipart ; il la regarda d'un œil sévère, et lui dit :

– Votre mari était un honnête homme, et je le plains d'avoir passé sa vie avec une méchante femme comme vous. Je vous avais donné la mission de garder cette jeune fille, et je sais de quelle honteuse façon vous avez rempli votre tâche. Sortez ! je vous chasse !

Cerise vit alors le baronnet indiquer du doigt la porte à la vieille ; mais elle ne vit point un signe imperceptible qu'il lui fit en même temps, et qui voulait dire :

– Ceci est encore de ton rôle. Comédie, pure comédie !

Sir Williams traversa le parc avec Cerise, et la conduisit dans cette chambre à coucher où Jeanne dormait encore.

– Mon Dieu ! comme tout cela est beau,

murmura la fleuriste, émerveillée et s'agenouillant devant Jeanne endormie.

– Tout cela est à Jeanne, dit sir Williams, à la future comtesse de Kergaz.

« Maintenant, chère petite Cerise, écoutez-moi bien. Jeanne dort, et lorsqu'elle s'éveillera, je serai parti ; il faut que je m'éloigne huit jours. Vous allez rester au château ; Mariette, sa femme de chambre, la préparera à vous revoir, et pendant les quelques jours où je dois vous cacher pour vous soustraire à votre sœur et à l'infâme Beaupréau, vous habiterez avec elle, vous serez sa sœur, son amie... sa confidente.

– Oui, monsieur le comte, dit Cerise.

– Chaque jour je lui écrirai. Elle vous lira sans doute mes lettres. Vous ne chercherez point à lui faire comprendre que le vrai comte de Kergaz, celui qu'elle aime, n'est pas ce drôle de Bastien... Laissons agir mes lettres, et le temps...

Cerise regarda sir Williams avec enthousiasme et lui dit :

– Ah ! comment ne vous aimerait-elle pas, rien

qu'à vous voir ?

– Adieu, Cerise, dit sir Williams ; il faut que je parte, et je ne veux pas que Jeanne me voie.

– Monsieur, demanda Cerise, quand reverrai-je Léon ?

– Je ne sais au juste... mais espérez et ayez foi en moi. Je vous jure que vous serez sa femme dans quinze jours !

Et sir Williams, laissant Cerise tranquillement sur cette promesse, regagna son tilbury, et dit à Colar qui tenait les rênes :

– Je crois, Dieu me pardonne ! que le tour est joué... J'ai fait mieux que de voler sa femme à Armand, je lui ai pris son nom ! À présent, occupons-nous des millions du bonhomme Kermarouet, puisque ma vengeance est en bonne voie.

– Les millions ! dit Colar avec un accent de convoitise, voilà l'essentiel !

– C'est mon avis, et je pars ce soir pour la Bretagne, où je vais épouser mademoiselle Hermine de Beaupréau.

\*

Ainsi donc l'infâme Andréa triomphait sur tous les points :

Fernand était prisonnier.

Cerise et Jeanne séquestrées.

Baccarat, enfermée comme folle.

Et le comte Armand de Kergaz ne pourrait désormais trouver la trace des héritiers de feu M. le baron Kermor de Kermarouet.

## XXXI

Le jour où Cerise, guidée par la traîtreuse lettre de Baccarat, s'était rendue rue Serpente, et de là avait été conduite par Colar dans la maisonnette de Bougival, la jeune fille avait passé, vers quatre heures de l'après-midi, dans la rue Chapon, et s'était arrêtée à la porte de M. Gros, l'ébéniste.

Tout aussitôt Léon Rolland était sorti et venu à elle, son bon et amoureux sourire aux lèvres :

– Bonjour, Cerise, lui avait-il dit en lui prenant la main.

– Bonjour, Léon, avait répondu Cerise.

– Ma bonne petite Cerise, continua l'ouvrier après avoir serré la main de sa fiancée, j'ai le cœur tout gros.

– Vous ? dit Cerise, vous avez du chagrin ?

– Oh ! dit-il en souriant, il ne m'arrive

pourtant pas malheur... mais j'ai si bien pris l'habitude de vous voir quelques minutes tous les jours, que je pense avec épouvante que je ne pourrai pas demain...

– Et pourquoi ? demanda-t-elle avec émotion.

– Le patron m'envoie à Montmorency livrer des meubles et les placer. Il y a un tas de bricoles à faire qui me prendront la journée et la matinée du jour suivant.

– Ah ! dit Cerise, c'est bien ennuyeux !

– J'avais bonne envie de prier le patron d'y aller lui-même... mais je n'ai pas osé... Il faut se tenir bien dans l'esprit de ceux qui vous font travailler.

– Vous avez raison, Léon.

– Tout de même ça me coûte, allez.

– Et vous reviendrez après-demain soir ?

– Oui.

– Eh bien, dit Cerise en souriant, vous viendrez à la maison, nous passerons un bout de soirée ensemble ; de cette façon, nous

regagnerons le temps perdu.

Et Cerise envoya son meilleur sourire, montra ses dents blanches à son fiancé, et lui serra la main en le quittant.

– À après-demain, dit-elle.

Le lendemain, en effet, Léon Rolland alla à Montmorency, y passa la journée et y coucha ; puis le jour suivant, il fut de retour vers midi et se rendit à son atelier, attendant avec impatience que l'heure d'aller chez Cerise arrivât. Vers huit heures, il grimpait lestement les six étages de la fleuriste et frappait à la porte de la petite chambre, bien qu'il n'eût vu filtrer aucun rayon de lumière à travers ses ais mal joints.

Cerise ne répondit pas.

Léon frappa de nouveau.

Même silence.

Il pensa que la jeune fille était descendue pour chercher quelque chose, du bois ou de la lumière, et il attendit sur la dernière marche de l'escalier.

Mais une heure s'écoula... Cerise ne revenait point.

Alors, perdant patience, l'ouvrier descendit et passa sa tête dans le carreau de la loge.

– Mademoiselle Cerise n'est donc point chez elle ? demanda-t-il.

– Mademoiselle Cerise ? fit la concierge... Ah ! c'est vous, monsieur Léon ?

– Oui, madame.

– Eh bien, voilà deux jours que je ne l'ai vue, mam'selle Cerise.

– Comment, deux jours ! s'écria Léon. Que voulez-vous dire, la mère ?

– Dame ! monsieur Léon, je dis la vraie vérité. Avant-hier j'ai vu Fanny... Vous savez, la bonne de madame Baccarat ?

– Eh bien ? fit l'ouvrier, devenant soucieux à ce seul nom, car il redoutait la perverse influence de la vierge folle sur sa jeune sœur.

– Faut croire, poursuivit la portière, tout à fait au courant des affaires de la famille de Cerise, faut croire qu'il est arrivé quelque histoire à la belle dame ou à sa mère, que l'une ou l'autre était bien malade, car la bonne avait un air tout drôle,



et mademoiselle Cerise est sortie tout de suite avec une figure chagrinée. Depuis avant-hier, je ne l'ai pas revue.

Léon n'en entendit pas davantage ; il prit ses jambes à son cou et courut rue Moncey, à l'hôtel de Baccarat. Mais là, une nouvelle surprise l'attendait.

La grille de l'hôtel, les fenêtres, les portes, tout était hermétiquement clos. Il sonna à plusieurs reprises... on ne vint point lui ouvrir.

Enfin, au coin de la rue Blanche, un commissionnaire couché sur son crochet et fatigué de voir le jeune homme sonner inutilement se leva et vint à lui :

– Il n'y a personne, dit-il.

– Comment, personne !

– Non ; cette dame qui demeurait là, je la connaissais bien, moi, et je lui ai souvent fait des courses...

– Eh bien ?

– Eh bien, elle est partie.

– Partie ! s'écria Léon.

– Oui, d'hier matin. Et la mère, les domestiques, tout a filé d'aujourd'hui.

– Mais c'est impossible ! s'écria Léon hors de lui. Et où est-elle allée ?

– Je ne sais pas, dit le commissionnaire.

Léon perdit la tête, et s'imagina que Baccarat avait enlevé sa sœur pour la livrer à quelque débauché.

Il poussa un rugissement de bête fauve, et, ne sachant ce qu'il faisait, n'ayant plus conscience de ses actions, il regagna machinalement la rue Bourbon-Villeneuve, espérant que sa mère lui pourrait donner des nouvelles de Cerise.

La paysanne n'avait point vu Cerise depuis deux jours.

De chez sa mère, Léon retourna rue du Faubourg-du-Temple.

Cerise n'avait point reparu.

Alors il courut à son atelier et s'adressa à son patron, qui venait de se mettre au lit, et lui

demanda conseil.

L'ébéniste était un homme sage et froid ; il calma le désespoir de son ouvrier, lui persuada que sa fiancée était sans doute à la campagne avec sa sœur et lui promit, au surplus, de l'accompagner le lendemain au commissariat de police du quartier, où il témoignerait avec lui de la disparition de la jeune fille, si, d'ici là, elle n'était point rentrée.

Léon Rolland se coucha tout vêtu, et passa une nuit d'agitation et d'angoisses.

Au petit jour, il retourna faubourg du Temple.

On n'y avait encore aucune nouvelle de Cerise.

Alors, il courut chez son patron.

Celui-ci l'accompagna chez le commissaire.

Ce magistrat accueillit la déposition des deux ouvriers, puis ajouta :

– Les jeunes filles qu'on enlève, à Paris, sont généralement enlevées de leur plein gré ; cependant, je vais transmettre une note à la Préfecture. Revenez dans deux jours.

– Deux jours !

C'était à mourir d'anxiété d'ici là. Alors, ne sachant plus où donner la tête, Léon eut la pensée de courir chez mademoiselle de Balder et de lui demander des nouvelles de Cerise, espérant qu'elle saurait, peut-être, ce qu'elle était devenue. Or, c'était précisément à l'heure même où sir Williams quittait Armand et Bastien à la porte Maillot et courait à Bougival, où l'attendait Jeanne endormie.

Léon ne fit qu'une enjambée du commissariat à la rue Meslay, où une autre scène de désolation avait lieu.

Il trouva Gertrude sanglotant. Gertrude s'était endormie, la veille au soir, sur une chaise, et elle se trouvait couchée sur son lit sans pouvoir se rendre compte de ce qui s'était passé.

Elle se leva et frappa à la porte de Jeanne.

Jeanne ne répondit pas.

Alors elle entra, pensant que la jeune fille dormait.

La chambre était vide et le lit non foulé.

Jeanne avait disparu.

Sur le petit pupitre où Jeanne écrivait, se trouvait une lettre tout ouverte ; Gertrude la lut en tremblant et poussa un cri :

– Jésus Dieu ! murmura-elle en chancelant et joignant les mains, mon enfant est perdue !

Or, voici ce que contenait cette lettre qui était signée Jeanne, et dont l'écriture, tant elle était merveilleusement contrefaite, semblait être celle de la jeune fille :

« Ma bonne Gertrude,

« Quand tu t'éveilleras, tu ne trouveras plus ta petite Jeanne auprès de toi. Je serai partie.

« Partie pour un temps que je ne puis préciser et pour un lieu que je ne puis te dire.

« Or, sais-tu pourquoi je pars ? Je pars pour fuir un homme que j'ai cru aimer et que je n'aime pas : M. le comte de Kergaz ; je pars pour suivre l'homme que j'aime et que je ne puis nommer.

« Pardonne à ta petite Jeanne qui t'aime et

s'éloigne, le cœur bien gros. »

À la lecture de cet étrange billet, la vieille servante avait eu le vertige, et s'était demandé si elle ne rêvait pas, si elle n'était pas folle...

Mais c'était bien l'écriture de Jeanne ; et comment supposer que la jeune fille avait été enlevée, et que, cette lettre, elle ne l'avait point écrite ?

Gertrude n'avait pas même songé à analyser la conduite de sa jeune maîtresse ; elle ne s'était pas demandé s'il n'était pas plus qu'invraisemblable que mademoiselle de Balder prétendît en aimer un autre que M. de Kergaz, alors que, la veille au soir, elle s'était mise à genoux pour prier pour lui.

La vieille servante n'avait vu, n'avait compris qu'une chose : c'est que Jeanne était partie, qu'elle ne la reverrait plus peut-être.

Et comme Jeanne était son enfant, qu'elle n'aimait qu'elle au monde, Gertrude fondait en larmes et s'arrachait les cheveux, lorsque Léon

Rolland arriva tout bouleversé lui-même.

La douleur de la servante, qu'il trouvait seule, força le jeune homme à imposer un moment de silence à sa propre douleur.

– Mon Dieu ! lui dit-il, qu'avez-vous, madame Gertrude, et où est mademoiselle Jeanne ?

– Elle est partie ! répondit Gertrude en pleurant.

– Partie pour où ?... quand ?... avec qui ?

– Je ne sais pas, dit Gertrude qui tendit à Léon le billet trouvé sur la table.

L'ouvrier lut ces quelques lignes avec stupéfaction et la lettre lui échappa des mains.

– Tout cela est à rendre fou ! murmura-t-il avec un accent d'hébétement profond. Cerise aussi est partie !

– Cerise est partie ? demanda Gertrude.

– Oui, avec sa sœur, répondit Léon, qui chancelait et tournait sur lui-même, semblable à un homme ivre.

Et comme il achevait, des pas montaient

rapidement l'escalier, et sur le seuil de la porte demeurée ouverte, Gertrude et Léon virent apparaître un vieillard et un jeune homme, et tous deux jetèrent un cri.

– Monsieur de Kergaz ! exclama Gertrude.

– L'ouvrier de Belleville ! s'écria Léon, qui reculait tout étourdi de reconnaître, en celui qu'on appelait le comte de Kergaz, l'homme qui l'avait secouru dans le cabaret des *Vendanges-de-Bourgogne* et qu'il avait appelé camarade.

\*

C'étaient en effet Bastien et Armand qui revenaient, et que nous avons laissés à la porte Maillot avec les témoins de sir Williams.

Ce dernier, au moment où il s'éloignait, avait envoyé au comte un éclat de rire si strident et si railleur, que M. de Kergaz avait cru reconnaître Andréa tout entier ; et il avait songé à Jeanne... Jeanne qu'il aimait, et que le baronnet lui conseillait de garder avec la vigilance d'un



dragon.

Armand était remonté en voiture tout pensif, ordonnant au cocher de marcher ventre à terre ; il avait laissé les deux jeunes gens sur le boulevard, et, toujours poursuivi par ce strident éclat de rire qui retentissait lugubrement au fond de son cœur, il avait dit à Bastien :

– J’ai un horrible pressentiment... allons rue Meslay !

À la vue de Léon consterné, de Gertrude fondant en larmes, M. de Kergaz devina qu’un malheur était arrivé.

– Jeanne ! dit-il, où est Jeanne ?

Léon lui tendit silencieusement la lettre. Armand la lut, la relut en chancelant, et s’appuya au mur pour ne point tomber.

– Andréa ! murmura-t-il, tout cela est bien l’œuvre d’Andréa !

C’était Andréa.

## XXXII

### *Les genêts*

Il est temps de revenir à madame de Beaupréau et à Hermine, que nous avons laissées sous le coup de cette foudroyante lettre écrite par Baccarat à Fernand Rocher.

M. de Beaupréau, on s'en souvient, sous le spécieux prétexte d'aller porter à Fernand, en l'accompagnant d'un rude commentaire, la lettre d'Hermine, mais en réalité pour courir porter cette lettre à Baccarat, M. de Beaupréau, disons-nous, était sorti presque sur-le-champ, laissant seules la jeune fille et sa mère.

Hermine était demeurée debout, l'œil fixe, dans la morne attitude de ceux que la fatalité frappe si violemment qu'ils n'ont pas même la force de s'abandonner au désespoir, et qu'il y a en eux comme un doute de la réalité.

Madame de Beaupréau regardait sa fille avec l'anxieuse attention d'une mère qui voit mourir son enfant, et elle ne trouvait pas un mot, pas un cri, pas un élan du cœur pour la consoler, tant la douleur d'Hermine paraissait immense en sa résignation.

Enfin elle se leva lentement, alla vers sa fille, toujours immobile et l'œil sec, la prit dans ses bras et l'y étreignit silencieusement.

– Ma mère, dit alors Hermine, je veux entrer au couvent... Je ne me marierai jamais.

– Au couvent ! s'écria la pauvre mère éperdue, tu veux... entrer... au couvent ?... Mais tu me quitterais donc, moi, ta mère ?

Hermine jeta un cri.

– Non, non, dit-elle, pardonnez-moi, je suis folle, folle de douleur. Non ! je ne vous quitterai pas, ma mère.

Hermine alors fondit en larmes et pleura longtemps sur le sein de sa mère, qui la couvrait de muettes caresses.

Pendant plusieurs heures, les deux pauvres

femmes se tinrent enlacées étroitement, mêlant leurs sanglots et confondant leurs soupirs ; puis Hermine se redressa forte et résolue et dit à sa mère :

– Il y a longtemps que votre tante, madame de Kermadec, désire nous voir. Voulez-vous partir ? Je ne puis rester à Paris ; j’y mourrais...

Madame de Beaupréau accueillit cette proposition de sa fille avec un élan de joie. Partir, n’était-ce pas tromper un moment la douleur de sa fille en la dépaysant ? N’était-ce point demander une distraction de quelques jours aux accidents du voyage ?

M. de Beaupréau rentra vers minuit ; il était soucieux et avait le front un peu pâle ; il venait d’avoir sa première entrevue avec sir Williams, dans cette chambre de la rue Serpente où le baronnet était arrivé à temps pour lui arracher Cerise. Madame de Beaupréau et sa fille étaient trop émues elles-mêmes pour prendre garde à son trouble.

– Le drôle est invisible, dit le chef de bureau, faisant allusion à Fernand Rocher ; je l’ai cherché

de tous côtés dans le bal et ne l'y ai point vu. Il était sans doute chez mademoiselle Baccarat. Mais, demain, au ministère...

– Monsieur, interrompit madame de Beaupréau en prenant son mari à part et l'entraînant dans une embrasure de croisée, ma fille aimait ce jeune homme, elle l'aimait avec passion ; elle peut en mourir, il faut la distraire à tout prix.

– Je suis de votre avis ; mais que faire ?

– Lui faire quitter Paris.

– Et où ira-t-elle, en ce cas ?

– Je l'emmènerai chez ma tante, madame de Kermadec.

– Au château des Genêts ?

– Oui, monsieur.

– Mais l'idée est excellente ! s'écria M. de Beaupréau, qui songea sur-le-champ qu'il allait être libre... libre pour quelques jours, et par conséquent en position de chercher à revoir Cerise.

– Si vous le voulez bien, continua Thérèse, nous partirons demain matin.

– Le plus tôt possible est le meilleur, répondit le chef de bureau.

Madame de Beaupréau et sa fille passèrent une partie de la nuit à faire leurs préparatifs de départ.

Dès le matin, des chevaux de poste et une berline furent commandés, et, à neuf heures, Thérèse et son enfant quittaient Paris et prenaient la route de Bretagne. De telle sorte que la servante n'avait point menti à Fernand Rocher, lorsque celui-ci, à demi fou de douleur, après avoir lu cette lettre fatale où Hermine le congédiait, et que Colar, déguisé en commissionnaire, lui apporta ; lorsque celui-ci, disons-nous, s'était présenté rue Saint-Louis. Ces dames étaient bien réellement parties pour le château des Genêts.

L'habitation des Genêts, où Thérèse et sa fille arrivèrent, n'avait plus que des titres douteux à la pompeuse dénomination de château.

C'était, à vrai dire, une ruine mal conservée,

dont une aile seule était encore habitable et qui ne rachetait sa vétusté et son apparence misérable que par le site charmant qui l'entourait et le bel étang qui s'étendait sous ses fenêtres.

Cet étang était pourvu d'une barque, et, dans la belle saison, la barque et l'étang jouaient un grand rôle dans les rares plaisirs qu'on rencontrait aux Genêts.

Les Genêts avaient été, il est vrai, jadis un château, un vrai castel du moyen âge, avec fossés bourbeux, mâchicoulis, pont-levis et créneaux ; il avait soutenu des sièges et enduré de longs blocus ; ses vieilles salles avaient retenti sous l'éperon sonore des chevaliers, et l'un de ses maîtres était tombé, à la droite de l'héroïque Beaumanoir, sur le champ de bataille des Trente.

Mais le temps était venu avec sa faux destructrice, et son souffle dévastateur ; sous Henri IV, pendant les guerres de la Ligue, il fut pris d'assaut et démantelé ; reconstruit sous Louis XIII, il avait été brûlé sous la Fronde.

Un sire de Kermadec, sous Louis XV, avait employé ses dernières ressources à lui rendre sa

physionomie féodale ; mais ce Kermadec, entré dans l'association des gentilshommes bretons qui rêvaient l'indépendance de leur pays, avait été compromis et fait prisonnier avec M. de La Chalotais, et il avait eu la tête tranchée, ne laissant pour héritier qu'un enfant en bas âge que l'échafaud révolutionnaire devait prendre à son tour. Le dernier Kermadec avait été tué pendant la guerre d'Espagne, en 1823, simple lieutenant de hussards.

Depuis ce temps, le manoir des Genêts ne s'était plus relevé de ses ruines, et comme le vieillard résigné à mourir, et, se contentant de vivre au jour le jour, il semblait attendre que la baronne douairière de Kermadec, mère de l'officier de hussards, et qui survivait seule à cette vieille race héroïque, fût couchée dans sa tombe pour s'écrouler jusqu'à la dernière pierre et ne point rester debout auprès de ses maîtres défunts.

Seulement, à côté de cette vétusté navrante, de ces haillons de pierres, dont chaque orage arrachait un lambeau, la nature semblait avoir



déployé ses plus délicates coquetteries.

Les Genêts n'étaient point, comme on aurait pu le croire, perchés sur quelque aride falaise et bercés par le bruit monotone de l'Océan.

Bien au contraire, le manoir s'élevait au fond d'un joli vallon couvert de prairies et de haies d'aubépine, courant entre deux chaînes de collines boisées, et descendant par une pente douce d'une demi-lieue environ jusqu'à la mer, qui venait mourir sur une plage de sable fin et dépourvue de tout écueil.

De grands arbres, des chênes et des châtaigniers pour la plupart, entouraient la ruine féodale en manière de parc ; une pelouse toujours verte et que respectaient les âpres haleines des vents d'hiver s'étendait alentour ; les fossés, comblés à demi et convertis en jardin, avaient donné asile à de beaux arbres fruitiers et à de larges buissons d'aubépine où vivaient pêle-mêle, au printemps, des merles moqueurs et des fauvettes.

À voir cette pauvre demeure dont les vieux murs étaient étayés par des lierres géants et dans

les crevasses desquels les hirondelles venaient nicher au printemps ; à la voir ainsi placée au fond de la vallée, sans autre rempart que son rempart de verdure, on se demandait tout d'abord comment elle avait pu, aux âges héroïques, se convertir en place de guerre et soutenir de véritables sièges.

C'est qu'alors les collines environnantes supportaient des tours, des fortifications, des ouvrages avancés se reliant au manoir.

Fortifications et tours s'étaient écroulées, avaient disparu, et le manoir lui-même n'avait plus d'habitable qu'un corps de logis où madame la baronne de Kermadec, vieille femme presque octogénaire, essayait encore de faire bonne contenance et de tenir un rang, avec ses trois mille livres de rente.

Mais Dieu est bon pour les pauvres demeures abritant les races déchues ; il bouche avec des touffes de lierre les trous des murailles, et il envoie de préférence son premier rayon de soleil, son premier sourire printanier à ceux qui n'ont point les enivremens du luxe des villes, pour les

consoler des rigueurs nébuleuses et tristes de l'hiver.

Lorsque madame de Beaupréau et sa fille Hermine arrivèrent aux Genêts, janvier tirait à peine à sa fin, et pour la froide et pauvre Bretagne, les beaux jours n'arrivent guère qu'au commencement d'avril.

Cependant la neige avait disparu et les arbres secouaient déjà, à l'aide d'un vent plus tiède, le manteau de givre que les bises de décembre avaient laissé tomber de leurs ailes noires sur leurs branches dépouillées.

Déjà au flanc des coteaux flottait une brume floconneuse et bleue, diaphane messagère du printemps ; l'herbe jaunie et couchée se redressait peu à peu au revers des ruisseaux qui venaient de briser leur glace de trois mois, et, dégagés de sa rude étreinte, recommençaient à couler avec un murmure empli de vagues espoirs.

Le moineau franc reprenait sa chanson monotone aux lézardes du clocheton de l'église rustique, le laboureur poussait devant lui, l'aiguillon à la main, ses bœufs blancs et roux,

répétant ce refrain monotone et bizarre du village qui, en tous pays, est à peu près noté de la même manière, quoique s'adaptant à des paroles différentes.

Le feu pétillait bien encore dans l'âtre des chaumières et dans les cheminées du manoir ; mais la fumée, au lieu de raser les toits, montait verticalement en spirales grises dans un ciel entièrement bleu où le soleil épanchait à profusion ses rayons d'or.

Il y avait une sorte de joie secrète dans la nature, quelque chose comme un hymne mystérieux et confus exécuté par un orchestre aux mille voix pour célébrer le départ de l'hiver, cette saison morose que Dieu infligea à la création pour la faire souvenir que rien n'est parfait – hors lui.

Le soir approchait, lorsque la berline de voyage qui renfermait madame de Beaupréau et sa fille apparut au versant de la côte, du haut de laquelle on apercevait le vallon au fond duquel était le manoir des Genêts.

La brise de mer, tout imprégnée de l'âtre

parfum des algues, commençait à s'élever et courbait la tige des genêts d'or qui bordaient la route.

La berline descendit au grand trot, guidée par un rayon de soleil couchant qui faisait étinceler comme une fournaise, – selon la belle expression de Victor Hugo, – les vitres des croisées ogivales du manoir, et elle entra dans la cour des Genêts, avec grand bruit et grand fracas, passant par une brèche, car la grande porte, celle dont le fronton supportait le vieil écu des Kermadec, s'était écroulée récemment.

Il y avait longtemps, un siècle peut-être, que le vieux manoir ne s'était trouvé à pareille fête et n'avait vu arriver une chaise de poste conduite à la Daumont par un postillon à culotte jaune et à gilet rouge, dont le fouet retentissant arracha mille échos endormis à ses murs chancelants.

Au bruit, deux serviteurs, presque aussi âgés que leur maîtresse, accoururent tout étourdis.

Le premier était un grand vieillard à barbe blanche en éventail, dont la taille était encore ferme et droite, et qui avait dû, au temps des

guerres de Vendée, être un rude champion, un redoutable adversaire des *bleus*.

L'autre était une femme, une sorte de gouvernante, cumulant les fonctions de cuisinière, la femme de charge et de camériste.

Ces deux êtres composaient toute la maison de la baronne de Kermadec, si on y ajoutait un petit gardeur de vaches, nourri et logé à la ferme, mais qui passait sa vie au château et que la douairière avait pris en amitié.

– Madame la baronne de Kermadec est-elle au château ? demanda madame de Beaupréau en descendant de voiture.

– Madame la baronne ne sort jamais, répondit le vieillard qui se nommait Yvon ; depuis près d'un an, hélas ! elle n'a pu quitter son fauteuil.

Et il fit entrer Thérèse et sa fille au manoir, les précédant avec solennité, comme un majordome de bonne maison qui sent le poids de ses fonctions.

Madame de Beaupréau traversa un vestibule sombre, dallé de grosses pierres grises devenues

luisantes sous le pied des générations, puis un grand salon du temps de Louis XIV, si on en jugeait par ses tentures fanées, ses meubles vermoulus et ses noirs portraits de famille, représentant les Kermadec éteints, sous leur armure de guerre, leur rochet de prélat ou leur habit de cour.

À l'extrémité opposée de ce salon, le Calebretton ouvrit une porte à deux battants et annonça :

– Madame et mademoiselle de Beaupréau.

La mère et la fille venaient de franchir le seuil d'une chambre à coucher où la baronne passait sa vie, occupée à chiffonner ou à lire des romans de chevalerie, qui l'amusaient toujours beaucoup, et à l'aide desquels elle se réfugiait dans le monde idéal et trompait l'amertume de l'heure présente.

La baronne de Kermadec était une femme de l'ancienne cour, dans toute l'acception du mot ; elle avait été dame d'honneur de Marie-Antoinette, elle était demeurée ancien régime des pieds à la tête, en dépit des révolutions. Sa mise, ses habitudes, son langage, n'avaient jamais

varié.

Elle portait des robes de brocatelle ouvertes par devant, poudrait sa chevelure blanche chaque matin, et se posait parfois une mouche au coin de la lèvre si elle donnait à dîner à quelque vieux voisin. Elle dînait à midi, soupait à sept heures, ne permettait jamais que ses vieux serviteurs s'écartassent de la plus stricte étiquette, et donnait sa main à baiser à ses visiteurs.

Elle parlait, en outre, comme on parlait à Versailles un demi-siècle plus tôt, s'exprimait fort librement sur le roi, la reine et les princesses, persistait à n'appeler Louis-Philippe que le duc d'Orléans, et trouvait que le jeune desservant de la paroisse voisine avait des idées bien révolutionnaires, depuis que, en faisant son trictrac, le pauvre prêtre avait émis cette humble opinion que tous les hommes étaient égaux devant Dieu.

Du reste, madame de Kermadec était la plus séduisante vieille de son époque. Malgré ses quatre-vingts ans, elle n'était ni sourde, ni aveugle, conservait une mémoire parfaite des



hommes et des choses, avait beaucoup d'esprit et faisait les délices de deux ou trois chevaliers de Saint-Louis, un peu plus jeunes qu'elle et retirés dans le voisinage, entre autres le chevalier de Lacy, bon gentilhomme chasseur, qui habitait un petit château des environs, qu'on appelait le Manoir.

La baronne de Kermadec n'avait qu'un travers, elle aimait les romans de chevalerie et finissait par y croire. Elle eût juré qu'Amadis de Gaule avait existé, et que son fils Esplandian fut toujours un modèle d'héroïsme et de vertu. Quand elle était sur ce thème, Amadis, Esplandian et Galaor lui tournaient un peu la tête et sa raison finissait par chanceler ; mais, la conversation ramenée à de plus modernes sujets, la baronne retrouvait un esprit sérieux, sensé, pénétrant.

Quand madame et mademoiselle de Beaupréau entrèrent dans sa chambre, — pièce qui, par parenthèse, était meublée tout entière au goût du dernier siècle et rappelait un boudoir de madame du Barry, — la baronne était à demi couchée sur

une bergère jaune où la clouait un accès de goutte, et elle avait auprès d'elle Jonas.

Jonas était à la fois le gardeur de vaches et le chasseur des forêts. L'enfant était braconnier. Il passait souvent de longues nuits, couché dans les broussailles, à l'affût d'un chevreuil.

Cette passion du braconnage avait été le marchepied de sa faveur. Une nuit, il était à l'affût, lorsqu'une colonne de fumée frappa ses regards.

Le feu était aux Genêts.

Jonas accourut, réveilla les hôtes du manoir et sauva madame la baronne de Kermadec.

Jonas était un garçon de quinze ans, mince, élancé, avec des cheveux blonds, de grands yeux bleus, un visage de séraphin, une tournure de page, sous sa veste bretonne et en dépit de ses sabots.

Le regard de Jonas était malicieux et doux à la fois ; son visage offrait un mélange d'esprit moqueur et de vague mélancolie. On eût dit un de ces anges compromis dans la révolte de l'enfer, et

que Dieu ne trouvant pas assez coupable pour le précipiter au fond de l'abîme avait simplement exilé sur la terre. Il était railleur et sceptique, mais le fond du cœur était triste et plein de bonté.

Soit qu'elle eût deviné en lui une nature plus élevée que celle d'un paysan, soit égoïsme pur et simple besoin d'avoir une compagnie, la baronne avait pris Jonas en grande amitié. Elle le gardait auprès d'elle tous les soirs, et se faisait lire par lui ses chers romans, dans lesquels l'enfant trouvait à s'exalter un peu outre mesure.

À la vue de madame de Beaupréau et sa fille la vieille baronne se souleva à demi, et, bien qu'elle n'eût point vu sa nièce depuis nombre d'années, la baronne la reconnut sur-le-champ, avant même que son majordome l'eût annoncée.

– Ma tante, dit madame de Beaupréau en se jetant au cou de la baronne, nous venons, ma fille et moi, vous demander une hospitalité de quelques jours.

Le visage de madame de Kermadec refléta sur-le-champ une joie sans égale.

La baronne était pauvre, mais elle était trop grande dame pour descendre jamais à de mesquins calculs ; elle se fût endettée chaque année pour traiter toute la province, si la province était venue s'asseoir tout entière à sa table.

Elle ne vit donc qu'une chose dans l'arrivée de sa nièce et de sa petite-nièce, c'est que, pendant quinze ou vingt jours peut-être, elle ne serait plus seule et qu'elle aurait une compagnie.

L'âge avait un peu séché le cœur de la baronne ; elle ne pleurait plus les morts, et parlait de son fils, le dernier des Kermadec, sans trop d'émotion. Pour elle, maintenant, l'essentiel était de vivre, de vivre le plus longtemps possible, sans secousses, sans chagrins, avec le plus de distractions ; et les distractions devenaient de plus en plus rares pour elle, depuis surtout que les infirmités la clouaient dans son fauteuil et ne lui permettaient plus, comme autrefois, de faire atteler l'unique cheval du manoir à une carriole demi-séculaire et s'en aller en cet équipage mener la vie de château à droite et à gauche. Chaque année avait vu s'éteindre autour d'elle

quelque gentillâtre, son contemporain. Il n'y avait plus guère que le chevalier de Lacy, dont l'habitation était distante d'une lieue environ, qui la vint visiter une ou deux fois par semaine.

Et encore n'était-ce que lorsque le digne gentilhomme n'avait pas la goutte lui-même, ou que la chasse était fermée ; car, tant qu'il pouvait se livrer à son exercice favori, il s'y abandonnait avec passion et négligeait sa vieille voisine, au point de ne plus lui consacrer que son après-midi du dimanche, jour où le pieux gentilhomme ne chassait point. Madame de Beaupréau comblait donc de joie sa vieille parente, surtout en lui annonçant sa fille, que madame de Kermadec n'avait vue qu'enfant, au dernier voyage qu'elle fit à Paris, durant le cours de la Restauration.

Elle interrompit sans regret, et de sa part ce sacrifice avait bien son mérite, la lecture de son cher *Amadis*, pour faire fête à ses nièces et mettre en mouvement toute sa maison, c'est-à-dire ses deux vieux serviteurs et Jonas, afin de les recevoir de son mieux.

Le lendemain, madame de Beaupréau et sa

filles étaient tout à fait installées aux Genêts. Au bout de trois jours, elles s'étaient faites à ce nouveau genre de vie. Enfin, soit par effet du grand air, soit que, en effet, les distractions du voyage y eussent contribué, il semblait à Thérèse que la pâleur nerveuse d'Hermine s'effaçait insensiblement, que son regard était moins triste.

Et Thérèse espérait beaucoup, pour la guérison morale de son enfant, de cet éloignement momentané de Paris et de cette absence de personnes, de lieux et d'objets qui ravivent ordinairement la douleur, lorsque, le soir du troisième jour, une voiture entra bruyamment dans la cour des Genêts et un homme en descendit aux yeux étonnés de Madame de Beaupréau et de sa fille Hermine.

C'était le chef de bureau.

Il embrassa les deux femmes et leur dit :

– Le ministre m'a accordé un congé... j'en ai profité pour vous rejoindre... et me voilà !

M. de Beaupréau n'ajoutait pas quels secrets et ténébreux desseins l'amenaient aux Genêts.

## XXXIII

### *Le marquis de Lacy*

Alors même que M. de Beaupréau n'eût point été tout entier au pouvoir de sir Williams, il était trop dominé par l'appât des douze millions et la possession de Cerise pour ne point obéir au baronnet sur-le-champ.

Il alla donc, en sortant de chez ce dernier, voir le ministre et il lui demanda un congé, motivé sur la maladie de sa fille.

Le congé lui fut accordé ; le soir même, il montait en voiture, et deux jours après il arrivait aux Genêts.

Thérèse et sa fille s'y étaient déjà installées, et commençaient à s'y créer des habitudes, essayant de dominer leur mutuelle tristesse.

Comme toutes les fières natures, Hermine

s'était repliée en elle-même, ne versant plus une larme, ne formulant aucune plainte ; et quoiqu'elle eût le cœur brisé, elle essayait parfois de sourire à sa mère.

Mais Madame de Beaupréau n'était pas dupe de ce calme mensonger, de cette résignation apparente ; elle devinait qu'une œuvre de lente dévastation s'opérait chez sa fille, et elle voyait arriver avec terreur et désespoir le jour où Hermine, vaincue par la douleur, la laisserait déborder.

Hermine était frêle, délicate, comme ces belles fleurs des champs que l'âpre bise de novembre dessèche en quelques heures.

La douleur devait produire sur elle l'effet du vent d'hiver sur les fleurs.

L'arrivée de M. de Beaupréau, qu'on était loin d'attendre, produisit un étonnement profond aux Genêts.

Le chef de bureau arrivait souriant, affectueux, bonhomme au dernier point. Il pressa sa femme et sa fille sur son cœur avec une effusion



extraordinaire, et leur dit qu'il avait été tellement affecté de leur séparation, qu'il avait supplié le ministre de lui accorder un congé. Madame de Beaupréau n'était point habituée à de semblables marques de tendresse de la part d'un homme qui avait passé sa vie à la tyranniser ; cependant, comme il était difficile qu'elle pénétrât le mobile de la conduite de son mari ; elle pensa que, sans doute, l'habitude avait eu chez lui la force de l'affection ; que, pour la première fois depuis vingt ans, rentrant chez lui et n'y trouvant personne, rendu brusquement à l'existence vide du garçon, il avait pu s'abuser lui-même et se persuader qu'il aimait sa femme et la fille de sa femme.

Mais M. de Beaupréau, après le souper et tandis qu'Hermine faisait la lecture à la vieille baronne, M. de Beaupréau, disons-nous, offrit son bras à sa femme et la conduisit sous les grands arbres du château.

– Venez, madame, lui dit-il, j'ai d'importantes choses à vous dire.

Thérèse suivit son mari, toute tremblante et

prévoyant un nouveau malheur.

– Madame, reprit le chef de bureau, vous aviez de moi, je le sais, une bien mauvaise opinion, et mes brusqueries de caractère m’ont fait passer à vos yeux pour un homme méchant.

– Monsieur...

– Mais laissons cela, poursuivit M. de Beaupréau, et parlons d’Hermine...

Thérèse tressaillit à ce nom.

– D’Hermine, que j’aime comme si elle était ma propre fille, et dont le bonheur m’est cher avant toute chose, quoi que vous en puissiez dire...

Et comme madame de Beaupréau baissait les yeux et se taisait, le chef de bureau continua :

– Je savais depuis longtemps, moi, la conduite irrégulière et les entraînements de jeunesse de ce malheureux enfant qui est venu jeter le trouble et le deuil dans notre maison ; et si, jusqu’au dernier moment, j’ai refusé la main d’Hermine à Fernand Rocher, c’est que je savais qu’il était indigne d’elle... et pourtant tout n’était point désespéré

encore...

M. de Beaupréau poussa un profond soupir, et Thérèse sentit battre son cœur violemment, sous le poids d'une émotion inconnue.

– Qu'y a-t-il donc encore, monsieur ? demanda-t-elle.

– Madame, reprit M. de Beaupréau, il y a un grand malheur de plus dans la vie de ce misérable jeune homme... cette vie longtemps honnête et qu'avait bouleversée une fille perdue... une de ces femmes dont l'amour fatal pousse irrésistiblement vers le crime.

– Monsieur... monsieur ! murmura Thérèse, qui avait encore un reste d'affection pour celui qu'elle avait longtemps regardé comme son fils.

– Écoutez, poursuivit le chef de bureau, savez-vous pourquoi il voulait épouser Hermine ?

Et le chef de bureau eut un sourire d'indignation :

– Pour employer la dot de sa femme à satisfaire les prodigalités ruineuses de sa maîtresse. Cette fille l'avait ensorcelé.

– Monsieur, par grâce, supplia Thérèse, ne le jugez point aussi sévèrement !

– Ah ! vous ne savez rien encore !

– Mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ?

– Fernand Rocher est en prison.

– En prison ! s'écria madame de Beaupréau éperdue.

– Accusé et convaincu de vol.

Thérèse poussa un cri et s'appuya, défaillante, sur le bras de son mari.

Mais celui-ci ne lui fit grâce d'aucun détail : il lui raconta avec une cruelle complaisance le prétendu crime du malheureux Fernand Rocher, sans omettre les circonstances de son arrestation chez Baccarat, où il avait passé la nuit et où le portefeuille contenant les trente mille francs avait été retrouvé. Madame de Beaupréau était foudroyée de toutes ces révélations, et elle attachait un regard atone sur son mari, comme si elle eût voulu pouvoir douter de ses paroles.

– Or, ma chère amie, continua le chef de bureau d'un ton de plus en plus affectueux,

Fernand Rocher est arrêté, et il sera jugé aux prochaines assises, c'est-à-dire dans quinze jours ; vous savez que de pareilles affaires acquièrent, hélas ! une publicité très grande. Tous les journaux répéteront la procédure et la condamnation.

Thérèse frissonnait des pieds à la tête.

– Cela peut être un coup mortel pour Hermine, poursuivit M. de Beaupréau ; car, voyez-vous, prenant un journal par hasard, et y lisant ces horribles détails...

– Monsieur... monsieur... supplia Thérèse ; au nom du ciel, taisez-vous !

– C'est pour cela, chère amie, que j'ai demandé un congé, que je suis accouru en toute hâte. Il faut éviter ce dernier et terrible coup à la pauvre enfant...

Madame de Beaupréau avait les yeux pleins de larmes.

Son mari reprit :

– Écoutez, aux grands maux les grands remèdes... il faut distraire Hermine... la distraire à

tout prix.

Thérèse hocha tristement la tête.

– Il est, dit-elle, des douleurs qui résistent à tout.

– Un clou chasse l'autre... murmura philosophiquement le petit homme à conserves bleues ; on guérit l'amour par l'amour.

– Que voulez-vous dire, monsieur ?

– Écoutez-moi encore. Vous souvenez-vous du dernier bal du ministère des affaires étrangères ?

– Oui, certes, dit Thérèse. Pourquoi me faites-vous cette question ?

– Vous souvenez-vous encore d'un jeune Anglais, le baronnet sir Williams, qui vous fut présenté par son ambassadeur et qui a dansé avec Hermine ?

– Un jeune homme très brun, n'est-ce pas ? fort joli garçon, l'air très doux ?

– Précisément, chère amie.

– Parlant le français très purement ?

– C'est bien lui... Vous vous le rappelez.

– Eh bien ? demanda madame de Beaupréau, regardant son mari.

– Ma chère amie, dit M. de Beaupréau, sir Williams a vingt-huit ans, une fortune colossale ; il n'a plus de famille et passera sa vie aux genoux d'une femme qu'il aimera. Eh bien ! il est devenu amoureux d'Hermine au bal, amoureux fou, à en perdre la tête. Il est venu me voir la veille de votre départ, il est revenu le lendemain...

– Monsieur, dit gravement Thérèse, je crois qu'une femme qui a au cœur un amour malheureux est insensible à tout autre.

– Mais si elle s'aperçoit qu'elle s'est trompée, interrompit le petit homme avec chaleur, que l'homme qu'elle aimait la trompait honteusement, qu'il est devenu criminel, voleur... croyez-vous que le cœur de cette femme reste à jamais fermé, qu'il ne puisse tressaillir encore, si un homme jeune, beau, riche, doué des plus nobles qualités, vient à se trouver sur sa route et essaye de panser les plaies saignantes de son âme ?

Madame de Beaupréau était mère, elle eut un frisson d'espoir... elle espéra que son enfant pouvait être heureuse encore.

– Et vous dites, fit-elle en tremblant, que ce jeune Anglais aime ma fille ?

– À en mourir, madame.

– Mais Hermine l'a à peine vu, peut-être même ne l'a-t-elle pas remarqué.

– C'est probable, soupira M. de Beaupréau.

– Monsieur, reprit Thérèse, Dieu m'est témoin que si je connaissais un homme dans le monde qui pût inspirer un nouvel amour à ma fille et lui faire oublier ce malheureux enfant qui nous a si indignement trompés, j'irais me traîner à ses pieds et embrasser ses genoux en lui disant : sauvez mon enfant, sauvez-le !

– Eh bien, qui vous dit que sir Williams n'est point cet homme ?

– Il faut donc retourner à Paris ?

– Non, du tout. Sir Williams peut venir ici.

– Ici ! ici ! s'écria Thérèse saisie de vertige ;



mais comment ? sous quel prétexte ?

– Attendez... j'ai, ou plutôt nous avons trouvé le moyen, car, il faut bien vous l'avouer, je suis le complice de sir Williams.

– Vous, monsieur, vous ?

– Moi, madame. Je serais heureux si Hermine pouvait aimer un tel homme ; je serais fier, si elle l'aimait, d'une alliance semblable. Sir Williams appartient à la plus vieille noblesse irlandaise, il est riche à millions, jeune, indépendant... il peut arriver à tout ! Si votre fille l'aimait, et c'est un des hommes les plus séduisants que je connaisse, elle aurait une existence à faire envie à une reine.

M. de Beaupréau s'exprimait avec éloquence, avec chaleur ; il parlait sans cesse de son affection pour Hermine, et quelle est la femme qui ne se laisse séduire quand on flatte ses instincts de mère ?

– Mais enfin, monsieur, demanda Thérèse, quel est ce moyen ?

– Sir Williams, comme tous les Anglais, est d'humeur vagabonde, cosmopolite, il voyage. Il

lui a pris fantaisie de faire un voyage en Bretagne, de parcourir à cheval les grèves armoricaines. Il a plusieurs lettres de recommandation et se rend dans un château des environs. Un soir, la nuit le surprend dans les bois, il s'égare et vient demander l'hospitalité aux Genêts.

– Bien, dit Thérèse, mais il repartira le lendemain ?

– Sans doute, mais pour aller à deux lieues, chez le voisin de notre tante, M. le chevalier de Lacy ; de là il pourra revenir.

– Le connaît-il ?

– Non, mais il a, il doit avoir rencontré son neveu, le marquis Gontran de Lacy, qui vit à Paris. S'il n'a point vu le marquis, s'il ne le connaît pas, il a des amis qui le voient. Le marquis sera enchanté d'adresser à son vieil oncle, qu'il cajole pour son héritage, un Anglais excentrique et chasseur passionné. Le chevalier sera ravi d'avoir pour huit jours un compagnon de chasse, et peut-être que, pendant ces huit jours, Hermine se laissera toucher par la beauté,

l'esprit, la distinction de sir Williams, auprès duquel, entre nous, ce misérable Fernand Rocher, eût-il été doué de toutes les vertus, n'aurait pu supporter le parallèle.

M. de Beaupréau donna encore à sa femme plusieurs autres bonnes raisons, de telle façon que Thérèse, vaincue, consentit à tout ce qu'il voulut.

Le soir même, M. de Beaupréau écrivit à sir Williams la lettre suivante :

« Mon cher gendre,

« Accourez ! madame de Beaupréau est déjà pour vous, grâce à mes éloquentes insinuations, et vous êtes assez beau, assez spirituel, assez roué pour emporter d'assaut le cœur d'Hermine.

« Il faut que vous vous procuriez une lettre de recommandation pour le chevalier de Lacy. Son neveu, le marquis Gontran, habite Paris, où il est très répandu, grâce à quelques aventures galantes, entre autres sa passion pour la courtisane Léona, une Italienne qu'il a beaucoup aimée et qu'il aime encore. Le marquis va dans le monde ; cent

personnes de vos connaissances pourront vous présenter à lui.

« Avec une lettre du marquis Gontran, vous arriverez tout droit en Bretagne chez le chevalier. Pourvu que vous aimiez passionnément la chasse, rien ne vous empêchera de passer un an au Manoir. C'est le nom du château qu'habite le vieux chevalier.

« Les Genêts, la terre d'où je vous écris, se trouvent sur la route du Manoir. Tâchez d'arriver tard, la nuit, à cheval, comme un héros de roman ; demandez l'hospitalité à la façon d'un personnage de Walter Scott, et tout ira pour le mieux.

« Je vous serre la main.

« C. de Beaupréau. »

\*

Lorsque sir Williams reçut cette lettre, il revenait de Bougival, où il était allé après son duel avec Bastien, et où nous l'avons vu capter

par d'habiles mensonges la confiance de la pauvre Cerise.

Bien qu'il n'eût point reçu encore la lettre de M. de Beaupréau, lorsqu'il avait annoncé son départ pour la Bretagne à Colar, le baronnet était tellement sûr de la ponctualité du chef de bureau, qu'il était convaincu de trouver cette lettre en rentrant chez lui.

Il la lut attentivement et sans manifester la moindre émotion.

Sir Williams était toujours calme, même au milieu des plus grandes joies.

— Je crois que je tiens les millions, murmura-t-il froidement.

Puis il songea à la lettre de recommandation que le Beaupréau lui conseillait de se procurer, et il chercha parmi ses connaissances un ami du marquis Gontran. Mais sir Williams, à vrai dire, n'avait d'autres connaissances à Paris que celles du vicomte Andréa, et le vicomte Andréa devait être mort pour tout le monde. Quant à sir Williams, ses relations se bornaient à

l'ambassade anglaise. Mais le baronnet était avant tout un homme d'une rare audace ; au lieu de chercher un intermédiaire, il alla droit au marquis. Le marquis Gontran de Lacy s'était battu la veille, et il avait eu le malheur de tuer son adversaire.

Sir Williams trouva le marquis faisant ses malles et sur le point de quitter la France pour longtemps. Il allait demander aux pays étrangers un peu de repos et d'oubli, quelques adoucissements à ses nombreuses douleurs.

Il ne connaissait point et n'avait jamais vu le baronnet, mais la physionomie de sir Williams lui plut, et il l'accueillit courtoisement.

– Monsieur le marquis, dit sir Williams, qui avait l'attitude et les manières d'un véritable Anglais de distinction, un de mes proches parents, lord B..., a eu le plaisir de faire avec vous l'année dernière, en Italie, un voyage de quelques jours. Vous étiez avec une femme.

Sir Williams avait saisi tous ces détails au vol, un soir, dans une conversation qui avait lieu aux Italiens, dans une loge voisine de la sienne, et il

s'en souvenait à propos, car il n'était pas même connu de lord B...

En se rendant chez Gontran, il avait appris, en outre, son duel avec Octave de Verne, la mort de ce dernier et le prochain départ du marquis.

– Monsieur, répondit Gontran, qui froissait entre ses doigts la carte armoriée que lui avait fait passer le baronnet pour être introduit, puisque vous êtes le parent de lord B..., qui est le meilleur et le plus spirituel compagnon de voyage qu'on puisse voir, vous pouvez me tenir comme tout à votre service.

Sir Williams s'inclina.

– Monsieur le marquis, dit-il, sans oublier de laisser percer son léger accent britannique, hier encore j'aurais attendu le retour de lord B... pour me faire présenter à vous, mais aujourd'hui une circonstance tout à fait fortuite et d'une impérieuse gravité me force à passer outre et à m'adresser directement à vous, sans nul souci des convenances.

Gontran de Lacy regarda sir Williams avec un

certain étonnement.

– Monsieur, continua le baronnet avec un imperturbable aplomb, je ne puis vous expliquer la démarche que je fais auprès de vous et la rendre excusable qu'en vous racontant mon histoire en peu de mots.

– Je vous écoute, monsieur, dit le marquis en s'inclinant.

– Monsieur, reprit sir Williams, je suis Anglais, d'origine irlandaise ; je possède une fortune considérable, quelque chose comme dix mille livres sterling de revenu, et je n'ai plus de famille directe. J'ai déjà voyagé beaucoup, promenant mon ennui de ville en ville, de France en Italie et d'Espagne en Allemagne ; revenu à Paris, j'y ai vu le ciel s'entrouvrir pour moi, je suis devenu amoureux.

– Vous êtes amoureux ? interrompit M. de Lacy, comme si c'eût été chez le gentleman un titre à sa bienveillance.

– Oui, répondit sir Williams, amoureux fou d'une jeune personne que je désire épouser.



– Et, demanda le marquis, puis-je en cela quelque chose pour vous ?

– Tout, ou presque tout, monsieur.

– Parlez, en ce cas, je suis tout à votre service.

– Monsieur, poursuivit sir Williams, la jeune personne que j'aime me connaît à peine, elle a dansé avec moi une heure au ministère des affaires étrangères. Elle avait, dit-on, un amour au cœur, un amour impossible, elle aimait un homme tout à fait indigne de son affection. Or, le jour où elle a reconnu l'erreur de son cœur, elle a quitté Paris, elle est allée ensevelir sa douleur au fond d'un château de province.

Sir Williams s'arrêta un moment et soupira à propos.

– Pauvre jeune homme ! pensa M. de Lacy, qui avait passé par les rudes étreintes de l'amour.

– Or, si la jeune fille que j'aime, reprit le baronnet, me connaît à peine, je connais beaucoup son père, moi ; je lui ai demandé la main de sa fille, et il me l'a accordée ; le difficile est de me faire présenter dans la maison... sous un

prétexte... Mais, acheva le baronnet, voici, monsieur, une lettre du père, qui vous apprendra mieux que mes paroles le but de ma visite.

Et sir Williams tendit à M. de Lacy la lettre de M. de Beaupréau.

Gontran la parcourut et s'écria :

– Vous voulez une recommandation pour M. de Lacy, mon oncle ? Mais rien n'est plus facile, et je suis heureux de la donner à un parent de lord B...

Et le marquis, prenant une plume, écrivit :

« Mon cher oncle,

« Permettez-moi de vous adresser, de vous recommander un bon, un excellent ami à moi, le baronnet sir Williams, un Irlandais de la vieille roche et qui a conservé les saines traditions de la grande vénerie, cette royale passion des gentilshommes.

« Je vais, en outre, vous faire une confidence : mon ami sir Williams est amoureux fou d'une jeune fille qui habite en ce moment une terre

voisine de la vôtre, les Genêts, et que je soupçonne être la parente de votre vieille amie la baronne de Kermadec. Or, mon cher oncle, vous avez été trop vert-galant, en votre temps, pour ne point comprendre ce qu'est un pauvre amoureux qui cherche à se frayer un passage jusqu'à l'objet aimé. Sir Williams est, du reste, orné de deux cent mille livres de rente, ce qui n'est pas un mince avantage par le temps qui court. En recevant sir Williams comme vous m'auriez reçu, vous me ferez le plus grand plaisir, mon cher oncle, et je vous en remercierai chaleureusement à mon retour, car je vous ai écrit, il y a une heure, pour vous annoncer que j'allais en Allemagne.

« Votre neveu affectueux et dévoué,

« Marquis Gontran de Lacy. »

Cette lettre écrite et signée, le marquis la tendit tout ouverte à Sir Williams, qui la lut et lui dit avec un accent de profonde reconnaissance :

– Dans cette bonne et chaleureuse lettre, monsieur, vous me donnez le titre d'ami. Merci

mille fois ; je ne l'oublierai point, et j'espère vous prouver un jour que vous ne vous êtes point trop aventuré.

– Monsieur, répondit le marquis avec tristesse, je ne sais si je reviendrai jamais en France ; je suis emportant, non l'ennui, mais une douleur profonde et de cuisants remords au fond du cœur ; mais si nous nous revoyons, je serai satisfait d'apprendre que ma lettre a pu contribuer à votre bonheur. Heureux ceux qui aiment... et, ajouta-t-il d'une voix brisée, qui aiment une femme digne de leur amour !

Il tendit à sir Williams une main que celui-ci serra avec effusion, et le baronnet se retira muni de la précieuse lettre de recommandation.

– Imbécile ! murmura-t-il en remontant en tilbury.

Sir Williams rentra chez lui, où Colar lui préparait une valise de voyage.

– À présent, lui dit-il, causons sérieusement.

– Je vous écoute, capitaine.

– Je pars et vais m'occuper de happer les

douze millions, continua le baronnet ; mais je te laisse en face de l'ennemi réel, sérieux à craindre.

– Armand de Kergaz, n'est-ce pas ?

– Oui, fit sir Williams d'un signe de tête.

– On y veillera, dit Colar.

– Voyons, dit le baronnet, récapitulons un peu : Fernand Rocher est en prison et n'en peut sortir ; Cerise et Jeanne sont à Bougival, et tu m'en réponds ?

– Sur ma tête, capitaine.

– Reste un homme qui va devenir dangereux, Léon Rolland.

– Il faut le supprimer, lui aussi.

– C'est mon avis. Voyons...

Et le baronnet parut réfléchir.

– Ton Nicolo, dit-il, est-il capable de l'assommer d'un coup de poing ?

– D'un seul, je ne sais pas, mais avec deux...

– Soit, mettons-en trois même ; l'essentiel, c'est qu'il l'assomme.

– Mais où et comment ?

Le baronnet se prit à sourire.

– Tu ne seras jamais qu'un niais, Colar, mon ami.

– Merci, capitaine, bien obligé.

– Est-il donc bien difficile d'entraîner un homme quelque part, dans un cabaret, hors Paris, n'importe où ?

– Oh ! s'écria Colar, j'ai une idée... et une fameuse, allez !

– Voyons l'idée, drôle ?

– Je pense, dit Colar, que moi, qui suis son ami, je pourrais lui dire que je suis sur la trace de Cerise, l'emmener du côté de Bougival, un soir, et le faire assommer par Nicolo et le serrurier.

– L'idée est bonne. Eh bien ! crois-moi, mets-la à exécution le plus tôt possible. Cependant, attends que je t'aie écrit.

Et sir Williams donna encore quelques ordres à son lieutenant, et, le soir même, il partit pour la Bretagne.

## XXXIV

Il y avait cinq jours que madame de Beaupréau et sa fille étaient arrivées aux Genêts, et trois que le chef de bureau les y avait rejointes. Les habitudes étaient déjà prises, et ces deux femmes, qui vivaient si retirées à Paris, n'avaient eu aucune peine à se faire à cette bonne et simple existence de province, si calme et si noble en sa monotonie. D'ailleurs, la vie matérielle le cédait si bien en elles à la vie morale, les angoisses de l'esprit et du cœur y tenaient une si grande place, qu'elles eussent vécu dans un désert sans s'en apercevoir.

Hermine, repliée en elle-même, semblait se complaire en sa douleur, et sa mère, cette mère attentive aux souffrances de sa fille, épiait avec inquiétude sur son visage les progrès de ce mal qui rongait son cœur.

Les visiteurs avaient adopté l'existence

patriarcale de la baronne de Kermadec.

Le dîner avait lieu à midi, on soupa à sept heures ; la soirée réunissait au salon M. et M<sup>me</sup> de Beaupréau, Hermine, le recteur du village et la douairière. Quand, toutefois, le temps était mauvais, M. de Beaupréau, M<sup>me</sup> de Kermadec et le recteur jouaient au whist, Thérèse et sa fille faisaient de la tapisserie dans un coin.

Si le temps était beau, si la bise de janvier ne soufflait point trop rudement, le chef de bureau et sa famille sortaient dans le milieu du jour, et s'égarèrent dans les bois voisins.

Un matin, le facteur rural apporta une lettre à M. de Beaupréau ; elle contenait deux lignes et était ainsi conçue :

« Je pars dans une heure et ne m'arrêterai qu'à Saint-Malo. D'après mes renseignements, Saint-Malo est à seize kilomètres des Genêts ; venez m'y attendre, j'y serai après-demain matin. »

M. de Beaupréau détruisit la lettre de sir Williams, et prétextait l'inquiétude où le mettait la non-arrivée d'une dépêche importante qu'il



attendait de son ministère pour faire atteler un cheval à un tilbury et se rendre à Saint-Malo, où il fallait la réclamer au bureau de poste.

– Emmenez Jonas avec vous, lui dit madame de Beaupréau.

– Non, c’est inutile.

– Vous n’avez point l’habitude de conduire des chevaux... ce serait prudent.

– Inutile, vous dis-je, ma chère amie.

Et M. de Beaupréau se pencha à l’oreille de sa femme.

– Je vais, dit-il, chercher des nouvelles de sir Williams.

Thérèse tressaillit, comprit et se tut.

– Écoutez, lui dit encore M. Beaupréau, j’espère être de retour avant la nuit ; si vous veniez à ma rencontre... jusqu’au Saut-du-Moine ?

– Nous irons, répondit Thérèse.

M. de Beaupréau partit, méditant déjà tout un plan de mise en scène pour la présentation de sir

Williams.

Il arriva à Saint-Malo, où le baronnet était depuis une heure et l'attendait, les pieds sur les chenets, dans une chambre d'hôtel.

– Pardieu ! beau-père, s'écria sir Williams, vous êtes ponctuel... c'est bien.

– Je suis parti au reçu de votre lettre.

Le baronnet et M. de Beaupréau se serrèrent la main cordialement, et le premier reprit :

– Voyons, parlons sérieusement. Où en sommes-nous ?

– Tout va bien. Madame de Beaupréau est tout à fait pour vous.

– À merveille. Comment me présenterez-vous ?

– Oh ! dit fièrement le Beaupréau en clignant de l'œil derrière ses lunettes bleues, j'ai mon plan.

– Voyons, quel est-il ?

– De Saint-Malo aux Genêts, poursuivit le chef de bureau, il y a une route assez mauvaise.

– Je la connais, dit froidement sir Williams, lequel, au temps où il se nommait le vicomte Andréa, avait, on s'en souvient, habité la Bretagne et le manoir de Kerloven, aujourd'hui la propriété d'Armand de Kergaz.

Or, Kerloven n'était qu'à vingt kilomètres des Genêts, en se dirigeant vers l'ouest, et le vicomte Andréa avait fait vingt fois cette route.

– Vous la connaissez ? murmura M. de Beaupréau avec étonnement.

– Mieux que vous, beau-père.

– Alors, vous voyez d'ici le Saut-du-Moine ?

– Parbleu !

– Eh bien, ces dames viendront à ma rencontre jusque-là, et j'ai médité un petit plan de présentation fortuite. Le Saut-du-Moine, vous le savez, est l'endroit le plus sauvage de la falaise.

– Oui. Eh bien ?

– Si, lorsque ces dames y arriveront, elles vous y trouvaient... pour peu que vous ayez l'air triste et fatal...

– Parfait ! je comprends... Mais il y a mieux encore, beau-père.

– Et quoi donc ?

– Je pourrais vous sauver d'un grand péril.

– Moi ?

– Vous. Écoutez donc.

Et sir Williams, avec son infernal génie, développa à M. de Beaupréau toute une vaste mise en scène dramatique, faite pour séduire l'imagination d'une jeune fille, et que nous allons lui voir mettre à exécution avec ce sang-froid et cette précision qui caractérisent tous les actes de sa vie.

\*

M. de Beaupréau avait donc donné rendez-vous à sa femme et à sa fille à cet endroit de la route de Saint-Malo aux Genêts qu'on nommait le Saut-du-Moine.

Il n'est rien au monde, peut-être, d'aussi

pittoresque et d'aussi sauvage d'aspect que cette route.

En quittant le vallon au fond duquel se trouve le marais des Genêts, elle commence à s'élever par rampes brusques, vers l'ouest, dans la direction de la mer, et court bientôt au bord des falaises, dentelle gigantesque de granit, dont les colossales déchirures, les crevasses béantes, au fond desquelles rugit et gronde toujours le vieil Océan, rappellent les côtes de la Manche et les environs d'Étretat.

La falaise, qui, au fond du vallon des Genêts, s'abaisse au niveau de la mer et disparaît presque à la marée montante, s'élève insensiblement en se dirigeant vers l'ouest, monte toujours et sans cesse, et atteint les proportions d'une montagne, ou plutôt d'une succession de masses granitiques superposées comme les marches d'un escalier de Titans.

La route suit fidèlement ces accidents de terrain, au sortir d'un bois de châtaigniers, et souvent elle se rapproche de la lèvre des falaises, à ce point qu'une voiture rencontrant une pierre

sous sa roue, et venant à verser, irait se précipiter dans la mer.

En quelques endroits même, elle est assez étroite, assez rapidement inclinée pour qu'il soit besoin d'une grande prudence, si l'on conduit un véhicule quelconque attelé d'un cheval fougueux. Les coudes brusques formés par elle, et venant mourir tout au bord de la falaise, sont effrayants à voir.

Il y a surtout ce qu'on nomme dans le pays le « Saut-du-Moine », où besoin est de tenir solidement un cheval en main et de serrer le frein des roues, car la route tourne subitement, décrivant un angle aigu, et, au sommet de cet angle, n'est séparée du précipice que par une étroite bande de gazon d'où surgissent quelques garde-fous impuissants.

Cet endroit dangereux est cependant un but de promenade de temps immémorial, et de ce point culminant, bien qu'il ne soit en réalité qu'aux deux tiers de l'élévation de la falaise, on aperçoit le plus splendide panorama du monde. D'un côté la terre, de l'autre l'Océan, l'Océan immense,

borné par un horizon toujours brumeux, dont le flot couronné d'écume vient battre cette muraille de granit taillée à pic, à une profondeur de plusieurs centaines de mètres.

Le Saut-du-Moine, qui tirait son nom d'une légende perdue dans la nuit des temps, était à deux kilomètres environ du manoir des Genêts, et, ainsi que cela avait été convenu entre M. de Beaupréau, sa femme et sa fille, ces dames s'acheminèrent à sa rencontre vers les trois heures de l'après-midi, profitant d'un soleil tiède et d'une température moins âpre qu'on n'eût pu l'attendre de la saison où l'on était alors.

Au moment où elles allaient atteindre le Saut-du-Moine, les deux femmes aperçurent, perchée sur une pointe de la falaise, au-dessus du Saut-du-Moine, et si près du précipice qu'on avait le vertige en la regardant, une silhouette immobile, celle d'un homme qui paraissait abîmé dans la contemplation de l'Océan, cet éternel sujet de rêverie pour les âmes où Dieu a mis un grain de poésie mélancolique.

On aurait pu, grâce à la distance, prendre cet

homme pour un douanier ; mais un cheval de main, d'une grande beauté, attaché au bord de la route et paraissant lui appartenir, venait détruire une semblable hypothèse. Le Saut-du-Moine formait comme un étroit vallon au sommet des falaises, et le cavalier s'était assis un peu plus haut encore sur la pointe d'un rocher, les pieds pendant dans le vide. La tête appuyée dans une de ses mains, il semblait fixer avec une ténacité étrange cette mer immense, dont le murmure sourd montait jusqu'à lui, sans tourner ses yeux vers la terre, sans paraître savoir qu'il existât autre chose que ce bloc de granit qui lui servait de siège, et cet Océan sans fin qu'il contemplait.

– Oh ! le beau cheval, mère, murmura Hermine en caressant, en passant, la croupe lustrée de la monture.

– En effet, répondit Thérèse, assez étonnée de voir en ce lieu sauvage et dans un pauvre pays éloigné des grands centres de la fashion une bête de prix. Il appartient sans doute à l'homme que nous voyons là-haut.

Une petite valise bouclée sur la selle en même



temps qu'un manteau de voyage, et les crosses  
luisantes d'une paire de pistolets sortant à demi  
des fontes, attestaient, du reste, que le cavalier  
n'accomplissait point une simple promenade, et  
qu'à la suite d'une longue route, à en juger par  
l'écume qui blanchissait le mors et la fange  
séchée qui mouchetait le ventre et le poitrail de sa  
monture, il s'était arrêté là par hasard, séduit sans  
doute par ce spectacle imposant qu'il avait sous  
les yeux.

Toute jeune fille a une certaine dose  
d'imagination qui cherche sans cesse ses  
aliments. Pour elle, tout est le point de départ  
d'un roman, et la circonstance la plus fortuite  
devient un prétexte à l'étrangeté. Dans cet  
homme dont elle ne pouvait saisir la  
physionomie, le costume, ni deviner l'âge, à  
cause de l'éloignement, elle vit tout de suite un  
jeune homme rêveur et malheureux, demandant  
aux voyages, aux grands spectacles de la nature, à  
l'aspect austère et triste de l'Océan, des  
consolations pour son âme où déjà peut-être les  
passions avaient fait naître de cruelles tempêtes.

De là à bâtir tout un roman, c'était, pour une jeune fille exaltée déjà en sa propre douleur, la chose la plus facile et la plus simple.

Quant à madame de Beaupréau, elle avait tressailli sous le poids d'une émotion subite :

– Qui sait ? avait-elle pensé tout à coup, si ce n'est point là sir Williams B...

Déjà Hermine s'était assise au bord de la falaise sur une bande de gazon qui poussait verte et drue au bord du précipice, et elle avait subi cette attraction mystérieuse de l'Océan qui force à le contempler ; mais, cependant, et de temps à autre, elle levait la tête et jetait à la dérobée un regard curieux et plein de sympathie à cet homme qui semblait avoir oublié la terre pour embrasser la mer d'un regard ardent.

Madame de Beaupréau s'était assise auprès de sa fille.

– Mère, dit tout à coup Hermine, qui sentait en cet endroit plus vivement l'étreinte de sa morne douleur et s'efforçait de la tromper, que peut faire cet homme en ce lieu ?

– Je ne sais, répondit Thérèse. Peut-être est-ce un peintre...

– Un pauvre artiste posséderait-il un si beau cheval ?

– C'est juste, mon enfant.

– Et puis, ajouta Hermine, un peintre dessinerait, il aurait un album sur ses genoux... un crayon à la main.

– C'est un voyageur, en ce cas, un touriste qui aura été séduit par la beauté et le grandiose de ce site sauvage.

– Ou peut-être, murmura Hermine, un homme qui souffre et se réfugie dans la grandeur de Dieu...

Madame de Beaupréau tressaillit encore, mais cette fois, il y eut au fond de son émoi une joie et une espérance secrètes...

Hermine avait un moment laissé dormir sa propre douleur pour songer à ceux qui pouvaient souffrir comme elle ; et l'on prétend que la douleur n'est éternelle et inguérissable qu'alors qu'elle est égoïste et ne vit qu'en elle-même.

Et madame de Beaupréau se disait :

– Si cet homme était jeune, s’il était beau, si son front portait l’empreinte d’une tristesse du cœur, cette tristesse qui rend sympathiques ceux dont elle voile le regard ; si enfin cet homme était celui que nous attendons... une première entrevue, dans ce lieu, qui sait ?

Et, dans son égoïsme de mère, la pauvre Thérèse aurait voulu douer l’inconnu de toutes les vertus, de toutes les perfections, afin que sa fille vînt à l’aimer.

Cependant, le soleil déclinait vers l’horizon ; le ciel, terne déjà, reprenait insensiblement ses tons gris et nuageux ; la brise de mer, se levant peu à peu, courbait les bruyères en sifflant, et le tilbury de M. de Beaupréau n’apparaissait point encore au point culminant d’où la route descendait verticalement et par une pente rapide vers le Saut-du-Moine, lorsqu’un bruit lointain se fit entendre, ressemblant au trot d’un cheval et au roulement d’une voiture.

L’inconnu se leva alors lentement, quitta son rocher et descendit, s’enveloppant dans les vastes

plis d'un manteau qui le faisait ressembler ainsi au Manfred de lord Byron. Sa démarche pensive attira les regards d'Hermine, comme son immobilité l'avait séduite tout à l'heure, et les deux femmes, si elles ne purent tout à fait distinguer ses traits, remarquèrent cependant qu'il était jeune et paraissait mis avec cette élégante simplicité qui caractérise l'homme du monde en voyage.

Mais il y avait dans ses mouvements, dans sa marche, dans tout l'ensemble de sa personne, un mélange de tristesse et d'étrangeté qui frappait. Il semblait traîner le fardeau d'une destinée fatale.

Les deux femmes le virent s'éloigner, mettre le pied à l'étrier et pousser son cheval dans la direction de Saint-Malo. Mais en ce moment aussi un point noir apparut au sommet de la côte ; ce point noir grandit et ressembla à un attelage qu'un cheval fougueux eût emporté. En même temps, M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> de Beaupréau, qui avaient suivi l'inconnu du regard, entendirent des cris lointains qui semblaient provenir de cette voiture aperçue à un kilomètre de distance ; puis elles virent le

cavalier s'élançait au grand trot à sa rencontre.

Puis encore une lueur rougeâtre suivie d'une détonation s'y fit, et l'attelage emporté s'arrêta.

Tout cela s'était passé à une certaine distance, et il avait été impossible aux deux femmes de s'en rendre un compte bien exact ; mais devinant un malheur et pensant que cette voiture était celle de M. de Beaupréau, elles se prirent à courir, et, arrivées sur les lieux, elles purent deviner ce qui s'était passé.

Le cheval de M. de Beaupréau, car c'était bien lui, était tombé mort, frappé au front d'une balle, et le chef de bureau pressait avec émotion les mains de l'inconnu, qui n'était autre que sir Williams, lequel lui disait tout bas :

– Eh bien ! beau-père, est-ce bien joué, hein ?

Mais Thérèse et sa fille n'entendirent que la voix tremblante de M. de Beaupréau.

– Mes pauvres enfants, sans monsieur j'étais mort... Ce maudit cheval avait pris le mors aux dents et il m'entraînait au bord des falaises...

Mais au moment où Beaupréau achevait, sir

Williams, qui baissait modestement les yeux et avait mis pieds à terre, sir Williams regarda Hermine, l'envisagea et étouffa un cri...

Puis il salua brusquement, se retira avec précipitation, et, sautant en selle, il partit au galop.

Les trois témoins de cette retraite non moins étrange que précipitée, trop émus d'abord pour songer à s'opposer à ce départ, se regardèrent enfin, mus par la même pensée.

– Bizarre personnage ! murmura M. de Beaupréau. Quel est-il ? d'où vient-il ?

– Je ne sais, répondit Thérèse.

– Je crois l'avoir déjà vu... reprit le chef de bureau.

– Moi aussi..., fit tout bas Hermine déjà rêveuse.

– Sans lui, j'étais perdu, poursuivit M. de Beaupréau, qui achevait de calmer ses esprits et de remettre un peu d'ordre dans sa toilette. Drôle d'idée aussi que celle que j'ai eue de vouloir partir seul et conduire moi-même au

lieu d'emmener Jonas. Ce cheval était vicieux. Il a pris le mors aux dents, il m'entraînait dans l'abîme. Ah ! que j'ai eu peur !

Après cette longue tirade débitée d'une haleine, le chef de bureau respira bruyamment deux ou trois fois, se moucha, prit du tabac dans une boîte d'or marquée à son chiffre, – ce qui est du meilleur goût, – et poursuivit avec volubilité :

– Mais où diable l'ai-je donc vu déjà ? et pourquoi est-il parti ? Pourquoi se dérobe-t-il à mes remerciements et à ma reconnaissance ?

– Il a jeté comme un cri de douleur en s'en allant... hasarda Hermine, dont l'imagination romanesque était déjà frappée par les bizarres allures du mystérieux personnage.

– Il était là tout à l'heure... lorsque nous sommes arrivées, reprit madame de Beaupréau en montrant du doigt la pointe du rocher qui avait servi de siège à sir Williams.

– Et, ajouta la jeune fille, il paraissait bien absorbé... bien malheureux... bien triste.

– Quelque chagrin d'amour... murmura



M. de Beaupréau avec intention.

– Pauvre jeune homme !... soupira Hermine.

– Ah ! ça, mais, s'écria le chef de bureau, tout cela est bel et bon ; mais voilà un cheval mort... et comment faire ?

– Nous retournerons à pied, dit Hermine.

– La nuit vient, mon enfant.

– Je sais déjà la route par cœur, mon père, dit Hermine qui prit le bras de M. de Beaupréau, tandis que Thérèse marchait à côté de son mari.

On eût dit que la jeune fille, qui se mettait en marche d'un pas rapide, désirait rejoindre l'inconnu, cet homme qu'elle n'avait pas eu le temps d'envisager, et qui, cependant, paraissait jeune, beau et le front marqué d'une tristesse profonde.

Et puis, il avait semblé à Hermine que c'était à sa vue qu'il avait jeté un cri, et qu'après ce cri il était devenu tout pâle...

Le chef de bureau enveloppa d'un regard le cheval mort et le tilbury à demi renversé.

– Après tout, dit-il, c'était une rosse de cent écus, et le mal n'est pas grand. Quant à la voiture, elle n'est point cassée et rien n'a souffert. Cette bonne madame de Kermadec me pardonnera.

Et comme la nuit venait, et que déjà le soleil avait disparu, s'abîmant dans les flots, tandis que la brume épaisse du soir enveloppait l'horizon terrestre, M. de Beaupréau se mit en route avec sa famille, marchant d'un pas alerte, afin d'arriver aux Genêts à l'heure du souper.

À chaque coude décrit par la route, l'œil d'Hermine interrogeait son sillon blanc courant dans le lointain.

Peut-être espérait-elle revoir cet inconnu qui lui paraissait avoir, comme elle, le désespoir au fond du cœur, mais le sillon était toujours blanc ; aucun point noir ne le mouchetait, et le mystérieux sauveur de M. de Beaupréau avait disparu !

## XXXV

### *Le chevalier errant*

Laissons M. de Beaupréau, sa femme et Hermine regagner à pied les Genêts, et précédon-les un moment.

La vieille baronne de Kermadec était, avec Jonas, dans sa chambre à coucher ; cette pièce, aux tentures à ramages fanés, aux fauteuils dont les dorures s'en allaient, aux dessus de portes peints, et qui rappelait un boudoir de Versailles du dernier siècle.

La baronne était couchée sur une chaise longue, la tête appuyée sur un oreiller.

Au pied de la chaise, assis sur un tabouret, le petit Jonas, un livre à la main, lui faisait la lecture.

Le roman de chevalerie qu'il lisait

commençait ainsi :

« La châtelaine était seule en son oratoire, seule avec son page, et ses doigts jouaient dans la blonde chevelure de l'enfant, qui lui chantait un lai d'amour.

« La châtelaine n'était plus tout à fait au printemps de la vie ; son été mûrissant s'annonçait par quelques plis légers qui sillonnaient l'ivoire de son front, tandis que ses cheveux noirs comme l'ébène étaient çà et là semés d'un filet d'argent.

« Cependant, la châtelaine avait encore le cœur sensible, et le veuvage lui était à charge...

« Elle songeait, en son âme, à quelque chevalier égaré par les bois, à quelque jeune homme en quête d'aventures, et elle se disait, la pauvre châtelaine, qu'à trente-huit ans on peut encore aimer, si ce n'est point à cet âge seul qu'on aime réellement.

« Soudain, le son du cor se fit entendre à la herse du manoir et ébranla de ses notes sonores

les vitraux colorés de l'oratoire.

« Le page interrompit sa chanson.

« Le cœur de la châtelaine tressaillit... Et puis il se prit à battre violemment...

« Et comme depuis longtemps le manoir était silencieux et solitaire, veuf de tout visiteur et de tout bruit, la châtelaine se leva...

« Son cœur battait toujours !

« Et elle s'approcha de la croisée ogivale qu'elle ouvrit...

« Le page la suivait du regard, et son cœur à lui battait aussi...

« Le page aimait la châtelaine.

« La châtelaine s'approcha donc de la croisée et se pencha au dehors.

« Un beau chevalier, enveloppé dans son manteau, monté sur un noble genêt d'Espagne, noir comme l'aile du corbeau, se présentait au pont-levis.

« La châtelaine poussa un cri de joie et donna des ordres. »

Ici madame de Kermadec, quoique violemment intéressée ; poussa un soupir et interrompit Jonas.

– Sais-tu, dit-elle, que cette situation de la châtelaine ressemble fort à la mienne ?

Jonas leva ses yeux bleus sur la vieille baronne, ses yeux pétillants de finesse et de malice, et il se demanda si madame de Kermadec, plus qu’octogénaire, pouvait se comparer à une châtelaine de trente-huit ans.

– Je suis veuve, poursuivit la baronne... et si tu n’es pas précisément un page, tu as les cheveux blonds comme celui de la châtelaine, et tu me fais la lecture.

Et madame de Kermadec passait sa main blanche et ridée dans les cheveux en broussailles du petit paysan.

– Madame la baronne a raison, répondit le malicieux enfant ; cependant...

– Plaît-il ? fit la baronne.

– Le château des Genêts est bien encore un

château, continua Jonas, et il y a eu, dit-on, un pont-levis...

– Plusieurs, maître Jonas, fit la baronne, un peu piquée du *dit-on* ; il y a plusieurs pont-levis.

– Mais il manque le chevalier, acheva Jonas en riant de ce rire franc et moqueur de la jeunesse.

– C'est juste, soupira la baronne.

– Et, pensa Jonas, je ne sais pas trop ce que c'est qu'être amoureux, bien que tous les jours je lis ce mot-là dans les livres ; mais si je l'étais, j'aimerais mieux que ce fût d'Yvonaïc, la sœur du recteur, qui est blanche et mignonne, et dont les cheveux sont aussi blonds que les miens.

Jonas, en songeant ainsi, regardait le visage parcheminé, la main amaigrie, surchargée de bagues, et les cheveux blancs de la baronne.

– Oui, répéta-t-elle en soupirant, il manque le chevalier.

Mais au moment où elle achevait, le pas d'un cheval retentit dans la cour du manoir.

– Le voilà ! dit Jonas d'un ton moqueur.

Et il s'élança vers la croisée, qu'il ouvrit.

On eût dit que le diable s'en était mêlé, car il y avait effectivement dans la cour un cavalier monté sur un cheval noir, enveloppé dans un grand manteau et qui mettait pied à terre.

– Ah ! madame, s'écria Jonas stupéfait, c'est bien lui !

– Qui, lui ? demanda-t-elle.

– Le chevalier.

– Es-tu fou, Jonas ?

– Non, madame, c'est bien lui... le chevalier du livre... avec son manteau, son cheval noir...

Madame de Kermadec se leva avec peine de sa bergère et se traîna vers la fenêtre, en s'appuyant sur l'épaule de Jonas.

– Voyez, dit l'enfant.

La baronne se pencha et vit en effet sir Williams qui jetait sa bride au vieux domestique, accourant avec empressement.

– Mon ami, disait sir Williams, je me suis égaré dans les bois, voici la nuit... les maîtres de



ce château pourraient-ils me donner l'hospitalité jusqu'à demain ?...

Le cœur desséché de madame de Kermadec avait retrouvé sa jeunesse et battait avec violence.

– Antoine ! cria-t-elle, faites entrer ce gentilhomme ; mon château lui est ouvert...

Sir Williams leva la tête, salua et suivit le vieux Caleb.

Madame de Kermadec se crut revenue à Versailles et retrouva ses trente ans ; elle regagna sa bergère sans le secours de Jonas, bien persuadée qu'il rêvait, et elle attendit ce beau cavalier qui arrivait à point et comme à la fin d'un feuilleton.

Sir Williams entra une minute après, annoncé par Antoine.

– Madame, dit-il en saluant avec cette distinction de manières qu'il possédait, veuillez me pardonner mon indiscretion, qui serait réellement sans excuses si un accident...

Avec un geste qui sentait encore sa dame d'honneur, la baronne indiqua un fauteuil au

gentleman.

– Monsieur, lui dit-elle en l'examinant avec cette finesse rapide qui n'appartient qu'aux femmes, mon château est ouvert depuis des siècles aux cavaliers attardés, aux pèlerins lassés, à tous ceux qui réclament un secours quelconque.

Sir Williams lui baisa galamment la main.

– Je me rends au Manoir, dit-il.

– Au Manoir ? fit vivement la baronne.

– Oui, madame.

– Chez le chevalier de Lacy ?

– Son neveu, le marquis Gontran, est mon meilleur ami.

– Mais alors, dit la baronne, vous êtes ici chez vous, monsieur, le chevalier est mon voisin.

Sir Williams s'inclina.

– Permettez-moi, madame, dit-il, de me nommer, afin que vous ne puissiez croire que vous recevez un vagabond.

– Monsieur...

– Je suis Irlandais, madame, dit le baronnet sir Williams.

La baronne s'inclina à son tour.

– Madame, reprit sir Williams avec tristesse, je viens de faire à travers les bois une course folle et sans but.

– Comment, sans but ?

– Hélas ! oui, madame.

Madame de Kermadec revenait au réalisme de la vie, et oubliant que tout s'explique dans les livres, regarda le jeune homme avec étonnement.

Sir Williams était pâle, son front portait l'empreinte d'une douleur morale, et jusqu'à son costume sombre, tout semblait se réunir pour lui donner un air fatal qui plaira éternellement aux femmes, fussent-elles octogénaires comme la baronne de Kermadec.

– Madame, reprit-il, je suis obligé d'entrer dans quelques détails intimes de ma vie pour me faire pardonner mon indiscretion et vous expliquer cette course sans but à travers les bois.

Et la voix de sir Williams était émue et

accentuée d'une mélancolie profonde.

– Je cours le monde, madame, un peu comme vagabond, un peu comme ces malheureux que poursuit le souvenir d'une faute ou que ronge une pensée fatale.

Ce début avait un cachet romanesque qui plut à la douairière ; elle continua à regarder sir Williams, dont la physionomie mélancolique et sombre lui paraissait tout à fait en harmonie avec le ton de son récit.

– Hélas ! oui, madame, poursuivit-il, je cours le monde, avec une ride d'ennui au front, une torture au cœur, et le destin m'emporte. J'aime une femme qui ne peut m'aimer...

– Pauvre jeune homme ! murmura la baronne de Kermadec avec compassion, car elle se souvenait des infortunes du bel et brave Amadis, longtemps rebuté par la fille du roi Périon.

– Eh bien ! madame, acheva tristement sir Williams, il y a deux heures environ, au moment où je me croyais loin d'elle, et tandis que je ne songeais qu'à arriver au Manoir avant la nuit...

– Eh bien ? interrogea la baronne, qui prenait un plaisir extrême à ce récit.

– Eh bien ! je l’ai trouvée sur ma route... je l’ai revue...

– Comment ! elle ?

– Oui, madame.

– Celle que vous aimez ?

– Elle ! dit sir Williams, qui donna à ce mot une intonation étrange.

Et il poursuivit d’une voix sombre :

– Vous comprenez que j’ai pris la fuite... Enfonçant l’éperon aux flancs de mon cheval, je l’ai lancé à travers les champs et les bois, ne sachant où j’allais, et n’écoutant d’autre bruit que les violentes pulsations de mon cœur... Les animaux ont plus de raison que l’homme ; mon cheval m’a amené ici, à votre porte... Je ne savais si j’étais près ou loin du Manoir, j’avais perdu ma route... la nuit venait...

– Monsieur, interrompit la baronne, puisque nous en sommes aux biographies, laissez-moi vous dire que je suis une pauvre vieille châtelaine

fort ennuyée, à peu près dépourvue de voisins, vivant toujours seule, et que je regarde comme une bonne fortune les visites que le hasard m'envoie. Cessez donc de vous excuser, et laissez-moi vous remercier, au contraire.

Sir Williams s'inclina et baisa la main de la baronne.

– Mais, poursuivit celle-ci, ne vous exagérez-vous pas l'état de votre cœur ?...

– Je souffre, murmura le baronnet avec un geste des plus éloquents.

– Et ne se peut-il que cette femme, touchée de votre amour...

Le baronnet hocha la tête.

– Je n'ai aucun espoir, dit-il.

– Elle est donc sans cœur ?

– Je lui crois toutes les qualités qui font adorer une femme.

– Serait-elle mariée ? interrogea la douairière, avec un fin sourire qui semblait signifier qu'après tout il n'y a pas d'obstacles qu'on ne puisse

surmonter à la longue.

– Sa main est libre, répondit sir Williams.

– Alors, vous-même...

– Moi ? dit le baronnet avec fierté, j'ai vingt-huit ans, je n'ai plus de famille, j'ai deux cent mille livres de rente et ne suis lié par aucun contrat.

– Ainsi, vous pourriez l'épouser ?

– Si elle m'aimait... oui.

– Et elle ne vous aime pas ?

– Hélas ! non.

– Peste ! murmura la baronne, qui décidément trouvait le gentleman fort de son goût, elle est difficile, il me semble.

Le baronnet salua.

– Elle aime ailleurs ! dit-il tout bas d'une voix navrée qui fendit le cœur de madame de Kermadec.

– Ah ! ça, mon cher hôte, interrompit la baronne, tout ce que vous me dites là est fort étrange !...

– Étrange, en effet, madame, soupira le baronnet d'un air fatal.

– Il y a quarante ans que j'habite notre province, et n'en ai bougé qu'une fois, en 1829, pour aller à Paris. Or, je connais par conséquent, de nom au moins, tous mes voisins, et je me demande quelle peut être cette femme que vous aimez avec une semblable ardeur. Car, enfin, elle est ma voisine, puisque vous l'avez rencontrée il y a deux heures ; et c'est une jeune fille, puisqu'elle est à marier.

Sir Williams ne répondit pas.

– Donc, continua la baronne, je ne vois dans les environs que mademoiselle de B..., une perche blond filasse, ou mademoiselle de R..., une petite boule brune, avec de grands pieds et des mains de blanchisseuse...

– Je ne connais pas ces demoiselles.

– Où donc l'avez-vous rencontrée ? Était-elle seule, accompagnée, à pied, en voiture ?

– Elle était à pied.

– Seule.



– Non, avec sa mère.

– Sur quelle route ?

– Sur la route de Saint-Malo.

– Ah ! mon Dieu ! s'écria la douairière, se nommerait-elle Hermine ?

– Oui, madame, balbutia sir Williams avec une confusion si admirablement jouée, que M. de Beaupréau lui-même eût crié bravo.

– Mais c'est ma nièce ! s'écria la baronne.

– Votre... votre nièce ?

Et le baronnet sut pâlir et rougir tour à tour, puis faire un soubresaut sur son siège.

– Certainement, ma nièce... mademoiselle Hermine de Beaupréau, n'est-ce pas ? la fille de M. de Beaupréau, chef de bureau au ministère des affaires étrangères ?

Sir Williams répondit par un nouveau *oui* qui ressemblait à un soupir.

– Comment ! s'écria la baronne, ma nièce Hermine, monsieur, a le mauvais goût de ne pas vous aimer, vous, un cavalier accompli ? Et qui

donc aime-t-elle ?

– Un homme indigne de son amour.

– Par exemple, je voudrais bien voir cela !

Ah ! nous allons voir, elle va venir...

Sir Williams jeta un cri.

– Elle va venir ? dit-il.

– Mais sans doute.

– Venir ici ?

– Au premier moment... nous l'attendons pour souper.

Sir Williams se leva brusquement.

– Non, non, dit-il, adieu, madame... je ne pourrais supporter sa vue.

Et avant que la baronne, étonnée, eût pu songer à le retenir, sir Williams s'enfuit précipitamment, comme s'il eût été poursuivi, laissant la douairière stupéfaite.

– C'est pour sûr le diable ! murmura Jonas. Voyez, madame, comme il se sauve.

Et, en effet, madame de Kermadec n'était

point encore revenue de sa surprise, que déjà le baronnet était hors du château, sautait en selle et s'enfuyait.

– C'est le diable ! c'est bien lui ! continuait à grommeler Jonas.

Mais, tandis que sir Williams, après avoir joué cette petite comédie, galopait vers le Manoir, M. de Beaupréau, sa femme et sa fille rentraient aux Genêts, et trouvaient madame de Kermadec encore ahurie de son brusque départ.

La physionomie bouleversée de la baronne n'étonna point le chef de bureau, qui était dans les secrets de sir Williams, mais elle combla de surprise Thérèse et sa fille.

– Qu'avez-vous donc, ma tante ? demandèrent-elles toutes deux.

– Peste soit de l'original ! répondit la douairière, qui commençait à trouver que sir Williams l'avait quittée bien cavalièrement.

– De quel original parlez-vous ? ma tante.

– De l'Anglais...

– Quel Anglais ? fit naïvement

M. de Beaupréau.

– Vous ne l’avez pas vu, pas rencontré ?

– Mais, chère madame, dit le chef de bureau avec flegme, de quel Anglais parlez-vous ?

– Du baronnet sir Williams.

M. de Beaupréau poussa un cri de surprise qui parut fort naturel à la baronne et à Hermine.

– C’est lui, dit-il, c’est bien lui !

– Qui, lui ? demanda la baronne.

– Le jeune homme qui m’a sauvé, il y a deux heures.

– Il vous a sauvé ?

– D’une mort certaine.

Et M. de Beaupréau raconta ce qui lui était arrivé à madame de Kermadec émerveillée ; tandis qu’Hermine écoutait toute pensive.

– Eh bien, dit la baronne, il est venu ici tout à l’heure, prétendant s’être égaré et demandant l’hospitalité.

– Où donc est-il, alors ?

– Il est reparti tout à coup... sur un mot... dit la baronne qui parut ne point vouloir s'expliquer plus catégoriquement devant Hermine.

– J'étais donc bien ému tout à l'heure, dit M. de Beaupréau, que je ne l'ai point reconnu.

– Vous le connaissiez donc, mon père ? demanda Hermine avec un sentiment de curiosité.

– Et vous aussi, ma fille.

– Moi ? fit-elle étonnée.

– Vous l'avez vu une fois... chez le ministre...

– C'est possible, murmura la jeune fille, mais je ne m'en souviens pas.

– Sir Williams, poursuivit M. de Beaupréau, est un original pour le vulgaire, mais pour d'autres c'est un homme malheureux à qui on doit pardonner ses bizarreries.

– Ah ! dit Hermine avec intérêt, et sentant renaître en elle cette sympathie que lui avait inspirée tout d'abord l'attitude pensive de l'inconnu, contemplant la mer du haut d'un rocher.

– Nul ne sait au juste quelle est la nature du mal de sir Williams, mais il est positif qu’il est torturé par une souffrance secrète. Selon les uns, il pleurerait une femme à jamais perdue, morte ou infidèle.

M. de Beaupréau s’arrêta à dessein, et, du coin de l’œil, observa la jeune fille.

Hermine était émue et baissait les yeux.

– D’autres disent, continua le chef de bureau, que sir Williams, qui est riche, beau, jeune, de grande noblesse, que tant de femmes seraient heureuses et fières d’aimer, s’est pris d’amour pour une jeune fille à peu près sans fortune, et qui déjà avait au cœur une autre passion.

À mesure que son mari parlait, madame de Beaupréau regardait sa fille.

Certes, Hermine était loin de se douter que tout cela n’était qu’une comédie, que la femme dont sir Williams était amoureux, disait-on, n’était autre qu’elle-même ; et cependant cette communauté d’infortunes, qui semblait exister entre elle et lui, achevait de la rendre rêveuse.

Elle plaignait le baronnet au fond de son cœur, songeant involontairement à son amour à elle, à cet amour violemment brisé...

– Chère petite, dit la vieille baronne qui cherchait un prétexte pour éloigner Hermine un moment, voudrais-tu descendre aux offices et faire un peu presser le souper ?...

Hermine sortit aussitôt.

– Ça, dit la douairière, savez-vous, monsieur mon neveu, et vous, madame ma nièce, de qui sir Williams est amoureux ?

– Oui, fit M. de Beaupréau d'un signe de tête.

– Vous le savez ?

– Oui, ma tante. Il aime Hermine. Il m'a même demandé sa main... il y a un mois.

– Et vous l'avez refusée ?

– Hermine devait se marier.

M. de Beaupréau s'assit et raconta à la baronne comment on lui avait arraché son consentement à l'endroit de Fernand Rocher ; comment enfin le misérable s'était perdu à

jamais...

– Mais c'est épouvantable ! s'écria madame de Kermadec.

Thérèse soupira, et deux larmes roulèrent dans ses yeux.

– Et Hermine aime un pareil drôle ?

– Hélas ! ma tante, je crains qu'elle n'en meure.

– Vertudieu ! s'écria madame de Kermadec qui jurait au besoin, cela ne sera pas... elle aimera sir Williams... un jeune homme charmant, plein de noblesse...

Et la baronne, qui abandonnait volontiers les réalités de la vie pour se replonger dans ses chers romans, la baronne ajouta :

– Puisque sir Williams se rend chez mon voisin le chevalier, rien ne sera plus facile que de le recevoir, et par conséquent de le présenter à Hermine. J'aimerais assez pour cela une chasse, un rendez-vous dans les bois... Jonas ! Jonas ! appela-t-elle.

Jonas accourut de la pièce voisine.



– Donne-moi de quoi écrire, lui dit la baronne.

Et elle écrivit d'une main un peu tremblante, mais fort lisiblement cependant, la lettre suivante au chevalier de Lacy, son voisin.

« Mon cher ami,

« J'ai de bien grands motifs de vous faire une querelle, car il y a longtemps que je ne vous ai vu ; mais je réserve pour un autre jour ma rancune et mes reproches, pour vous demander un service aujourd'hui.

« J'ai, aux Genêts, mon neveu M. de Beaupréau, sa femme et sa fille.

« Ma petite-nièce Hermine est une jeune personne charmante, un peu exaltée, et à qui la vie retirée que nous menons ici ne plaît que médiocrement. Ne trouveriez-vous pas un moyen de la distraire ? Hermine monte bien à cheval, je suis persuadée que vous la combleriez de joie en l'invitant à une de vos chasses... d'autant qu'on m'a dit que vous alliez avoir pour quelques jours un compagnon en saint Hubert, le baronnet sir

Williams, l'ami intime du marquis Gontran, votre neveu.

« Répondez-moi un mot par Jonas, qui vous porte ma lettre, malgré le vent et la nuit, et baisez la main que je vous abandonne.

« Votre amie,

« Baronne de Kermadec. »

– Jonas, mon ami, dit la baronne en cachetant son poulet, tu vas monter à cheval et courir au Manoir porter cette lettre au chevalier de Lacy.

– À cette heure ? demanda Jonas.

– Sans doute ; as-tu peur de voyager la nuit ?

– Oh ! non, madame, répondit l'enfant piqué au vif dans son amour-propre ; et il partit.

Ainsi donc sir Williams triomphait déjà, et le Beaupréau recrutait un nouvel auxiliaire dans la vieille douairière. Hermine allait avoir à lutter contre toute sa famille, encourageant la séduction et dévouée désormais à l'infâme Andréa.

## XXXVI

### *Révélations*

Tandis que sir Williams s'insinuait dans l'esprit et la confiance de la vieille baronne de Kermadec et de madame de Beaupréau, le comte Armand de Kergaz mettait tout en œuvre pour retrouver Jeanne et Cerise, aidé en cela par Léon Rolland et Bastien. Mais depuis trois jours que duraient les recherches, et que cette police secrète, dont disposait le comte, fouillait Paris en tous sens, on n'avait obtenu encore aucun résultat. Le matin du quatrième jour, Armand, qui avait passé la nuit à courir lui-même aux environs de la rue Meslay se trouvait assis dans son cabinet de travail, la tête dans ses mains, dans la douloureuse attitude d'un homme qui croit à jamais perdue pour lui la femme aimée.

Une larme roulait lentement sur sa joue.

– Mon Dieu ! murmurait-il, c'est à devenir fou... je l'aimais tant !

Léon Rolland entra.

Le malheur de l'ouvrier, qui avait perdu Cerise, était exactement le malheur d'Armand. On leur avait pris leur fiancée à tous deux... et cette communauté d'infortune les avait réunis.

Léon était d'ailleurs un homme intelligent, actif, courageux, et le comte, devinant tout cela, n'avait point hésité à en faire son auxiliaire et son ami.

Léon était non moins triste, non moins abattu que M. de Kergaz, car Cerise était aussi introuvable que Jeanne. L'ouvrier tenait à la main une lettre qu'il tendit à Armand :

– Tenez, monsieur le comte, dit-il, je crois décidément que le malheur est tombé sur tous ceux que je connaissais.

– Qu'est-ce ? demanda M. de Kergaz avec vivacité ; que vas-tu m'apprendre encore ?

– J'avais un ami, dit Léon ; quand je dis un ami, je vais loin peut-être, car c'était un homme

comme il faut ; mais enfin je l'aimais comme un frère, et lui il m'aimait un peu.

– Eh bien, que lui est-il arrivé ?

– Lisez, monsieur le comte.

Armand déplia la lettre et lut :

« Mon cher Léon,

« Vous êtes la seule personne à qui je puisse m'adresser désormais, et demander aide et consolation.

« La dernière fois que je vous ai serré la main, c'était il y a huit jours ; vous avez vu un homme heureux et prêt à devenir l'époux de la femme qu'il aimait.

« Cet homme portait alors la tête haute ; il était fier, il était honnête, et tout le monde l'estimait tel.

« Aujourd'hui, mon cher Léon, l'homme qui vous écrit a été congédié, chassé par sa fiancée ; il est accusé de vol, il est en prison en attendant qu'il aille au bagne.

« Venez me voir une seule, une dernière fois, car je crois que je mourrai de douleur avant mon jugement.

« À vous,

« Fernand Rocher. »

– Qu'est-ce que Fernand Rocher ? demanda Armand.

– C'était un employé au ministère.

– Il était votre ami ?

– À peu près. Il connaissait aussi Cerise.

– Est-il en prison ?

– Depuis trois ou quatre jours.

– Mais quel crime a-t-il commis ?

– Oh ! pour cela, monsieur le comte, s'écria Léon Rolland, je suis bien sûr qu'il n'en a commis aucun. C'est un honnête homme, allez ! je répondrais de lui sur ma tête.

– Où demeurerait-il ?

– Rue des Fossés-du-Temple. De ses croisées

on voyait la fenêtre de Cerise.

– Connaisait-il Jeanne ?

– Il avait dû la voir souvent avec Cerise.

Le comte de Kergaz garda un moment un sombre silence.

– Tout cela est bien extraordinaire, bien étrange, murmura-t-il. Voilà quatre personnes qui disparaissent presque en même temps, et ces quatre personnes se connaissent entre elles, et nous touchaient nous-mêmes de près ou de loin.

– C'est vrai, dit Léon, dont l'attention fut attirée par ce raisonnement.

– Il est évident, murmura Armand, que la même personne doit avoir contribué à tous ces événements. Mais pourquoi ? dans quel but ? et quelle est-elle ? Où est Fernand Rocher ? acheva-t-il.

– À la Conciergerie, je crois.

– Il faut le voir, dit Armand.

Et il demanda ses chevaux, monta en voiture avec Léon Rolland, et se fit conduire à la

Préfecture de police.

La haute situation du comte, sa réputation de bienfaisance et sa grande fortune étaient des titres plus que suffisants pour lui faire avoir accès partout et lui ouvrir toutes les portes.

Armand obtint donc sans peine l'autorisation de pénétrer dans la prison de Fernand, lequel, du reste, n'était plus au secret, car l'instruction de son affaire était terminée.

Le malheureux jeune homme avait passé par toutes les phases de la prostration, du désespoir et de la folie.

Le comte et son compagnon le trouvèrent assis sur son lit, la tête appuyée dans ses mains, le regard fiévreux, l'œil fixe et dans un état voisin de l'idiotisme.

Léon fut obligé de le secouer et de prononcer son propre nom pour l'arracher à sa sombre rêverie.

— Monsieur, lui dit Armand, vous ne me connaissez point, il est vrai, cependant je vous porte un intérêt très grand, et dont je ne puis



encore vous révéler la cause ; mais il est impossible que vous ne soyez point innocent du crime dont on vous accuse, et, dans ce cas, toutes mes relations, tous mes efforts seront employés à faire reconnaître votre innocence. Mais il faut que vous me disiez de quoi et comment on vous accuse, et comme encore vous êtes ici ?

– Monsieur, répondit Fernand, on m'accuse d'avoir volé trente mille francs.

– En quel lieu ?

– Au ministère, dans une caisse dont les clefs m'ont été confiées une heure.

Fernand raconta alors à Armand les circonstances qui avaient précédé sa sortie du ministère, cette lettre fatale d'Hermine que Colar lui avait apportée, puis son évanouissement dans la rue, son réveil chez Baccarat qu'il ne connaissait point, et enfin son arrestation.

M. de Kergaz écoutait attentivement le récit du prisonnier. Quand il eut fini, il regarda Léon :

– Tout cela, dit-il, est plus étrange, plus terriblement embrouillé qu'un mélodrame du

boulevard ; mais il est évident pour moi, maintenant, que tous ces malheurs réunis, l'accusation de vol qui pèse sur ce jeune homme, la disparition de Jeanne et de Cerise sont l'œuvre de la même main. Il faudrait voir Baccarat.

– Hélas ! dit Léon Rolland, où la trouver ?... Elle aussi a disparu.

– Mais, murmura Fernand, ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est ce portefeuille auquel je n'ai jamais touché et qu'on retrouve dans ma poche, le lendemain.

– Monsieur, continua M. de Kergaz, je vous jure qu'avec le temps nous arriverons à la vérité, car j'ai besoin autant que vous de démasquer cette odieuse et terrible intrigue, de sonder cet abominable mystère ; seulement il faut que je vous questionne et que vous m'appreniez bien des choses. – Mademoiselle de Beaupréau, votre fiancée, est-elle belle ?

– Je ne sais pas, murmura naïvement le prisonnier, mais je l'aime...

– Est-elle riche ?

– Non ; et même lorsque M. de Beaupréau a consenti à m'accorder sa main, c'était à la condition qu'elle se marierait sans dot, bien que la fortune vient de sa mère, et que M. de Beaupréau ne fût point le père d'Hermine.

– Comment ! dit M. de Kergaz, brusquement assailli par un souvenir, madame de Beaupréau a donc épousé son mari en secondes noces ?

– Je ne sais trop, balbutia Fernand en rougissant, je crois qu'elle avait... commis une faute...

Armand se souvenait de la note qui lui avait été transmise sur la jeune femme du nom de Thérèse, qui vivait autrefois à Marlotte avec sa tante et une petite fille, laquelle femme se nommait Thérèse, et avait, disait-on à Marlotte, épousé, en retournant à Paris, un employé de ministère.

– Mon Dieu ! pensa-t-il, si c'était elle !

Et il reprit tout haut, interrogeant toujours Fernand :

– Savez-vous le prénom de madame de

Beaupréau ?

– Je crois qu'elle se nomme Thérèse ?

À ce nom, Armand jeta un cri.

– Thérèse ! dit-il, elle se nomme Thérèse ?

– Oui, monsieur ; la connaîtriez-vous ?

Mais Armand ne répondit pas.

– Tout cela, pensait-il, est étrange et semble se rapporter tout à fait aux renseignements qui m'ont été transmis. Mademoiselle Hermine de Beaupréau serait-elle donc la fille du baron Kermor de Kermarouet ? Il faut que je voie Madame de Beaupréau. Peut-être aurons-nous ainsi la clef de tous ces mystères.

Et M. de Kergaz ne voulut point parler à Fernand de cet immense héritage qui peut-être appartenait à Hermine ; il se contenta de lui promettre qu'il reviendrait le voir le lendemain, et il partit, laissant quelques mots d'espoir au prisonnier.

Armand rentra chez lui avec Léon Rolland, et s'y munit de ce médaillon que le baron Kermor de Kermarouet lui avait donné, à son lit de mort,

comme un signe de reconnaissance.

Cependant, avant de courir rue Saint-Louis, où, lui avait dit Fernand, demeurait M. de Beaupréau, Armand se prit à réfléchir.

– Dans ce dédale de mystères, pensa-t-il, le moindre faux pas, la moindre démarche hasardée pourrait nous perdre... Depuis trois jours ma police est en défaut et n'arrive à aucun résultat ; donc, nous avons affaire à forte partie et il faut jouer aussi serré qu'elle.

Et le comte de Kergaz, qui s'apprêtait à ressortir et voulait aller droit à madame de Beaupréau, son médaillon à la main, obéissant à une seconde inspiration, replaça ce médaillon dans un tiroir.

– Non, dit-il, cette démarche serait dangereuse.

Alors cet homme, qui avait pour le bien cette intelligence que sir Williams appliquait au mal, exposa à Léon Rolland la situation où ils se trouvaient avec une lucidité qui tenait de la divination.

– Il est évident, dit-il, que si Fernand Rocher est innocent du crime dont on l'accuse, – et c'est ma conviction, – cette accusation ne peut être le résultat fortuit des circonstances ; il est évidemment la victime d'une odieuse machination, d'une intrigue infernale dans les replis de laquelle il a été habilement enveloppé.

« Or, si les faits sont tels qu'il les expose, un seul homme aurait volé ce portefeuille, et cet homme serait M. de Beaupréau. Mais quel intérêt aurait-il eu à cela ? Fernand allait devenir son gendre, il épousait sa fille sans réclamer la dot ; jusque-là, il s'était montré son protecteur... d'où proviendrait ce revirement subit ?

– C'est à n'y rien comprendre, murmura Léon Rolland.

– Ou bien alors, poursuivit Armand, cette accusation, ce portefeuille retrouvé chez Baccarat sont l'œuvre d'un rival, d'un homme qui aimait et qui voulait épouser Hermine... Mais, en ce cas, il y avait mille autres moyens de le perdre aux yeux de la jeune fille... Et puis, par quel conflit de circonstances ce jeune homme qui s'évanouit

dans la rue se retrouve-t-il chez Baccarat, qui est précisément la sœur de Cerise ? Or, Cerise disparaît presque en même temps, Baccarat et Jeanne disparaissent... Évidemment, si tout cela est l'œuvre d'un seul homme, cet homme doit avoir plus qu'un intérêt amoureux à se conduire ainsi.

– C'est incontestable, dit l'ouvrier.

– Or, reprit Armand, l'intérêt est peut-être immense. Si madame de Beaupréau est la femme que je cherche, sa fille est riche, sans le savoir, de douze millions. Ces douze millions, qui sont entre mes mains, une seule personne en sait la destination et la source, c'est moi. Le baron Kermor de Kermarouet m'a confié son testament, un testament olographe, dont nul, si ce n'est moi, n'a eu connaissance. Est-il vraisemblable que celui ou ceux qui ont voulu perdre Fernand et l'empêcher d'épouser Hermine sachent tout cela ? Comment l'auraient-ils appris ? Comment sauraient-ils que précisément cette femme que je cherche est mademoiselle de Beaupréau ?

– Mystère ! fit Rolland.

– Mais, poursuit Armand de Kergaz, admettons tout cela : admettons que mademoiselle de Beaupréau est la fille du baron Kermor, que l'ennemi occulte de Fernand le sait et convoite les douze millions, comment expliquerons-nous ce triple enlèvement de Cerise, de Jeanne et de Baccarat ?

– Oh ! murmura Léon, c'est Baccarat qui doit avoir fait le coup.

– Dans quel but ?

– Elle aimait Fernand.

– Si elle l'aimait, elle ne pouvait vouloir le perdre.

– C'est juste, soupira l'ouvrier.

– Il y a donc, continua M. de Kergaz, un fil de cette intrigue qui est insaisissable pour nous, et il est certain que Baccarat n'a été qu'un instrument, le bras qui exécute, mais non la tête qui pense. Où est cette tête ? Baccarat seule nous le pourrait dire, et il faut la retrouver à tout prix.

– Monsieur le comte, dit Léon qui avait suivi avec une scrupuleuse attention le raisonnement



de M. de Kergaz et en saisissait parfaitement toutes les faces, il me vient une idée.

– Voyons, je t’écoute, dit Armand.

– Si vous admettez que mademoiselle de Beaupréau n’est autre que l’héritière des douze millions ; que celui ou ceux qui ont perdu M. Fernand n’ignorent point cette circonstance, et que, même, elle a été le mobile de leur conduite, il faut bien admettre aussi qu’ils savent parfaitement entre les mains de qui se trouvent les douze millions.

– Ceci est très juste, dit Armand.

– Or, s’ils le savent, peut-être ont-ils un intérêt direct à ce que mademoiselle de Beaupréau l’ignore, provisoirement du moins.

– Ceci est probable, en effet.

– Ainsi, mademoiselle de Beaupréau, riche de six cent mille livres de rente, peut très bien ne vouloir qu’un époux de son choix ; et si elle apprend sa nouvelle situation...

– Tout cela est vrai, logique, raisonnable, dit Armand ; mais pourquoi Cerise et Jeanne

auraient-elles disparu ?...

– Ah ! dame ! répondit l'ouvrier, c'est bien facile à comprendre : Cerise et Jeanne connaissent Fernand comme Fernand connaît M. de Beaupréau ; c'est une chaîne dont il faut briser les anneaux...

Armand tressaillit.

– Et, acheva Léon Rolland, vous connaissiez Jeanne et Cerise.

M. de Kergaz jeta un cri : il avait deviné enfin.

– Oui, dit-il, là est la vérité. Mais la vérité est plus sombre encore que le doute, car, elle ne nous apprend rien, et nous laisse plongés dans les ténèbres.

– Cerise, qu'ont-ils fait de Cerise ? murmura Léon Rolland avec un soupir.

– Jeanne... pensait Armand dont le cœur était brisé, ma Jeanne adorée...

Et un nom vint aux lèvres de M. de Kergaz, un nom exécré et fatal :

– Andréa !

Et il sonna violemment.

– Appelez Bastien, dit-il.

Le vieux Bastien parut.

– Écoute, dit Armand. Es-tu plus que jamais convaincu que sir Williams et Andréa sont deux êtres différents ?

– Oh ! pour cela, oui, dit Bastien.

– Moi je jurerais le contraire.

– Écoutez, monsieur le comte, dit le vieux soldat, la meilleure preuve que je vous en puisse donner, c'est qu'Andréa m'eût tué comme un chien, sans sourciller, comme son père tua votre père.

Armand haussa les épaules.

– Ce n'est pas une preuve, dit-il. Andréa aurait intérêt à n'être point reconnu.

– Raison de plus pour me tuer.

– N'importe ! dit le comte, il faut le revoir encore, l'examiner attentivement.

– Je l'ai dévisagé, monsieur le comte. Ma conviction est inébranlable.

– J’ai le pressentiment du contraire, moi. Il n’y a qu’Andréa qui soit capable d’avoir ourdi cette vaste et ténébreuse intrigue.

Et le comte ajouta :

– Sir Williams t’a envoyé sa carte, le soir même de la rencontre, n’est-ce pas ?

– Oui, c’est l’usage.

– Donc, tu lui dois une visite ?

Bastien hocha affirmativement la tête.

– Eh bien ! il faut la lui faire.

– Quand ?

– Sur-le-champ. Demande mon tilbury. Il est midi ; c’est une heure convenable pour aller chez un garçon.

– Soit. Que lui dirai-je ?

– Rien que de banal ; mais tu l’examineras encore, tu épieras ses moindres gestes, tu l’écouteras parler avec une scrupuleuse attention. S’il se départit une seconde de son accent anglais, c’est Andréa.

Bastien partit.

– Maintenant, pensa M. de Kergaz, admettons qu'Andréa et sir Williams ne font qu'un : cela prouve-t-il que le persécuteur de Fernand, le ravisseur de Cerise et de Jeanne... Oh ! non, s'interrompit-il tout haut ; si, c'est bien Andréa : je sens aux pulsations de mon cœur que c'est lui, lui seul !

Bastien revint.

– Sir Williams, dit-il, était absent.

– Tu y retourneras.

– Il a quitté Paris.

Armand frémit.

– Mon Dieu ! pensa-t-il, aurait-il emmené Jeanne ?

Et il ajouta avec vivacité :

– Où est-il allé ? Quand est-il parti ? Que t'a-t-on dit ?

– Il est parti avant-hier. Son valet de chambre l'a conduit à la diligence du Havre ; il va, dit-on, en Irlande, où il a des terres.

– Sait-on s'il reviendra ?

– Dans quinze jours.

– Étrange ! étrange ! murmura M. de Kergaz.

Léon Rolland revint à son tour :

– Madame de Beaupréau est partie ! dit-il.

– Partie ! s'écria Armand.

– Avec sa fille.

– Mais quand ? Pour quel pays ?

– La veille de l'arrestation de Fernand Rocher.

Elles allaient en Bretagne.

M. de Kergaz se frappa le front.

– Tout cela s'enchaîne et coïncide, murmura-t-il ; c'est la main d'Andréa, je le jurerais.

Mais, en ce moment, un valet de chambre entrouvrit la porte du cabinet d'Armand :

– Une dame, dit-il, demande à voir M. le comte.

M. de Kergaz tressaillit.

– Son nom ? demanda-t-il vivement.

– Monsieur ne la connaît pas.

– Faites entrer, alors.

Une femme enveloppée dans un grand châle parut sur le seuil, et Léon Rolland jeta un cri de joie.

– Baccarat ! dit-il, c'est Baccarat !

C'était la vierge folle, en effet, non plus la femme élégante au sourire calme et moqueur, mais Baccarat pâle et frémissante, les vêtements en désordre, et qui voulait sauver Fernand !

D'où venait-elle ?

## XXXVII

Pour savoir d'où venait Baccarat et pour expliquer comment, elle qui n'avait jamais vu Armand, elle arrivait ainsi chez lui, il faut nous reporter au jour et à l'heure où elle avait été conduite à Montmartre par l'ancien clerc de notaire malheureux que sir Williams venait de convertir en médecin.

On s'en souvient, Baccarat se trouvait placée entre sa femme de chambre et le faux docteur, lorsque ce dernier lui dit : « Nous allons à Montmartre, chez le docteur Blanche ! » L'impression que ces paroles, on le devine, produisirent sur la courtisane fut foudroyante. D'abord, elle ne trouva ni un mot, ni un cri, ni un geste, et elle demeura comme atterrée, tant cette accusation de folie qui se prolongeait devenait terrible...

Puis ce premier étourdissement, cette première



prostration dissipés, elle voulut parler, appeler au secours, s'élançer hors du coupé au risque de se tuer ; mais le faux médecin l'arrêta en la saisissant par le bras et lui dit froidement :

– Choisissez, la maison de fous ou la cour d'assises !

Ce mot de cour d'assises épouvanta Baccarat et étouffa ses cris.

– La cour d'assises, moi ? murmura-t-elle éperdue, la cour d'assises !

– Sans aucun doute, répondit le petit homme avec un sourire ignoble.

– Mais je n'ai commis aucun crime !... je n'ai pas fait de mal !... balbutia-t-elle anéantie.

– Vous vous êtes rendue coupable d'un vol.

– Jamais ! Jamais !

– Vous vous trompez, ma petite. Vous êtes complice du vol d'un portefeuille contenant trente mille francs.

– Moi !... moi ! ! !... s'écria-t-elle avec un accent étrange. C'est faux !... Jamais ! jamais !

– Ce portefeuille, poursuivit froidement le faux docteur, a été volé par Fernand Rocher, votre amant ; Fernand Rocher a été arrêté chez vous.

– Mais c'était donc vrai, s'écria-t-elle, il a donc volé ?...

– Ma chère, dit le petit homme, qu'il ait volé le portefeuille ou qu'on l'ait mis dans sa poche, il n'est pas moins vrai qu'en ce moment même la justice fait une perquisition chez vous, et que le portefeuille va être retrouvé.

– Chez moi ! le portefeuille est chez moi ?

– Oui, dans la poche de son paletot, et le paletot est dans votre chambre.

Baccarat laissa échapper une exclamation étouffée, et murmura, affolée :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! je crois que je vais mourir !...

En ce moment, le coupé s'arrêta ; une tête apparut à la portière, c'était celle de sir Williams.

L'Anglais souriait à la courtisane, de ce rire froid et moqueur qui glace les plus forts.

– Ma petite, dit-il, tu es une fille d’esprit, et tu seras sage, j’en suis convaincu.

La pauvre fille le regardait avec une stupeur pleine de mépris.

– Je savais bien que c’était vous, dit-elle ; vous êtes un misérable !

– Fanny, dit le baronnet à la femme de chambre, monte sur le siège à côté du cocher, et cède-moi ta place.

La soubrette obéit, et le baronnet se plaça à côté de Baccarat, qui n’eut pas même la force de le repousser.

– Ma chère enfant, dit-il alors, tu es une charmante fille, et Dieu m’est témoin que je ne te veux pas le moindre mal. Seulement, tu me gênes pour quelques jours ; après m’avoir été très utile, tu pourrais me nuire au dernier moment, et c’est pour cela que je prends mes précautions ; me comprends-tu ?

– Je ne vous ai jamais fait de mal ! murmura-t-elle.

– Ma chère biche, poursuivit le baronnet, au

fond, je t'aime beaucoup et je ferais de toi ma maîtresse sans sourciller, si je n'avais d'autres occupations. Mais des circonstances graves, d'importants intérêts me forcent à me garer de toi, pour le moment du moins, et à te mettre provisoirement à l'ombre...

– Mais je n'ai pas volé ! murmura-t-elle, je n'ai pas volé le portefeuille !

– Soit ! mais le voleur a été trouvé chez toi.

– Oh ! infamie ! dit-elle, il est innocent !

– C'est encore possible ; seulement, il est nécessaire à mes projets qu'il soit trouvé coupable.

– Mais je ne veux pas moi ! je vous démasquerai ! Vous êtes un infâme ! s'écria la jeune fille indignée.

– Tarare ! voilà que tu vas crier et faire des sottises... Tu dirais à l'univers entier qu'il n'est pas coupable, que, du moment qu'on a trouvé le portefeuille chez toi, ce serait comme si tu chantais... Il y a mieux, tu serais complice, et je n'aurais qu'à dire un mot.

Baccarat fondait en larmes.

– Ainsi, dit sir Williams, voici qui est bien convenu : la maison des fous ou la cour d’assises. Tu vas être bien sage, tu ne te fâcheras pas trop fort, tu seras raisonnable, enfin ; et dans quinze jours, dans huit jours peut-être, tu rentreras bien tranquillement chez toi, où tu retrouveras tes habitudes, ton amant le baron d’O..., à qui tu as écrit que tu partais pour la campagne.

– Moi ! j’ai écrit au baron ?

– Certainement, ma petite.

– C’est faux ! je n’ai pas écrit.

– Cependant, le baron a reçu ce matin une lettre signée de toi, et il paraît que ton écriture était si parfaitement imitée qu’il n’a pas eu le moindre soupçon.

– Ah ! démon ! murmura la jeune femme, qui comprit qu’elle était tout entière au pouvoir de sir Williams, et que le seul homme qui pourrait s’inquiéter de son absence, se mettre à sa recherche, la protéger, la défendre... cet homme ne s’occuperait pas d’elle, fidèle en cela à ces

traditions de négligente indifférence des jeunes gens à la mode pour tout ce qui n'est point chevaux de race ou courses de haies.

Le coupé venait de s'arrêter à la grille de la maison d'aliénés.

– C'est convenu, n'est-ce pas, dit sir Williams, tu seras sage ?...

– Mais Fernand, demanda-t-elle d'une voix brisée, il ira donc aux assises, lui ?... il sera donc condamné ?

– Je pourrais bien ne pas te répondre, ma fille, mais je veux être bon diable et te rassurer un peu. Écoute bien : Fernand est accusé, convaincu de vol, ceci est sûr ; mademoiselle de Beaupréau cessera donc de l'aimer et m'épousera...

– Et après ? demanda Baccarat avec anxiété.

– Après, je prouverai clair comme le jour que Fernand est innocent.

Baccarat poussa un cri de joie.

– Mais comment ? dit-elle.

– Ceci est mon secret.

– Et Fernand sera libre ?

– Libre de t'épouser, ma petite.

Sir Williams paraissait sincère ; Baccarat reprit quelque espoir ; d'ailleurs, toute résistance devenait impossible pour elle devant cette épée de Damoclès que l'Anglais suspendait sur sa tête.

Elle courba le front et se résigna.

– Faites ce que vous voudrez, dit-elle.

Le cocher venait de sauter à bas de son siège et sonnait à la grille.

Deux gardiens vinrent ouvrir.

– Ma fille, souffla Williams à l'oreille de la courtisane, garde-toi de faire trop de folies. Tu es ma maîtresse, ici, et tu ne dois pas me contredire.

Le coupé entra dans la cour ; sir Williams en descendit et referma la portière, laissant Baccarat sous la garde du faux docteur ; puis il se fit conduire auprès de l'économe de la maison, lequel, on le sait, inscrit les malades, perçoit un mois de pension d'avance, en donne un reçu aux correspondants qui les amènent, et, toutes ces formalités remplies, le malade est conduit dans

son nouveau logement.

– Monsieur, dit le baronnet, qui sut donner à son visage les apparences d'une tristesse profonde, je viens remplir ici le plus pénible des devoirs, je vous amène une pauvre femme qui vient de perdre la raison.

– Bien, très bien, dit l'inconnu, habitué à ces sortes d'entrées en matière.

Il releva ses lunettes sur son front, prit sa plume derrière l'oreille et la tailla à l'œil nu, selon l'usage des gens qui portent des lunettes et les ôtent et les relèvent chaque fois qu'ils ont réellement besoin de voir.

– Le nom de la malade ? dit-il.

– Anaïs Heurtier, dit sir Williams.

– Son âge, s'il vous plaît ?

– Vingt-deux ans.

– Après ? fit l'économe en inscrivant méthodiquement sur son registre l'âge et le nom de la nouvelle pensionnaire. Son dernier domicile ?



– Rue Godot-de-Mauroy, n° 7.

Sir Williams donnait un faux nom et une fausse adresse dans l'unique but de dépister la police elle-même, au cas où celle-ci éprouverait le besoin d'arrêter Baccarat.

– Monsieur, dit l'économe, il y a ici des pensions de différents prix.

– Je le sais, monsieur.

– Nous avons des dortoirs communs, des salles où les malades sont deux par deux, enfin les pavillons où ils ont des logements séparés, de une ou plusieurs pièces.

– Monsieur, dit sir Williams, vous êtes homme et on peut vous avouer bien des choses : la jeune femme dont il s'agit est ma maîtresse ; je suis riche, et j'entends qu'elle soit traitée avec les plus grands égards, peu importe à quel prix.

– Alors, dit l'économe, on va lui donner un appartement au fond du jardin. Il se compose d'un petit salon, d'une chambre à coucher et d'un cabinet de toilette. Il y a un piano, ajouta le grave personnage du ton d'un opulent propriétaire qui

fait valoir son immeuble.

– C'est parfait, monsieur.

– Un médecin visite les malades deux fois par jour, et même trois, si leur état l'exige ; deux femmes sont mises à la disposition du sujet, et couchent près d'elle. Cette dame aura la faculté de se promener dans le jardin réservé, et n'y rencontrera que des folles convenables et de mœurs fort douces, continua l'économe avec complaisance, et comme un restaurateur, dressant une carte à payer, s'amuserait à détailler les hors-d'œuvre en lettres majuscules. Le prix de cette pension exceptionnelle est de vingt francs par jour.

Sir Williams présenta un billet de mille francs à travers le guichet ; l'économe rendit vingt louis, donna un superbe reçu d'une belle écriture bâtarde, et sonna :

– Conduisez la dame qu'amène monsieur, dit-il aux infirmiers, dans le fond du jardin, pavillon B, l'appartement numéro 3.

Et l'économe remit ses lunettes sur son nez, sa

plume derrière l'oreille, et salua sir Williams.

Le baronnet rejoignit la voiture dans laquelle Baccarat, émue et pâle, attendait, comme doit attendre le condamné à mort dans la charrette qui le mène au supplice. Fanny, fidèle à son rôle, pleurait à chaudes larmes, et tenait, à côté du cocher, son mouchoir sur ses yeux.

Sir Williams ouvrit la portière et donna la main à Baccarat, qui descendit sans résistance.

– Tu t'appelles Anaïs Heurtier, dit-il tout bas, tu habites rue Godot-de-Mauroy, 7 et tu as perdu la raison à la suite d'une violente discussion que tu as eue avec une de tes amies, la Baccarat, dont tu aimais l'amant. Ta folie consiste à te croire la Baccarat elle-même. Comprends-tu ?

– Vous êtes un démon ! murmura la jeune femme d'une voix brisée.

– Soit ! mais songe à la cour d'assises.

Et sir Williams dit tout haut :

– Allons, ma chère Anaïs, prenez mon bras et venez voir le petit hôtel que je vous ai acheté.

Il parlait ainsi pour donner le change aux

infirmiers qui le précédèrent, et comme on s'y prend habituellement pour introduire un malade dans une maison d'aliénés, en lui déguisant l'affreuse vérité.

— L'hôtel, poursuivit-il, avait des locataires quand je l'ai acquis. J'ai donné congé à tout le monde, mais il vous faudra subir leur voisinage pendant un terme encore... et, provisoirement du moins, vous pouvez, il me semble, habiter un délicieux pavillon au rez-de-chaussée.

Et sir Williams entraîna Baccarat muette et stupide.

On arriva au pavillon ; l'appartement fut ouvert ; on y introduisit Baccarat.

L'économe n'avait point trop surfait sa marchandise, en réalité. Le salon était joli, bien meublé, ouvrant par deux grandes fenêtres sur le jardin ; la chambre à coucher, plus grande que le salon, était fraîchement décorée. Une femme moins habituée au luxe que ne l'était Baccarat aurait trouvé ce logis plus que convenable.

Deux femmes, ni jeunes ni vieilles, d'une

propreté parfaite et d'une véritable politesse de domestique, accoururent prendre les ordres de la nouvelle pensionnaire, et l'une dit tout bas à sir Williams :

– Le médecin viendra tout à l'heure. Monsieur ne désirerait-il pas le voir d'abord ?

– Certainement, répondit sir Williams.

Il mit un baiser sur le front de Baccarat, et lui dit :

– Je reviens, chère amie, je vais voir où en sont les écuries qu'on répare. Viens, Fanny.

Fanny prit la main de sa maîtresse, la baisa avec effusion, et suivit sir Williams en continuant à pleurer.

Le baronnet fut conduit chez le docteur de service.

– Est-ce vous, monsieur, demanda celui-ci, est-ce vous qui avez amené cette jeune femme à qui je viens de voir traverser la cour ?

– Oui, monsieur ; c'est une pauvre enfant que j'aime, murmura sir Williams avec émotion.

– Quel est son genre de folie ?

Sir Williams feignit un grand embarras.

– Monsieur, dit-il, vous comprendrez qu'il est de pénibles, de cruels aveux. Anaïs m'a trompé.

Le docteur regarda le baronnet et se fit sans doute cette réflexion : que la jeune personne était difficile, de ne point aimer un homme jeune, beau garçon et qui paraissait fort distingué.

Cependant, il dit avec un sourire :

– C'est évidemment là, monsieur, une grande preuve de folie ; mais, entre nous, s'il n'y a que celle-là, je ne vois pas ce qu'y peuvent nos soins.

– Monsieur, dit le baronnet avec amertume, ce n'est point en cela qu'elle a été folle ; mais pardonnez-moi d'entrer dans de fastidieux détails, c'est absolument nécessaire.

– Je vous écoute, monsieur.

– Cette jeune femme se nomme Anaïs Heurtier ; je l'ai connue petite ouvrière, je l'ai aimée, je lui ai donné chevaux, voiture, – une faute impardonnable quand on veut être aimé...

Et le baronnet plaça à propos un profond soupir.

– Or, reprit-il, Anaïs avait une amie, une femme galante à la mode, qu'on nomme la Baccarat.

– J'en ai ouï parler, dit le docteur.

Sir Williams s'inclina et poursuivit :

– La Baccarat avait un amant, un petit jeune homme insignifiant, qu'elle aimait à l'adoration, et pour lequel elle trompait un homme distingué, le baron d'O...

Le docteur s'inclina à son tour.

– Ce nom m'est parfaitement connu, dit-il.

– Figurez-vous, monsieur, que cette petite sotte d'Anaïs est devenue amoureuse, amoureuse folle, de ce jeune homme, et m'a trompé pour lui...

– Bien, dit le docteur.

– Mais la Baccarat est une fille d'esprit ; furieuse d'avoir perdu son amant, elle a voulu le reprendre... et elle a employé un assez singulier

moyen.

Le docteur regarda sir Williams avec curiosité.

– Il y a quelques jours, un matin, deux amis de la Baccarat ont pénétré dans la chambre d'Anaïs, où l'amoureux se trouvait, se sont donné pour un commissaire de police et un agent, et ont arrêté le jeune homme en l'accusant de je ne sais plus quel crime.

– Voilà qui est hardi et aurait pu être puni sévèrement, dit le médecin.

– Sans doute, monsieur ; mais le châtement n'aurait point empêché le malheur.

« La vue de ces hommes, qu'elle a pris pour de véritables agents de police, lui a occasionné une révolution dans le cerveau, et elle est devenue folle. Or, sa folie consiste à se croire par instants la Baccarat elle-même, à prétendre qu'elle demeure rue Moncey, et à vouloir tirer de prison son nouvel amant, qu'elle m'accuse, moi qui l'aime et à qui elle doit tout, de l'avoir fait mettre en prison en l'accusant d'un vol dont il n'était pas coupable.



– Depuis combien de jours est-elle folle ?

– Depuis trois jours.

– Quelle est cette fille ? demanda le docteur en apercevant Fanny qui continuait à tenir son mouchoir sur ses yeux et à manifester une grande douleur.

– C'est la femme de chambre d'Anaïs, monsieur, une fille qui lui est très attachée, et qui éprouve une violente douleur d'être obligée de s'en séparer. Ne pourrait-on pas la lui laisser ?

– Je ne vois pas à cela un grand inconvénient, dit le docteur. Cette dame sera peut-être plus aisée à guérir, si on laisse auprès d'elle la femme habituée à la servir.

Fanny poussa un cri de joie, le cri convenu entre elle et Williams, qui ne se fiait pas entièrement à la maison de santé pour garder Baccarat, et tenait à placer auprès d'elle un gardien plus vigilant encore.

– Ma fille, dit le baronnet en sortant du cabinet du docteur, tu vas rester ici.

– Oui, milord.

– Et tu veilleras sur ta maîtresse comme sur la prunelle de tes yeux.

– Oh ! soyez tranquille, dit Fanny, si elle s'échappe, il n'y aura pas de ma faute.

Et Fanny se prit à sourire à travers ses larmes feintes, de ce sourire bas et cruel des domestiques devenus les bourreaux de leurs maîtres.

Ils retournèrent au pavillon.

Baccarat était seule ; les deux infirmières s'étaient retirées.

Assise sur un canapé, la tête dans ses mains, la jeune femme était en proie à une sombre prostration, et elle s'aperçut à peine de la présence de sir Williams.

– Chère madame, lui dit le baronnet, au lieu de vous laisser abattre ainsi, prenez donc patience. D'ailleurs il me semble que votre prison n'est pas trop désagréable.

Baccarat ne répondit point.

– Voici Fanny, continua sir Williams, qui demeurera avec vous. J'ai pensé qu'il vous serait agréable de conserver votre femme de chambre.

– Un espion ! murmura Baccarat d'un ton de mépris.

Et elle tourna le dos à sir Williams.

Le baronnet se retira.

– Je reviendrai vous voir demain, dit-il en s'en allant.

Sir Williams était à peine sorti que le médecin entra.

Le médecin était un homme jeune, intelligent, au front grave cependant, comme il sied à ceux qui ont pâli durant de longues nuits sur des livres et ont interrogé les arcanes de la science.

Il congédia Fanny d'un geste et salua Baccarat.

– Pardonnez-moi, madame, lui dit-il, de me présenter chez vous sans m'être fait annoncer.

Le docteur, en parlant ainsi, avait l'intention de déguiser, selon l'usage, sa profession à son malade ; mais Baccarat se hâta de lui dire :

– Je devine l'objet de votre visite, monsieur, vous êtes le médecin de l'établissement.

Ce ton calme, cette réponse faite avec douceur et tristesse, firent tressaillir l'homme de science, peu habitué à voir des fous convaincus de leur folie.

– Je sais où je suis, dit-elle encore, et vous venez voir, sans doute, quelle est ma monomanie.

– Madame...

– Monsieur, reprit-elle toujours calme, je ne commettrai point la sottise de presque tous ceux qu'on vous amène, je ne vous dirai point tout d'abord que je ne suis pas folle.

Le médecin laissa glisser un sourire d'incrédulité sur ses lèvres.

– Je tâcherai de vous le prouver.

Le médecin s'assit auprès de la jeune femme et lui prit la main.

– Votre état n'a rien de grave, dit-il, et un traitement de quelques jours suffira, je l'espère...

Baccarat attachait un regard profond, investigateur sur cet homme qui venait lui prodiguer ses soins pour un mal qui n'existait pas ; elle étudiait cette physionomie ouverte et

intelligente, ces lèvres un peu fortes qui respiraient la bonté, et elle venait de concevoir l'espérance qu'en lui elle trouverait un protecteur.

– Monsieur, dit-elle, pourriez-vous m'accorder une minute d'attention, et m'écouter jusqu'au bout ?

– Parlez, madame, je vous écoute.

– N'est-il jamais arrivé, demanda Baccarat, que des êtres parfaitement raisonnables, aussi sains d'esprit que de corps, mais qu'on avait intérêt à faire disparaître, aient été taxés de fous, et, comme tels, enfermés dans une maison de santé ?

Le médecin tressaillit.

– Cela a pu arriver, dit-il. Seriez-vous dans le même cas ?

Et l'homme de science, à son tour, examinait la jeune femme avec cet œil profond et clair des gens habitués à chercher le sûr indice de la folie dans l'attitude et les paroles les plus sensées.

Une autre que Baccarat se fût écriée aussitôt :

– Oui, oui, je suis dans ce cas, on a intérêt à me croire folle.

Mais Baccarat avait essuyé ses larmes, elle était devenue forte tout à coup, et prudente autant que forte. Elle voulait convaincre le docteur à la longue, et non point l’effaroucher.

– Écoutez, monsieur, dit-elle, en le faisant asseoir auprès d’elle et déployant ces câlineries charmantes de la femme habituée à plaire, je vais vous raconter une histoire aussi extraordinaire, aussi compliquée qu’un drame du boulevard.

– Oh ! oh ! pensa le docteur, voici l’indice de folie, c’est incontestable. Le fou aime à raconter, se croit toujours victime d’une persécution quelconque.

Cependant, l’homme de science demeura impassible, et prêta complaisamment l’oreille.

Alors Baccarat lui raconta de point en point son histoire, depuis le jour où elle avait aimé Fernand, la visite inattendue de sir Williams, et enfin l’arrestation du jeune homme chez elle.

Et elle s'exprima avec calme, avec esprit, entrant dans de minutieux détails, et parlant de toutes les personnes qu'elle connaissait, prête à se faire réclamer par elles si le docteur voulait les faire prévenir.

## XXXVIII

### *La dame russe*

Le docteur écouta Baccarat avec le plus grand calme, souvent ébranlé par son récit, car la jeune femme parlait aussi raisonnablement que possible. Il lui dit enfin :

– Vous êtes bien persuadée, n'est-ce pas, d'être vous-même la femme qu'on nomme Baccarat ?

– Allez rue Moncey où est mon hôtel ; demandez à voir ma mère et amenez-la ici, répondit-elle.

– Madame, dit le docteur, dans l'esprit duquel pénétrait le doute, je vous répondrai ce soir. Si réellement vous êtes la victime d'une odieuse machination, vous trouverez en moi un protecteur et non un médecin.



Elle se jeta aux pieds du docteur et prit l'attitude d'une suppliante :

– Ah ! monsieur, lui dit-elle, si vous faites cela, si vous m'aidez à confondre mes ennemis, je vous bénirai comme on bénit Dieu, je vous aimerai comme on aime son père.

Le docteur quitta Baccarat, tout pensif de ce qu'il venait d'entendre.

Mais il avait vu tant de fois les fous lui tenir ce langage et essayer de lui prouver par une logique rigoureuse leur santé d'esprit, qu'il ne pouvait que douter, et pour croire aux paroles de la jeune femme, il lui fallait une preuve.

Il monta en voiture et se présenta rue Moncey.

Baccarat lui avait dit :

– Vous trouverez ma mère, et vous lui direz où je suis.

Le docteur sonna à la grille ; le jardinier vint ouvrir.

– Madame y est-elle ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur, dit le jardinier.

Le docteur recula d'un pas ; ses doutes sur la folie de Baccarat s'évanouirent, et il se souvint des détails que sir Williams lui avait donné, prétendant que la jeune femme inscrite sous le nom d'Anaïs Heurtier persisterait à se croire la Baccarat elle-même.

Le jardinier conduisit le docteur au rez-de-chaussée, le fit entrer dans le salon, le pria d'attendre, et, deux minutes après, une jeune femme vêtue d'une robe de chambre à ramages, les cheveux nattés et dans tout le désordre d'une pécheresse qui se lève à trois heures de l'après-midi, apparut sur le seuil et salua le médecin.

– Mademoiselle, dit celui-ci, connaissez-vous Anaïs Heurtier ?

– Ah ! pauvre fille !... murmura la fausse Baccarat, elle est devenue folle, monsieur, et elle se prend pour moi-même.

Et la jeune femme s'exprima avec un sang-froid parfait, et raconta au docteur la même version que sir Williams. Le baronnet, on le devine, avait prévu cette visite du docteur ; il avait bien pensé que Baccarat ne se résignerait

point ; qu'elle essaierait de persuader et de prouver qu'elle n'était pas folle, et qu'alors, si le directeur de la maison de santé, ébranlé dans ses convictions, faisait une démarche, il irait tout droit rue Moncey.

Sir Williams avait sous la main une femme galante, fort belle encore, bien qu'un peu mûre ; cette femme avait consenti à jouer le rôle pour vingt-cinq louis, et elle le joua si bien que le docteur se retira persuadé de la folie de Baccarat.

\*

Cependant, celle-ci attendait avec une mortelle inquiétude une seconde visite du docteur, et elle s'était décidée, pour tuer le temps, à entrer dans le jardin réservé, où trois ou quatre folles se promenaient au soleil.

Il était alors midi.

C'était une belle journée d'hiver ; l'air était tiède comme au mois de mai ; le soleil inondait le jardin de ses rayons. Baccarat fit en tremblant

quelques pas dans une allée sablée qui conduisait à un banc de verdure.

Elle éprouvait comme un sentiment de terreur secrète à la pensée qu'elle allait se trouver en contact perpétuel avec des êtres privés de raison, elle qui n'était pas folle.

Une femme, en la voyant, vint à elle.

C'était une dame d'environ quarante ans, l'œil triste et le visage un peu pâle. Elle était belle encore, et avait sur les lèvres un sourire mélancolique plein de charme.

Elle était vêtue de noir avec quelques échappées de blanc çà et là, comme pour un demi-deuil.

Elle était assise sur un banc adossé à un arbre au moment où Baccarat pénétra dans le jardin, et elle lisait attentivement un volume à couverture jaune. Au bruit des pas de la pécheresse criant sur le sable, la femme en noir s'était levée et vint à elle.

D'abord elle l'examina avec une curiosité défiante, et puis, rassurée sans doute par ses

investigations, elle la salua et lui sourit :

– Bonjour, madame, lui dit-elle.

Baccarat s'inclina et rendit le salut.

– Je gage que vous arrivez, continua la femme au volume jaune.

– En effet, madame, répondit la pécheresse.

– Pardonnez-moi ma familiarité, mon enfant, reprit la dame vêtue de noir et d'un ton affectueux et un peu protecteur, mais vous êtes si jolie et si jeune que vous me plaisez infiniment. Je m'ennuie fort ici, et vous êtes le premier visage qui me revient depuis dix ans que je suis ici.

– Mon Dieu ! murmura Baccarat, il y a dix ans que vous êtes ici ?

– Hélas ! oui, mon enfant.

La pécheresse frissonna.

– Si j'allais rester ici dix ans ! pensa-t-elle.

– Venez, mon enfant, dit la folle en la prenant par le bras, faisons un tour de jardin. Le temps est beau, le soleil est chaud comme au printemps.

Comment vous nommez-vous ?

– Louise, madame.

– Bien, dit la folle, c'est un joli nom. Moi, je me nomme Jeanne. J'ai encore un autre nom, mais je ne le porte plus, hélas ! on me l'a volé.

Baccarat regarda la femme vêtue de noir avec étonnement ; celle-ci parut deviner la signification de ce regard, et, à son tour, elle sembla vouloir pénétrer jusqu'au fond de sa pensée.

– Mon enfant, dit-elle, je ne sais pas comment vous êtes ici, mais ce que je sais bien, c'est que vous n'êtes pas folle.

Baccarat poussa un cri :

– Ah ! dit-elle, vous le voyez donc, vous, madame ?

– Il n'est pas besoin d'être médecin pour cela, mon enfant. La folie et la raison mettent chacun leur empreinte sur le visage. J'ai bien vu tout d'abord que vous n'étiez pas folle.

La pécheresse prit dans ses mains la main de la femme vêtue de noir et la baisa avec effusion.

– Mais vous, madame ? demanda-t-elle en tremblant.

– Moi ? soupira-t-elle ; oh ! moi, je suis folle... depuis dix ans. Du moins, c'est l'opinion de mon mari ; c'est celle des médecins, celle de Saint-Pétersbourg tout entier.

– Saint-Pétersbourg ? fit Baccarat avec surprise.

– Oui, dit tout bas la femme au livre jaune, je suis Russe.

Elle entraîna Baccarat vers le banc de gazon et l'y fit asseoir auprès d'elle.

– Qu'avez-vous donc fait, ma pauvre enfant ? dit-elle ; quel homme avez-vous trompé, quel tyran vous poursuit que vous soyez ici ? Car, pas plus que moi, je le vois bien...

La dame vêtue de noir s'interrompit brusquement.

– Tenez, dit-elle, il est des hommes sans pudeur et dont l'âme vénale se prête à tous les calculs. Vous n'êtes pas folle, pas plus que moi, mais il est des gens qui affirmeront le contraire et

prouveront votre démenche. Quand on entre ici, mon enfant, on n'en sort plus.

La dame russe parlait avec douceur, sans emportement, sans colère, et elle continua avec un amer sourire :

– Souvent la folie est un prétexte pour punir ou sauver de grands coupables. J'ai été criminelle un jour, et depuis dix ans j'expie mon crime en vivant avec des fous...

Baccarat regardait son interlocutrice avec un étonnement mêlé d'effroi. Quel crime avait donc commis cette femme ?

– Figurez-vous, poursuivit-elle, que j'ai mérité la peine de mort, moi ; mais je l'ai méritée dans des circonstances telles que je ne me considère pas comme coupable et que je me crois une victime.

Au moment où sans doute la dame au livre jaune allait raconter son histoire, elles furent abordées par une jeune fille blonde, grande, mince, blanche comme un lis, et dont les yeux cernés brillaient d'un feu étrange.



Elle portait une robe blanche, des fleurs d'oranger desséchées dans ses cheveux, et souriait d'un air triste et rêveur qui faisait mal à voir.

– Ah ! dit-elle en touchant l'épaule de la femme vêtue de noir du bout de son doigt, vous êtes en retard, ma chère tante ; tout le cortège est parti, ils sont à l'église, on n'attend plus que vous et moi... venez, venez !

Et elle salua Baccarat et passa son chemin, marchant avec rapidité.

– Pauvre femme ! murmura la dame russe en regardant la folle s'éloigner d'un pas rapide et inégal.

– Qu'a-t-elle donc ? demanda Baccarat.

– Elle est folle depuis le jour où, c'était la veille de son mariage, son fiancé et un rival éconduit se prirent de querelle dans un bal masqué et allèrent sur le terrain. Elle arriva, sépara les combattants... mais il était trop tard : elle avait perdu la raison !

Baccarat et la dame russe avaient quitté le

banc de gazon et repris leur promenade ; elles aperçurent une femme âgée assise devant une table de jardin, et contemplant un objet qui tournait avec une attention profonde.

Cet objet était une roulette en miniature, dans le cylindre de laquelle tournait une bille d'ivoire dont la vieille dame semblait écouter le roulement avec une anxieuse joie.

– C'est une vieille joueuse, dit la conductrice de Baccarat. Elle a fait sauter la banque de Bade l'année dernière, et la joie saisissante qu'elle en a éprouvée l'a rendue folle sur-le-champ. Depuis qu'elle est ici, elle cherche un système pour gagner à coup sûr, une chose bien facile, en vérité ! Et elle est si bien absorbée dans ses calculs, que vous tireriez le canon auprès d'elle sans l'émouvoir ou lui faire lever la tête. C'est un Archimède en jupons. Mais, reprit la dame russe, je ne vous ai point dit encore pourquoi j'étais ici, moi qui, pas plus que vous, ne suis folle.

– Je vous écoute, madame, dit Baccarat, qui trouvait fort sensées les paroles de son interlocutrice, et avait surtout été frappée de cette

perspicacité qu'elle avait déployée en s'apercevant bien tout de suite qu'elle n'était pas folle.

– Je suis la fille du général D... qui commandait dans le Caucase, poursuivait la dame russe, et j'ai épousé, il y a quinze ans, le colonel K...

« Le colonel était un homme farouche, acariâtre, jaloux de son ombre, et qui devint non mon mari, mais mon tyran. Il ne voulut point me laisser à Pétersbourg dans la maison de mon père ; il m'emmena en Livonie, où il avait le commandement d'une forteresse, et m'y réduisit à la plus grande solitude, à l'isolement le plus absolu, me plaçant sous l'œil vigilant de deux cosaques qui lui étaient tout dévoués...

« Mais j'avais, à Pétersbourg, inspiré une passion, une passion réelle et sérieuse, à un jeune officier des gardes, du nom de Stewan. Stewan avait eu l'imprudence et la folie de me suivre, d'entrer sous un déguisement dans la maison de mon mari et d'y remplir les plus humbles fonctions.

« Pendant quelques mois, notre amour et notre bonheur demeurèrent secrets, et la jalousie du colonel K... n'eut aucun aliment sérieux ; mais un soir, et tandis que le comte Stewan, sous son habit de laquais, était à mes genoux, la porte s'ouvrit brusquement, et nous vîmes apparaître le colonel...

À cet endroit de son récit, la dame russe s'interrompit et fondit en larmes :

– Pauvre Stewan ! murmura-t-elle.

Baccarat était intéressée au plus haut point, et elle attendait la suite de l'histoire avec impatience, lorsqu'un nouveau personnage vint à elles et les salua.

C'était un homme vêtu de noir des pieds à la tête ; la boutonnière de son habit était ornée de plusieurs rubans de différentes couleurs, et il marchait la tête haute et en arrière, comme il convient à un grand seigneur.

Seulement, sur sa tête chauve, car il pouvait bien avoir cinquante ans, se trouvait placé un chapeau de femme, et il portait à son bras un sac

à ouvrage.

– Bonjour, belles dames, bonjour, dit-il en les saluant d'un geste protecteur ; vous êtes belles à croquer toutes deux, et si j'étais homme encore... eh ! eh !

Le bizarre personnage passa sa main sous le menton de Baccarat et se prit à sourire.

– Vous devez être une belle impure du théâtre ou de la galanterie, vous, dit-il, et quand j'étais homme...

– Vous ne l'êtes donc plus ? demanda naïvement la pécheresse.

– Non, ma belle, j'ai été changé en femme.

– Allons donc ! fit Baccarat en riant.

Mais le grave personnage reprit :

– Rien n'est plus vrai, petite. Mon frère cadet, le duc de Miropoulo, car je ne suis autre chose que le prince souverain de Miropoulo, voulant me détrôner et me remplacer avec des apparences de légalité, s'est entendu avec un nécroman très habile, et j'ai été métamorphosé en femme. Les ministres de la principauté de Miropoulo ont

constaté, en séance solennelle, ce changement de sexe qu'avait subi mon individu ; j'ai été déclaré déchu de mon titre et de mes fonctions de prince régnant, et nommé duchesse douairière.

Baccarat ne put s'empêcher de sourire ; mais la dame russe lui pressa doucement le bras.

– Chut ! dit-elle, ne riez pas !

– Ma foi ! madame, dit Baccarat, vous comprendrez que quand on n'a pas l'habitude de voir des fous...

– Le prince n'est pas fou, mon enfant, dit tout bas la Moscovite, pas plus fou que moi. Le fait est vrai, il a été changé en femme...

Cette fois, Baccarat jeta un cri de stupeur et regarda son interlocutrice, que, longtemps, elle avait crue parfaitement saine d'esprit, et à l'histoire de laquelle elle était tentée de croire : la malheureuse était folle comme les autres, folle à lier.

Baccarat s'enfuit, en proie elle-même à ce doute vertigineux, à cette hallucination étrange qui s'empare des esprits raisonnables en contact

avec des esprits troublés.

Elle ne voulut point savoir la suite de l'histoire du comte Stewan, de la dame russe et du colonel K..., son mari, et elle courut s'enfermer chez elle dans ce petit appartement devenu depuis deux heures son nouveau domicile, et là, elle se sentit étreinte par cette accablante pensée que si les fous ressemblaient parfois si exactement à des gens raisonnables, comment ceux qui étaient habitués à en voir pourraient-ils discerner en elle la vérité du mensonge ; d'autant mieux que la monomanie la plus vulgaire chez les fous est de se croire parfaitement raisonnables et persécutés par une famille avide ou des héritiers pressés de jouir de leur héritage ?

Et Baccarat, qui espérait si fort naguère dans le docteur dont elle avait reçu la visite, commença à trembler qu'il n'eût jugé inutile de prendre sur elle le moindre renseignement, et que, convaincu des assertions de sir Williams, il l'eût classée, sans plus ample informé, dans la catégorie des fous qui ont la manie de vouloir changer de nom et d'individualité.

Le docteur revint dans l'après-midi ; il était calme, souriant, et regarda Baccarat avec une sorte de compassion.

– Pauvre femme ! dit-il, si belle, si jeune !...

– Monsieur, lui dit vivement la pécheresse, êtes-vous allé rue Moncey ?

– Oui, mon enfant, répondit-il.

Baccarat étouffa un cri de joie.

– Ah ! dit-elle, je le savais bien que vous étiez un bon, un honnête homme... qu'avant d'enfermer une pauvre fille comme moi, vous vous assureriez si elle est folle ou non. Vous avez vu ma mère, n'est-ce pas ? poursuivit-elle avec volubilité, elle va venir me réclamer... et vous m'accompagnez, vous, monsieur, n'est-ce pas, vous viendrez à la Préfecture dénoncer ce misérable Williams ? Je connais le préfet de police. Oh ! soyez tranquille, l'affaire sera en bonnes mains, et Fernand ne restera pas longtemps en prison. Ah ! l'affreux sir Williams !... et Fanny, cette drôlesse, cette gueuse, qui a vendu sa maîtresse...



Et Baccarat pressait la main du docteur, riait et pleurait de joie, et disait :

– Je vais donc sortir d’ici... sortir tout de suite, et ne plus voir tous ces affreux fous qui donnent le vertige...

Fanny, qui se tenait dans l’antichambre avec l’infirmière, entra en ce moment.

– Ah ! drôlesse, lui dit Baccarat, tu me paieras tout à l’heure ta trahison.

Fanny regarda le docteur.

Le docteur était calme et souriait toujours avec tristesse :

– Voici le premier accès sérieux, dit-il à Fanny tout bas. Je crois qu’il faudra lui administrer une douche ce soir.

Et il dit tout haut à Baccarat :

– Certainement, madame, vous sortirez, mais pas aujourd’hui... demain... quand vous serez tout à fait bien... Aujourd’hui, vous êtes un peu souffrante...

– Ah ! murmura Baccarat, qui recula

tremblante et pâle, il me croit folle !

– Oh ! si peu, mon enfant, si peu, que c'est moins que rien... Donnez-moi huit jours, et vous serez guérie... Mais il faut être sage, ne pas se désoler... prendre patience.

Baccarat demeurait anéantie, et, songeant à la dame russe, elle commençait à se demander si, réellement, elle n'était pas folle elle-même.

– Mais, dit-elle tout à coup avec vivacité, vous n'êtes donc pas allé rue Moncey ?

– J'en reviens, mon enfant.

– Avez-vous vu ma mère ? mes domestiques ?

– J'ai vu madame Baccarat, répondit le docteur.

Cette fois, la pécheresse comprit tout. Sir Williams l'avait remplacée, et désormais elle ne devait plus compter sur personne pour obtenir sa délivrance.

Un moment, chancelante, brisée, l'œil fixe et morne, Baccarat s'abandonna tout entière à son désespoir et se demanda s'il ne vaudrait pas mieux pour elle mourir tout de suite que de se

voir en cette épouvantable situation. Et puis, cette énergie morale qu'elle possédait reprit bientôt le dessus, et cette sourde pensée qui s'empare du prisonnier à sa première heure de captivité, et n'est autre qu'une vagabonde aspiration vers la liberté, commença à germer dans sa tête.

Elle s'assit, la tête dans ses mains, désormais indifférente au bruit qui se faisait autour d'elle, aux paroles échangées entre Fanny et le docteur.

Cependant elle entendit ce dernier dire à la femme de chambre :

– J'ai demandé au directeur de la maison l'autorisation de vous laisser passer la nuit auprès de votre maîtresse ; mais il me l'a refusée, et je me suis trop avancé ce matin avec votre maître le baronnet sir Williams. Un article de notre règlement s'oppose à ce que, passé dix heures, il ne reste dans la maison d'autres personnes que les malades et le personnel ordinaire. Mais vous pourrez venir tous les matins, vers sept heures, et ne vous en aller qu'à dix heures du soir.

– Mais, monsieur, dit Fanny, quelqu'un au moins couchera-t-il dans la chambre de ma

maîtresse ?

– Oui, une infirmière dressera un lit ici, dans le salon.

– Ma pauvre maîtresse ! soupira Fanny qui se prit à larmoyer.

Baccarat, toujours immobile, et paraissant en proie à une rêverie profonde, avait fort bien entendu ce colloque et en avait saisi tous les détails.

Mais aucun mouvement n'avait trahi son attention ; elle n'avait point levé les yeux, elle n'avait pas prononcé un seul mot.

Et tout aussitôt une espérance ardente avait germé dans son cerveau déjà surexcité, et cette espérance était basée sur la sortie quotidienne de Fanny. Baccarat rêvait déjà sa liberté avec cette intelligente ténacité qui prépare les évasions, et sa main caressait le manche de ce petit poignard qu'elle avait furtivement glissé dans sa poche, le matin, au moment de sortir de chez elle.

Le docteur sortit ; Fanny demeura seule avec Baccarat.

– Petite, lui dit celle-ci, tu joues avec moi un vilain rôle.

– Je le sais, répondit effrontément la soubrette, mais c'est dans l'intérêt de madame.

– Plaît-il ? fit Baccarat stupéfaite d'un pareil aplomb.

– Sans doute, madame aurait fait des bêtises avec ce petit Fernand. Ici, elle sera raisonnable.

La pécheresse enveloppa Fanny d'un regard de mépris.

– Tu me paieras cela, murmura-t-elle tout bas, si bas que Fanny devina plutôt qu'elle n'entendit.

– Madame a un mauvais caractère, dit-elle. Plus tard elle saura combien je lui étais dévouée.

On vint demander à Baccarat si elle voulait dîner seule, chez elle, ou dîner avec la prétendue dame russe.

– Cela m'est égal, répondit-elle.

Et Baccarat suivit une infirmière à la salle à manger, où elle retrouva déjà à table les trois ou quatre fous qu'elle avait rencontrés dans le jardin.

– Ah ! ma chère petite, dit la dame russe en lui indiquant une place à côté d'elle, vous êtes bien aimable de dîner ici. Je n'ai point fini de vous dire mon histoire.

– C'est vrai, dit Baccarat, qui, tout entière déjà à la pensée de son évasion, n'écoutait que distraitement.

– Je vous disais donc, reprit la dame russe, que le colonel K..., mon mari, entrant tout à coup dans ma chambre, y avait trouvé le comte Stewan à mes genoux.

– Je m'en souviens, madame.

– Le comte, qui était un noble cœur, se releva précipitamment et dit au colonel :

« – Grâce ! monseigneur... grâce !... je suis un pauvre laquais pris d'un transport au cerveau, et qui a osé insulter sa maîtresse... Tuez-moi comme un chien, mais grâce pour elle, car elle me repoussait avec indignation et mépris !... »

« Alors, ma petite, le colonel, qui avait déjà appuyé un pistolet sur mon front, releva son arme et me dit :

« – Cet homme dit-il vrai, madame ? N'est-il bien qu'un laquais, et non votre amant ?

« – Oui... balbutiai-je atterrée...

« – Alors, me dit-il, comme cet homme est un esclave, et qu'on a toujours le droit de tuer le chien qui se révolte, puisque cet homme vous a insultée... tuez-le.

« Et le colonel mit son pistolet dans ma main... ajoutant :

« – Visez au cœur, et tirez ! »

La dame russe en était là de son dramatique récit, lorsque l'un des pensionnaires de l'établissement, lequel était placé à la gauche de Baccarat, s'écria en s'adressant à la dame russe :

– Chère madame, quand donc renoncerez-vous à cette histoire que vous prétendez être la vôtre ? Vous savez pourtant bien que vous l'avez lue dans un roman de moi, roman publié il y a cinq ans, et intitulé : *Lodoiska, nouvelle russe*.

Baccarat regarda le pensionnaire avec surprise.

C'était un grand jeune homme mince et blond,

un peu pâle, très maigre et qui portait ses cheveux longs.

Il se pencha à l'oreille de Baccarat et lui dit :

– Tel que vous me voyez, madame, je suis homme de lettres. J'ai commencé par l'École normale et fini par le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Je suis l'auteur d'une foule de mélodrames qui ont eu cent et cent cinquante représentations ; le dernier, entre autres, un sujet flamand, a fait la fortune de ce théâtre pendant six mois. Le sujet du reste, m'avait été donné par une femme d'infiniment d'esprit et qui l'eût signé avec moi, si j'avais eu *sa manière*.

Baccarat n'écoutait plus la dame russe, et s'était retournée vers l'auteur dramatique.

– Eh ! bien, madame, acheva-t-il, croiriez-vous que je suis enfermé ici comme fou et passant pour tel ? La haine, l'envie me poursuivent. Les romanciers ont été jaloux de mes romans ; les poètes de mes vers, et les dramaturges, de mes drames. Ils m'ont fait enfermer.



Baccarat laissa échapper un éclat de rire un peu moqueur, qui ne déconcerta pas le poète. Celui-ci du reste, venait de passer à un autre ordre d'idées, et entamait une discussion politique avec son voisin de droite, oubliant tout à fait Baccarat.

Celle-ci quitta la table de bonne heure et rentra chez elle, peu soucieuse de la fin de l'histoire que la dame russe ne parvenait pas à raconter.

À neuf heures, elle se mit au lit, aidée en cela par Fanny, dont elle accepta les services sans aucune résistance, après avoir toutefois glissé le petit poignard sous son oreiller, pendant que la soubrette tournait la tête.

– Madame désire-t-elle que je lui rapporte quelque chose de Paris ? demanda Fanny en s'en allant.

– Oui, répondit Baccarat, apporte-moi ma boîte à ouvrage qui est dans mon cabinet de toilette.

– Adieu, ma chère maîtresse, dit Fanny d'un ton railleur, à demain !

– À demain ! répondit Baccarat.

Et elle murmura tout bas :

– Demain nous réglerons nos comptes, ma fille, et nous verrons...

Si Fanny avait surpris en ce moment l'éclair qui jaillit des yeux de Baccarat, elle aurait frissonné.

## XXXIX

### *Le poignard*

Baccarat ne dormit point, et passa la nuit à méditer son plan d'évasion ; elle aurait bien pu tenter l'exécution le soir même, mais le succès eût été douteux, et la jeune femme était si persuadée qu'elle était destinée à vivre longtemps dans la maison de fous, qu'elle en voulait sortir à tout prix.

D'ailleurs, il fallait sauver Fernand, et mieux valait perdre un jour que rien compromettre. Ceci établi, Baccarat se leva fort calme, le lendemain, cachant de nouveau soigneusement dans son corset le petit poignard.

Fanny en arrivant la trouva de bonne humeur, presque souriante, et crut qu'elle s'était résignée et comptait sur une délivrance prochaine.

Baccarat prit la boîte à ouvrage et en ouvrit les

différents compartiments. Dans l'un d'eux était une pelote de ficelle rouge assez grosse, qui servait à la jeune femme, lorsqu'elle faisait de la tapisserie, à fixer son canevas au métier.

C'était pour posséder cette ficelle que Baccarat avait demandé sa boîte à ouvrage.

Elle s'habilla avec une certaine recherche, parut fort calme toute la matinée, et passa la journée sans sortir de chez elle, occupée à broder des pantoufles.

Le docteur qui vint la voir trouva un mieux sensible dans son état, et réduisit le nombre de douches.

Vers le soir, la pécheresse, qui avait voulu dîner seule dans sa chambre, prétextait une grande lassitude, et dit à Fanny :

– Je veux me coucher. Tu pourras ainsi t'en aller une heure plus tôt.

– Non, dit Fanny, car l'infirmière qui couche dans le salon ne vient pas avant neuf heures et demie, et on ne peut laisser madame toute seule.

– Ah ! dit Baccarat, qui jeta un coup d'œil à la

pendule.

La pendule marquait huit heures précises.

– Eh bien, reprit-elle, cela ne m'empêche nullement de me coucher, tu resteras auprès de moi. Ferme les volets.

Baccarat quitta le petit salon, et entra dans la chambre à coucher.

Fanny la suivit, ferma les volets, tira les rideaux et fit la couverture du lit, comme si elle eût encore été rue Moncey.

Tandis qu'elle remplissait ces devoirs multiples, Baccarat l'enveloppait d'un coup d'œil et se regardait elle-même dans une glace, comme si elle eût voulu établir un parallèle entre elle et sa femme de chambre.

Baccarat était grande, elle avait les épaules larges ; sa peau blanche et transparente recouvrait des muscles puissants, et la force des natures populaires était demeurée en elle, en dépit de son aristocratique beauté et de son existence toute de nonchalance et de paresse.

Ses moindres mouvements trahissaient la

vigueur et la souplesse ; on eût dit une tigresse toujours prête à saisir et à broyer sa proie.

Fanny, au contraire, bien que de la taille de sa maîtresse, était malingre, chétive, et ressemblait à une fleur depuis longtemps étiolée. Fanny était de l'âge de Baccarat, mais elle paraissait avoir dix années de plus.

Le regard que lui jeta Baccarat semblait dire :

– Je suis assez forte pour t'étouffer comme une bête venimeuse.

Fanny, sans défiance, préparait le coucher de sa maîtresse, et celle-ci s'assurait en entrouvrant la porte que le salon et l'antichambre étaient déserts.

Tout à coup elle referma brusquement cette porte à clef et en poussa les verrous ; puis, d'un bond, elle tomba sur Fanny, l'enlaça comme une couleuvre, la saisit à la gorge de façon à l'empêcher de pousser un cri, la renversa sous elle, lui mit un genou sur la poitrine, et la soubrette, étourdie, épouvantée, vit luire au-dessus d'elle, à deux doigts de sa gorge, la lame

du poignard que la pécheresse avait si prudemment caché.

– Ma chère enfant, dit-elle, il ne faut pas crier, il ne faut pas bouger, c'est inutile... Si tu ouvres la bouche, si tu fais un simple mouvement, je te tue !

– Grâce... grâce !... murmurait Fanny à demi étranglée... grâce, ma bonne maîtresse !

– Il n'y a pas de maîtresse ici, répondit Baccarat, dont les ongles roses s'enfonçaient dans le cou de la soubrette, il n'y a que Louise, la fille du graveur, la fille du peuple, qui a le poignet solide et qui va tuer la drôlesse qui l'a vendue.

L'œil de Baccarat étincelait de courroux, et Fanny, frissonnante, crut sa dernière heure arrivée.

– Ah ! je suis folle, disait-elle d'une voix sourde où rugissaient des tempêtes de colère longtemps contenues, je suis folle, ma fille ? Tu dis que je suis folle ? Mais les fous sont assurés de l'impunité. On n'envoie pas un fou à

l'échafaud parce que, dans un accès de démence, il a tué son gardien.

Fanny à demi suffoquée par la strangulation qu'opérait la main crispée de Baccarat, roulait des yeux hagards et suppliants...

Baccarat appuya la pointe de son stylet sur sa gorge, et lui dit :

– Si tu pousses un cri, j'enfonce !

Et puis sa main se desserra :

– Tu peux parler maintenant, dit-elle, mais tout bas... et prends garde... Si j'entends un pas dans le salon, je fais de ton cou un fourreau à mon poignard... parle bas.

– Que voulez-vous ? balbutia Fanny mourante de terreur.

– Je veux sortir d'ici... et il n'y a que toi qui peux m'aider.

– Les portes sont fermées...

– Oui, mais on les ouvre pour toi...

– On ne vous laissera pas sortir avec moi...

– Non, mais on peut me prendre pour toi...



Et Baccarat regarda fixement la soubrette :

– Rappelle-toi, dit-elle, que je suis plus forte que toi, que je pourrais t'étouffer dans mes bras avant que tes cris eussent été entendus, alors même que je n'aurais pas ce poignard à la main ; ainsi, pas de résistance, ou tu es morte !

Le genou de la pécheresse cessa de peser sur la poitrine de Fanny.

– Lève-toi, ordonna Baccarat.

Fanny se releva toute tremblante.

– Maintenant, déshabille-toi... et vite ! nous n'avons pas le temps de *flâner*.

Fanny obéit, et la terreur que lui inspirait le poignard que sa maîtresse brandissait en levant son bras demi-nu était telle, qu'elle fut déshabillée en cinq minutes et ne garda que sa chemise.

Baccarat lui indiqua sa boîte à ouvrage qu'elle avait rapportée le matin :

– Donne-moi, dit-elle, la ficelle rouge.

Fanny obéit encore.

Cette ficelle rouge, dont la pelote était volumineuse, était assez grosse et très forte. Cependant Baccarat la tressa en deux doubles avec une adresse merveilleuse, puis elle dit à Fanny :

– Mets tes mains derrière le dos.

La soubrette se laissa lier les mains et étouffa un cri, car la corde, serrée vigoureusement, lui meurtrissait les poignets.

– Encore une exclamation comme celle-là, dit froidement Baccarat, et tu es morte !

Fanny frissonna et se tut.

Alors Baccarat lui lia les jambes et la poussa sur le lit, où elle tomba à la renverse, et se trouva dans l'impossibilité de faire un mouvement.

Baccarat se pencha alors sur elle et lui dit :

– Je vais mettre ta robe, ton châle et ton bonnet, me coiffer comme toi et me donner ta tournure le plus possible ; on ne te connaît pas encore assez pour y faire attention. Seulement, je veux savoir ce que tu as été obligée de faire hier pour sortir.

Pour disposer Fanny à l'éloquence, Baccarat lui remit la pointe du stylet à deux pouces de la gorge.

– Surtout, lui dit-elle, parle la vraie vérité et ne cherche pas à me tromper, ce ne serait pas ton intérêt. Par où as-tu passé hier ?

– Par le corridor qui est au bout de l'antichambre et mène au jardin.

– Ensuite ?

– J'ai traversé le jardin et gagné la grille.

– La grille était-elle ouverte ?

– Non ; mais un gardien qui fumait m'a demandé qui j'étais ; j'ai dit que j'étais la femme de chambre de madame, et il m'a ouvert.

– T'a-t-il regardée avec attention ?

– Non ; et puis la cour et le jardin sont mal éclairés.

– Très bien. Après ?

– J'ai traversé la cour et suis entrée chez le concierge. Les gens de la maison passent par son guichet et la petite porte ; les malades entrent et

sortent par la grande.

Baccarat fronça le sourcil.

– Que t’a dit le concierge ?

– Je crois bien qu’il n’a pas fait attention à moi, et qu’il lui serait difficile de dire la couleur de mes cheveux et de mes yeux. Il lisait son journal et a à peine levé la tête.

Baccarat prit Fanny dans ses bras, l’enleva comme une plume et la porta au fond d’un cabinet de toilette, où elle la coucha par terre.

– Écoute bien, dit-elle, tu as intérêt à ne pas mentir : je vais te laisser là et refermer la porte, après t’avoir mise dans l’impossibilité de crier ; si je ne puis sortir, si tes indications ont été fausses, si enfin on m’arrête et qu’on me réintègre ici, j’aurai bien le temps d’entrer dans ce cabinet de toilette et de t’y tuer : c’est l’affaire de trois secondes... Maintenant, vois si tu m’as menti.

– J’ai dit la vérité, balbutia Fanny.

Baccarat prit son mouchoir et la bâillonna ; puis elle ferma la porte du cabinet de toilette et mit la clef dans sa poche, peu soucieuse

d'exposer ainsi la soubrette à être oubliée et à mourir de faim.

La pendule marquait huit heures et demie. Baccarat se déshabilla à son tour et revêtit la robe de Fanny ; elle dénoua ses cheveux, les peigna et les lissa en bandeaux très longs, de façon à se rétrécir le front et à cacher une partie de son visage.

Puis elle posa sur sa tête le bonnet de la camériste, s'enveloppa dans son grand châle à carreau et chaussa ses claques à talons.

Après quoi, elle se regarda dans la glace. À trois pas de distance, l'illusion était complète, et elle ressemblait trait pour trait à sa femme de chambre.

Cela fait, la pécheresse plaça son traversin en long dans le lit, ramena par-dessus les couvertures, tira à demi les rideaux, et l'on eût juré qu'elle-même était couchée et dormait.

— L'infirmière, pensa-t-elle, entrera ici vers dix heures, me croira endormie, pensera que Fanny est partie, et elle ira elle-même se coucher.

On ne s'apercevra de ma fuite que demain.

Et Baccarat souffla les flambeaux et sortit, emportant le précieux poignard.

Fanny avait dit la vérité. À l'aide de ses indications, Baccarat traversa le jardin, arriva jusqu'à la grille, et aperçut de l'autre côté, dans la cour, un infirmier qui fumait sa pipe, allongé sur un banc.

– Voulez-vous m'ouvrir, m'sieu ? demanda-t-elle, imitant la voix de Fanny qui bégayait légèrement.

L'infirmier obéit sans difficulté et s'effaça pour laisser passer Baccarat.

– Merci, dit-elle... Vous prenez le frais ?...

– Le froid, ma petite dame, répondit l'infirmier ; ça cuit, ce soir...

– Bonsoir, m'sieu... bonne nuit !

– Bonsoir, ma petite dame !

Et Baccarat passa effrontément devant l'infirmier, persuadé qu'il l'avait vue la veille à peu près à la même heure.

Baccarat traversa la cour sans hésitation, et, guidée par la clarté douteuse d'un réverbère, elle arriva à la porte du concierge, qui, comme la veille, lisait son journal.

Baccarat frappa deux coups au carreau.

– Qui est là ? demanda-t-il.

– La femme de chambre de la dame du pavillon, dit Baccarat en pénétrant dans la loge.

– Ah ! bien, dit le concierge qui lisait en ce moment le feuilleton, je vais vous ouvrir.

Et comme le feuilleton l'intéressait, il se leva, continuant à lire, et mit la clef dans la serrure de la petite porte sans même interrompre sa lecture et regarder Baccarat.

– Merci ! dit-elle, ne pouvant maîtriser une certaine émotion.

Mais le concierge n'y prit garde et la laissa sortir, tout entier qu'il était à son roman.

Baccarat s'élança dans la rue avec la souplesse d'une biche qui bondit devant les chiens.

Elle était libre !

Et comme un flot d'air, qu'elle aspirait à pleins poumons, gonflait sa poitrine, elle se prit à courir et descendit sans s'arrêter jusqu'au boulevard extérieur.

Le boulevard était à peu près désert.

Là, Baccarat s'arrêta et se prit à réfléchir. Tout entière à son plan d'évasion, la jeune femme n'avait point songé à se demander ce qu'elle ferait une fois libre.

Deux jours avant, Baccarat était sortie de chez elle avec quelques louis seulement ; c'était tout ce qu'elle possédait sur elle, et il n'était pas prudent qu'elle rentrât tranquillement rue Moncey.

Sir Williams avait dû prévoir le cas d'une évasion et donner des ordres en conséquence ; et puis, tous ses gens lui étaient vendus !

Enfin, si Baccarat voulait se soustraire au baronnet et sauver Fernand, elle devait commencer par se cacher et faire disparaître ses traces.

Un fiacre passait ; elle s'y jeta et dit au



cocher :

– Rue Neuve-des-Mathurins, 35, chez le baron d'O...

Baccarat venait de songer à l'homme qui l'aimait et qu'elle n'aimait pas, comme on songe à un protecteur.

Le fiacre s'ébranla lourdement.

– Je sais bien que c'est là le dernier homme à qui je devrais m'adresser pour sauver Fernand, pensa-t-elle ; mais il est bon, il me pardonnera.

Le fiacre franchit en quelques minutes la distance qui sépare la barrière Blanche de la rue Neuve-des-Mathurins.

Baccarat mit cinq francs dans la main du cocher et sonna, peu soucieuse de passer, dans son costume de femme de chambre, devant le concierge de la maison.

L'appartement du baron, qui vivait en garçon, était un rez-de-chaussée exhausé de plusieurs marches et situé entre la cour et le jardin.

Baccarat traversa la cour et sonna en femme habituée à arriver à toute heure. Le valet de

chambre vint ouvrir, et recula stupéfait à la vue de celle qu'il appelait « madame » ainsi travestie.

– Ton maître y est-il ? demanda-t-elle vivement et sans prendre garde à l'étonnement du valet.

– M. le baron sort à l'instant.

– Sais-tu où il va ? demanda-t-elle.

– Je ne pourrais le dire à madame.

– Est-il à pied, est-il en voiture ?

– Monsieur a son tilbury. John est avec lui.

– C'est bien. Je l'attendrai.

Et Baccarat traversa l'antichambre et entra dans le salon, où elle se jeta sur un canapé.

Il était alors environ dix heures.

Puisque M. d'O... était sorti, il était évident qu'il ne rentrerait pas avant le milieu de la nuit, et Baccarat s'y résigna.

Elle se coucha à demi sur le sofa, entassant son oreiller sous sa tête, s'enveloppant dans une pelisse de voyage que le valet de chambre lui apporta, et refusant d'entrer dans la chambre à

coucher du baron, ce qu'elle avait fait cent fois. Quand ce dernier rentra, vers quatre heures du matin, il la trouva endormie. La fatigue avait fini par l'emporter chez elle sur ses anxieuses préoccupations.

Le baron avait, comme sir Williams l'avait annoncé à Baccarat, reçu deux jours auparavant un billet de la pécheresse, ou plutôt signé de son nom, et dont l'écriture était si merveilleusement contrefaite que Baccarat elle-même eût juré l'avoir écrit.

Dans ce billet, très affectueux du reste, la jeune femme, aux nombreux caprices de laquelle le baron était depuis longtemps habitué, l'avertissait d'un petit voyage qu'elle faisait le jour même avec sa mère, et lui demandait un congé de huit jours.

Le baron avait trente ans ; il appartenait à cette génération de gentilshommes dont le sport prend la vie tout entière et qui ont des maîtresses comme ils ont des chevaux.

M. d'O... aimait Baccarat à peu près comme on aime un cheval ; il y avait dans cette affection

beaucoup d'habitude et un peu d'orgueil. Depuis six ans, Baccarat lui avait coûté un argent fou, mais il ne s'était jamais trop ému de ces prodigalités de la courtisane et l'en avait aimée davantage.

Aussi fut-il très étonné de retrouver Baccarat chez lui, en châle tartan, en petit bonnet, et dormant sur son canapé.

Il la toucha du doigt et l'éveilla.

Baccarat se frotta les yeux, se rappela dans quelles circonstances elle s'était endormie, et tendit la main au baron en lui adressant son meilleur sourire.

Baccarat trompait le baron ; au fond elle avait pour lui un respectueux attachement.

– D'où sors-tu donc, mon Dieu ? demanda M. d'O... en baisant la main qu'elle lui tendait.

Mais Baccarat était devenue sérieuse, et songeait à se garer de sir Williams.

– Mon cher baron, dit-elle, vous avez reçu un mot de moi, n'est-ce pas ?

– Oui. Tu m'apprenais ton départ...

– Pour quel endroit ?

– Je ne sais plus trop... je n’y ai pas fait attention...

– Ni moi non plus, je ne le sais pas.

Le baron regarda Baccarat attentivement.

– Es-tu folle ? dit-il.

– Folle ? fit-elle en tressaillant. Oh ! ne prononcez jamais ce mot devant moi, j’en ai assez.

– Cependant... murmura le baron de plus en plus étonné des paroles, de l’attitude et du costume de sa maîtresse.

– Montrez-moi le billet que je vous ai écrit...

– Cherche-le, ma foi !

Et le baron indiqua du doigt une grande coupe en porcelaine de Chine, placée sur le guéridon, et dans laquelle il jetait ses lettres après les avoir lues.

Baccarat y retrouva la sienne, ou plutôt celle de sir Williams, et elle l’examina avec une attention scrupuleuse.

– On jurerait, dit-elle enfin, que c'est moi qui ai écrit cela.

– Comment, dit le baron, ne serait-ce pas toi ?

– Certes, non.

– Qui donc, alors ?

– Oh ! je devine ; mais tout ceci est trop long à raconter. Qu'il vous suffise de savoir que ce n'est pas moi qui vous ai écrit, et que je n'ai pas fait de voyage.

Le baron ouvrait de grands yeux.

– Ah ça, ma chère amie, dit-il, vous venez de quelque part, cependant ; est-ce de chez vous ?

– Non, je viens de Montmartre.

– Dans ce costume ?

– C'est la robe de Fanny, que j'ai laissée à ma place.

– Où l'avez-vous laissée ?

– Dans la maison de fous où j'étais enfermée.

Le baron recula stupéfait.

– Vous étiez enfermée, vous, dit-il, enfermée

comme folle ?

– Oui ; vous voyez si j'en ai l'air.

– Ma chère, dit froidement le baron, je suis loin de dire cela, mais je pourrais bien le croire, si vous ne vous expliquez...

– Eh bien, dit la pécheresse, on croit dans le monde que je ne dépens que de vous, et qu'il appartiendrait à vous seul de me mettre un jour hors de chez moi.

– On vous a mise hors de chez vous ? s'écria le baron. Par exemple !

– À peu près. C'est-à-dire qu'il y a eu une main assez puissante pour forcer les portes de chez moi, corrompre mes gens, m'enlever et me conduire dans une maison de fous, tandis que vous étiez tranquillement au lit ou à une table de lansquenet.

Le baron laissa échapper un cri de surprise.

– Ceci est trop fort, dit-il, et, morbleu !...

– Ce n'est pas tout encore, il existe dans ce moment une autre Baccarat ; il y a à cette heure, chez moi, dans mon hôtel, une femme installée

sous mon nom.

Cette fois, M. d'O... regarda Baccarat et se demanda si réellement elle n'était pas folle.

– Écoutez, reprit celle-ci, tout ce qui m'est arrivé est venu par ma faute ; vous n'y êtes pour rien, et je ne viens pas me plaindre, je viens vous demander un service.

– Ma chère, interrompit vivement M. d'O..., tout ce que vous me dites est étrange à faire douter de votre raison.

– Soit. Mais comme je ne veux pas vous initier à toute une intrigue, vous occasionner un duel et vous voir faire grand bruit et grand tapage là où je crois une prudence excessive, indispensable, je ne vous dirai rien pour aujourd'hui.

– Mais alors ?... balbutia le baron, interdit de tout ce que lui disait Baccarat.

– D'abord, mon cher, reprit-elle, il faut que vous ne m'ayez pas vue, ni vous ni Laurent, votre valet de chambre.

– Et pourquoi cela ?

– Parce qu'on me poursuit, et les gens qui me



traqueront demain viendront droit ici me chercher.

– Ah çà, quel crime avez-vous donc commis ?

– Aucun... À moins qu'une faiblesse, un caprice... balbutia Baccarat ; mais la police ne s'en mêle pas... Aussi n'est-ce point la police qui me traque.

– Ma foi, dit le baron, je m'y perds. Vous auriez dû rester à Montmartre, vous êtes folle.

– Soit. Mais promettez-moi de ne pas vous mêler de mes affaires, à moins que je ne vous en prie. Vous avez mauvaise tête, vous casseriez les vitres trop tôt.

– Que voulez-vous donc de moi ?

– D'abord, mon cher, prêtez-moi cinquante louis. Je suis sortie de chez moi, il y a deux jours, avec ce que vous voyez.

Et Baccarat montra sa bourse au baron.

– En voilà cent, ma chère amie, au lieu de cinquante. Après ?

– Après ? dit Baccarat, vous allez me donner

un mot pour le préfet de police, à qui j'ai affaire...  
et un mot pour le juge d'instruction, dont j'ai  
besoin.

– Ah çà, mais, s'écria M. d'O..., vous avez  
donc votre amant sous les verroux ?

– Précisément, répondit-elle avec un  
imperturbable sang-froid.

– Ah ! dit négligemment le baron, je m'en  
doutais... Les femmes ne se compromettent  
jamais que pour ces petits jeunes gens sans aveu  
qui fument nos cigares et mettent nos bottes en  
notre absence.

Et il ajouta avec un indulgent sourire :

– Je vous ai laissé votre liberté et vous la  
mienne, par conséquent je n'ai trop rien à dire.  
Mais enfin, convenez que cette existence que  
vous menez est un peu... romanesque ?

– Soit, dit Baccarat ; mais il y a un mystère  
que je ne puis vous expliquer. Contentez-vous de  
m'aider et d'être mon ami.

– Comme vous voudrez. Ainsi, vous me  
demandez une lettre pour le préfet de police ?

– Oui, et une autre pour M. A..., juge d'instruction, que vous devez connaître.

– Très certainement ; A... est mon ancien camarade de collège.

– Eh bien, écrivez-leur à tous deux que vous comptez sur leur amitié dans une circonstance des plus sérieuses ; priez le préfet de m'écouter, car j'ai des choses fort graves à lui confier, et demandez au juge d'instruction qu'il me laisse arriver jusqu'à un jeune homme qui doit être détenu depuis deux jours sous la prévention de vol, M. Fernand Rocher.

Le baron, habitué à plier devant Baccarat et comprenant qu'elle ne voulait pas être questionnée, s'assit devant une table, prit une plume, et écrivit les deux lettres qu'elle demandait.

– À présent, dit Baccarat, faites-moi faire un lit dans le salon, et laissez-moi dormir jusqu'au jour. Au jour, vous m'éveillerez et ferez atteler votre coupé bas.

Dix minutes après, Baccarat se recouchait et

s'endormait.

Quatre heures plus tard, le baron l'éveillait lui-même.

Il était alors huit heures.

Baccarat qui, jadis, venait beaucoup chez le baron, surtout à l'époque où celui-ci en était amoureux, avait chez lui un fonds de garde-robe pour parer aux circonstances fortuites. Elle put donc s'habiller convenablement et draper dans un grand châle sa taille élégante.

– Maintenant, dit-elle au baron, je ne sais à quelle heure je vous reverrai ici ; j'ignore même si je pourrai y revenir ; mais, à tout hasard, ne sortez pas de la journée.

– Comme il vous plaira, dit le baron.

Baccarat avait calculé que, alors même que l'on se serait déjà aperçu de son évasion dans la maison de santé, sir Williams n'en pouvait encore être averti, et qu'elle avait le temps d'aller faire des révélations au préfet de police avant que son ennemi fût sur ses gardes.

Elle trempa un biscuit dans un verre de

malaga, tendit sa main au baron en lui disant :  
« Au revoir ! » et monta en voiture.

À huit heures et demie, Baccarat, sa lettre de recommandation à la main, se faisait annoncer chez le préfet.

## XL

### *Le préfet de police*

Le nom du baron d'O... avait un crédit assez grand pour ouvrir toutes les portes à Baccarat.

La jeune femme pénétra donc jusqu'au grave magistrat chargé de veiller sur la sécurité des Parisiens. Malgré l'heure matinale, le préfet de police s'habilla à la hâte en voyant la carte de Baccarat, et ordonna qu'on l'introduisît dans son cabinet.

Depuis deux jours, la police de Paris s'était fort occupée de Baccarat, et il n'avait fallu rien moins que l'amitié du préfet pour M. d'O... pour empêcher qu'un mandat d'arrêt ne fût décerné contre elle, tant elle paraissait compromise dans l'affaire Fernand Rocher.

Donc, en apprenant que Baccarat désirait le voir, le préfet éprouva un grand soulagement et

se dit :

– Si elle était coupable, elle n’oserait venir ici.

Et il passa dans son cabinet, où la pécheresse l’attendait.

– Madame, lui dit-il, le parquet me presse de vous faire arrêter...

Baccarat tressaillit.

– Mais je vois, à la démarche que vous faites auprès de moi, poursuivit-il, que je n’aurai point cette douleur, et je suis persuadé que vous m’apportez des explications.

– Oui, monsieur, dit Baccarat, et je crois qu’elles vous suffiront.

– J’en étais tellement convaincu d’avance, que je n’ai pas même averti M. d’O... D’ailleurs, ajouta le grave magistrat avec un sourire, il est des choses que la police doit voir, mais non savoir, et il eût été difficile d’expliquer à M. d’O... comment M. Fernand Rocher... vous comprenez ?

– Oui, monsieur, dit Baccarat qui rougit légèrement.

– Cependant, madame, si vous n'étiez venue aujourd'hui, j'aurais été obligé...

– Monsieur le préfet, dit Baccarat avec calme, regardez-moi bien en face, entre les deux yeux, comme vous regardez les criminels, ai-je l'air d'une voleuse ?

– Non, assurément, je suis persuadé que vous ignoriez à quel homme vous donniez l'hospitalité.

– Il y a mieux, monsieur le préfet, dit Baccarat avec un accent de conviction qui étonna le magistrat, le jeune homme dont vous parlez est aussi innocent que moi du vol dont on l'accuse.

– Mais, c'est impossible !

– C'est vrai, monsieur.

– Mais il y a des preuves ?

– Je le sais. Qu'importe !

– Des preuves authentiques, matérielles, écrasantes !

– Qu'importe encore ! si vous voulez m'écouter, peut-être cette affaire changera-t-elle



d'aspect dans votre esprit.

– Voyons, dit le magistrat, je vous écoute.

Baccarat raconta alors de point en point, quoique succinctement, tout ce qui lui était arrivé depuis huit jours, sa folle passion pour Fernand, l'arrivée chez elle de sir Williams, sa domination étrange et subite ; elle n'omit ni son infamie envers sa sœur Cerise, ni cette lettre ambiguë dictée par le baronnet, adressée à Fernand Rocher et remise à M. de Beaupréau.

– Enfin, dit-elle en terminant, je suis persuadée, j'ai la conviction profonde que tout cela est l'œuvre de sir Williams.

– Madame, dit le préfet demeuré pensif un moment, savez-vous que tout cela est excessivement grave, et que, en admettant que vous disiez vrai et que vous ne vous trompiez pas, un chef de bureau au ministère, un homme ayant une haute situation, se trouverait sérieusement compromis ?

– J'ai la certitude de ce que j'avance, monsieur le préfet, dit Baccarat. Maintenant, est-il possible

que je voie Fernand Rocher ?

– Avec une permission du parquet, oui, dit le préfet. L’instruction de son affaire est terminée.

– On y reviendra, murmura Baccarat avec un accent de vérité qui impressionna vivement le préfet.

Ce magistrat écrivit quelques lignes, les mit sous enveloppe avec la lettre de M. d’O... au juge d’instruction, et dit à Baccarat :

– Attendez quelques minutes, on va vous conduire.

L’huissier revint peu après, muni de la permission, et le préfet lui dit :

– Conduisez madame.

Ensuite il ajouta, s’adressant à Baccarat :

– Vous reviendrez ici, madame ; il faut que je réfléchisse au parti à prendre à votre égard.

Baccarat était trop émue à la pensée qu’elle allait revoir Fernand, pour s’inquiéter d’elle-même.

Elle suivit donc l’huissier à travers ce dédale

de corridors sombres, de salles humides et froides qu'on appelle la Conciergerie. Elle entendit, en frissonnant, grincer les verrous et les serrures, crier les gonds, retentir les pas des gardiens et des sentinelles ; et ce fut avec un profond sentiment d'horreur qu'elle entra dans une chambre de la pistole où Fernand avait été transféré.

Au moment où Baccarat entrait, Léon Rolland et M. de Kergaz venaient de quitter le prisonnier, lui laissant un vague espoir de délivrance et de réhabilitation. Depuis qu'il était en prison, le pauvre jeune homme était en proie à une sorte de torpeur morale qui le rendait presque insensible aux bruits extérieurs.

La jeune femme put donc entrer dans sa cellule sans lui faire même lever la tête, et elle eut le temps de le contempler à son aise pendant quelques secondes, en embrassant d'un coup d'œil tous les détails de sa cellule.

Il était assis, le coude appuyé sur son lit et la tête dans ses deux mains. Ses cheveux en désordre, son attitude abattue, cet air désespéré et souffrant qui était en toute sa personne, émurent

la pécheresse jusqu'aux larmes. Et comme le guichetier se retirait, fermant la porte derrière lui, elle fit quelques pas vers Fernand et lui jeta ses bras autour du cou.

À cette étreinte inattendue, le jeune homme tressaillit, sortit de sa léthargie, leva la tête, reconnut Baccarat, poussa un cri. D'abord ce fut un cri de joie, celui que laisse échapper le prisonnier à la vue d'un visage ami.

Et puis, à ce premier élan succéda un autre sentiment, tout de haine et d'aversion ; et Fernand ne vit plus dans cette femme que celle qui l'avait perdu, déshonoré, et chez laquelle on était venu l'arrêter.

Et il la repoussa et lui dit avec amertume :

– Venez-vous donc me poursuivre jusqu'ici ?

La pécheresse comprit la répulsion qu'elle lui inspirait ; mais elle était forte et avait pour ainsi dire prévu cette réception du jeune homme.

En effet, pour Fernand qui ne pouvait deviner l'horrible intrigue dans laquelle il était enveloppé, Baccarat devait nécessairement être

au nombre de ses persécuteurs.

– Monsieur, dit-elle avec émotion, en essayant de lui prendre la main, vous avez peut-être le droit de me mépriser ; mais vous m’écoutez, j’en suis sûre, car je vous apporte les moyens de prouver votre innocence.

– Ah ! murmura Fernand d’une voix sourde, vous convenez donc que je ne suis pas coupable ?

– Je sais mieux, monsieur, répondit Baccarat, je sais le nom de ceux qui le sont.

– Vous... peut-être ?... dit-il avec cruauté.

Baccarat cacha sa tête dans ses mains et étouffa un sanglot.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle, il me croit leur complice !

Il y avait tant de douleur et de franchise dans l’accent de ces paroles, que Fernand tressaillit et lui dit avec plus de douceur :

– Ce n’est donc pas vous qui m’avez perdu ?

– Ah ! fit-elle avec un élan de tendresse désespérée, perd-on ceux qu’on aime ?

Et elle se mit à genoux devant lui et le contempla, les yeux pleins de larmes, murmurant :

– Tu ne sais donc pas que j’aurais voulu te donner un trône ?

Il y avait tant d’amour, d’abnégation, de tendresse idolâtre dans ces paroles, que le jeune homme en fut touché et la releva.

– Je le sens bien, dit-il, il est impossible que vous ayez voulu me perdre, puisque vous prétendez m’aimer... Mais alors expliquez-moi... Parlez...

– Fernand, Fernand ! dit-elle en lui prenant les mains, voulez-vous m’écouter ?

– Oui, je vous écoute.

– Pardonnez-moi, continua-t-elle humblement, pardonnez-moi si je vous dis que je vous aime, moi qui suis indigne d’être aimée de vous, moi qui ne suis qu’une pauvre fille perdue ; mais, pour que vous compreniez ma conduite, il faut bien que je vous l’avoue.

Fernand regardait Baccarat ; il la trouvait si

belle, qu'il songeait involontairement à ces quelques heures enivrantes qu'il avait passées dans le petit hôtel de la rue Moncey, oubliant Hermine auprès de la belle pécheresse.

– Écoutez, écoutez, dit-elle avec une voix brisée, je suis une indigne femme ; mais on dit que l'amour vrai purifie, qu'il rend meilleurs les méchants, et que Dieu pardonne leurs fautes à ceux qui l'éprouvent...

– C'est vrai, murmura Fernand, ému.

– Eh bien, dit-elle, moi, la Baccarat, cette femme sans cœur aux yeux de tous, je sens que je suis devenue meilleure depuis que je vous aime, et je crois que, si vous m'aimiez, je deviendrais une honnête fille.

Fernand courba le front et ne répondit pas.

– Mais, continua la pécheresse, il ne s'agit point de cela : il s'agit de vous... il faut vous sauver... écoutez-moi donc.

Baccarat raffermi sa voix, émue jusqu'aux larmes et reprit :

– La première fois que je vous ai vu, monsieur

Fernand, j'étais à la fenêtre de ma sœur ; vous, à la vôtre... Vous ne m'avez pas parlé, vous ne m'avez pas regardée, peut-être même ne m'avez-vous pas vue, mais ça ne m'a point empêchée de vous aimer... de vous aimer sur-le-champ... dès la première heure... aussi ardemment qu'on peut aimer... et, depuis lors, cet amour-là a pris mon cœur, mon esprit, ma vie tout entière... Quand une femme comme moi, voyez-vous, une femme qui a fait *poser* des millionnaires, et pour laquelle des niais se sont cassé la tête d'un coup de pistolet, quand cette femme-là se prend à aimer !... eh bien, elle est folle, elle est furieuse !...

Et Baccarat s'était remise à genoux ; et Fernand écoutait et la regardait, obéissant en cela à l'orgueil de l'homme qui lui fait aimer les flatteries de l'amour, alors même qu'elles viennent de la femme qu'il n'aime pas.

– Pauvre femme ! murmura-t-il.

– Oh ! ne me plaignez pas, dit-elle avec vivacité, ne me plaignez pas, je ne l'ai point mérité ; j'ai droit à votre mépris, au contraire.



– Si cela est, je vous pardonne, madame.

– Écoutez, écoutez, reprit-elle. Un jour, ma sœur me dit que vous alliez vous marier...

Fernand tressaillit.

– Est-ce vous ?... dit-il avec hésitation, est-ce vous qui...

– Non, pas moi seule, fit-elle. Moi et lui.

– Qui, lui ? demanda Fernand.

– Un misérable, un monstre !... sir Williams !...

– Je ne le connais pas, dit le jeune homme étonné d’entendre prononcer ce nom.

– Vous allez voir, poursuivit Baccarat avec animation. Le jour où j’appris que vous deviez vous marier, j’étais chez ma sœur... Vous savez, nous vous saluâmes. Vous sortîtes ; j’avais ma voiture, je vous suivis.

Fernand fit un geste de surprise.

– Je vous suivis jusqu’à la rue Saint-Louis, et là, j’appris que la jeune fille que vous deviez épouser s’appelait Hermine, et son père,

M. de Beaupréau...

« Je rentrai chez moi, livrée à mille pensées confuses, mais n'ayant point encore eu celle d'empêcher votre mariage.

« Je passai une nuit sans sommeil, me tordant convulsivement sur mon lit, et prononçant tout bas votre nom.

« Le lendemain, quand je m'éveillai, un homme m'apparut, un démon ! On le nommait sir Williams !

– Mais je ne connais point cet homme, murmura Fernand Rocher.

– Attendez !... Cet homme me dit : « Vous aimez Fernand ; moi, j'aime mademoiselle de Beaupréau. »

À cette révélation de Baccarat, le jeune homme pâlit et se mit à trembler.

– Et derrière sir Williams, continua-t-elle, un autre homme arriva : c'était M. de Beaupréau.

– Lui ! s'écria Fernand dont la voix tremblait d'émotion.

– M. de Beaupréau était amoureux de ma sœur, acheva Baccarat, dont le front rougissait de honte ; alors, je ne sais pas quel langage empoisonné il me tint, ce démon qu'on nomme sir Williams ; je ne sais pas ce qu'il me dit, comment ses paroles vertigineuses arrivèrent à me tourner la tête ; mais, une heure plus tard, j'avais vendu ma sœur Cerise à cet homme dont vous deviez épouser la fille, à la condition qu'il vous refuserait sa main.

Baccarat s'interrompit et se laissa aller à sangloter.

Fernand lui prit la main.

– Je vous pardonne, dit-il.

– Ah ! s'écria la pécheresse, ne me pardonnez point encore, je ne vous ai pas tout dit. Sir Williams me dicta une lettre, – une lettre à votre adresse, – dans laquelle je vous tutoyais comme si vous aviez été mon amant depuis longtemps et où je me moquais de votre femme future, vous rappelant que vous aviez promis de ne point me quitter, même marié...

– Vous avez écrit cela ? murmura Fernand, dans l'esprit duquel la lumière commençait à se faire.

– Oui, et j'ai remis cette lettre à M. de Beaupréau, et M. de Beaupréau l'a laissée tomber chez lui sur le tapis, le soir où vous y avez dîné ; et cette lettre a été retrouvée après votre départ, et M<sup>lle</sup> Hermine l'a lue...

Cette révélation foudroya Fernand. Il comprit la froide lettre de congé écrite par Hermine.

Mais ce qui demeurait toujours un mystère pour lui, aussi bien que pour Baccarat, c'était ce vol des trente mille francs et ce portefeuille retrouvé dans la poche du paletot.

Évidemment, tout cela était l'œuvre de sir Williams, mais de sir Williams complice de M. de Beaupréau, et si Baccarat n'avait aucune preuve de cette complicité, elle en avait la conviction la plus profonde.

– Je vous sauverai, dit-elle à Fernand, je confondrai ces deux misérables.

– Ah ! dit-il, l'un est le père d'Hermine !

À ces mots, Baccarat courba le front, et deux larmes brûlantes tombèrent de ses joues sur les mains de Fernand.

– C’est vrai... murmura-t-elle, c’est elle que vous aimez !

Elle étouffa un nouveau soupir et reprit :

– C’est égal, je vous sauverai ! Je réparerai ma faute... Et si vous êtes heureux... eh bien, je souffrirai moins...

Fernand se souvint alors de la visite du comte de Kergaz et de ces paroles qu’il avait répétées plusieurs fois :

« Il faudrait voir cette Baccarat. »

– Écoutez, dit-il, il y a un homme qui m’a promis de me sauver, lui aussi, et cet homme voudrait vous voir... Il est venu ici avec Léon Rolland, le fiancé de votre sœur Cerise, il sortait au moment où vous êtes entrée.

– Son nom ? demanda Baccarat.

– Le comte de Kergaz.

– Où puis-je le voir ?

– Rue Culture-Sainte-Catherine, à son hôtel.

Baccarat prit dans ses mains la tête du jeune prisonnier et la baisa avec effusion.

– Dussé-je m'accuser moi-même du vol, dit-elle, je prouverai votre innocence. À nous deux, sir Williams !

Et, après ces mots, elle sortit la tête haute, le cœur palpitant d'une noble émotion ; on eût dit que son amour la purifiait à ses propres yeux.

Les révélations faites par Baccarat, jointes à celles de Fernand, jetaient sur toute cette affaire un nouveau jour ; du moins, ce fut l'opinion du préfet de police, lorsque la pécheresse fut de retour dans son cabinet. Un magistrat habitué à voir, à interroger de grands coupables, se trompe rarement dans ses investigations morales, et possède en général le grand secret des physionomies. Le préfet n'avait pas eu besoin d'examiner longtemps avec attention Baccarat, pour se convaincre de sa complète innocence, et bien qu'il n'eût point interrogé et vu l'accusé, il n'était pas éloigné de le croire également étranger au vol du portefeuille, en dépit des preuves

accablantes qui s'élevaient contre lui.

Il n'y avait donc pas lieu, dans son esprit, à faire arrêter la jeune femme, et il se contenta de lui dire :

– Madame, tout ceci est très embrouillé, et je veux bien croire, puisque vous en êtes si convaincue, à l'innocence de votre protégé, comme je crois à la vôtre, en cette affaire ; j'admets même qu'il est la victime d'une horrible intrigue, dont les fils mystérieux échappent à nos investigations... Il n'en est pas moins vrai que, jusqu'à preuve contraire aux yeux de la loi, il est coupable, qu'on ne peut pas le mettre en liberté, et qu'il serait presque de mon devoir de vous faire provisoirement arrêter.

– Eh bien ! dit Baccarat avec insouciance, laissez-moi voir le comte de Kergaz, puisque Fernand a foi en lui, laissez-moi lui raconter ce que je sais, et je reviens me constituer prisonnière.

– Non, dit le préfet, c'est inutile. Seulement, ne quittez point Paris, ne vous cachez pas. Il faut vivre au grand soleil quand on est innocent.

Et le préfet congédia Baccarat, qui se fit conduire au grand trot rue Culture-Sainte-Catherine, où nous l'avons vue arriver au moment où M. de Kergaz disait à Léon Rolland :

– Nous n'aurons la clef de cette horrible intrigue qu'après avoir vu Baccarat.

Or, Baccarat entra comme à point nommé, et arrachait un cri à Léon Rolland, qui courait à elle et lui disait :

– Cerise ! où est Cerise ? qu'avez-vous fait de Cerise ?

Au nom de sa sœur, la pécheresse, qui avait oublié Cerise pour ne songer qu'à Fernand, pâlit et balbutia :

– Elle n'est donc pas chez elle ? demanda-t-elle en tremblant.

– Non, depuis trois jours.

– Ah ! les misérables ! murmura-t-elle, ils l'ont enlevée !

– Mais, quels sont-ils ? De quels misérables parlez-vous, madame ? interrogea Armand de Kergaz en avançant un siège à Baccarat.



– Sir Williams et Beaupréau, répondit-elle à demi brisée.

Au nom de sir Williams, Bastien et Armand se regardèrent, et M. de Kergaz murmura en pâlisant :

– Tu le vois bien, j’avais deviné ! c’est Andréa !

Et M. de Kergaz imposa silence à Léon Rolland, qui accablait la jeune femme de questions. Il lui prit la main et lui dit :

– Expliquez-vous, madame, et voyez en nous des amis...

– Monsieur le comte, répondit Baccarat, j’aime à en mourir un homme qui est prisonnier et que je veux sauver... Je vais donc tout vous dire.

Et elle fit alors à M. de Kergaz le même récit qu’elle avait déjà fait au préfet de police, et quand elle eut fini, Armand, après avoir longuement réfléchi, regarda Bastien :

– Tout ceci, dit-il, devient clair comme le jour. Andréa, car c’est lui, – lui seul est capable de

pareilles machinations, — Andréa sait que mademoiselle de Beaupréau est la fille de Kermor. Il y a eu un pacte entre lui et le chef de bureau ; tous deux sont complices du vol, s'ils ne l'ont commis eux-mêmes.

— Ma pauvre Cerise !... murmurait Léon en sanglotant.

— Jeanne ! pensait Armand, dans le cœur duquel s'élevait un ouragan de colère.

Mais M. de Kergaz ressemblait à ces volcans qui cachent leur lave enflammée sous une couche de neige.

Il avait la mort au cœur, mais pas un muscle de son visage ne tressaillit.

— À nous deux donc, cher frère, murmura-t-il, à nous deux ! c'est désormais une lutte sans trêve, une lutte à mort entre nous !

## XLI

### *Faux indices*

Le comte Armand de Kergaz tenait donc enfin le fil de cette ténébreuse intrigue si habilement et si péniblement ourdie par sir Williams, dans le but d'accaparer cet immense héritage du baron Kermor de Kermarouet.

Mais ce premier fil n'était rien, si ce n'est la preuve morale que le baronnet avait fait enlever Jeanne et Cerise, accuser de vol Fernand Rocher, et enfermer Baccarat comme folle. Les preuves matérielles manquaient.

D'ailleurs, sir Williams était absent.

Enfin, il devenait évident que M. de Beaupréau était en tout cela son complice. Or, le comte de Kergaz avait deux partis à prendre.

S'adresser à l'autorité, faire arrêter à la fois sir Williams et M. de Beaupréau, compromettre ainsi, et peut-être inutilement, l'homme dont Hermine portait le nom, et n'avoir d'autre témoignage à produire que celui de Baccarat, un témoignage que l'amour de la jeune femme pour Fernand rendait suspect ; ou bien laisser provisoirement Fernand Rocher sous le poids de l'accusation, suivre sir Williams pas à pas, épier ses mouvements, ses démarches, et le forcer à se trahir lui-même.

En même temps essayer de retrouver Cerise et Jeanne à l'aide de sa police particulière, sans même signaler leur disparition à l'autorité.

La situation était difficile et pleine d'anxiété. Il fallait arracher deux femmes à leurs séducteurs et prouver l'innocence d'un homme sans pour cela dénoncer les vrais coupables.

L'inferral génie de sir Williams s'était si bien développé dans ce vaste plan d'attaque aux millions, qu'un homme aussi fort que lui devenait indispensable pour le déjouer.

Or, pour déjouer et vaincre sir Williams, il

devenait dangereux, pour ne pas dire imprudent, de l'attaquer ouvertement ; il fallait user de ruse, de patience, et lui faire cette guerre occulte et sourde que la police fait aux voleurs. Sir Williams avait quitté Paris, il fallait rejoindre sir Williams.

Jeanne et Cerise avaient disparu ; besoin était de retrouver leurs traces.

Enfin, avant d'entamer la lutte avec le baronnet, il fallait savoir si réellement madame de Beaupréau et sa fille étaient bien celles que cherchait l'exécuteur testamentaire du baronnet Kermor de Kermarouet.

Pour suivre pas à pas et débrouiller cette vaste intrigue, il fallait, en un mot, employer autant de génie pour le bien que sir Williams en déployait pour le mal.

Baccarat se souvenait avoir, sous la dictée du baronnet, écrit à Cerise de se rendre rue Serpente,

19.

Évidemment, c'était déjà là un indice, et avant toutes choses, M. de Kergaz jugea utile de faire

surveiller cette maison.

Il s'y rendit donc vers le soir, en examina attentivement les murs délabrés, les persiennes demi-closes, la porte bâtarde, qui paraissait ne s'ouvrir qu'à de longs intervalles.

Cerise s'y trouvait-elle ?

Deux agents du comte passèrent la nuit en sentinelle dans la rue ; nul ne sortit de la maison, nul n'y entra. Les voisins, adroitement questionnés, répondirent que le dernier propriétaire, qui se nommait Coquelet, était absent depuis deux jours, ainsi que sa femme.

En même temps, M. de Kergaz apprit que M. de Beaupréau avait quitté Paris pour rejoindre sa femme et sa fille parties pour la Bretagne.

Ce départ du chef de bureau coïncidait avec celui de sir Williams.

Il était à présumer que le baronnet allait faire sa cour à Hermine et demander sa main.

Mais, en admettant cette hypothèse, où était Jeanne ?

Or, Armand était homme, c'est-à-dire que si

grande que fût son abnégation de lui-même, il ne pouvait que reléguer au second plan Fernand, Cerise, Hermine, et tous ceux qu'enveloppait l'astuce criminelle de sir Williams. Ce qu'il voulait, ce qu'il fallait faire avant tout, c'était retrouver Jeanne... C'était la venger si elle avait eu le sort de Marthe.

Cependant, si le baronnet sir Williams avait quitté Paris, il n'était point probable qu'il eût emmené en même temps Jeanne et Cerise et qu'il n'eût laissé personne chargé de le représenter ; car il était évident qu'il n'était pas le seul à conduire cette vaste intrigue, et que s'il était la tête qui pense, bien certainement il avait à sa disposition des bras pour exécuter.

Armand comprit donc qu'il était nécessaire, avant tout, de soustraire Baccarat à toute poursuite, et il la garda chez lui, avec la défense expresse de sortir.

Enfin, Léon Rolland eut ordre de ne plus venir à l'hôtel que le soir, en passant par la rue des Lions-Saint-Paul et entrant par les jardins, au lieu de pénétrer par la porte cochère. Il ne fallait point

éveiller l'attention de l'ennemi, il fallait le laisser poursuivre tranquillement son œuvre et ne pas le mettre sur ses gardes...

Mais tandis que M. de Kergaz s'apprêtait à cette lutte sourde et terrible, l'éveil était donné aux gens de sir Williams par l'évasion de Baccarat.

Ainsi que l'avait prévu la courtisane, l'infirmière qui couchait auprès d'elle ne s'était aperçue de rien, le soir en rentrant, et, croyant Fanny partie et sa maîtresse endormie, elle s'était mise au lit à son tour.

Mais, le lendemain, elle avait été éveillée par des gémissements étouffés qui paraissaient s'échapper du fond de l'appartement. Elle était donc entrée dans la chambre de Baccarat, avait écarté les rideaux, soulevé les couvertures... et découvert le traversin !

Les gémissements se faisaient toujours entendre ; l'infirmière avait couru alors à la porte du cabinet de toilette et avait essayé de l'ouvrir...

Cette porte, on s'en souvient, Baccarat l'avait



fermée à double tour, emportant la clef.

L'infirmière appela à son aide, on accourut ; la porte fut enfoncée et l'on trouva dans le cabinet la malheureuse soubrette liée, bâillonnée et à demi étouffée.

Elle raconta alors que, dans un accès de fureur folle, — car Fanny, malgré son émoi, n'était pas femme à trahir le secret de sir Williams et à convenir que la folie de sa maîtresse n'existait pas, — Baccarat l'avait renversée, foulée aux pieds, étranglée à moitié, et qu'alors elle avait perdu la tête et s'était évanouie.

Quand il eut été bien constaté que Baccarat s'était évadée la veille en prenant les habits de sa femme de chambre, Fanny exprima le désir de prévenir sir Williams avant qu'aucune recherche fût faite ; et comme ce désir paraissait fort naturel, on la laissa partir et courir rue Beaujon.

Mais le baronnet sir Williams était parti la veille au soir, et Fanny trouva en son lieu et place Colar, déguisé en intendant.

En apprenant l'évasion de Baccarat, le

lieutenant du baronnet bondit comme s'il eût été mordu par un reptile.

– Sangdieu ! s'écria-t-il, si Baccarat trouve Léon, nous sommes propres ! Avant trois jours, nous sommes tous pincés, et je retourne au bagnon. Il faut supprimer Léon.

Colar songea alors à écrire à sir Williams pour l'engager à revenir sur-le-champ. Mais il hésita. Rappeler le baronnet, n'était-ce point retarder le mariage et le gain des douze millions.

Colar renonça donc à ce parti extrême, mais il se rendit tout de suite à l'atelier de M. Gros, l'ébéniste de la rue Chapon, où, on le sait, il s'était fait admettre comme ouvrier aux pièces, moyen à l'aide duquel il s'était lié avec Léon Rolland.

À la vue du faux ouvrier qu'on n'avait pas aperçu à l'atelier depuis plusieurs jours, le brave maître ébéniste ne put s'empêcher de lui dire :

– Tu es donc devenu millionnaire, Colar ?

– Vous voulez rire, patron, dit celui-ci ; si j'étais millionnaire, je m'établirais.

– C'est donc pour cela que tu ne fais rien n'étant qu'ouvrier ?

– J'ai été malade ces temps derniers ; et puis... j'étais un peu *bu*.

– Reviens-tu travailler, au moins ?

– Pas aujourd'hui, patron. Je venais pour voir votre contremaître, Léon Rolland.

– Ah ! dit M. Gros, le pauvre garçon a une plus rude besogne que le travail depuis trois jours.

– Qu'est-ce qu'il a donc, patron ?

– C'est toute une histoire... Sa promise l'a quitté... ou on l'a enlevée... ou elle s'est périée... il ne sait pas au juste. Mais enfin, elle a disparu.

– Vrai ! s'écria Colar avec une émotion subite...

– Voici trois jours qu'il est quasiment comme un fou...

– Il faut que je le voie, dit Colar. Où le trouverai-je ?

– Il est venu ici ce matin, répondit un ouvrier ;

faut croire qu'il reviendra ce soir encore. Il s'imagine toujours que sa promise lui écrira et qu'elle adressera sa lettre ici.

Colar, n'ayant point trouvé Léon Rolland chez l'ébéniste, alla rôder aux environs de la rue Bourbon-Villeneuve, pensant bien qu'il finirait par le rencontrer.

Léon, en effet, sortait de chez sa mère vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, lorsqu'il se trouva face à face avec Colar.

Il alla à lui et lui serra la main :

– Bonjour, mon vieux, lui dit-il avec tristesse, comment vas-tu ?

– Mal, dit Colar, j'ai le cœur gros.

– Tu as le cœur gros, toi ?

– Oui, parce que, après tout, je suis bon enfant, et que le chagrin des amis, c'est mon chagrin à moi.

Léon Rolland tressaillit et regarda attentivement Colar.

– Oui, dit celui-ci, je sais tout.

– Tu sais tout ? Tu sais...

– Que la petite est partie, oui.

– Partie ? Oh ! non, on me l’a enlevée.

– Allons donc ! fit Colar, est-ce qu’on enlève les filles de dix-huit ans, en plein Paris ?

– Colar, murmura l’ouvrier d’un ton sévère, Cerise était une honnête fille.

– Je ne dis pas non, mais...

– Nom d’une pipe ! s’écria Léon, oserais-tu dire le contraire ?

– Moi, non, murmura Colar avec tristesse ; seulement, je sais ce que je dis...

L’ébéniste lui secoua vivement le bras :

– Que dis-tu donc alors ? fit-il avec colère. Tu oublies que Cerise sera ma femme !

– Même enlevée ?

– Oh ! murmura Léon, je me vengerai va ! ou plutôt M. le comte me vengera.

À son tour, Colar tressaillit.

– De qui parles-tu ? demanda-t-il.

– De mon protecteur, le comte de Kergaz.

– Je ne le connais pas... dit froidement Colar, qui, cependant, était en proie à une émotion terrible.

– Maintenant, poursuivit Léon, nous savons qui a fait le coup.

– Comment, vous savez ?...

– Oui, c'est un faux Anglais... sir Williams.

Colar fit des efforts surhumains pour cacher son trouble à ces derniers mots :

– Nous sommes pincés, pensa-t-il ; les millions sont perdus !

Mais Colar n'était pas homme à perdre la tête ; il se domina complètement en deux secondes, et n'eut plus qu'un désir, qu'une préoccupation tenace : se débarrasser de Léon.

– Ce sera toujours un de moins, pensa-t-il.

– Léon, dit-il, je viens de chez le patron.

– T'es-tu remis au travail ?

– Non, j'allais pour te voir. Je voulais te parler de la petite.

– Tu voulais m'en parler, toi ?

– Oui, mais comme c'est une histoire, entrons quelque part.

Colar entraîna Léon Rolland dans un petit café, au coin de la rue de la Lune, rechercha du regard une table isolée et s'y assit avec son compagnon, demandant un verre de vin.

– Écoute, vieux, dit-il alors, je suis ton ami, parce que tu es bon enfant et que tu me plais...

– Toi aussi ! dit Léon.

– Ça fait que je ne voudrais pas que tu fisses des bêtises, moi.

– Mais de quelles bêtises parles-tu ?

– Suffit, je m'entends, fit Colar d'un air mystérieux.

– Colar, s'écria l'ouvrier, si tu sais quelque chose sur Cerise, dis-le-moi.

– Je ne sais rien, dit Colar ; seulement je l'ai vue.

– Tu l'as vue, toi ? tu l'as vue ?

– Oui, mon vieux.

Léon jeta un cri de joie :

– Mais où ? mais quand ? demanda-t-il avec anxiété.

– Je l’ai vue hier, à Bougival.

– Hier, dis-tu ? à Bougival ?... mais avec qui ? comment l’as-tu vue ?

– Elle était dans une voiture fermée, une voiture à deux chevaux...

– Mais avec qui ? avec qui ? demanda Léon, dont les tempes se baignaient de sueur.

Colar parut hésiter.

– Mais parle donc ! fit Léon, parle donc !

– Avec un jeune homme, murmura Colar, un jeune homme brun, mis comme un prince...

– Mais, s’écria le malheureux ouvrier, cela n’est pas possible !... Elle se débattait, alors, elle appelait au secours, n’est-ce pas ?

– Pauvre vieux ! dit Colar avec compassion, comme tu ne connais pas les femmes... Elle était bien tranquille, au contraire : le jeune homme lui parlait, et elle souriait...



– Colar ! Colar ! s'écria Léon Rolland, tu t'es trompé ou tu mens, ce n'était pas Cerise.

– Allons donc ! je l'ai bien reconnue, moi.

– Mais où allait cette voiture ?

– Elle a monté le vallon.

– Et puis ?

– Ah ! dame, je ne l'ai pas suivie.

– Colar, dit Léon en serrant la main de l'ouvrier avec force, tu vas venir avec moi, n'est-ce pas ?

– Où veux-tu aller ?

– À Bougival ; je veux retrouver Cerise.

– Mais, dit Colar, il est presque nuit... c'est trop tard.

– Nous y coucherons, dit Léon.

Colar parut réfléchir.

– Au fait, dit-il, allons-y, j'ai mon idée ; mais, dans une heure, j'ai une course à faire.

Colar avait besoin de préparer le piège où Léon Rolland allait tomber.

Et il ajoutait comme après réflexion :

– Veux-tu être ici dans une heure, ou m’y attendre ?

– Je t’y attendrai ! dit Léon, dont le visage était pâle et qui tremblait de tous ses membres.

Et Léon ne songea point à courir chez M. de Kergaz et à lui faire part des révélations de Colar ; démarche toute naturelle cependant, et qui semblait lui devoir être impérieusement dictée par le respect et la confiance qu’il avait pour Armand.

Mais Léon était trop ému pour songer à autre chose qu’à Cerise.

À Cerise, que Colar avait rencontrée avec un jeune homme dans une voiture fermée. Et l’honnête ouvrier, en songeant à tout cela, crispait ses poings et se sentait de force à assassiner un géant.

Colar partit. L’heure que dura son absence parut mortelle à Léon ; ce fut une heure d’angoisse et d’attente.

Cependant, la pensée lui vint de prévenir

Armand par un mot, et illui écrivit au crayon ces deux lignes :

« Monsieur le comte,

« Un ouvrier de mon atelier a vu Cerise à Bougival ; je pars avec lui pour la chercher. »

Et Léon sortit sur le pas de la porte pour appeler un commissionnaire et lui donner sa lettre à porter.

Un homme en blouse passait en ce moment, fredonnant entre ses dents.

– Guignon ! dit Léon qui reconnut son ami.

– Moi-même, répondit l'ouvrier. Tu es donc par ici ?

Guignon connaissait le malheur qui frappait son ami ; il avait reçu la confiance de son désespoir, de ses vaines recherches et de cette mystérieuse alliance qu'il avait faite avec M. de Kergaz.

– On a vu Cerise, lui dit-il vivement.

– On l’a vue ? où ça ?

– À Bougival, mon ami.

– Qui l’a vue ?

– Colar.

Ce nom de Colar produisit une impression d’étrange dégoût sur Guignon.

– Méfie-toi ! dit-il. Colar m’a l’air d’une canaille.

– Tu as tort, c’est un bon enfant.

– Possible ! mais je crois à ce que je dis : il n’a pas l’œil franc.

– C’est égal, dit Léon, je vais aller avec lui à Bougival ; nous chercherons ensemble.

– Quand y vas-tu ?

– Je l’attends ici pour partir. Tiens ! puisque te voilà, veux-tu me porter une lettre au comte, rue Culture ?

– Avec plaisir, mon vieux.

– Je le préviens que je vais avec Colar à la recherche de Cerise.

Guignon fronça le sourcil.

– Veux-tu que je te donne un conseil ?

– Parle, dit Léon.

– Eh bien ! ne va pas avec Colar.

– Mais il a vu Cerise ?

– C'est possible. Mais cependant...

– Tu es bête, dit l'ouvrier. Colar est un honnête garçon qui est mon ami vrai.

– C'est possible encore, grommela Guignon, mais j'ai mes idées, moi.

Et Guignon prit la main de l'ébéniste et ajouta :

– Moi aussi, je suis ton ami.

– Je le sais, répondit Léon.

– Eh bien ! si je te demande de faire quelque chose pour moi, le feras-tu ?

– Oui. De quoi s'agit-il ?

– Colar t'a donné rendez-vous ici ?

– Oui, dans une heure. Il avait affaire.

– Lui as-tu dit que tu allais écrire à M. le

comte ?

– Non, dit Léon Rolland.

– Eh bien ! promets-moi de ne pas le lui dire, acheva Guignon en mettant lestement la lettre dans sa poche. J'ai mon idée.

– Soit, dit Léon, je ne lui en parlerai pas. Mais à quoi bon ?

– J'ai dans l'idée, murmura Guignon, que cela te portera bonheur.

Et il serra la main de l'ébéniste et s'en alla en courant rue Culture-Sainte-Catherine, à l'hôtel Kergaz.

Armand s'apprêtait à sortir.

Guignon lui remit la lettre de Rolland ; il la parcourut et parut étonné.

– Qu'est-ce que ce Colar ? demanda-t-il.

– Léon le croit un bon diable, répondit Guignon, mais moi je suis bien sûr que c'est une canaille.

– Oh ! oh ! pensa M. de Kergaz, à qui vint un soupçon ; serions-nous prévenus et serait-ce un

piège ?

Il envoya chercher un fiacre, car c'était à ce véhicule que le comte avait recours lorsqu'il voulait garder l'incognito ; il y fit monter Guignon avec lui et lui dit :

– Allons rue de la Lune ; je veux voir de près cet homme.

Guignon avait couru pour aller chez le comte de Kergaz ; celui-ci était parti sur-le-champ, et cependant ils arrivèrent trop tard.

Déjà Léon et Colar avaient quitté le petit café.

Colar, en se séparant de l'ébéniste, était allé dans la rue Saint-Denis, à l'angle de la rue Guérin-Boisseau, l'une des plus fangeuses de Paris, et il avait sifflé d'une façon particulière.

Au coup de sifflet, une fenêtre s'était ouverte au quatrième étage, puis refermée après avoir laissé tomber ces mots :

– On y va !

Et, en effet, un homme était descendu dans la rue, et avait salué Colar avec le respect d'un soldat pour son capitaine.

Cet homme n'était autre que le saltimbanque Nicolò, encore vêtu de ses habits de tréteaux, et coiffé d'un kolback surmonté d'une immense plume jaune.

– Allons ! lui dit Colar, il ne faut pas flâner aujourd'hui... Va me quitter tout ça, et habille-toi comme tout le monde.

– Nous avons donc de la besogne ?

– Oui, c'est pour ce soir...

– Ah ! j'y suis, le grand dadais du restaurant de Belleville, celui qui faisait le panier à trois anses avec toutes ces femmes ?

– C'est celui-là même.

– Eh bien ? demanda Nicolò.

– Mais, dit froidement Colar, je serais assez d'avis de le noyer... C'est une mort comme une autre, et puis ça ne fait pas de bruit. Et comme notre homme est au désespoir, on croira qu'il s'est suicidé.

– Bonne affaire ! dit Nicolò, si le capitaine y met le prix.



– Vingt-cinq louis, dit Colar.

– Mettez quelque chose de plus, murmura humblement Nicolo, et je l'étrangle avant de le noyer : il ne souffrira pas.

Colar haussa les épaules :

– Cela m'est bien égal ! dit-il.

Nicolo remonta chez lui et redescendit, quelques minutes après, complètement métamorphosé de saltimbanque en paysan des environs de Paris : blouse bleue un peu longue, sabots garnis de paille, casquette ronde sans visière, et grosse chemise de toile rousse.

Colar, qui était un peu fier, bien qu'il fût vêtu avec une élégance de mauvais goût, prit le bras de Nicolo, et ils remontèrent la rue Saint-Denis à petits pas, causant à voix basse, et, un peu avant d'arriver à la rue de la Lune, ils se séparèrent.

Nicolo gagna le boulevard ; Colar rejoignit Léon au petit café.

L'ébéniste, surtout depuis le départ de Guignon, avait compté les minutes avec la plus vive impatience.

Six heures sonnaient au moment où Colar entra.

– Allons, dit celui-ci, dépêchons-nous. Il fera nuit comme dans un four avant une heure ; le ciel est noir comme la fenêtre du diable.

Et Colar entraîna Léon Rolland, dont la perte était résolue.

## XLII

### *Rocamboles*

Léon Rolland suivait donc Colar sans défiance et tout entier à ses pensées.

Il allait donc peut-être revoir Cerise.

Mais où et dans quelles terribles circonstances ?

Les poings de l'ouvrier se fermaient avec colère, et il éprouvait comme une sorte de folie curieuse en songeant que peut-être Cerise n'était plus digne de son amour.

Colar le fit monter dans un fiacre qui stationnait sur le boulevard à la hauteur de la rue Mazagran, fiacre attelé de deux chevaux plus vigoureux que ne sont d'ordinaire ceux des voitures de place, et que Cerise aurait reconnu sans doute pour ce grand fiacre jaune qui l'avait

enlevée de la rue Serpente et transportée à Bougival.

– Cocher, dit Colar, tu vas nous conduire à Bougival en une heure et demie. On paiera bien.

Et Léon étant monté avec lui, Colar referma la portière, et le fiacre jaune partit au grand trot tout le long du boulevard, puis il monta l'avenue des Champs-Élysées ; le rond-point de la barrière de l'Étoile une fois atteint, il fila comme une flèche entre Neuilly et le bois, alla un train de prince en montant la côte de Courbevoie, et traversa Nanterre sans s'arrêter.

Certes, Léon Rolland aurait dû s'apercevoir de cette célérité inusitée et remarquer que Colar était devenu bien silencieux ; mais il était tout entier à ses préoccupations, et il se croyait déjà face à face avec cet homme inconnu et abhorré à la fois qui lui avait ravi Cerise.

Cependant, un esprit moins crédule et plus perspicace aurait rapproché plusieurs circonstances les unes des autres, et il se serait, par conséquent, tenu sur ses gardes au lieu de s'abandonner aveuglément à Colar.

Ainsi tout autre que Léon se fût souvenu du récit de Baccarat, récit d'après lequel, si Cerise avait réellement été enlevée, elle aurait dû l'être par M. de Beaupréau, par conséquent par un vieillard, et non un jeune homme, ainsi que l'avait dit Colar.

En second lieu, comment admettre que Cerise tombée dans un piège, Cerise qui la veille aimait son fiancé, avait si philosophiquement pris son parti et s'était consolée à ce point de sourire aux paroles de son ravisseur, en tête-à-tête avec lui, dans une voiture fermée ?

Mais l'honnête ouvrier ne fit aucune de ces réflexions ; il ne songea qu'à une chose : arriver, trouver Cerise, l'arracher aux mains de qui elle était tombée.

Pendant il fit cette observation :

– Voici qu'il est nuit... Comment ferons-nous ?

– La nuit, répondit Colar, on y voit moins que le jour, c'est vrai ; mais on a l'esprit plus ouvert, on devine... D'ailleurs, en y allant le soir, j'ai

mon idée.

– Ah ! fit Léon, quelle est-elle ?

– Il y a un cabaret, à Bougival, sur la chaussée, de l'autre côté de la machine en allant à Port-Marly ; il y a un cabaret, dis-je, où vont les domestiques des châteaux voisins, avec quelques paysans des environs. Nous entendrons peut-être jaser, nous saurons bien des choses, même sans avoir fait une question.

– Bien, très bien, murmura Léon ; est-ce loin encore ?

– Non, nous voici hors de Rueil ; il nous faut dix ou quinze minutes encore...

Le fiacre jaune continua de rouler, et Colar retomba dans son mutisme, laissant son compagnon livré à une anxieuse rêverie. Enfin on atteignit la chaussée, sur le pavé de laquelle le fiacre roula avec fracas ; puis, à quelque distance de la célèbre machine de Marly, sur un signe de Colar, le cocher arrêta net ses chevaux.

– On n'arrive pas en voiture au cabaret, dit Colar à Léon.

Ils descendirent. Léon prit le bras de son guide, et le fiacre tourna et repartit.

Si l'ébéniste eût été moins préoccupé, il aurait remarqué encore que la course du fiacre, n'était point payée et que le cocher ne la réclamait point.

Le cabaret indiqué par Colar était une maison isolée, la dernière du pays, bâtie au bord de l'eau, à cent mètres en aval de la machine.

Rien de chétif et de sinistre à la fois comme son aspect extérieur ; bâtie en pisé, en vieux matériaux provenant de démolitions, elle était couverte d'une couche de peinture rougeâtre, sur le fond de laquelle se détachait en blanc, au-dessus de la porte, l'inscription suivante :

*Au rendez-vous des Ussards de la garde, on sert à boire et à manger. Tenu par le débardeur.*

On se demandait tout de suite quel était ce débardeur.

Le débardeur était une femme, une vieille grondeuse et acariâtre, à moitié homme, ayant une grosse voix enrouée, portant des sabots et un manteau de caoutchouc en tout temps.

Elle était seule avec un bambin de douze ans, malicieux et insolent, déjà corrompu, et qu'on surnommait Rocambole.

Rocambole était un enfant trouvé ; un soir, il était entré dans le cabaret, s'était fait servir à boire et à manger, puis avait voulu s'en aller sans payer. La vieille l'avait pris au collet, une lutte s'était engagée, et, s'armant d'un couteau, Rocambole allait tuer la cabaretière sans plus de façon, lorsqu'il se ravisa :

– La mère, dit-il, tu vois que je suis une *pratique* finie et que je pourrais te *refroidir* et emporter ton magot. D'ici à demain, personne n'en saurait rien. Mais tu n'as peut-être pas vingt francs dans ton comptoir, et je préfère m'associer avec toi.

Et comme la vieille, toute tremblante encore, regardait avec stupeur cet effronté, il poursuivit avec un grand calme :

– J'ai déjà eu des affaires avec la *rousse*, la correctionnelle m'a pincé. Tel que tu me vois je sors de la colonie pénitentiaire, ou plutôt j'ai filé... Ça m'est égal d'être repincé, vu que je n'ai



pas le sou ; mais tu ferais une bonne affaire de me prendre. Tu es seule et tu es vieille ; quoique voleuse, tu ne vaux pas cher à l'ouvrage, et je te donnerais un bon coup de main, moi.

Ce langage, d'une cynique franchise, plut à la cabaretière ; elle adopta Rocambole, qui devint un associé réellement fidèle et l'appela *maman* avec une sorte de tendresse égrillarde.

En l'absence de la vieille, et elle s'absentait souvent, sans que, dans le pays, on eût jamais su où elle allait, Rocambole tenait le débit de boisson, allumait la pratique en trinquant avec elle, et se laissait aller à la fouiller et à la dévaliser quand cette dernière roulait ivre-morte sous la table.

Or, la cabaretière n'était autre que la veuve Fipart, la maîtresse du saltimbanque Nicolo, l'horrible vieille à qui Colar avait confié Cerise dans la maisonnette du vallon.

Lorsque Colar et Léon Rolland arrivèrent, le cabaret était désert, du moins la salle principale, celle où l'on voyait des bancs entourant des tables carrées couvertes d'une toile cirée

graisseuse, un comptoir d'étain surchargé de pots, une sorte d'étagère au-dessus du comptoir, où l'on voyait rangées en ordre symétrique bon nombre de bouteilles entamées et portant diverses étiquettes telles que : *parfait amour*, *crème des amants heureux*, *ratafia des Indes*, *élixir de la Chartreuse verte (sic)*, et quelques autres dénominations non moins pompeuses.

Au comptoir trônait Rocambole, qui lisait une pièce de comédie, tandis que la veuve Fipart sommeillait sur une chaise, au coin du feu.

Une chandelle, placée dans un chandelier de fer battu, éclairait à elle seule ce bouge aux murs noircis, sur lesquels se détachaient çà et là une bataille d'Austerlitz d'un rouge vif, un Poniatowski violet et un Juif errant bleu de ciel, coiffé d'un chapeau jaune.

– Hé ! la mère, dit Colar en entrant et en frappant du poing sur la table placée près de la porte, y aurait-il moyen de boire un coup chez vous ?

– Entrez les amis, dit Rocambole du haut de son comptoir et sans interrompre sa lecture.

La veuve Fipart s'éveilla en sursaut et en maugréant.

– Rocambole ! hé ! Rocambole, sers donc ces messieurs.

Mais en se frottant les yeux, elle reconnut Colar et changea subitement de ton.

– Ah ! c'est vous, monsieur Colar, dit-elle ; donnez-vous la peine d'entrer... Depuis le temps qu'on ne vous a vu...

Colar et la vieille avaient déjà échangé un signe mystérieux.

– Et votre petite dame ? demanda la cabaretière en adoucissant jusqu'au fausset son horrible voix enrouée.

– Elle va bien, maman, cria Rocambole, elle va bien, l'épouse de m'sieu Colar, ricana le drôle.

– Tu es donc marié ? demanda naïvement Léon à l'oreille de son guide.

– Oui, à l'arrondissement où le divorce est permis.

– Est-ce que vous avez divorcé, m'sieu Colar ?

demanda Rocambole en goguenardant.

– Avec madame mon épouse, oui, jeune drôle ! répondit Colar en prenant le bambin par l'oreille.

– Bon ! ça tombe bien, moi qui cherche une femme. Ne pourriez-vous pas me recommander ?

– Tais-toi, blanc-bec ! dit Colar ; puis s'adressant à la vieille : – Donne-nous le cabinet vert, maman ?

– Peux pas, m'sieu Colar.

– Pourquoi cela, maman ?

– Parce qu'il est retenu pour sept heures.

– Et par qui ?

– Par des gens bien comme il faut, fit la vieille en se redressant : un cocher et un valet de chambre de la *haute*.

– Peste ! murmura Colar, donnant un coup de coude significatif à Léon Rolland. Eh bien ! la mère, donne-nous le cabinet jaune.

– Rocambole, dit la veuve Fipart d'un ton majestueux, conduisez ces messieurs au cabinet

de société qui reste libre, et prenez leurs ordres.

– Voilà, voilà, voillà ! accentua graduellement le jeune vaurien.

Et il s'arma de la chandelle de suif, et précéda Colar et Léon sur les marches d'un petit escalier tournant en bois et qui conduisait au premier et unique étage de la maison.

Ce premier étage était divisé en trois pièces : une grande, qui était l'appartement particulier de madame veuve Fipart et de son époux illégitime le saltimbanque Nicolo ; – et deux petites, deux affreux taudis qui prenaient le nom pompeux de cabinets dans la bouche de la veuve, et qui étaient séparés l'un de l'autre par une cloison assez mince.

Rocamboles ouvrit avec fracas la porte du cabinet jaune dont tout l'ameublement se composait d'une table et de quatre chaises accompagnées de lithographies ornant les murs, et représentant les quatre saisons.

Le cabinet jaune possédait l'*Automne* et l'*Été*, – le cabinet vert était agrémenté de l'*Hiver* et du

## *Printemps.*

Colar et Léon s'assirent.

– Que faut-il servir à ces messieurs ? demanda le jeune vaurien.

– Du vin à quinze la bouteille.

– Baoum ! répondit Rocambole, qui avait consommé au café de la Rotonde, au Palais-Royal, et retenu ce cri d'un garçon fameux. Après ?

– Donne-nous du fromage...

– Et puis ? interrompit Rocambole.

– Du gruyère, acheva paisiblement Colar.

– Comme en revenant d'un enterrement, murmura Rocambole en redescendant à cheval sur la rampe.

Léon, malgré ses préoccupations, n'avait pas laissé que de remarquer et de trouver un peu étrange la familiarité de Colar dans le cabaret, et le ton à demi respectueux qu'employait avec lui la veuve Fipart.

– Tu viens donc souvent ici ? dit-il.

– Plus maintenant, répondit Colar.

– Mais tu y venais autrefois ?

– Souvent, très souvent, avec ma femme du treizième. La maison n'a pas d'apparence, c'est vrai, mais elle est bonne...

– Et tu crois qu'ici nous pourrions savoir quelque chose ?

– Je donnerais ma tête à couper que les domestiques qui vont venir souper dans ce cabinet à côté doivent connaître le jeune homme à la voiture.

Léon crispa ses poings avec colère.

– Oh ! si je le tiens jamais !... dit-il.

Rocamboles remonta, portant deux bouteilles sous son bras, un pain et une large tranche de fromage dans ses deux mains.

Colar poussa le coude à Léon d'une façon qui voulait dire : « Laisse-moi faire et questionner l'enfant. »

Puis il dit à Rocamboles en clignant de l'œil.

– Dis donc, jeune *môme*, peut-on te proposer

deux roues de derrière ?

– Pour quoi faire, m'sieu Colar ?

– Ah ! voilà, dit Colar, faut être fin...

– Je suis d'ambre, moi.

– Et ne pas flouer son ami... en lui contant des bêtises en place de la vérité, poursuivit Colar.

– Bon ! dit Rocambole, je suis franc comme l'or, moâ.

Et Rocambole s'assit.

– Est-ce qu'il n'y a rien de neuf, par ici ? demanda Colar.

– De neuf ! Rien, répliqua Rocambole.

– Il n'y a pas de nouveaux bourgeois dans les environs ?

– Non... je ne crois pas... Ah ! si fait, un jeune homme... comme qui dirait un Anglais millionnaire...

Léon tressaillit et songea à ce sir Williams, dont avait tant parlé Baccarat.

– Et où demeure-t-il, cet Anglais ?



– Il a acheté ce château qui est sur la hauteur.

– Est-il marié ? est-il seul ?

– Je ne sais pas, dit naïvement Rocamboles.

– Comment est-il ?

– Jeune, environ trente ans ; brun, avec de petites moustaches noires.

– C'est cela, dit Colar, c'est bien cela.

– Rocamboles ! appela la voix criarde et enrouée de la veuve Fipart, Rocamboles !

– On y va, maman, on y va !

– Viens servir ces messieurs... dépêche-toi...

Rocamboles en resta là de ses confidences, dégringola de nouveau l'escalier, et Léon entendit des pas et des voix retentir au rez-de-chaussée du cabaret.

– Tu le vois, dit-il à Colar avec une sorte de découragement, l'enfant ne sait rien...

– Ou ne veut rien dire.

– Tu crois ?

Colar fit un signe de tête affirmatif et posa en

même temps un doigt sur ses lèvres, pour lui recommander le silence.

Les deux convives qui avaient retenu le cabinet vert montaient l'escalier. Colar entrouvrit la porte, et jeta au dehors un rapide coup d'œil.

Rocamboles, une chandelle à la main, montait le premier ; Colar vit apparaître deux hommes, dont l'un était jeune et pouvait avoir vingt-sept ou vingt-huit ans, tandis que l'autre en paraissait avoir quarante ou cinquante ; et il échangea avec eux un rapide regard d'intelligence, puis referma la porte précipitamment et avant que Léon eût pu, comme lui, voir les nouveaux venus.

Ces deux hommes portaient la livrée ; mais on eût facilement reconnu en eux les deux garnements qui déjà avaient voulu faire un mauvais parti à Léon, le jour du dîner à Belleville, c'est-à-dire Nicolo et le serrurier.

Nicolo avait dû faire diligence pour arriver aussi promptement et embaucher le serrurier en passant ; car il avait précédé Colar au cabaret, et s'était caché dans les environs lorsque celui-ci arriva en compagnie de Léon.

Ce dernier entendit alors Rocambole leur dire :

– Ces messieurs sont ici chez eux, ils peuvent faire tout ce qui leur plaira, le bruit n'est pas défendu.

– Même casser les bouteilles ?

– En les payant, oui, m'sieu.

Et Rocambole s'en alla.

– Sais-tu, dit alors Colar bas à Léon, que c'est une maison commode, celle-ci ; on y assassinerait les gens que personne ne le saurait.

Léon regarda son interlocuteur avec étonnement.

Colar souriait d'une sorte de rire sinistre qui donnait à sa physionomie une expression étrange.

– Oui, poursuivit-il : supposons qu'un homme soit assassiné ici, je veux dire étranglé... la rivière est à deux pas... et les roues de la machine tournent toujours... Eh bien ! on prend l'homme déjà mort, on le porte sous la machine, une roue le saisit, le broie, et maintenant constatez donc que sa mort est le résultat d'un crime ou d'un accident... C'est difficile.

– En effet, balbutia Léon tout étonné de la tournure que prenait la conversation.

– Chut ! dit Colar, étonné...

Dans le cabinet vert, Nicolo disait au serrurier :

– Vois-tu, l'enfant, pour tortiller proprement un homme, ce n'est pas plus malin que ça... On lui prend le cou entre ses dix doigts, et puis on appuie le pouce juste sur la pomme d'Adam, tu sais ? On appuie un coup sec, bien fort... et v'là tout, l'homme est flambé !

– Ah ! tu crois que c'est le bon moyen ? demanda le serrurier.

– Je l'ai essayé plusieurs fois... Il m'a toujours réussi, répliqua froidement Nicolo.

On entendait à travers les fentes de la cloison ce qui se disait d'un cabinet à l'autre, comme si la cloison n'eût pas existé.

Léon regarda Colar et lui dit :

– Cet homme est donc un assassin ?

– Peuh ! répondit l'ancien forçat avec calme,

c'est selon.

– Comment ! c'est selon.

– Se débarrasser des gens qui vous gênent n'est pas, après tout, un bien grand crime.

Et comme Léon stupéfait se demandait si déjà il n'était pas un peu ivre, Colar poursuivit :

– Ainsi toi, par exemple, supposons que tu me gênes...

– Moi ! s'écria l'ouvrier encore sans défiance.

– Histoire de causer, censément. Mais supposons toujours...

– Soit, dit Léon avec distraction, et songeant toujours à Cerise.

– Tu es, l'ami, je continue à supposer, de gens qui m'embêtent... ton comte de Kergaz, par exemple !

Léon tressaillit et regarda Colar avec inquiétude.

– Tu le connais donc ? dit-il.

– Oui, pour t'avoir entendu parler de lui.

– Eh bien ! comme le comte de Kergaz et toi vous m’embêtez... je continue à supposer...

Cette fois, l’ouvrier attacha sur Colar un regard plein d’anxiété ; ces paroles lui semblaient étranges.

– Ce qui me gêne, poursuivit Colar, toujours d’un ton léger et railleur, c’est votre connaissance... J’ai mes raisons pour cela, moi... mes vraies raisons... Eh bien ! je t’amène ici... un soir comme aujourd’hui.

– Colar, dit Léon ému, tu me fais là une bien singulière plaisanterie, au lieu de me parler de Cerise.

– Ah ! oui, dit Colar ricanant toujours, je l’oubliais un peu, ta Cerise.

– Je ne l’oublie pas, moi... C’est bien ici que tu l’as vue ?

– C’est possible...

– Comment ! c’est possible ?

Et Léon Rolland se leva à demi et enveloppa Colar d’un coup d’œil soupçonneux.

– Ma foi ! répliqua celui-ci avec calme, et si je t’ai amené ici, c’est que j’avais mes raisons...

Colar frappa à la cloison du cabinet vert et cria :

– Ohé ! les amis, nous tenons le pigeon, enfin, et, cette fois, ce ne sera pas comme à Belleville.

Et tout aussitôt Léon Rolland, stupéfait de cette exclamation subite, vit la porte s’ouvrir et Nicolo et le serrurier entrèrent, ayant aux lèvres un sourire qui était un arrêt de mort !

L’apparition de ces deux hommes, jointe aux sinistres paroles de Colar, produisit sur Léon Rolland l’effet de la foudre.

Il reconnut en eux, sur-le-champ, les deux drôles qui l’avaient insulté, et l’eussent maltraité sans l’intervention d’Armand ; il comprit que Colar était un traître, que Cerise n’était point à Bougival, et qu’il était tombé dans un guet-apens... Il devina enfin qu’il était perdu.

Cependant, et obéissant en cela à l’instinct puissant de la conservation, il s’arma d’un couteau qui était sur la table, et fit un saut en

arrière pour faire face à ses trois ennemis.

Léon était un robuste garçon, grand et bien bâti ; il pouvait, à la rigueur, se défendre contre trois hommes, si ces trois hommes n'avaient pas d'autres armes que lui.

– Ah ! misérable ! dit-il à Colar, tu veux m'assassiner !

– Tu me gênes, répondit laconiquement Colar.

Et s'adressant à ses complices, il ajouta :

– Le petit veut jouer du couteau, c'est bien, on en jouera. Mais il aurait mieux valu l'étrangler ; il ne reste pas de traces, après la noyade.

Le cabinet jaune était une pièce large de six pieds carrés, au milieu de laquelle était la table servant aux consommateurs. La fenêtre faisait face à la porte.

En se réfugiant vers la fenêtre, Léon Rolland avait donc la table pour rempart entre ses agresseurs et lui.

Il s'adossa à la fenêtre, brandit le couteau dont il s'était armé et s'empara en même temps d'une chaise pour s'en faire un bouclier.



L'ouvrier, naturellement doux et timide, était devenu intrépide en présence de la mort.

– Approchez, leur cria-t-il, approchez ; j'en tuerai bien un au moins !

Colar et ses deux acolytes s'étaient bien attendus, sans doute, à cette résistance désespérée, et ils n'avaient point songé un seul instant qu'un homme de l'âge et de la taille de l'ouvrier se laisserait égorger sans crier gare ; mais ils hésitèrent cependant une minute et se prirent à le regarder comme la bête fauve mesure de l'œil la proie qu'elle va attaquer et combattre.

Léon faisait tournoyer son couteau au-dessus de sa tête et décrivait un moulinet effrayant.

– Petit, lui dit Colar, tu fais des bêtises pour rien ; tu ne t'échapperas pas, sois tranquille, et tu peux bien renoncer à ne jamais revoir Cerise. Il faut rester ici, mon ami, et se résigner à aller coucher au fond de l'eau.

– Au secours ! cria l'ébéniste en voulant ouvrir la croisée.

Mais Nicolo, avec cette adresse merveilleuse

des acrobates, s'était armé d'une bouteille et l'avait jetée à la tête de Léon.

Léon, atteint au front, fut étourdi du coup, poussa un cri étouffé et tomba sur ses genoux, laissant échapper le couteau.

Alors, d'un seul bond, le saltimbanque fut sur lui et l'enlaça dans ses bras robustes.

– Faut-il l'étouffer ? demanda-t-il.

– Non, répondit Colar... il faut l'étrangler, c'est plus simple !

Et Colar jeta à Nicolo un foulard de soie noire qui lui servait de cravate.

Léon, étourdi, mais non évanoui, cependant, se débattait encore et poussait des cris étouffés. La bouteille lui avait meurtri le visage et il était inondé de sang.

– Allons, dépêchons ! dit Colar... Je sais bien que nous sommes tranquilles ici et qu'on ne viendra pas nous déranger ; mais c'est égal... il faut en finir.

Et tandis que le serrurier et Nicolo étreignaient le malheureux ouvrier dans leurs robustes bras,

Colar lui passa le foulard autour du cou et se mit en devoir de l'étrangler.

Mais soudain une ombre apparut derrière la croisée, une ombre plus opaque encore que les ténèbres de la nuit, et la croisée vola en éclats... et une lueur se fit, rapide, sinistre, suivie d'une détonation... et Colar, frappé d'un coup de pistolet, tomba à la renverse et cessa de serrer les deux bouts du foulard.

Quel était donc ce secours inattendu qui arrivait à Léon Rolland et l'arrachait à une mort certaine ?

## XLIII

### *Le coup de pistolet*

Nous avons laissé Armand de Kergaz montant en tilbury avec Guignon, et, guidé par lui, courant rue de la Lune, dans l'espoir d'y retrouver Léon Rolland. Mais, on s'en souvient, l'ouvrier était parti. Le comte et son compagnon se regardèrent.

– Que faire ? demanda le premier.

– Monsieur le comte, répondit Guignon, j'ai le pressentiment que mon pauvre ami court un grand danger avec cet homme, peut-être un danger de mort... Ce Colar a une figure de bandit.

– Eh bien ! dit Armand, il faut les retrouver. Ne t'a-t-il pas dit que ce Colar allait l'emmener à Bougival ?

– Oui, monsieur le comte.

– Allons à Bougival.

Et Armand, qui conduisait, fouetta son cheval, un cheval de race qui marchait avec la rapidité de la foudre.

À cette époque, le chemin de fer de Saint-Germain n'existait point encore : il n'y avait donc, pour aller à Bougival, qu'une seule route, la route royale passant par Rueil et Port-Marly, et un seul moyen de locomotion, les voitures. Il était donc évident que si Léon Rolland était réellement entraîné vers Bougival par cet homme dont se défiait tant Guignon, il s'y rendrait par la route, à pied ou en voiture.

Le tilbury du comte fila comme une flèche jusqu'à la Madeleine ; mais là, Armand ralentit l'allure de son cheval, faisant cette réflexion judicieuse que celui qu'il voulait rejoindre pouvait être dans l'une des nombreuses voitures de place qui montaient la grande avenue des Champs-Élysées, et qu'alors il pourrait bien le dépasser ; tandis qu'en lui donnant le temps de dépasser Neuilly et de franchir la Seine, la route devenant à peu près déserte à partir de Courbevoie, et la présence d'un fiacre devant être

assez insolite, il serait assuré de le rejoindre en rendant la main à son cheval.

Or, en exécutant cette manœuvre, le comte se disait en même temps :

– Ou Guignon se trompe et l'homme qui emmène Léon n'a aucun mauvais dessein ; et alors il a dit vrai, il a vu Cerise, et si nous retrouvons Cerise nous retrouverons Jeanne peut-être... Ou les pressentiments de Guignon sont fondés ; et alors cet homme qui en veut à Léon ne peut être qu'un agent de sir Williams, ou plutôt de l'infâme Andréa.

Et, dans ce cas, pensait Armand, je le forcerai bien à parler et à me dire où est Jeanne.

M. de Kergaz atteignit la barrière de l'Étoile en réfléchissant ainsi, puis il rendit un peu la main à son cheval, qui allongea le trot, et dix minutes après il atteignait le pont de Neuilly.

Comme il le traversait, Guignon lui montra une voiture qui gravissait la montée de Courbevoie au grand trot.

– Si c'est un fiacre, dit-il, il va bien vite.

Armand retint de nouveau son cheval et il ramena sur son visage le collet de son paletot et les bouts de son cache-nez, de façon à ne pouvoir être reconnu.

En même temps, Guignon enfonçait sa casquette sur ses yeux et passait par-dessus sa blouse la longue redingote du groom d'Armand, posée en travers sur le siège de derrière.

Cela fait, le comte pressa son cheval, atteignit le fiacre et le dépassa.

Il était à peu près nuit alors, mais Armand eut le temps d'envelopper d'un coup d'œil ce singulier fiacre jaune, que traînaient deux vigoureux chevaux, et de jeter un regard furtif à travers les glaces des portières. La lumière des lanternes se projetait au dedans, et Guignon dit vivement au comte :

– Les voilà ! c'est bien eux !

Armand reconnut Léon, et puis, tout à coup, il tressaillit.

– L'homme de la barrière ! murmura-t-il en envisageant Colar et en reconnaissant en lui le

personnage qu'il avait surpris donnant ses instructions à Nicolo et au serrurier, le jour où ceux-ci insultèrent Léon Rolland, à Belleville.

Puis un lointain souvenir lui vint :

– J'ai vu cet homme-là ailleurs encore, se dit-il.

Et il fouetta son cheval, qui fila rapide comme la foudre, atteignit Nanterre dix minutes avant le fiacre jaune, et rangea son tilbury dans une ruelle sombre, aux environs de la route, de façon à n'éveiller aucun soupçon dans l'esprit de Colar, lequel, du reste, n'avait pu le reconnaître, car on n'apercevait qu'imparfaitement son visage. En outre, les fanaux du tilbury, suspendus au paracrotte, n'éclairaient point en arrière et laissaient dans l'ombre la caisse du véhicule.

Et puis Armand avait passé comme le vent.

Tandis qu'il attendait que le fiacre jaune le dépassât à son tour et perdît ses traces, le comte disait à Guignon :

– Cet homme avec qui est Léon Rolland est un misérable traître, et bien certainement il



l'entraîne dans un piège ; mais, pour le secourir, il faut attendre le moment convenable, il faut arriver à l'heure du péril... pas avant.

Et M. de Kergaz se frappa de nouveau le front, et dit tout à coup :

– Ah ! je me souviens... cet homme est venu chez moi un soir... il y a deux mois... il venait me chercher... il m'a conduit chez le baron Kermor de Kermarouet...

Un monde d'idées confuses se pressait dans la tête d'Armand.

– J'y suis... j'y suis, pensa-t-il ; cet homme vivait chez le baron, cet homme a eu son secret... cet homme est le complice de sir Williams !

Et alors M. de Kergaz ne songea plus seulement à sauver Léon, il songea à s'emparer de Colar et à lui faire avouer, le pistolet ou le poignard sous la gorge, où sir Williams avait conduit Jeanne.

Le fiacre passa au grand trot, et traversa Nanterre.

– Il faut les suivre, dit Armand, qui fit éteindre

les fanaux de son tilbury, les suivre à distance, et ne point les perdre de vue un seul instant.

Le fiacre jaune roulait toujours ; il gagna Rueil qu'il traversa dans toute sa longueur, longea le parc de la Malmaison, et ne s'arrêta que sur la chaussée de Bougival, un peu au-delà de la rue qui monte à l'église.

M. de Kergaz, une seconde fois, quitta la route pour une rue adjacente, tandis que Guignon sautait lestement à terre, et, avec l'agilité d'un chat, se prenait à courir après le fiacre et arrivait à dix pas de lui.

C'est alors que, couché à plat ventre, il entendit Colar dire à Léon Rolland :

– Il vaut mieux descendre ici. Dans le cabaret où nous allons, ce serait drôle de nous voir arriver en voiture.

Guignon les vit mettre tous deux pied à terre ; puis il entendit renvoyer le cocher, et remarqua qu'on ne le payait pas ; et tandis que le fiacre tournait et reprenait la route de Paris, en même temps que Colar et Léon se mettaient en marche

vers le cabaret tenu par la veuve Fipart, le jeune ouvrier rebroussa chemin et rejoignit M. de Kergaz.

– Venez, monsieur le comte, dit-il, venez ! Ils vont au cabaret rouge.

Armand jeta les rênes à son groom, arma ses pistolets, qu'il emportait toujours avec lui, et suivit Guignon.

– Qu'est-ce que le cabaret rouge ? demanda-t-il.

– Un méchant bouchon, bien mal famé, monsieur, répondit tout bas Guignon, qui savait son Bougival par cœur.

« Il est tenu par une femme qui a été souvent en prison et qui vit avec un misérable saltimbanque, un forçat libéré, dit-on. Quand la police cherche quelqu'un par ici, c'est toujours là qu'elle va tout d'abord.

– C'est là qu'il faut aller, nous aussi, dit Armand.

Ils arrivèrent à trente pas du cabaret, dix minutes environ après que Colar et Léon Rolland

y eurent pénétré, et là ils s'arrêtèrent.

Malgré l'obscurité de la nuit, Guignon, qui avait des yeux de chat, passa une minutieuse inspection des lieux.

Le cabaret, nous l'avons dit, était une misérable maison peinte en rouge et isolée sur la chaussée, loin des autres habitations, comme un maudit qu'on tient à l'écart. Sa porte principale donnait sur le chemin de halage, mais une autre petite porte le mettait en communication avec une cour entourée d'un vieux mur facile à escalader. Le premier et unique étage de la maison était peu élevé. La fenêtre du cabinet vert ouvrait sur la rivière, celle du cabinet jaune, sur la cour.

Sous cette dernière, par hasard, était amoncelé un énorme amas de javelles et de broussailles, la provision de bois de la veuve Fipart.

Armand et son conducteur se glissèrent jusqu'à la porte, étouffant le bruit de leurs pas et retenant leur haleine.

La porte avait été refermée par Colar ; mais, à travers ses ais mal joints, le comte aperçut Léon

Rolland, son faux ami, la veuve Fipart, dont l'ignoble figure le frappa, et Rocamboles, le vaurien à mine éveillée et cynique.

Peut-être, obéissant à un premier moment de réflexion, Armand allait-il pousser cette porte et entrer, puis marcher droit à Colar, le saisir au collet et le forcer à se trahir, – si un bruit de pas ne se fût fait entendre derrière eux, à une faible distance.

Instinctivement, Guignon et le comte quittèrent la porte et se jetèrent derrière des planches et des solives entassées devant le cabaret.

Deux hommes s'avançaient et causaient à voix basse.

– Pour cette fois, disait l'un, son affaire est bonne, il ne mourra que de ma main.

– C'est bien assez de l'avoir raté à Belleville...

À ce mot de Belleville, M. de Kergaz, qui entendait ce colloque, devina que c'étaient là les mêmes chenapans aux mains de qui il avait déjà arraché Léon.

Nicolo et le serrurier entrèrent dans le cabaret, et Guignon et le comte se glissèrent de nouveau vers la porte.

– Ah ! vous v'là, dit la veuve Fipart s'adressant au serrurier, c'est pas malheureux ! il y a longtemps qu'on vous cherche. Colar est arrivé ici, il y a au moins une heure, m'apporter les ordres du bourgeois.

– Sont-ils venus ? demanda Nicolo.

– Oui, je leur ai donné le cabinet jaune.

Rocamboles redescendait alors en chantant. Il échangea un regard et des signes mystérieux avec les nouveaux venus, puis il leur dit :

– Venez, le pigeon est en haut.

Guignon se pencha alors à l'oreille du comte :

– Ils vont l'assassiner, monsieur, dit-il, si nous ne nous hâtons.

Armand allait enfoncer la porte d'un coup de pied, et faire irruption dans la salle, mais Guignon le retint.

– Pas par là, dit-il.

Et il lui fit tourner la maison et lui montra la clarté qui s'échappait de la croisée du cabinet jaune.

– C'est là qu'est Léon, dit-il.

Guignon était leste et souple, il escalada le mur de la cour.

Armand le suivit, et tous deux se mirent en devoir de se hisser sur le monceau de javelles qui arrivait presque à la hauteur de la croisée.

Mais si rapide que fut cette escalade, Léon Rolland était déjà en péril, et lorsque Armand se dressa contre la croisée, le malheureux ouvrier, atteint à la tête par la bouteille, tombait sur ses genoux, et Colar était en train de l'étrangler, pendant que Nicolo et le serrurier l'étreignaient dans leurs bras. M. de Kergaz n'eut donc pas le temps de la réflexion, il enfonça la fenêtre d'un coup de poing, ajusta Colar et fit feu. Atteint en pleine poitrine, Colar tomba.

En même temps, Nicolo et le serrurier épouvantés, car ils étaient aussi lâches que féroces, abandonnèrent leur victime dont le

visage était couvert de sang, et se réfugièrent à l'autre extrémité de la pièce.

Armand enjamba la croisée, et, son second pistolet à la main, sauta dans la chambre.

– L'homme de Belleville ! murmura Nicolò qui reconnut le comte sur-le-champ, et se précipita dans l'escalier, fermant la porte derrière lui à double tour, espérant ainsi pouvoir gagner le dehors et fuir.

\*

En bas, la veuve Fipart et Rocambole étaient fort tranquillement attablés en face l'un de l'autre, jouant au *bézigue*.

Au moment où le coup de pistolet se fit entendre, la veuve tressaillit, mais Rocambole jeta avec calme ses cartes sur la table, et dit :

– Le voilà flambé ! C'est embêtant de claquer comme ça à propos de bottes !

Et cette oraison funèbre terminée, Rocambole



reprit ses cartes en disant :

– Allons ! maman, faites donc attention à votre jeu, je marque quarante d’atout...

Mais les pas précipités de Nicolo descendant de l’escalier quatre à quatre interrompirent le vaurien, et la veuve Fipart, encore émue, vit apparaître son illégitime époux, l’œil hagard, le visage bouleversé en lui disant :

– Nous sommes propres ! Colar est mort... L’homme de Belleville... le comte... tu sais ?... Je me sauve... tâche de t’en tirer.

Et Nicolo ne fit qu’un bond au dehors et disparut dans les ténèbres, laissant Rocambole et la veuve Fipart muets d’étonnement et se demandant l’un à l’autre l’explication de cette étrange scène.

– Nous sommes perdus ! murmura la veuve, qui avait déjà tant de méfaits sur la conscience qu’elle ne redoutait rien tant qu’un esclandre.

Mais Rocambole avait repris son sang-froid.

– As pas peur, maman ! dit-il, Rocambole est là ! Il peut bien se commettre un *assassin* chez toi

sans que, pour cela, ce soit ta faute... Évanouis-toi... ça fait bien et ça prouve l'innocence...

Et l'enfant, qui était intrépide, se mit à gravir l'escalier, criant à tue-tête :

– Au voleur ! à l'assassin !

Et comme la porte du cabinet jaune était fermée, il l'enfonça et se trouva en présence du comte de Kergaz.

Le comte était penché sur Colar à demi mort, et Léon Rolland, qui avait retrouvé son courage et sa force à ce secours inespéré, s'était emparé du serrurier qu'il avait renversé sous lui, et sur la poitrine duquel il appuyait son genou.

En voyant apparaître Rocambole, Guignon, simple spectateur jusque-là, se précipita sur le jeune cabaretier.

– Au voleur ! à l'assassin ! répéta le jeune bandit, qui voulut fuir et devina qu'il ne faisait pas bon pour lui en ce lieu.

Mais Guignon l'atteignit, et bien qu'il fût malingre et chétif et que le jeune vaurien fût fort et bien découplé, il l'enlaça de ses bras et de ses

jambes en même temps, et le fit tomber.

– Au voleur ! à l’assassin !... hurla Rocamboles.

Mais Guignon ramassa le couteau que Léon avait laissé échapper quelques minutes auparavant et le lui appuya sur la gorge.

– Si tu cries encore, si tu bouges, lui dit-il, je te tue !

– Puisque tu es brutal, on se taira ! murmura le vaurien, qui ne perdit rien de son atroce sang-froid et se tint tranquille.

Pendant ce temps, et tandis que le serrurier, à demi étouffé par Léon, roulait autour de lui des yeux hagards, M. de Kergaz était penché sur Colar.

Le lieutenant de sir Williams était mortellement blessé, mais il avait conservé toute sa présence d’esprit :

– Bien joué ! murmura-t-il en regardant Armand avec une expression de haine et d’étrange et féroce joie ; vous avez la partie belle... mais elle n’est pas gagnée... le capitaine

me vengera !

– Misérable ! disait Armand, mourras-tu donc comme un chien sans avouer tes crimes, sans t’être repenti ?

– Vous ne saurez rien... balbutia Colar.

– Au nom de Dieu qui va te juger, supplia M. de Kergaz, dis-moi où est Jeanne, où est Cerise ?

– Ah ! ah ! ricana le moribond, vous voulez le savoir, monseigneur ? Eh bien, Jeanne est la maîtresse de sir Williams !... Vous ne sauriez rien...

Et après avoir prononcé ce mensonge, Colar rendit un flot de sang, fit un mouvement convulsif et expira.

Colar emportait son secret avec lui.

Alors M. de Kergaz alla au serrurier et lui appuya son pistolet sur le front :

– Dis ce que tu sais, lui ordonna-t-il, ou je te tue.

Le serrurier ne savait rien du secret. Agent

subalterne dans ce grand drame conduit par le baronnet, il n'avait pas été jugé digne de recevoir la moindre confiance. Il ignorait même que douze millions fussent l'enjeu de cette partie ténébreuse.

Il balbutia, demanda grâce, et finit par dire :

– Je ne sais rien, moi ; mais puisque Colar ne veut pas parler, le petit doit savoir quelque chose, lui...

Et le serrurier désignait Rocambole, tenu immobile sous le genou de Guignon, qui le menaçait de la pointe du couteau. Rocambole entendit, et il dit avec ce sang-froid qui ne s'était pas démenti un seul instant :

– Je sais tout, moi !

Armand jeta un cri.

– Je sais où elles sont, répéta Rocambole.

– Parle donc alors, lui dit Guignon en lui appuyant son couteau sur la poitrine.

– Non, répondit-il, tuez-moi si vous voulez.

Guignon regarda le comte : Armand l'arrêta

d'un geste.

– Attends, dit-il, peut-être se décidera-t-il à parler.

Et M. de Kergaz dit au vaurien :

– Est-ce de l'argent qu'il te faut ?

– Oui, m'sieu ; autrement tuez-moi... La vie sans le sou est embêtante.

– Combien te faut-il ?

– Dix louis, d'abord.

– Les voilà, dit Armand jetant sa bourse à terre.

– À présent, lâchez-moi.

Sur un signe du comte, Guignon laissa Rocambole se relever.

L'enfant était calme et froid comme s'il se fût agi pour lui d'une partie de bouchon. Il regarda Armand et lui dit :

– Colar a menti ; sir Williams a enlevé la personne que vous cherchez, mais elle n'est pas sa maîtresse... elle ne veut pas.

– Où est-elle ?... Parle donc ! demanda le comte vivement.

– À dix minutes d'ici, dans une maison où on la garde prisonnière ; je vais vous y conduire.

– Allons ! dit M. de Kergaz bouillonnant d'impatience.

– Il faut franchir la passerelle de la machine, poursuivit Rocambole. Suivez-moi.

Le vaurien mit dans sa poche la bourse d'Armand, fit un pas vers le seuil, puis se retourna :

– Monsieur le comte, dit-il, j'imagine que vous serez raisonnable... Cela vaut plus de dix louis.

– Si je retrouve Jeanne, tu en auras cinquante.

– Voilà qui est parler ! dit-il.

Armand, Guignon et Léon Rolland le suivirent.

Ce dernier avait lâché le serrurier, en lui disant :

– Si jamais tu te trouves sur mon chemin,

méchante canaille, je t'engage à filer droit.

Et le serrurier s'enfuit.

Guignon tenait toujours Rocambole au collet.

– Es-tu bête ! lui dit l'enfant ; as-tu donc peur que je m'échappe ? Je veux gagner les cinquante louis, moi !

En traversant la salle basse, ils virent la veuve Fipart qui feignait l'évanouissement, fidèle aux injonctions de Rocambole, en qui elle avait pleine confiance.

– Pauvre maman ! dit-il, elle a eu bien peur...

Et il ajouta d'un air moqueur et sentimental à la fois :

– Faut que je l'embrasse !

Il se pencha sur la vieille femme, feignit de l'embrasser, et lui glissa rapidement ces mots à l'oreille :

– File vite, maman... je vas leur jouer un tour... ils ne sauront rien...

La vieille ne fit aucun mouvement et parut réellement évanouie.



Rocamboles passa, montrant le chemin au comte, et tirant après lui Guignon qui s'obstinait à ne point le lâcher.

– Les deux femmes, mademoiselle Jeanne et puis mademoiselle Cerise, dit-il, sont dans l'île... vous allez voir... dans la petite maison...

Il s'engagea sur la passerelle de la machine, et dit à Guignon :

– Marchez droit, camarade ; si vous tombiez à l'eau, vous boiriez un fameux coup.

– Marche droit toi-même, dit Guignon.

– Savez-vous nager ? demanda Rocamboles.

– Non, répondit l'ouvrier.

– Quelle mauvaise chance ! murmura Rocamboles.

En ce moment, ils atteignirent l'extrémité de la passerelle et se trouvaient hors des roues ; le vaurien fit un brusque mouvement, se dégagea de l'étreinte de Guignon, lui donna un croc-en-jambe, et le précipita dans l'eau.

– T'as réellement pas de chance de te nommer

Guignon, murmura-t-il.

Et comme l'ouvrier tombait à l'eau en poussant un cri terrible, Rocambole, qui nageait comme un poisson, s'écria :

– Adieu, m'sieu le comte, vous ne saurez pas où est Jeanne.

Et Rocambole s'élança dans la Seine, plongea à plusieurs reprises et disparut dans les ténèbres qui couvraient le fleuve, avant même que, stupéfait de tant d'audace, M. de Kergaz eût essayé de faire un mouvement.

L'enfant avait mystifié l'homme, et Rocambole, demeurant fidèle à sir Williams, échappait à Armand qui se trouvait désormais, grâce à la nuit, dans l'impossibilité de le rejoindre...

– Plus souvent ! avait murmuré le vaurien, qu'on perdra la tête parce qu'on aura vu des couteaux et des pistolets, et qu'on ira livrer les secrets du capitaine à un philanthrope. J'aime pas ces gens-là, moi.

\*

M. de Kergaz et Léon Rolland retournèrent en grande hâte au cabaret, comptant arracher à la vieille le secret si bien gardé par Rocambole.

Mais la veuve Fipart avait disparu.

Le cabaret était désert, et ne renfermait plus que le cadavre encore chaud de Colar.

## XLIV

### *Complots de chasseurs*

Tandis qu'Armand de Kergaz sauvait Léon Rolland d'une mort certaine, sir Williams faisait en Bretagne le siège du cœur de mademoiselle Hermine de Beaupréau, et il est temps de revenir aux événements qui suivirent son départ du château des Genêts.

Nous avons vu le baronnet sortir précipitamment du salon de la vieille baronne de Kermadec, feindre l'émotion la plus grande et remonter à cheval comme un homme qui fuit un immense péril.

Sir Williams, nous l'avons déjà dit, avait une connaissance approfondie du pays, bien qu'il ne l'eût point habité depuis longtemps, et il serait allé les yeux fermés au Manoir, la propriété du chevalier de Lacy.

Il mit donc son cheval au galop, gagna les bois, et aperçut, au bout de vingt minutes, les tourelles du castel, qui se détachaient en vigueur sur le ciel éclairé par la lune.

Cependant, et bien que Kerloven fût situé à une très petite distance, sir Williams était bien certain que nul, au Manoir, et surtout le vieux chevalier, ne reconnaîtrait en lui le vicomte Andréa, et cette certitude prenait sa source dans deux motifs différents.

D'abord, il y avait dix ans au moins que le vicomte avait quitté le pays ; il en était parti adolescent, les cheveux blonds et la lèvre imberbe ; il y revenait homme, le visage couvert d'une belle barbe noire, et il avait fini par adopter une démarche, une attitude, un accent qui trahissaient, à s'y méprendre, l'origine britannique.

La seconde raison qui le portait à croire en l'inviolabilité de son incognito, était la solitude dans laquelle, depuis son crime, le comte Felipone, son père, avait toujours vécu, fuyant ses voisins et ne les recevant jamais.

Le jeune vicomte Andréa n'avait jamais fait une seule visite au chevalier de Lacy, pas plus qu'à la baronne de Kermadec.

Sir Williams entra donc la tête haute et le cœur bien calme dans la cour du Manoir.

– Monsieur le chevalier de Lacy ? demanda-t-il au valet qui accourut au bruit du cheval et auquel il jeta la bride.

– Monsieur le chevalier n'est point encore rentré, répondit le valet ; il a chassé un peu loin aujourd'hui ; le rendez-vous était à deux kilomètres, au bois Redon, et sans doute que l'animal aura pris un grand parti, car nous n'avons pas entendu les trompes ni les chiens de toute la journée. Mais si monsieur veut l'attendre...

– Certainement, dit sir Williams, qui mit pied à terre et entra dans le Manoir du pas délibéré d'un homme mettant les deux pieds chez un ami.

Le valet conduisit sir Williams jusqu'à la salle à manger, que le vieux chevalier avait convertie en salon, en cabinet de travail, en musée

cynégétique, en capharnaüm enfin, et dans laquelle il passait sa vie, les jours de pluie ou de froid, lorsqu'il gardait la maison.

Un grand feu de souches brûlait dans la cheminée, dont le manteau haut et large, surmonté des armes de Lacy, aurait pu abriter douze personnes ; à deux pas du feu, le couvert du chevalier était dressé.

C'était une petite table supportant une vaisselle plate bosselée et aux armoiries effacées ; un pâté entamé, deux flacons de vieux vin et un de ces gobelets homériques où les fils des croisés seuls peuvent boire encore, tant leur capacité est effrayante.

Sur les murs, on voyait des fusils supportés par des bois de cerfs, des couteaux de chasse suspendus çà et là, et le sol était couvert d'un gigantesque tapis formé de peaux de loup réunies ensemble.

Aux quatre angles de la salle étaient quatre portraits de famille, distraits de la grande galerie du manoir. C'étaient ceux de quatre marquis de Lacy, morts, à différentes époques, de blessures

reçues à la chasse. Ces armes, ces portraits, ces dépouilles attestaient, comme on le voit, la passion cynégétique du chevalier, et sir Williams, en s'asseyant sans façon dans un grand fauteuil au coin du feu, calcula tout de suite le parti qu'il en pourrait tirer.

Quelques minutes s'écoulèrent ; puis le son lointain d'une trompe, ralliant les chiens, se fit entendre, et peu après le pas de plusieurs chevaux résonna sur le pavé de la cour.

M. de Lacy rentrait avec son piqueur et ses deux valets de chiens.

Le piqueur portait, en travers de sa selle, un superbe sanglier qui avait été tué devant les chiens.

Le valet qui avait introduit sir Williams vint annoncer cette visite à son maître, et le chevalier, ne sachant à qui il avait affaire, mit pied à terre sur-le-champ et courut à la salle à manger.

Sir Williams vit entrer un homme de haute taille, et qui pouvait avoir soixante-cinq ans, mais fort, robuste, les épaules carrées, le jarret sec et



nerveux, l'œil plein de jeunesse et le front presque sans rides sous ses cheveux blancs.

Il était vêtu d'un habit de chasse en velours vert, portait de grandes bottes à l'écuyère, un cor en bandoulière, et tenait à la main son fouet et une petite carabine d'arçon.

– Monsieur, lui dit sir Williams en se levant et allant à lui, avant de me nommer, car mon nom, je le crois, ne vous apprendrait rien de ma visite, laissez-moi vous remettre cette lettre du marquis Gontran, votre neveu.

– Vous connaissez Gontran ? dit le chevalier avec vivacité.

– Je suis de ses amis, répondit modestement sir Williams.

– Alors vous êtes ici chez vous, monsieur, s'écria le chevalier avec rondeur, et je crois que nous pouvons remettre à plus tard, après souper par exemple, l'ouverture de cette lettre. Asseyez-vous donc, monsieur ; les amis de mon neveu sont chez eux ici.

Sir Williams s'inclina.

– Jean ! appela le chevalier, un couvert !

Et tandis qu'on lui obéissait, le vieux gentilhomme ajouta :

– Vous ferez un maigre souper ce soir, mon cher hôte, un souper de chasseur...

– Je suis disciple de saint Hubert comme vous, monsieur le chevalier, répondit sir Williams.

– Vous aimez la chasse ?

– Avec passion, chevalier, comme un gentilhomme irlandais ; car, ajouta sir Williams, me voici forcé, puisque vous n'avez point encore ouvert ma lettre d'introduction, de vous décliner mon nom... le baronnet sir Williams...

Le chevalier s'inclina.

– Or, poursuivit le baronnet, mon ami Gontran me recommande précisément à vous, monsieur, comme un disciple passionné de saint Hubert... et qui brûle de faire connaissance avec la vénerie bretonne.

– Mais, s'écria le chevalier joyeux, Gontran est une perle de neveu, en vérité, puisqu'il m'envoie un compagnon de chasse ! Ainsi,

monsieur, vous allez me rester ?...

– Si ce n'est être trop indiscret.

– Allons donc ! c'est moi qui serai l'indiscret en vous faisant partager un gîte aussi médiocre que le mien.

– Monsieur, dit sir Williams, je vous supplie maintenant d'ouvrir la lettre de Gontran.

– À quoi bon ?

– Oh ! j'y tiens, dit sir Williams, qui poursuivait son idée avec une froide ténacité.

– Si vous l'exigez, répondit le chevalier, je n'ai aucune objection à faire.

Et il ouvrit la lettre de Gontran.

Tandis qu'il la parcourait rapidement, sir Williams l'observait et se disait :

– Voilà réellement un bonhomme bien rond et dont je ferai tout ce que je voudrai.

– Comment ! dit le chevalier en se tournant vers lui, sa lecture terminée, vous êtes amoureux, monsieur ?

– Hélas ! soupira le baronnet en baissant les

yeux.

– Mais, s'écria le vieillard, je n'y vois pas le moindre mal, moi, bien au contraire, et je vous trouve bien bon de soupirer.

Et il continua en souriant :

– Voyez-vous, mon cher hôte, je ne vois qu'une chose en fait d'amour : il faut mener les femmes comme l'ennemi, à la façon des conquérants. J'ai été garde du corps, moi, et j'ai eu, tout comme vous, trente ans et la moustache noire... Eh bien ! morbleu ! j'en tirais parti, je vous jure...

Sir Williams se prit à sourire.

– Vous autres Français, dit-il, vous avez l'humeur chevaleresque en amour, cela date des croisades... mais nous, Irlandais...

Ici, le baronnet crut devoir prendre une attitude penchée, méditative et un peu fatale d'un gentleman de la verte Erin, initié à la secte des lakistes, et passant ses jours à rêver sur les ponts en ruines et au bord des étangs.

Ce qui fit que le chevalier de Lacy demeura

persuadé que son jeune visiteur était atteint sérieusement du mal d'amour, et qu'il était nécessaire d'apporter quelque soulagement à sa douleur.

Or, le premier de tous les remèdes à appliquer en pareil cas, c'est de parler de la femme aimée et absente, et de l'orner de toutes les qualités qu'elle a ou qu'elle pourrait avoir.

Le valet de chambre apporta le potage, et M. de Lacy dit au baronnet :

– Voyons, mon cher hôte, mettez-vous à table, et nous allons voir un peu ce qu'il y a à faire pour vous guérir.

Sir Williams eut un assez beau sourire navré, auprès duquel le sourire d'Obermann était un vrai sourire.

– Je suis incurable ! murmura-t-il.

– Bah ! il n'est pas de maux sans remède. À propos, continua le vieux veneur en servant son hôte, savez-vous qu'elle est charmante ?

– Qui ? demanda sir Williams en tressaillant.

– La dame de vos pensées, parbleu !

– Vous la connaissez ?

– Sans l’avoir vue ; mais c’est la petite nièce de la baronne de Kermadec, ma vieille amie ; et je sais qu’elle est ravissante.

Ici, après avoir soupiré encore, sir Williams éprouva le besoin de rougir jusqu’aux oreilles.

– Et, poursuivit le chevalier, je la croyais hier aussi spirituelle que jolie.

– Elle l’est, murmura sir Williams.

– Hum ! dit le chevalier, j’en douterais volontiers, si elle n’est pas folle de vous. Sur l’honneur, mon cher hôte, vous êtes un charmant cavalier.

Sir Williams s’inclina.

– Hélas ! dit-il, elle ne m’aime pas.

– Qu’en savez-vous ?

– Je suis arrivé trop tard.

– Oh ! oh ! la place est occupée ? Eh bien ! il faut l’assiéger, parbleu ! Nous ne sommes pas gens à perdre la tête s’il faut faire un siège ; nous le ferons dans toutes les règles.

Comme le chevalier débitait cette fanfaronnade avec tout le sang-froid d'un vieux brave dont la tête est encore chaude, sous ses cheveux blancs, le piqueur se montra sur le seuil de la salle à manger.

– Madame la baronne de Kermadec, dit-il, a sans doute affaire à M. le chevalier, car voici le petit Jonas qui arrive avec une lettre.

– Faites entrer Jonas, dit le chevalier.

Jonas, qui était venu au manoir, monté sur un cheval de ferme, fit son entrée dans la salle avec la dignité malicieuse d'un page apportant un message d'amour.

Il jeta un regard oblique et moqueur à sir Williams, et tendit sa lettre qu'il avait placée dans le fond de son chapeau à larges bords.

– Je crois qu'il y a une réponse, dit-il.

– Eh bien ! dit le chevalier avant de rompre le cachet de cire rouge portant l'écusson de Kermadec, va-t'en aux offices, fais-toi donner à souper et attends.

Jonas enveloppa sir Williams d'un second

coup d'œil plein d'ironie et s'esquiva.

Alors M. de Lacy ouvrit la lettre de la baronne, cette lettre où la douairière reprochait au chevalier la rareté de ses visites, lui exposait le caractère un peu romanesque de sa nièce et lui demandait d'organiser une chasse qui pût séduire un peu l'imagination d'une jeune fille peu faite à la monotonie de la vie de campagne.

– Voilà qui semblait fait exprès et tombe à merveille ! dit-il en tendant la lettre à sir Williams.

Le baronnet la lut et devina presque mot pour mot, d'après elle, la conversation qui devait avoir eu lieu entre M. de Beaupréau, sa femme et la baronne, après son départ des Genêts.

Et comme la baronne n'en parlait point dans sa lettre, sir Williams jugea inutile d'apprendre au chevalier sa visite aux Genêts et la façon plus que romanesque dont il en était parti.

– Morbleu ! mon cher hôte, dit M. de Lacy, il ne sera pas dit que mon neveu vous aura adressé à moi pour que je vous aide, sans que j'y puisse



parvenir. Cornes de cerf, monsieur, vous serez aimé !

– Monsieur... monsieur, balbutia sir Williams, qui feignit un grand embarras, au nom du ciel, ne me donnez point une espérance dont la non-réalisation me tuerait.

– Voyons, parlons raison, fit le chevalier avec calme, et ne demeurons point dans les nuages. Vous êtes riche ?...

– Trop riche ! fit sir Williams avec un geste de dégoût. Peut-être m'aimerait-elle si j'étais pauvre...

– Bah ! murmura le chevalier en haussant les épaules, les hommes qui n'ont que ce défaut-là, d'être trop riches, rencontrent rarement des répugnances... Donc, vous êtes riche... vous êtes gentilhomme...

Sir Williams s'inclina.

– Et vous êtes assez beau garçon pour tourner la tête à la femme la plus blasée qui soit au monde.

Sir Williams témoigna par un geste de

l'embarras que ces éloges infligeaient à sa modestie.

– Or donc, reprit le chevalier, votre bilan établi, faisons un peu celui de la jeune fille que vous aimez... D'abord, mademoiselle de Beaupréau n'a pas le sou, ou à peu près...

– Qu'importe ! s'écria sir Williams d'un ton chevaleresque.

– À vous, rien, puisque vous l'aimez. Mais, enfin, raison de plus pour que vos deux cent mille livres de rente aient quelque influence sur son esprit.

– Ah ! fit le baronnet avec dédain.

– Tout beau ! mon hôte : la femme la plus désintéressée préférera toujours un château à une chaumière. La chaumière des amoureux, le grenier où l'on est bien à vingt ans, chansons que tout cela !

Sir Williams se tut.

– Je poursuis, dit le chevalier. Donc mademoiselle de Beaupréau n'a pas le sou : voilà qui est convenu. Ensuite elle est d'une noblesse...

douteuse... douteuse est un mot poli. M. de Beaupréau est un petit gentillâtre venu du Comtat, il y a trente ou quarante ans, sans sou ni maille, sans protections, parlant à tout propos d'un sien oncle qui était chanoine, et, je crois, le personnage le plus important de sa famille.

« Dans le Comtat, mon cher, au temps de la domination pontificale, on faisait ériger une ferme en duché, un pigeonnier en marquisat, une prairie en comté, et un simple fossé bordé de deux pommiers en baronnie. Pour six cents livres, on était duc, mais il suffisait de dix écus pour devenir baron.

Sir Williams se prit à sourire. Le gentilhomme breton continua :

– Donc, fortune et noblesse : néant ! Reste une jolie fille dont l'éducation est accomplie et qui a pour mère une sainte ; par conséquent, vous vous mésallierez bien un peu, mais vous aurez épousé la femme que vous aimez... C'est beaucoup !

– Ah ! monsieur, murmura sir Williams, que me dites-vous là ? Un tel rêve... un bonheur si grand...

– Tarare ! dit le chevalier. Si mademoiselle Hermine n'est pas folle de vous avant quinze jours, et si sa famille ne vous vient offrir sa main à deux genoux, je veux y perdre mon nom.

– Monsieur... vous me rendez fou...

– Très bien, l'exaltation est toujours une excellente chose en amour.

Et le chevalier continua froidement :

– Les jeunes filles ont l'esprit romanesque, elles aiment tout ce qui touche au mystère et sort des sentiers battus.

Il est probable que si je vous conduisais vulgairement aux Genêts et que je vous présentasse tout simplement, mademoiselle Hermine, si elle a une amourette en tête, ne ferait pas grande attention à vous. Mais nous voici sur nos gardes, et l'occasion est bonne... nous chasserons demain, mon cher hôte. J'ai mes plans.

Le chevalier sonna.

– Jean, dit-il, envoyez-moi mon piqueur.

Le piqueur arriva et se tint respectueusement

debout devant son maître, sa casquette à la main.

– Maître Pornic, dit le chevalier, que penseriez-vous de ce vieux sanglier que nous avons déjà couru plusieurs fois sans jamais en revoir ?

– Le solitaire du bois Carreau ? dit le piqueur.

– Précisément, il faudra le détourner cette nuit.

– C'est une belle bête, murmura le piqueur avec admiration, qui doit avoir bien près de quinze ans, et peser quatre cents ; c'est une bête de chasse comme le roi n'en a pas.

– Eh bien ! nous la chasserons demain.

– Ce sera dommage de le tirer, poursuivit le piqueur ; mais si monsieur le chevalier veut le forcer, il faut qu'il envoie chercher les chiens de Kerloven, les nôtres sont las.

– J'écrirai au piqueur de madame de Sainte-Luci, dit le chevalier.

– Sans compter que nous en aurons bien une demi-douzaine de décousus.

– Tant pis ! Allez, maître Pornic.

Et le chevalier, congédiant le piqueur, dit à sir Williams :

– Un gentilhomme irlandais est brave, cela va sans dire.

– Je le crois, répondit le baronnet avec calme.

– Courez le moindre danger demain, serrez de près l'animal, et la petite vous aimera, acheva M. de Lacy.

– Je tuerai le sanglier à coups de couteau, répliqua froidement le baronnet.

– Bravo ! Alors elle est à vous.

Le chevalier se leva de table, s'approcha d'un bureau et écrivit la lettre suivante à madame de Kermadec, dont il connaissait depuis longtemps la folle passion pour les romans de chevalerie et tout ce qui pouvait leur ressembler.

« Ma chère voisine,

« Merci d'abord de votre bon souvenir, bien qu'il soit enveloppé de durs reproches ; mais puisque j'ai des torts à réparer, je le veux faire

sans retard.

« Je viens, en effet, de recevoir la visite du baronnet sir Williams, un gentilhomme accompli et grand chasseur, dont j'attendais l'assistance pour attaquer une superbe et terrible bête, un gibier de roi s'il en fut, le plus vieux solitaire de mes bois et qui m'a déjà tué plusieurs chiens.

« Nous l'attaquerons demain au bois Carreau ; il gagnera vraisemblablement le *Vallon des Cyprès* pour aller faire tête au *Carrefour du Diable*, dans vos environs, par conséquent. Si vos hôtes veulent se joindre à nous et se trouver à la croix de pierre du bois Carreau, à dix heures du matin, je présenterai à votre romanesque petite-nièce le plus romanesque fils de la vieille Irlande. Je vous baise les mains et demeure à vos pieds.

« Chevalier de Lacy. »

Le chevalier passa sa lettre à sir Williams.

– Remarquez, dit-il, ce joli assemblage de noms : le *Vallon des Cyprès* et le *Carrefour du Diable*. Voilà déjà de quoi charmer l'esprit d'une

jeune fille éprise de mystère.

Sir Williams soupira et se tut.

Le chevalier fit appeler Jonas.

Jonas reparut, la bouche pleine et le teint enluminé par un verre de cidre.

– Mon bonhomme, lui dit M. de Lacy, tu vas retourner aux Genêts.

– Ce soir ? demanda Jonas avec un air de piteux désappointement.

– Parbleu ! dit le chevalier, est-ce que tu as peur en route, la nuit ?

– Dame ! murmura le petit pâtre, il pourrait bien y avoir des revenants de çà et de là par les traînes.

– Eh bien, tu les prieras de t'accompagner, répliqua le chevalier en riant. Mais, en attendant, remonte sur ton roussin. Il faut que ta maîtresse ait cette lettre ce soir. Voilà pour te donner du courage.

Le chevalier glissa cinq francs dans la main de l'enfant, et le congédia.



— À présent, mon cher hôte, dit-il à sir Williams, je ne vous retiens plus et vous laissez libre d'aller prendre un peu de repos, afin que demain nous puissions chasser gaillardement et avancer vos affaires.

M. de Lacy sonna et donna des ordres pour que son hôte fût conduit à la chambre à coucher qu'on réservait, chez lui, aux étrangers.

— Cependant, dit-il au moment où le baronnet se levait et lui souhaitait le bonsoir, si vous n'êtes pas trop las, je vous montrerais volontiers mes écuries et mon chenil. Vous choisiriez le cheval que vous désirez monter demain.

— Je suis prêt à vous suivre, dit le baronnet.

Et tous deux sortirent.

La cuisine du Manoir faisait vis-à-vis à la salle à manger dont elle était séparée par un vaste vestibule ; la porte était grande ouverte, et sir Williams put apercevoir les domestiques du château rangés et devisant autour de l'âtre.

En entendant les pas du chevalier dans le vestibule, un grand vieillard accroupi au coin du

feu se leva et développa sa longue taille droite encore.

– Tiens, dit le chevalier, le fou est ici ?

– Oui, monsieur le chevalier, répondit un des valets, il a demandé à souper.

Le vieillard que l'on désignait sous le nom du fou s'approcha.

– Bonjour, monseigneur, dit-il au chevalier.

Le chevalier avait un flambeau à la main ; la clarté de ce flambeau tomba d'aplomb sur le visage du vieillard, et à sa vue sir Williams tressaillit.

– C'est un pauvre diable, dit le chevalier se tournant vers son hôte, qui est idiot depuis trente ou quarante ans, et qui pourrait bien être centenaire. Nul ne se souvient dans le pays de l'avoir vu autrement qu'il est. Moi-même, et j'ai la soixantaine, je l'ai toujours connu les cheveux blancs.

– Ah ! dit sir Williams d'un ton de parfaite indifférence.

– On l'appelle Jérôme, poursuivit le

chevalier ; il a été longtemps au service de la comtesse Felipone et de son premier mari, le comte de Kergaz. Ce n'est qu'à la mort de la comtesse Felipone qu'il a quitté Kerloven, et n'y est jamais rentré. Depuis ce jour, il vit un peu comme un vagabond, mendiant et courant tantôt ici et tantôt là. On lui donne souvent l'hospitalité chez moi.

Et le chevalier, cette courte explication donnée, voulut passer outre ; mais la clarté du flambeau, changeant alors de direction, tomba sur le visage de sir Williams, et soudain le fou poussa un cri :

– Tiens ! dit-il, je te reconnais bien, va !

Sir Williams tressaillit encore.

– Oh ! dit le fou, se frappant le front, je ne me souviens pas bien, mais je me souviendrai... je te connais ! tu es un méchant...

Et l'idiot montra le poing au gentleman, qui ressentit au fond de l'âme une vague terreur.

En entendant les paroles du fou, le chevalier se prit à rire et haussa les épaules :

– Ne faites pas attention à ce pauvre diable, dit-il, il est fou et il croit reconnaître tout le monde.

– Oh ! non, non, murmura le vieil idiot avec colère, je suis fou, c'est vrai, mais je le connais...

– Soit, dit le chevalier ; bonsoir, Jérôme !

Et il prit le bras au baronnet et l'emmena. Mais le fou les suivit à distance en grommelant :

– Je le connais... je le connais... il ressemble à son père... C'est un méchant !

– Voilà un drôle plus heureux que moi, dit sir Williams d'un ton léger ; il trouve que je ressemble à mon père, preuve qu'il l'a connu, et il a en cela un avantage sur moi, car j'étais au berceau quand mon père est mort.

Le baronnet prononça ces mots du bout des lèvres, avec un accent de pitié railleuse, mais, au fond, il était tout troublé de l'apostrophe véhémement du vieillard ; on eût dit qu'il avait le pressentiment de quelque sinistre événement.

Ce fut sous le poids de cette bizarre appréhension que le baronnet accompagna son

hôte dans cette visite du chenil et des écuries, que le chevalier avait coutume de faire tous les soirs ; et l'émotion qu'il en éprouvait le suivit jusque dans son lit et le tint éveillé une partie de la nuit.

Sir Williams avait une haute intelligence, et savait fort bien que les grandes catastrophes de la vie arrivent presque toujours par suite d'un événement de mince importance, et que rien n'est plus à craindre que ce qu'on nomme la pierre d'achoppement. Dans cet idiot, sir Williams voyait l'homme qui pouvait, à un moment donné, le forcer à se trahir, à révéler le vieil homme, c'est-à-dire le vicomte Andréa, et cela dans un pays qui avait su le crime du père et les infâmes actions du fils ; car là, comme ailleurs, le jeune roué avait laissé une odieuse réputation de corrupteur.

Cependant, le baronnet n'était pas homme à se laisser longtemps dominer par un sentiment de crainte, et il eut bientôt pris son parti.

– S'il me gêne par trop, pensa-t-il, je m'en débarrasserai.

Et, sur cette réflexion consolante, il

s'endormit, et ne s'éveilla qu'au point du jour, au moment où M. de Lacy entra dans sa chambre.

Le vieux gentilhomme était tout botté et éperonné selon son habitude, bien que le rendez-vous ne fût qu'à dix heures.

– Mon cher hôte, dit-il en entrant, et tandis que sir Williams se frottait encore les yeux et achevait de s'éveiller, je vous demande pardon de vous faire lever si matin ; mais nous avons besoin de partir de très bonne heure, car il m'est venu une bien belle idée.

– Vraiment ? demanda le baronnet.

– Vous allez en juger.

Le chevalier prit un air mystérieux et s'assit.

– Je dors peu, dit-il, c'est de mon âge. Je réfléchis beaucoup la nuit, et, depuis deux heures du matin, je médite la petite mise en scène de votre présentation.

– Très bien ! dit sir Williams. Et quelle est-elle ?

– Voici : nous disions hier, je crois, que le moyen le plus sûr de séduire une jeune fille à

imagination exaltée était de lui apparaître environné d'un certain prestige romanesque, et nous avons déjà trouvé cette chasse au sanglier et cette scène dramatique de l'animal tué à coups de couteau...

– C'est vrai, chevalier, j'y suis tout disposé.

– Eh bien ! moi, poursuivit M. de Lacy, à force de me représenter la scène telle qu'elle doit arriver, j'ai trouvé mieux encore.

– Oh ! oh ! voyons, chevalier.

– Il faut vous dire que le lieu du rendez-vous, le bois Carreau, renferme une sorte de trou formé par d'immenses blocs de roche taillés à pic, quelque chose comme un entonnoir gigantesque renversé.

« On y arrive par un étroit vallon, et on y atteint ensuite une sorte de cul-de-sac à muraille de granit, et où l'on ne trouve d'issue qu'en revenant sur ses pas.

« Or, voici à quoi j'ai songé : nous allons prendre la chasse au rebours ; au lieu d'attaquer la bête à dix heures du matin, nous l'attaquerons

à huit. Elle délogera, gagnera la plaine, et, si nous la menons chaudement, elle reviendra précisément se faire battre dans le bois Carreau d'où elle sera partie. Alors, si les chiens sont bien conduits, et j'ai un excellent piqueur, le sanglier suivra naturellement le vallon, arrivera au cul-de-sac et sera forcé de faire tête.

– Bon, dit sir Williams, mais je crois que ce programme était déjà arrêté hier.

– Avec cette différence, répondit le chevalier, que nous devons attendre dix heures du matin pour chasser, ne découpler qu'en présence de mademoiselle Hermine, et compter sur l'éventualité au lieu de forcer la main au hasard, comme nous allons le faire. Lorsqu'elle arrivera au rendez-vous, nous serons en pleine chasse, on entendra sans doute la voix des chiens dans le cul-de-sac, et le premier soin de mademoiselle Hermine et de ceux qui l'accompagneront sera de courir au bord des rochers qui le dominant, de façon à voir la *mort*. C'est alors, mon cher hôte, que vous pourrez apparaître, votre couteau de chasse à la main.



– Je comprends, chevalier, dit sir Williams, qui sauta sur-le-champ à bas du lit et s’habilla.

Dix minutes après, il était botté, éperonné, suivait M. de Lacy à la salle à manger, où la halte du matin était servie ; puis dans la cour du manoir, où piaffaient déjà leurs chevaux.

Le cheval de sir Williams était une vaillante bête pleine de feu, et, bien qu’il eût fait la veille une longue course, le baronnet avait résolu de le monter ce jour-là de préférence aux chevaux de M. de Lacy. Le chevalier avait dans ses écuries une petite jument limousine très douce, chassant très bien et qu’il montait quelquefois ; le matin même, au point du jour, il l’avait envoyée au Genêts pour Hermine, afin qu’elle fût convenablement montée, car il n’y avait guère chez madame de Kermadec que des chevaux de labour ou de trait.

Au moment où M. de Lacy et sir Williams mettaient le pied à l’étrier, le vieux Jérôme, l’idiot de Kerloven, se montra dans la cour.

Le mendiant avait couché dans la grange, et il se disposait à continuer son chemin, car il allait à

Saint-Malo à peu près tous les deux jours, demandant la charité à toutes les portes et revenant le bissac plein.

Il aperçut Williams.

– Ah ! ah ! dit-il, tu es encore là, toi ?

Le baronnet tressaillit et éprouva un singulier malaise en revoyant le vieillard.

– Ah ! ah ! continua celui-ci, te voilà encore ? On ne te connaît donc pas ici ?

Et Jérôme regarda fixement sir Williams en ajoutant :

– Tu as été à Kerloven... tu es le fils de l'assassin !

Au moment où le vieillard parlait ainsi, M. de Lacy était auprès du baronnet.

– Que chantes-tu donc là, maraud ? s'écria le chevalier en levant sa cravache.

– Je sais ce que je dis, murmura l'idiot.

Et il s'en alla, répétant toujours :

– Je le reconnais bien, moi.

– Mon cher baronnet, dit M. de Lacy, je vous demande humblement pardon des paroles incohérentes de cet homme ; il est fou.

Sir Williams, bien que troublé au fond du cœur, était impassible de visage.

– Il doit être fou, en effet, dit le baronnet. Mon père, que je sache, n'a assassiné personne, et moi, je n'ai jamais été à...

Sir Williams parut chercher le nom qu'avait prononcé l'idiot.

– À Kerloven, dit le chevalier.

– Qu'est-ce que Kerloven ?

– Kerloven est le château du comte Armand de Kergaz.

– Ah ! dit vivement le baronnet, je le connais !

– Vous le connaissez ?

– Oui ; il y a huit jours, je me suis battu avec un homme à qui il servait de témoin. Et maintenant, ajouta sir Williams, maintenant je comprends les paroles du fou... Il paraît que je ressemble à un vaurien, au frère utérin du

comte... au vicomte Andréa.

– Un misérable ! dit froidement le chevalier ; mais je ne l’ai jamais vu de près, et il me serait bien difficile de constater la ressemblance.

– Il paraît qu’elle est frappante, car j’ai été pris pour lui.

– En vérité ! et comment cela ? demanda M. de Lacy étonné.

– Je rentrais un soir chez moi, à Paris ; j’étais en tilbury. Un monsieur me croisa, dans un fiacre ; il me prit pour le vicomte Andréa, me suivit, pénétra violemment chez moi, m’insulta... toujours persuadé que j’étais le vicomte, et malgré mes dénégations les plus formelles.

– Mais, interrompit le chevalier, que lui avait donc fait le vicomte ?

– Je n’en sais rien. Toujours est-il que je fus obligé de lui demander raison, et que le comte de Kergaz, qui lui servit de témoin, constata lui-même cette ressemblance bizarre, tout en reconnaissant que j’avais les cheveux noirs, tandis que le vicomte les avait blonds.

– Et avez-vous tué votre adversaire ?

– Nullement. Je l'ai désarmé.

– Ma foi ! dit le chevalier, c'était là, je le crois, la meilleure preuve que vous puissiez donner de votre non identité avec le vicomte Andréa.

– Ah ça, demanda le baronnet d'un ton naïf, c'est donc un bien grand misérable ?

– Il chasse de race, répondit le chevalier. Son père avait assassiné le colonel de Kergaz pour épouser sa veuve ; puis il avait jeté à la mer, dit-on, le comte de Kergaz actuel, qui fut miraculeusement sauvé. Le fils a séduit et enlevé des filles honnêtes, perdu au jeu, assassiné celui qu'il avait dépouillé, il a fait mourir sa mère de chagrin, que sais-je ?

– Je suis assez marri, dit froidement le baronnet, de ressembler à une pareille canaille, et un tel drôle mériterait au moins le bagne.

– C'est mon avis, répondit le chevalier ; mais, en attendant, mon cher hôte, n'oublions pas que

nous avons, nous aussi, une séduction à exercer  
aujourd'hui à cheval !

## XLV

### *La chasse*

Retournons aux Genêts.

Jonas avait fait diligence la veille.

Moitié par crainte des sorciers, moitié par zèle, il avait si bien talonné son cheval de ferme, que personne n'était encore couché aux Genêts lorsqu'il arriva.

Madame de Kermadec jouait au piquet avec M. de Beaupréau ; Thérèse et sa fille lisaient un chapitre de l'*Imitation* dans un coin du salon.

Jonas entra.

Le drôle était fier d'avoir traversé la bruyère et la traîne sans rencontrer le moindre revenant ; et persuadé que les revenants avaient eu peur, il portait la tête haute et avait les poses d'un vrai page rendant compte à sa châtelaine d'un

important message.

– Approchez ici, Jonas, dit la baronne, et dites moi comment vous avez trouvé M. le chevalier ?

– M. le chevalier était à table, dit l'enfant. Il soupait avec le monsieur, – celui qui doit être le diable.

Un regard sévère de madame de Kermadec fit rentrer la langue de Jonas dans sa gorge, et il tendit silencieusement la lettre du chevalier.

Madame de Kermadec rompit le cachet armorié et lut attentivement. Puis elle tendit la lettre à M. de Beaupréau.

Le chef de bureau manifesta une grande satisfaction.

– C'est cela, dit-il tout bas. C'est à merveille !

– Petite ! appela la baronne en se tournant vers Hermine, qui n'avait pas même pris garde à la triomphante entrée de Jonas.

Hermine s'approcha.

– Monsieur le chevalier de Lacy, mon voisin, dit madame de Kermadec, vous invite, ma belle



mignonne, à assister à une de ses chasses demain. Vous plaî-t-il d'y aller ?

– Comme vous voudrez, ma tante, répondit Hermine avec indifférence.

– Mais certainement, dit M. de Beaupréau, certainement nous irons. Cela me rappellera ma jeunesse et nos chasses du Comtat.

Beaupréau se vantait comme un dentiste. D'abord il n'avait jamais chassé, dans son indigente jeunesse ; ensuite il savait bien que ce pays doré du soleil et battu du mistral, qu'on nomme le comtat Venaissin, est dépourvu de tout gibier, et que les vieillards y racontent, les soirs d'hiver, de fantastiques légendes sur l'unique lièvre qu'on y ait jamais aperçu, il y a plusieurs centaines d'années.

– Le chevalier m'avise, belle mignonne, poursuit madame de Kermadec, de l'envoi qu'il vous fera demain de *Pierrette*, sa petite jument, une bête charmante et docile, qui sera toute fière de vous porter.

Mademoiselle de Beaupréau, comme toutes

les jeunes filles dont l'imagination est un peu exaltée, devait accueillir avec une sorte d'empressement, malgré sa douleur, cette distraction tout aristocratique qui lui était offerte.

Hermine avait appris à monter à cheval ; mais elle n'avait jamais suivi dans le bois, à travers les taillis et les clairières, et sous le dôme verdoyant des grands chênes bretons, une meute ardente, à la poursuite d'un noble animal, et stimulée par les notes éclatantes du cor.

Elle avait souvent ouï parler, sans les voir jamais, de ces mille détails épisodiques, de ces accidents souvent prévus et non évités à dessein, qui remplissent une journée de laisser-courre.

Et malgré cette douleur morne et sombre qui était au fond de son cœur, Hermine tressaillit de joie à la pensée qu'elle verrait tout cela le lendemain, qu'elle se laisserait emporter sous la futaie par un cheval généreux.

— Il paraît, dit la baronne, tandis que l'imagination de sa petite-nièce trottait déjà par monts et par vaux, il paraît que M. de Lacy a un compagnon de chasse, le baronnet sir Williams.

Hermine tressaillit, mais elle ne répondit point.

Seulement, elle rentra chez elle toute pensive, en proie à une sorte d'hallucination fiévreuse.

Hermine aimait toujours Fernand ; mais elle l'aimait, comme on aime les morts, d'un amour sans espoir et sans issue. Fernand, indigne d'elle, était à jamais perdu pour elle. Elle voulait l'oublier, ou du moins essayer de vivre, de vivre pour sa mère qui mourrait de sa propre mort, et lui faire croire qu'elle était guérie, ou, du moins, en voie de guérison.

La jeune fille dort peu ; elle eut comme un pressentiment bizarre que la journée du lendemain serait pour elle féconde en événements, en émotions, et que la présence de cet homme étrange qu'elle avait à peine entrevu pourrait avoir un poids dans sa destinée.

Sa mère, le lendemain matin, la trouva tout éveillée.

La pauvre Thérèse avait passé la nuit à prier avec ferveur, invoquant la protection du ciel pour

son enfant et lui demandant de permettre qu'elle vînt à aimer sir Williams et oubliât l'indigne Fernand. Madame de Beaupréau procéda à la toilette de sa fille avec ces soins, cette attention minutieuse, cette joie qui n'appartiennent qu'aux mères ; elle lui fit revêtir une amazone de drap vert, qui avait appartenu à madame de Kermadec, et que la baronne avait conservée comme un précieux souvenir de sa jeunesse.

Ce vêtement était aussi frais que s'il eût été fait de la veille, et comme la mode varie peu à propos de ces sortes de costume, l'amazone paraissait avoir été faite pour Hermine elle-même, tant elle seyait bien à sa taille élégante et souple. La jeune fille prit le bras de sa mère et descendit dans la cour des Genêts, où piaffait déjà la jolie bête que le galant chevalier mettait au service de la jeune écuyère.

M. de Lacy n'avait point fait les choses à demi ; en envoyant Pierrette à mademoiselle de Beaupréau, il avait également envoyé un de ses chevaux au chef de bureau. M. de Beaupréau était un de ces Gascons de l'est qui prétendent tout

savoir et ne doutent de rien. Il s'étendait avec complaisance sur la chasse et l'équitation, et parlait à chaque instant de son orageuse jeunesse.

Or, M. de Beaupréau n'était pas monté à cheval dix fois en sa vie ; il était incapable de distinguer une bête de sang d'un courtaud, et ses exploits cynégétiques se bornaient à la mort d'un pierrot assassiné, il y avait plus de trente ans, sur la plus haute branche d'un mûrier de grande route.

Aussi il arracha un malin sourire à la vieille baronne de Kermadec qui, de sa croisée, assistait au départ d'Hermine, lorsqu'il se mit pesamment en selle, après avoir failli se croire d'église et monter au remontoir ni plus ni moins qu'un curé, c'est-à-dire du côté droit. Quant à Hermine, elle plaça son pied dans la main de maître Jonas et sauta lestement sur Pierrette.

Pierrette était une charmante pouliche, de la taille d'un cheval arabe, de robe gris pommelée, la tête petite et un peu carrée, le jarret sec, l'œil plein de feu.

Le cheval que M. de Lacy avait envoyé à

M. de Beaupréau était un demi-sang irlandais bai brûlé, avec une étoile au front. Il se nommait *Éclair* et avait couru, avant de devenir cheval de chasse.

Le marquis Gontran de Lacy en avait fait cadeau à son oncle l'année précédente.

Pierrette releva noblement la tête sous le poids de sa belle amazone, et comprit qu'elle serait dignement montée.

Éclair fit un mouvement d'impatience, et parut comprendre la sottise inexpérimentée de son cavalier.

– Mignonne, cria la baronne de Kermadec de sa fenêtre, vous avez réellement fort bel air à cheval. Bien, très bien, ma petite...

Le chef de bureau leva la tête et parut mendier le même compliment.

– Vous, monsieur mon neveu, dit la douairière, vous ressemblez fort à un procureur, et je vous engage à vous bien tenir. Vous n'avez pas l'air très solide.

Le pauvre M. de Beaupréau rougit jusqu'aux

oreilles, et, derrière ses lunettes bleues, ses petits yeux gris flamboyèrent de courroux.

On partit.

Jonas devait servir de guide au père et à la fille, et les conduire au rendez-vous à travers les méandres du bois. Le petit paysan avait pris ses habits des dimanches, sa veste bleue à boutons de cuivre, ses brayes de toile fine, son chapeau à large bord garni d'un ruban de velours.

Mais il avait ôté ses sabots pour courir plus vite, et il détala à travers la bruyère, pieds nus et plus rapide qu'un chevreuil.

Hermine rendit la main à la pouliche, qui prit le galop.

Quant à M. de Beaupréau, qui n'avait jamais enfourché que des bêtes vulgaires, il s'imagina qu'un demi-sang avait besoin de sentir l'éperon.

L'animal, indigné, hennit de douleur et de colère, bondit et se précipita à travers les halliers, semblable à un sanglier blessé.

M. de Beaupréau comprit que ce n'était pas le moment de la fierté ; que mieux valait encore

renoncer à toute prétention équestre et ne point se rompre les reins.

Il se cramponna donc au pommeau de la selle et se laissa emporter à travers le bois, tandis que Jonas prenait un petit sentier qui conduisait directement au rendez-vous.

Hermine le suivait sans prendre garde à la course furieuse de M. de Beaupréau, qui, bientôt, disparut à ses yeux.

Tout à coup, Jonas s'arrêta.

– Les chiens ! dit-il, on entend les chiens !

Hermine prêta l'oreille à son tour, et, en effet, elle entendit, à la distance d'un kilomètre, les aboiements de la meute qui donnait avec un admirable ensemble.

– Ils sont dans le vallon, poursuivit Jonas, qui se reprit à courir ; dans le vallon du bois Carreau !... Hardi ! hardi !

Comme tout paysan d'une contrée où la vénerie est encore en honneur, Jonas sentait son cœur bondir en écoutant les chiens et le son du cor.



Et, pris d'un bel enthousiasme, il se retourna vers Hermine, trottant toujours derrière lui.

– Venez, venez ! dit-il ; nous allons à *la voix des chiens*. Nous verrons la *mort*.

Et Jonas s'élança comme un daim effarouché, et Pierrette fut contrainte de prendre le galop pour suivre le bouillant enfant, que les notes éclatantes d'une fanfare sonnée gaillardement commençaient à électriser.

## XLVI

### *L'hallali*

Il était environ dix heures du matin. C'était une belle matinée d'hiver comme en rêvent les chasseurs.

Le soleil faisait fondre le givre aux branches des arbres, le sol était gelé et retentissait sous le pied des chevaux, l'air était vif, sonore, et permettait de percevoir le moindre bruit à grande distance.

Jonas courait toujours sous la futaie ; le bonhomme avait oublié Hermine, qui continuait à le suivre ; il n'avait plus qu'une préoccupation, qu'une pensée, qu'un désir, qu'un but : assister à l'hallali.

Dans les pays de chasse, quand la trompe résonne, les laboureurs abandonnent leur charrue, les pâtres leurs troupeaux, les vigneronns leur

bêche ou leur serpe pour courir à la voix des chiens.

Courir à la voix des chiens signifie couper au plus court, en ligne droite, à travers bois, à travers champs, et se diriger vers la tête de la meute de façon à voir l'animal.

Pour les tireurs, c'est un moyen plus sûr et plus expéditif de tuer que d'attendre la chasse à ses passages différents et dans les retours forcés et périodiques de la bête courue, qu'on nomme *randonnées*.

Tout cela était nouveau pour Hermine, et cependant l'enthousiasme de Jonas la gagna. La trompe fit battre son cœur, les aboiements de la meute semblèrent lui prédire qu'un grand événement allait s'accomplir.

Elle oublia momentanément ses douleurs, son désespoir de la veille, sa mère, M. de Beaupréau que le bouillant Éclair continuait à emporter, et elle rendit la main à Pierrette frémissante d'ardeur, obéissant à cette fièvre subite que saint Hubert laisse tomber de sa trompe comme un souffle enthousiaste, par les belles journées de

laisser-courre. Elle aussi, elle courait à la voix des chiens et ne suivait plus Jonas, qu'elle avait perdu de vue.

Jonas savait par cœur les bois environnants ; il avait assisté à tant de chasses à courre du chevalier, soit que le vieux gentilhomme suivît à cheval, sonnait de vigoureux *bien-aller*, soit qu'il se contentât d'appuyer, à pied, de la voix une couple de bassets à jambes torses.

Il avait donc une connaissance parfaite du pays, savait qu'une bête lancée en tel endroit venait se faire battre à tel autre, et il n'eut qu'à prêter l'oreille attentivement pour juger que le sanglier chaudement poussé, et presque à vue, remontait le vallon encaissé par les rochers et viendrait faire tête dans le cul-de-sac.

Jonas courut donc tout droit devant lui, et mademoiselle de Beaupréau le suivit.

Le cul-de-sac s'ouvrait comme un entonnoir gigantesque au milieu d'une clairière. Les derniers grands arbres du bois en étaient distants d'environ cent mètres ; et lorsque la jeune amazone atteignit la clairière, elle aperçut Jonas

immobile sur le bord d'un précipice et criant avec enthousiasme :

– Tayaut ! Tayaut ! hardi, mes petits chiens ! hardi !

Hermine poussa sa monture, rejoignit Jonas et s'arrêta à la même place.

Alors un spectacle grandiose et étrange lui apparut.

Le vallon était étroit, encaissé par deux murailles de roches granitiques, et il ne s'agrandissait qu'au cul-de-sac.

Mais là les roches avaient une telle élévation, que l'escalade en était défendue à tout être vivant. Il fallait, pour en sortir, revenir sur ses pas.

Du point culminant où elle se trouvait, la jeune fille pouvait embrasser du regard toute l'étendue du vallon qui descendait jusqu'à la mer, dont on voyait dans le lointain la nappe bleue étinceler au soleil et se confondre avec l'azur du ciel.

De droite et de gauche, l'œil pouvait embrasser les pittoresques accidents de la terre

bretonne, ses coteaux couverts de chênes et de bruyères roses, ses champs de genêts d'or et ses landes grises.

Au fond du vallon, un grand mouvement et un grand bruit se produisaient.

La chasse arrivait.

Ce fut d'abord l'animal que mademoiselle de Beaupréau vit sortir des broussailles et monter au galop vers le cul-de-sac.

Il avait le poil hérissé, l'œil sanglant ; il passait comme un boulet, en droite ligne, coupant avec ses boutoirs les baliveaux et les joncs qui gênaient sa marche.

Puis, derrière lui, à cent pas, arrivait la meute haletante, féroce, hurlant de courroux et si pressée, si bien réunie, qu'on l'eût couverte d'un manteau, bien qu'il y eût au moins dix-huit à vingt têtes.

Puis encore, derrière les chiens, Hermine aperçut un cavalier.

Il montait un cheval noir comme la nuit ; il le maniait avec une hardiesse inouïe, lui faisait

franchir les rochers et les haies, et, la trompe à la bouche, il sonnait un bien-aller retentissant, qui parut plus harmonieux à la jeune fille que la plus gracieuse des mélodies.

Ce cavalier paraissait jeune et plein de feu. Hermine reconnut cet homme étrange entrevu la veille, et à qui, – du moins elle le croyait, – M. de Beaupréau devait la vie.

C'était sir Williams.

Hermine aimait toujours Fernand, et le baronnet lui était aussi indifférent que peut l'être un inconnu.

Pourtant son cœur battit d'une singulière et inexplicable émotion.

Suivant les prévisions de maître Jonas, le sanglier, aveugle et furieux, vint se heurter aux parois des rochers et reconnut qu'il ne pouvait passer outre.

Alors il fit deux fois le tour du cul-de-sac, comme un ours ferait dans une fosse, cherchant une issue et ne la trouvant pas.

Et il prit son parti en brave : il fit tête aux

chiens, qui arrivaient sur lui avec le téméraire et sanglant courage des races vaillantes.

M. de Lacy avait eu raison, la veille, lorsqu'il avait dit à sir Williams que l'animal qu'il chasserait le lendemain était une bête vraiment royale.

C'était un solitaire de la plus haute taille, maigre, allongé, haut sur jambes, d'un brun roussâtre avec une mâchoire énorme et les plus redoutables défenses qu'on pût voir.

L'heure de la fuite, il le comprit, était passée pour lui, et il s'apprêta pour le combat.

Acculé contre les rochers, à demi accroupi et ramassé sur son arrière-train, il attendit, l'œil sanglant et la bouche béante, ses redoutables adversaires.

Les premiers chiens qui arrivèrent furent culbutés, foulés aux pieds, éventrés.

Alors les autres commencèrent à réfléchir, continuant à hurler, cherchant à coiffer l'animal, mais échappant par des bonds rapides à ses redoutables coups de boutoir. Ce fut en ce



moment que sir Williams arriva.

Derrière lui galopait le piqueur de M. de Lacy.

Soit calcul, soit qu'il fût moins bien monté, M. de Lacy était demeuré en arrière et hors de vue.

Hermine, saisie par la grandeur poignante du spectacle, assistait immobile aux préludes de cette lutte terrible, dans laquelle sans doute l'homme allait intervenir.

En effet, sir Williams mit pied à terre, épaula sa carabine et fit feu... mais la balle effleura le sanglier et ne le renversa point.

Alors, jetant sa carabine, sir Williams continua à marcher vers le sanglier, sans autre arme que son couteau de chasse et son fouet.

Le baronnet marchait la tête haute, comme un conquérant ; et son habit de chasse rouge, selon la mode anglaise, le sauvage aspect du lieu, les hurlements des chiens, les sourds grognements du sanglier l'attendant de pied ferme, tout semblait continuer à l'envelopper d'un prestige étrange.

Le cœur d'Hermine battait à se rompre, et

pendant elle ne devinait point encore ce qui allait se passer.

Sir Williams marchait toujours.

Il écarta les chiens qui entouraient le sanglier, et dont quelques-uns déjà étaient décousus, les frappant à grands coups de fouet, et il continua à s'avancer vers l'animal.

Alors Hermine comprit...

Elle comprit que cet homme téméraire jusqu'à la folie allait jouer sa vie pour le plaisir de la jouer...

Et elle frissonna et sentit son sang abandonner ses veines pour refluer violemment à son cœur.

Derrière sir Williams, le piqueur avait embouché sa trompe et sonnait la *mort*. Autour du baronnet, les chiens hurlaient toujours.

Enfin, le sanglier lui-même, devinant qu'il allait avoir à lutter contre un plus noble ennemi, s'était débarrassé des deux chiens les plus acharnés, et, ramassé sur lui-même, comme un chat prêt à bondir, il attendait que sir Williams eût fait deux pas encore pour se ruer sur lui avec

l'aveugle impétuosité de la bête fauve acculée en ses derniers retranchements.

En ce moment, le baronnet, qui cheminait lentement, leva la tête, vit Hermine et la salua, semblable à ces chevaliers du moyen âge qui, avant d'entrer en lice, cherchaient du regard la dame de leurs pensées.

Hermine crut qu'elle allait mourir, et elle se cramponna à sa selle pour ne point tomber.

Jonas battait des mains.

Ce qui se passa alors aux yeux épouvantés de la jeune fille, qui n'avait plus une goutte de sang dans les veines, fut une chose inouïe.

Elle vit sir Williams et le sanglier s'aborder, se confondre en une seule masse... Alors elle ferma les yeux, poussa un cri d'angoisse et se laissa tomber de sa selle, évanouie et mourante, dans les bras de Jonas qui la soutint et l'empêcha de rouler dans le précipice.

En même temps, au cri d'effroi de la jeune fille, un sourd grognement, puis un cri de triomphe répondirent...

Avec une habileté merveilleuse, un sang-froid superbe, une rare intrépidité, sir Williams avait frappé le sanglier au défaut de l'épaule, et y avait enfoncé son couteau de chasse jusqu'à la garde.

Le sanglier était tombé foudroyé, et le vainqueur lui appuyait triomphant son pied sur la gorge, lorsque Hermine s'était évanouie...

\*

Lorsque mademoiselle de Beaupréau revint à elle, elle était couchée sur l'herbe, à quelques pas du théâtre du glorieux exploit de sir Williams.

Trois personnes étaient penchées sur elle : sir Williams, ému et pâle ; le chevalier de Lacy, qui venait d'arriver, et Jonas qui, à genoux, lui jetait au visage de l'eau qu'il était allé puiser à la source voisine dans le creux de sa main. Son évanouissement avait duré vingt minutes environ.

Il est une chose qui touchera toujours profondément le cœur d'une femme, c'est l'émotion que produira le péril qu'elle a couru ou

le mal qu'elle a éprouvé chez l'homme demeuré impassible devant son propre péril, et qui a vu venir la mort en souriant.

Sir Williams avait attaqué l'horrible bête le front haut, l'œil plein de fierté, sans que son cœur battît plus vite, sans qu'un muscle de son visage tressaillît.

Et Hermine, qui avait pu apprécier cette froide et terrible bravoure, retrouvait, en rouvrant les yeux, ce même homme tremblant, pâle, la voix émue, à genoux devant elle et lui demandant pardon de l'avoir si fort épouvantée.

Certes, soit que le baronnet, toujours maître de lui, eût savamment médité son attitude, soit que, en effet, il fût encore sous cette impression nerveuse qui naît du péril, quand le péril vient d'être vaincu, il était comme transfiguré, et beau comme les femmes à la recherche de l'homme qu'elles espèrent, dans leur rêve, rencontrer et aimer. Pâle, l'œil en feu, les narines frémissantes, il passait sa main fine et blanche dans ses longs cheveux noirs.

Sa culotte de daim blanc était maculée par

quelques gouttes du sang de sa victime, et un large accroc fait à son habit témoignait qu'il s'en était fallu de bien peu que les redoutables boutons ne lui eussent fait une grave blessure. Mademoiselle de Beaupréau le regarda avec ce naïf enthousiasme que la femme accordera toujours à un homme brave, et elle éprouva une seconde fois l'influence de cette étrange fascination que sir Williams semblait exercer autour de lui.

– Mademoiselle, murmura le baronnet dont la voix tremblait, pardonnez-moi de vous avoir causé un si grand effroi par ma sottise conduite.

– Monsieur, balbutia-t-elle, c'est le danger que vous avez couru... Mais vous voilà sain et sauf... et...

La jeune fille rougit et n'acheva pas.

– Corbleu ! mon cher hôte, dit le chevalier de Lacy avec expansion, si vous chassez le sanglier souvent ainsi, je vous proclame le roi des veneurs britanniques.

Jonas grommelait tout bas.

– Je disais hier à madame la baronne que c'était le diable... Je soutiens mon idée... Ce ne peut être que lui...

On entendit alors un galop de cheval sous la futaie ; bientôt on vit déboucher dans la clairière M. de Beaupréau, toujours emporté par Éclair, et l'aspect piteux du digne chef de bureau rompit le charme plein d'émotion qui s'était emparé d'Hermine.

En effet, M. de Beaupréau, qui arrivait bride abattue, couché et cramponné sur sa selle, poussait des cris lamentables. Le bouillant Éclair l'avait emporté par monts et par vaux, à travers les haies, les futaies, les broussailles, et il revenait ses vêtements en lambeaux, ayant cessé de songer à maîtriser le fougueux animal, et laissant flotter la bride sur son col. Le hasard seul ramenait Éclair en cet endroit.

Aux cris poussés par le chef de bureau, Jonas se dressa sur ses pieds, laissa échapper un éclat de rire, puis il s'élança à la rencontre du cheval, lui sauta à la bride et l'arrêta net.

Le noble animal hennit de colère sous la main

de l'enfant qui l'avait saisi par les naseaux, se cabra à demi et rejeta son cavalier en arrière.

M. de Beaupréau roula sur l'herbe en jetant un dernier cri de terreur.

Mais il se releva presque aussitôt. Il ne s'était fait aucun mal.

Un éclat de rire du chevalier de Lacy, de sir Williams et d'Hermine elle-même l'accueillit.

– Ah ! mon cher voisin, dit le chevalier, vous n'êtes pas un cavalier consommé.

– Excusez-moi, répondit le Beaupréau encore pâle et tout défait, mais ce cheval a le diable au corps.

– Bah ! il est doux comme un agneau...

– Merci ! il a pris le mors aux dents.

– Vous l'avez donc éperonné ?

– Sans doute.

– Alors, dit le chevalier en riant, je comprends ; vous avez cru avoir affaire à un courtaud ou à un cheval de moulin.

Puis, comme M. de Lacy avait pitié de



L'embarras du bonhomme, à jamais battu dans ses prétentions d'écuyer, il changea de conversation ; et lui montrant le sanglier gisant dans une mare de sang, il lui conta les événements de la chasse.

– Ah ! dit le chef de bureau en regardant le baronnet avec admiration, c'est un beau coup cela, un très beau coup, par la sambleu !

Sir Williams affecta un maintien plein de réserve et de modestie, qui acheva de séduire Hermine.

– Monsieur le chevalier, dit alors Jonas, qui venait d'attacher Éclair à un arbre, madame la baronne m'a donné ce matin une lettre pour vous.

– Voyons, dit M. de Lacy.

Jonas tira de la poche de sa veste le poulet de la baronne.

Le chevalier rompit le sceau armorié, parcourut d'abord la lettre des yeux, puis lut tout haut :

« Mon cher voisin,

« Invitation pour invitation.

« Vous avez prié mon neveu et ma petite-nièce à votre chasse.

« Très bien et merci de la galanterie.

« Permettez-moi, à mon tour, de vous prier à dîner.

« J'espère que vous m'amènerez votre hôte, le baronnet sir Williams ; et, en vous attendant, je vous abandonne mes deux mains.

« Baronne de Kermadec. »

La douairière écrivait au chevalier de Lacy comme elle eût écrit cinquante années plus tôt, quand elle était fille d'honneur, à un abbé de cour ou à un mousquetaire.

Le chevalier regarda sir Williams :

– Eh bien ? lui demanda-t-il d'un air interrogateur.

Sir Williams, à son tour, regarda Hermine.

Hermine rougit et sembla lui dire :

– Acceptez !

– Allons ! dit le chevalier, en route, en ce cas !

Il y a encore loin d'ici aux Genêts, et il est déjà midi passé. La baronne dîne de bonne heure..

Mon cher voisin, ajouta-t-il, je ne vous propose plus de monter Éclair ; mais je vais vous faire donner le cheval de mon piqueur, celui-là est assez lourd pour ne pas prendre le mors aux dents.

Le Beaupréau baissa la tête en homme résigné à sa honte.

Hermine remonta à cheval, et sir Williams lui tendit respectueusement le genou.

Puis, tandis que la jeune fille rassemblait sa bride, le baronnet se pencha à l'oreille du chef de bureau.

– Eh bien ! beau-père ? lui dit-il en souriant.

Le Beaupréau le regarda.

– Trouvez-vous que j'ai joué mon rôle en conscience ?

– Oui, oui, merveilleusement.

– Si votre fille n'avait pas douze millions de dot, croyez-le bien, ajouta le baronnet, je ne me serais pas risqué. J'ai joué ma vie.

– Vous êtes un brave ! murmura le Beaupréau avec enthousiasme.

On se mit en route.

Sir Williams rangea son cheval à côté de la pouliche d'Hermine.

Le chevalier de Lacy chevaucha auprès de M. de Beaupréau.

Le piqueur et les valets couplèrent les chiens, chargèrent le sanglier sur un mulet qui suivait la chasse, et prirent le chemin du Manoir.

Ce fut une course charmante à travers les bois que celle que firent le baronnet et la jeune fille galopant côte à côte. L'âme désolée d'Hermine semblait faire silence en ce moment ; elle écoutait la voix douce et mélancolique de sir Williams, qui lui parlait avec enthousiasme de la verte Erin, sa nébuleuse patrie, cette terre des martyrs qui marchent le front haut sous la persécution et tournent parfois leurs regards vers la France. Le

baronnet disait son horreur de l'Angleterre et de la vie anglaise, l'ennui de sa vie errante, le rêve qu'il avait fait souvent de se fixer en France, d'y chercher une compagne digne de lui et qui sût le comprendre.

Hermine l'écoutait rêveuse, et songeait à Fernand.

À Fernand à jamais perdu.

Et cependant elle l'écoutait.

L'homme qui s'exprime avec tristesse sur son isolement, et semble regretter un bonheur rêvé et irréalisable, inspirera toujours une vive sympathie à une femme, surtout s'il est jeune et beau comme l'était sir Williams.

Et puis, cet homme possédait si bien tous les charmes, toutes les roueries, toutes les ruses infernales de la séduction ; il savait si bien faire vibrer, par un seul mot, la corde muette du cœur des femmes !

Certes, le vicomte Andréa ne s'était point vanté, le jour où, déguisé en don Juan de Marana, il avait mesuré Paris du regard en disant :

– Don Juan n'est pas mort... c'est moi.

Quand ils arrivèrent aux Genêts, Hermine était toute rêveuse, et madame de Beaupréau, qui attendait avec anxiété le retour de son enfant, crut lire sur son visage que sir Williams ne lui était déjà plus indifférent.

Et la pauvre mère tressaillit de joie, et elle enveloppa le baronnet d'un regard ardent de reconnaissance et qui semblait dire :

– Oh ! sauvez, sauvez mon enfant !

En même temps, la vieille baronne de Kermadec donnait sa main à baiser à sir Williams, le mettait à table à côté d'elle et lui disait tout bas :

– Enfin, vous voilà raisonnable et non plus fou comme hier...

– Madame... balbutia-t-il, en feignant un grand embarras.

– Chut ! elle vous aimera...

Le baronnet hocha tristement la tête.

– Fiez-vous-en à moi, dit-elle ; je suis de bon

conseil... je vous prends sous ma protection, et, vertudieu !...

Vertudieu était un innocent juron par lequel la douairière avait coutume de traduire ses résolutions les plus irrévocables.

– Décidément, pensait le baronnet, j'ai pour moi la tante, le père et la mère... si la fille ne m'aime pas sous huit jours, c'est que je serai un niais, indigne de jamais épouser une dot de douze millions !

## XLVII

### *Confidences*

Nous sommes obligés, grâce à la multiplicité de nos personnages et à l'étendue du drame dont nous sommes l'historien, de changer de place souvent et d'abandonner un moment quelques-uns de nos héros pour retourner à ceux que nous avions délaissés momentanément.

Nous avons laissé Jeanne s'éveillant dans le petit castel de Bougival, promenant autour d'elle un regard étonné, cherchant à s'expliquer sa présence en ce lieu inconnu, et découvrant enfin, sur le guéridon placé au milieu de la chambre, cette lettre écrite par sir Williams, non signée comme celle de la veille, et dans laquelle mademoiselle de Balder avait cru reconnaître l'esprit et la main d'Armand de Kergaz ; lettre bizarre, étrange, où aucun fait n'était articulé sans



être enveloppé de réticences sans nombre, où régnait, de la première à la dernière ligne, un ton mystérieux qui devait avoir fatalement une certaine influence sur une imagination de jeune fille.

Le mystère est l'agent le plus actif de l'amour.

Certes, il semble qu'un soupçon aurait dû venir à l'esprit de mademoiselle de Balder, qu'elle aurait pu penser qu'un autre que M. de Kergaz était le *deus ex machina* de cet étrange drame où elle avait le premier rôle.

Mais Jeanne aimait Armand, et pour ceux qui aiment, tout événement paraît avoir pour cause ou pour point de départ l'objet aimé. Ensuite, si excentrique, si bizarre que fût sa conduite, comment n'aurait-elle pas cru que l'auteur de ces deux lettres et M. de Kergaz ne faisaient qu'un, alors que, la veille, elle avait entendu ce dernier chuchoter avec Bastien et prononcer les mots de « mauvaise affaire », faisant ainsi allusion au duel du lendemain ?

Tout cela semblait si naturel, que Jeanne ne douta point un seul instant, et se contenta de

laisser son esprit s'abandonner aux plus bizarres conjectures, sans pour cela soupçonner la non-identité d'Armand et de celui qui lui écrivait. Ensuite, à la pensée que de sa discrétion à elle dépendait peut-être la vie d'Armand, elle se promit de ne point chercher à sonder tous ces mystères, et elle se contenta d'examiner attentivement le lieu où elle se trouvait. Nous l'avons dit, rien de plus coquet, de plus élégamment joli que cette chambre à coucher qu'une fée semblait avoir meublée et décorée pour l'habiter elle-même. Ce n'était peut-être pas, dans son ensemble, assez sévère pour une duchesse de l'austère faubourg Saint-Germain ; ce n'était pas non plus la demeure de l'une de ces folles créatures du monde galant, que l'or de la finance va chercher dans les coulisses des théâtres de vaudeville pour leur construire des palais.

On aurait dit le boudoir d'une de ces femmes que le talent a fait indépendantes en leur donnant le cœur et les hautes aspirations de l'homme, et qui veulent rester femmes dans leur vie privée.

Jeanne, la pauvre fille d'un officier sans fortune, n'avait jamais rêvé de semblables coquetteries, et elle demeura éblouie. Et puis, comme tout cela venait de l'homme aimé, de celui dont elle porterait le nom, elle éprouva une joie d'enfant et sentit son cœur battre de reconnaissance et d'amour ; et puis encore, elle voulut voir jusqu'où s'étendaient ses domaines, c'est-à-dire cette maison qui appartenait déjà à la future comtesse de Kergaz.

Elle ouvrit la première porte qu'elle vit devant elle, et se trouva dans un grand salon dont les murs étaient tendus d'une magnifique tapisserie des Gobelins. Un guéridon placé au milieu supportait des albums, des gravures, un journal de modes, une gazette de femmes. En face de la cheminée était un piano.

Jeanne traversa le salon, dont les portes étaient ouvertes, et se trouva dans un petit vestibule dallé en marbre, aux murs peints à fresques, encombré de caisses de fleurs exotiques et d'arbustes rares.

Dans ce vestibule, couché sur une banquette, un grand laquais chamarré qui dormait s'éveilla

au bruit des pas de la jeune fille, et, se levant, se tint respectueusement devant elle en disant :

– Mademoiselle désire-t-elle sa femme de chambre ?

Et, sans attendre de réponse, le valet appela :

– Mariette ! Mariette !

Une jolie soubrette, comme on n'en voit plus guère qu'à la Comédie française, accourut et salua la jeune fille.

Puis, derrière la soubrette, arrivèrent successivement une femme de charge entre deux âges et un groom. C'était là le domestique mis aux ordres de Jeanne.

– Si mademoiselle veut me suivre dans son cabinet de toilette, dit la jolie camériste qui portait le nom de Mariette, j'habillerai mademoiselle.

Jeanne s'aperçut alors qu'elle était en robe de chambre, dans le costume qu'elle avait la veille en s'endormant, et elle suivit, toujours étonnée et ravie, Mariette qui la conduisit dans un vaste cabinet de toilette, où la jeune fille retrouva toute

sa garde-robe, transportée là comme par enchantement.

– Monsieur le comte, dit Mariette, a dû passer, en retournant à Paris, chez les fournisseurs de mademoiselle, qui viendront dans la journée prendre ses ordres.

Et Mariette se mit en devoir de peigner et de tordre les beaux cheveux noirs de Jeanne qui se laissa faire, rêveuse et toujours éblouie.

Une heure après, mademoiselle de Balder, en négligé du matin, entra dans la salle à manger située au rez-de-chaussée de cette mystérieuse maison, et y trouvait son déjeuner servi.

Jeanne trempa ses lèvres dans une tasse de thé après y avoir émietté un gâteau, et elle lut et relut avidement la mystérieuse lettre de cet homme que les gens qui la servaient appelaient M. le comte.

Mariette la servait à table et lui dit, au moment où elle se leva :

– La campagne n'est pas très agréable à habiter en hiver, et mademoiselle s'ennuiera

peut-être...

Jeanne aurait bien voulu savoir dans quelle campagne elle se trouvait ; mais elle se souvint de la recommandation formelle de la lettre et elle se tut.

– Mais, reprit Mariette, M. le comte a pensé que mademoiselle reverrait avec plaisir une ancienne amie.

– Une amie à moi ? exclama Jeanne avec surprise.

– Une amie de mademoiselle, insista Mariette, qui ouvrit une porte et appela :

– Mademoiselle Cerise !

Et Jeanne, stupéfaite, vit entrer la fleuriste, émue et pâle, qui vint se jeter dans ses bras.

\*

Les deux jeunes filles s'accablèrent de questions d'abord. Comment se retrouvaient-elles ? où étaient-elles ? Ni l'une, ni l'autre ne le

savait. Mais sir Williams avait si bien pris ses précautions, il avait si bien su écrire à l'une et parler à l'autre de périls imaginaires, que toutes deux s'observèrent et ne se firent que des demi-confidences. Une partie de la journée s'écoula pour elles en une douce causerie.

Jeanne confia à Cerise que son cœur avait parlé ; elle lui dit combien elle aimait un inconnu, sans doute l'auteur de ces deux lettres qu'elle avait reçues, le comte Armand de Kergaz.

Cerise lui parla de son amour pour Léon, de son bonheur qui n'était que retardé et qui s'accroîtrait de tout le charme de l'obstacle vaincu, de la difficulté surmontée.

Vers le soir, comme les deux jeunes filles, après s'être longtemps promenées dans le jardin, dont les murs élevés ne permettaient point de voir au dehors, rentraient à la villa, un homme se présenta à Jeanne et la salua avec respect.

C'était Colar.

À la vue de cet inconnu, mademoiselle de Balder éprouva une vague inquiétude ; mais

Cerise la rassura.

– C'est un ami, dit-elle, c'est un serviteur de M. le comte.

– Mademoiselle, dit Colar en s'inclinant devant Jeanne, je suis l'intendant de M. le comte.

– Ah ! fit Jeanne remise de son trouble ; venez-vous de sa part ?

– Oui, mademoiselle.

Et Colar prit un air mystérieux et tendit une lettre à la jeune fille.

Jeanne la prit en tremblant, et son cœur battit bien fort.

C'était encore la même écriture.

Cette lettre venait de lui.

Elle l'ouvrit et lut :

« Jeanne, ma bien-aimée, quand cette lettre vous parviendra, j'aurai déjà mis entre nous une grande distance. Ainsi le veut la fatalité. Mais, rassurez-vous, mon absence ne sera point de longue durée ; quelques jours à peine, et vous me verrez à vos pieds, baisant vos deux mains et



vous demandant à genoux d'accepter mon nom et de faire le bonheur de ma vie. Chaque jour l'homme qui vous portera cette lettre, et qui a toute ma confiance, vous en remettra une autre que je lui ferai parvenir des divers lieux où je m'arrêterai pendant ce voyage que m'imposent de graves et mystérieuses circonstances.

« Cet homme, nommé Colar, est mon ami plus que mon serviteur ; il m'est entièrement dévoué, et il exécutera tous vos ordres avec joie. Soyez reine dans cette maison qui est à vous, et qui n'est peuplée que de mes gens, âmes dévouées à leur maîtresse future, et qui mourraient pour elles avec joie. Je ne vous demande qu'une seule chose, Jeanne, ma bien-aimée, mais je vous la demande à genoux, au nom de l'amour que j'ai pour vous, au nom de notre bonheur à venir : n'essayez point de sortir de la villa ou du moins du jardin, ne demandez point où vous êtes... Ceci est un mystère que je vous expliquerai plus tard.

« Adieu... à demain. Mon corps s'éloigne, chère femme adorée ; mais mon cœur est resté près de vous. »

Cette fois, la lettre était signée d'un A.

Il y avait progrès.

– Mademoiselle, dit Colar, lorsque Jeanne eut terminé la lecture de cette lettre, si vous désirez répondre à M. le comte, je lui ferai parvenir votre missive.

Jeanne rougit.

– Je verrai, dit-elle d'une voix émue.

Et, en effet, que pouvait-elle, qu'allait-elle répondre ?

Se plaindrait-elle de cet espèce d'enlèvement ?

Lui avouerait-elle qu'elle l'aimait ?

Elle regarda Cerise, comme si elle eût voulu lui demander conseil.

Cerise comprit et dit à Colar :

– Mademoiselle écrira demain à M. le comte.

Colar s'inclina.

– Je reviendrai demain, dit-il, et si mademoiselle veut faire venir de Paris quelque chose...

– Je n'ai besoin de rien, merci.

Une cloche qui sonnait le dîner se fit entendre.

Le lieutenant de sir Williams salua de nouveau la jeune fille et s'en alla. Mais au lieu de sortir par la grande grille de la villa, il gagna le pavillon où était encore la veuve Fipart, bien que sir Williams eût feint, le matin, de la chasser.

– La mère, lui dit-il, le capitaine a réfléchi. Il vaut mieux que tu ne restes pas ici. Tu as maltraité Cerise, et si les deux petites te rencontrent, elles finiront par avoir des soupçons.

– C'est bon, dit la cabaretière de Bougival, on s'en ira.

– Tous les matins, poursuivit Colar, tu donneras une *manne* à Rocambole, et tu lui recommanderas d'avoir, s'il le peut, un air bien honnête.

– Oh ! dit la veuve Fipart avec orgueil, c'est mon élève, et, quand il le veut, il ressemble à un petit saint.

– Et tu l'enverras ici porter du poisson.

– Suffit, on l'enverra.

– Rocambole, qui est fin comme une mouche, donnera son coup d’œil et veillera au grain mieux que toi ; car je ne me fie qu’à moitié à tout notre monde. – Si le vrai comte venait à flâner par ici...

Colar désignait Armand par ce mot de *vrai* comte.

La veuve Fipart redescendit à Bougival en compagnie de Colar, qui retourna à Paris, où il avait mission d’observer et de surveiller les actes de M. de Kergaz.

Le lendemain, il retourna à la villa.

Sir Williams lui avait écrit d’Orléans et envoyé une seconde lettre pour Jeanne. Cette lettre, plus tendre et plus brûlante encore que la précédente, acheva de jeter le trouble dans le cœur de la jeune fille. Le faux comte de Kergaz avait, cette fois, écrit au bas tout au long le nom d’Armand. C’était donc bien lui.

– Mademoiselle, demanda Colar, ne répondra-t-elle point à M. le comte ?

À cette question, le cœur de Jeanne battit à rompre sa poitrine ; ses joues s’empourprèrent ;

elle hésita encore...

– Ah ! murmura Colar, je vois d'ici M. le comte ouvrant ma lettre et trouvant, sous le même pli, quelques lignes de mademoiselle. Cher et bon maître, quelle joie !

Jeanne n'y tint plus, à la pensée qu'il serait heureux si elle lui répondait.

Elle prit la plume et écrivit :

« Monsieur, bien que votre conduite me paraisse étrange, bien qu'il soit inouï qu'on fasse les gens prisonniers pour leur prouver quelque affection, je veux bien ne vous point juger trop sévèrement et attendre votre retour pour avoir l'explication de tous ces mystères. D'ici là je suivrai vos conseils et garderai la réserve que vous me demandez. »

Malgré la froideur de cette lettre, on devinait que l'âme tout entière de la jeune fille avait dû passer par sa plume, et les caractères tremblés, la signature presque illisible attestaient son émotion.

Mais Jeanne était fille de noble race ; elle savait bien que la première vertu de la femme est

la réserve, et la conduite mystérieuse de sir Williams ne méritait pas de plus tendres expressions. Cependant, au-dessous de son nom, elle écrivit un mot :

« Revenez ! »

Ce post-scriptum laconique résumait la pensée tout entière de la lettre et en atténuait la sécheresse.

Colar s'en alla.

Le lendemain il revint, apportant encore une lettre du faux comte de Kergaz.

Comme les précédentes, elle avait un parfum de chaste honnêteté, d'amour ardent qui continua à opérer de profonds ravages dans l'âme de mademoiselle de Balder.

Les jeunes filles se laisseront toujours séduire par des lettres.

Pourtant Jeanne ne crut point devoir répondre.

Mais chaque heure qui s'écoulait rivait par un lien de plus le cœur de la pauvre enfant à cet amour dont elle croyait envelopper Armand.

Et les jours passaient.

Et Jeanne oubliait Gertrude, dont cependant le faux Armand parlait toujours dans ses lettres comme l'accompagnant, — lettres qui n'étaient jamais datées, et lui arrivaient, elle ne savait d'où, par l'entremise de Colar.

Elle attendait avec impatience le retour de celui qu'elle aimait, comme Cerise attendait Léon.

Et ni l'une ni l'autre ne songeaient à quitter la villa. Cependant un jour, Colar ne vint point. Jeanne attendit en vain la lettre bien-aimée qui était devenue la nourriture de son âme.

La lettre ne vint pas. Le lendemain, Colar ne parut point encore.

Le lieutenant de sir Williams avait, pour motiver son absence, la meilleure de toutes les raisons : il était mort.

On se souvient de la fin tragique de Colar dans le cabaret de la veuve Fipart.

Colar était mort sans prononcer un mot qui pût éclairer Rocambole sur la marche à suivre vis-à-

vis de Jeanne et de Cerise. Trois jours, puis un quatrième s'écoulèrent. Jeanne ne recevait plus de lettres de son mystérieux correspondant, et cependant rien n'était changé à la villa.

Les domestiques continuaient à la servir, la grille du parc à demeurer fermée ; Mariette parlait de M. le comte chaque fois qu'elle coiffait ou habillait sa maîtresse.

Mais Jeanne ne voyait plus Colar, et ne recevait plus de lettres.

Elle interrogea les domestiques sur le sort du messenger ; les domestiques ne savaient rien dire ou ne voulaient rien dire, et répondaient invariablement :

– L'intendant de M. le comte est peut-être en voyage.

Alors Jeanne se mit en tête les plus noires idées ; elle se souvint que, dans la première lettre trouvée sur le guéridon, celui qu'elle croyait être Armand de Kergaz disait qu'il allait courir de grands périls...

Jeanne eut le vertige à ce souvenir ; elle se dit



que peut-être son Armand bien-aimé était mort...

Puis l'espoir vint faire place à ce doute cruel, à cette épouvantable anxiété ; elle pensa que, puisqu'il n'écrivait plus, c'est qu'il allait revenir.

Le quatrième jour cependant, comme Jeanne s'éveillait et disait bonjour à Cerise qui couchait dans un cabinet voisin de sa chambre et dont la porte restait ouverte durant la nuit, elle aperçut un paquet de lettres sur le guéridon.

Jeanne ne fit qu'un saut de son lit au guéridon, et poussa un cri de joie.

Il y avait là quatre lettres, autant de lettres que de jours écoulés...

Et elle les reconnut et en brisa le cachet avec une émotion violente.

Armand n'était donc pas mort !

Il lui annonçait son retour prochain ; il allait arriver... Elle pouvait le voir au premier moment.

C'était du moins ce que disait sa dernière lettre.

– Cerise ! Cerise ! s'écria Jeanne folle de joie,

il est vivant, il va revenir !

Et Cerise qui, depuis trois jours, essuyait les larmes de la pauvre Jeanne, Cerise accourut toute joyeuse et l'embrassa avec effusion.

Alors Jeanne voulut savoir qui avait apporté ces lettres et les avait déposées sur le guéridon durant son sommeil.

Elle sonna, Mariette parut.

– Colar est donc venu ? demanda-t-elle.

– Non, madame.

– Qui donc, alors ?... fit Jeanne surprise et montrant les lettres.

– Mademoiselle, répondit la camériste, c'est Rocambole.

– Qu'est-ce que Rocambole ? demanda Jeanne, qui jamais n'avait entendu prononcer ce nom.

– C'est le petit marchand de poisson.

– Il a donc vu Colar ?

– Je ne sais pas.

Mariette ne savait pas, en effet.

La vérité était que, depuis trois jours, maître Rocamboles s'était métamorphosé aux yeux des gens de la villa, et il nous faut expliquer cette métamorphose avant d'aller plus loin.

## XLVIII

### *Le génie de Rocambole*

Le fils adoptif de la veuve Fipart, maître Rocambole, avait été plus fort que ne l'eût été Colar lui-même, le soir où celui-ci mourut frappé par le comte de Kergaz.

Cet enfant de seize ans, qui pouvait se laisser éblouir par la promesse d'une somme aussi importante que cinquante louis, ne perdit point la tête un seul instant et se fit le raisonnement suivant, qui n'était pas dépourvu de logique :

– Il est évident que si le comte donne mille francs pour savoir où sont les petites, le capitaine en donnerait le double et le triple pour qu'il ne le sût pas. Or, le comte est un homme de bien et le capitaine, un luron ; entre le bien et le mal, Rocambole n'a jamais hésité. Donc, hurra pour le capitaine !... Je vais rouler le philanthrope.

C'était pour obéir à ce programme que maître Rocambole avait entraîné le comte, Guignon et Léon Rolland sur la passerelle de la machine pour les conduire de là dans l'île de Croissy, où, disait-il, les deux femmes étaient prisonnières.

On sait ce qui arriva :

Rocambole, lesté et fort, donna un croc-en-jambe à Guignon pris à l'improviste, le précipita dans l'eau et y tomba avec lui.

Guignon ne savait pas nager, et il était dans sa destinée de ne pas avoir la moindre chance, comme l'avait judicieusement observé Rocambole.

Il jeta un cri en tombant à l'eau, essaya de se débattre à la surface, disparut, et, entraîné par le courant, le pauvre ouvrier alla trouver la mort sous les rouages de la monstrueuse machine. Rocambole, au contraire, était cet enfant de Paris par excellence, qui est adroit à tous les exercices sans avoir jamais rien appris : s'improvise cavalier en huit jours, fait des armes d'instinct, tire le fusil et le pistolet, et nage comme un poisson à la troisième *pleine eau* qu'il fait du

haut d'un pont du canal ou de la Seine.

Rocamboles se jeta donc à la rivière avec le sang-froid qu'il eût mis à plonger dans un établissement de bains au pont Neuf ou au pont Louis-Philippe.

– Hum ! murmura-t-il en sentant le contact de l'eau glacée, car on était alors en plein mois de janvier, elle est un peu fraîche, et ce bain froid est risqué pour la saison... Bah !

Et ce dernier mot prononcé à la surface de l'eau, Rocamboles ferma la bouche, enfonça la tête, plongea l'espace de cinquante brasses pour se mettre à tout hasard, à l'abri d'une balle que le comte aurait pu diriger sur lui, guidé par le bruit de sa chute ; puis il revint respirer, plongea encore, respira de nouveau, et finit par nager entre deux eaux, de façon à ne faire aucun bruit.

La nuit était noire et on n'y pouvait voir à vingt pas.

Rocamboles, tout en nageant vigoureusement, prêtait l'oreille, et, servi en cela par le vent, qui soufflait de l'est à l'ouest, il put entendre les

paroles irritées du comte et de Léon Rolland, appelant en vain Guignon dont la mort avait été instantanée.

– Sont-ils vexés ! pensa Rocambole, ravi de lui-même et se mettant sur le dos pour faire la planche et ne point user ses forces.

Quand il fut assez loin de la machine pour ne plus craindre une balle, le vaurien jugea convenable de se reposer.

– Échouons-nous, se dit-il en gagnant la berge opposée à la route de Bougival à Port-Marly.

Il se coucha dans l’herbe, entre deux tas de bois coupé, amoncelé et destiné à être transporté par eau ; et tout grelottant il se déshabilla, préférant encore être nu que vêtu d’habits mouillés.

Une fois déshabillé, Rocambole se roula dans le sable et s’y enterra à moitié :

– Voilà, pensa-t-il, un drôle de paletot pour attendre le jour, mais cela vaut encore mieux que rien. S’il pouvait passer une péniche...

Rocambole exprimait ce vœu, parce qu’il

connaissait les habitudes de ces sortes d'embarcations qui sillonnent le fleuve nuit et jour de leur sourd et lent sillage.

Deux hommes, trois au plus, les conduisent et vivent éternellement à bord.

Ils ont toujours du feu, quelque chose à manger, et ils accueillent assez complaisamment les canotiers et les pêcheurs qui montent à leur bord.

Or précisément, en prêtant l'oreille, Rocambole, qui n'entendait plus la voix d'Armand et de Léon, distingua tout à coup le craquement monotone d'un gouvernail pesamment manœuvré, et bientôt il vit se détacher au milieu des ténèbres une masse plus noire encore qu'éclairait un point lumineux.

C'était une péniche vide de son chargement et que deux hommes conduisaient à la dérive, sans le secours des chevaux qui, en remontant le cours du fleuve, remorquent les embarcations.

Le point lumineux n'était autre qu'une lanterne suspendue à l'avant.



– Ohé ! de la barque ! cria le vaurien.

– Oh ! répondit-on à bord de la péniche.

Rocamboles s'arracha à son linceul de sable, se rhabilla en trois secondes, se rejeta bravement à l'eau, se laissa dériver de quelques brasses au-dessous de l'embarcation, l'aborda par le travers et se suspendit à la corde à nœuds qui pendait en guise d'échelle.

Puis là, bien qu'il fût parfaitement reposé et n'eût rien perdu de son agilité et de sa vigueur, il feignit une grande fatigue et se hissa à bord en gémissant. Le patron de la péniche, qui tenait la barre en ce moment, fut fort étonné, par le froid de la nuit, de voir un homme sortir de l'eau habillé et tout grelottant.

– Ah ! mon Dieu, murmura Rocamboles d'une voix lamentable, quel malheur !...

Les deux mariniers qui montaient la péniche, reconnaissant qu'ils avaient affaire à un enfant qui paraissait exténué de besoin, de fatigue et de froid, commencèrent par lui donner des soins, le firent changer de vêtements, et lui donnèrent

quelques gorgées d'eau-de-vie.

Une fois restauré, Rocambole descendit dans la cabine, où il y avait du feu, et s'y coucha à côté du patron, qui avait cédé la barre à son second.

Le vaurien raconta alors au patron qu'il était tombé à l'eau en longeant le bord de la rivière, et que, vaincu par le courant, il lui avait été impossible de regagner la berge.

Il ajoutait qu'il allait précisément à Saint-Germain lorsque cet accident lui était arrivé.

Or, comme l'accident dont il prétendait avoir été victime paraissait s'expliquer par l'opacité de la nuit, et que, d'ailleurs, Rocambole avouait qu'il était un peu *bu*, selon l'expression populaire, lorsque cela lui était arrivé, le patron de la péniche ajouta foi entière à ses paroles.

Rocambole fit sécher ses habits, se garda bien de lui montrer la bourse que lui avait jetée M. de Kergaz et qui renfermait vingt-cinq louis, et, vers minuit, la péniche le déposa au Pecq, sous Saint-Germain.

Rocambole avait jugé prudent de ne point

retourner à Bougival sur-le-champ.

Il passa le reste de la nuit dans un cabaret dont il connaissait le maître, et qu'il éveilla en heurtant à la porte ; puis, au point du jour, il se remit en marche, décidé à aller flâner aux alentours de la maison où Colar avait été tué.

— Il est probable, se disait-il en arpentant la route de Port-Marly, que le comte sera retourné au cabaret, qu'il n'y aura plus trouvé *maman*, et que, comme après tout il a tué Colar, il aura filé sans redemander son reste.

Ce raisonnement était plein de justesse et se trouva pleinement confirmé par l'événement.

Rocamboles trouva la chaussée déserte à cette heure matinale, la porte du cabaret entrouverte et le cabaret vide. La veuve Fipart avait jugé prudent de *filer*, comme disait Rocamboles ; et elle était montée au pavillon du parc, dans la villa où se trouvaient Jeanne et Cerise.

Rocamboles monta au premier étage, où était toujours le cadavre de Colar, noyé dans une mare de sang.

– Voilà le plus *embêtant*, se dit-il. Le comte a filé, il ne reviendra pas tout de suite ; mais la première personne qui va venir ici va voir couler ce sang à travers le plancher, elle criera à l'assassin... et nous serons propres !... Il faut faire disparaître le *bourgeois* (c'était le nom que Rocambole et la veuve Fipart donnaient à Colar). Pauvre vieux ! murmura-t-il en soulevant le cadavre avec précautions pour ne se point ensanglanter, tu n'as pas plus de chance que Guignon ! Sans compter que tu n'auras pas le moindre curé à ton enterrement et que nous te priverons du cimetière.

Comme il terminait cette oraison funèbre, Rocambole entendit un bruit de pas au rez-de-chaussée.

Il tressaillit, crut qu'il allait avoir affaire à Armand ou à quelqu'un des siens, et, à tout hasard, il s'arma du couteau que la veille, Guignon lui avait appuyé sur la gorge et qui était demeuré à terre.

Mais une voix bien connue se fit entendre :

– Hé ! Rocambole ! appelait-elle.

– Bon ! dit l'enfant, as pas peur, c'est Nicolo !

C'était en effet le saltimbanque qui, après avoir erré toute la nuit à travers champs, avait un peu calmé sa terreur vers le matin, et se hasardait à revenir savoir ce qui s'était passé après sa fuite.

– Montez, papa, montez, cria Rocambole à l'illégitime époux de la veuve Fipart, par ici, on a besoin de vous.

Nicolo monta et s'arrêta tout frémissant encore sur le seuil du cabinet jaune.

Le facétieux Rocambole avait mis le cadavre de Colar sur son séant et l'avait adossé à la muraille.

– Flambé ! dit le vaurien en le désignant du doigt à Nicolo.

– Et la mère ? demanda le saltimbanque avec tout l'intérêt d'un amant épris, inquiet sur le sort de l'objet aimé.

– *Esbignée !* répondit Rocambole.

Puis il ajouta vivement.

– Allons, papa, faut pas flâner à demander un

tas de choses ; je vous conterai cela plus tard. Il faut d'abord cacher M. feu Colar. Ça ne peut pas le chagriner et ça nous rendra grand service.

– Mais, dit Nicolo, ce n'est pas nous qui l'avons tué, après tout... et la *rousse* ne peut pas nous accuser de cet *assassin*.

Rocamboles, qui avait retrouvé son sang-froid moqueur, haussa les épaules et regarda dédaigneusement le saltimbanque.

– Papa, dit-il, vous n'êtes point l'auteur de mes jours, et, entre nous, je ne le regrette pas.

– Plaît-il ? fit Nicolo surpris de l'apostrophe.

– Vous êtes bête comme un saltimbanque que vous êtes, poursuivit Rocamboles complétant ainsi sa pensée ; vous avez de l'esprit dans les jambes, mais pas dans la tête.

– Insolent ! dit Nicolo, habitué cependant aux impertinences de l'enfant.

– Supposez donc, continua Rocamboles, que la *rousse* vienne ici. On commence par nous mettre à l'ombre, vous et moi, et le *curieux* fouille ses petites notes et ses paperasses, puis il reconnaît

que papa Nicolo a habité un port de mer d'où il est parti avec un passeport sur papier jaune et la marque d'un anneau à la cheville ; ce qui fait qu'il est en rupture de ban.

– Diable ! murmura Nicolo, je n'y songeais pas.

– Quant à moi, reprit Rocambole, comme je me suis échappé du pensionnat où m'avait logé la *correctionnelle* pour y attendre ma majorité, on me repincera tout de bon.

– Tu as raison, dit Nicolo ; mais où le mettre, ton monsieur Colar ?

– S'il était nuit, je vous dirais : nous allons l'enterrer dans le jardin ; mais, vu qu'il est jour, il vaut mieux le descendre à la cave. Nous avons une vieille futaille vide, on la défoncera d'un côté, et puis on rebouchera le trou où on posera le côté défoncé contre la muraille.

Nicolo et Rocambole s'emparèrent alors du cadavre ; l'un le prit sous les bras, l'autre par les pieds, et ils le descendirent ainsi à la cave, où Rocambole, toujours maître de lui, défonça la

futaille vide.

Feu Colar, comme disait le spirituel vaurien, fut placé dans cette bière improvisée, puis la futaille fut tournée contre le mur ; après quoi les deux bandits s'occupèrent de faire disparaître tout indice du meurtre.

Le sang qui couvrait le parquet du cabinet jaune et coulait à travers le plancher fut lavé à grande eau, et, en moins de vingt minutes, il n'en resta aucune trace.

Les verres brisés furent jetés dans la cour, les meubles remis en place ; et lorsque tout fut terminé, Rocambole se versa une rasade d'eau-de-vie, bourra une pipe qu'il avait toujours dans sa poche, s'assit sur un escabeau et regarda fièrement le saltimbanque :

– À présent, papa, dit-il, si vous le voulez bien, nous allons causer un peu.

– Causer de quoi ? demanda l'acrobate dont l'intelligence n'était pas le côté saillant.

– Parbleu ! dit Rocambole avec humeur, ce ne sera pas de politique ; d'abord, je n'ai pas



d'opinion, moi.

Nicolo se prit à rire.

– Nous voici à l'abri de la *rousse*, reprit le vaurien, et il est évident que môssieu le comte qui a tué feu Colar ne s'en vantera pas ; mais comme il tient à savoir où sont les petites...

– Il ne le sait donc pas ?

– Tiens ! dit Rocambole, qui le lui aurait dit ? Le serrurier ne le savait pas, et maman et moi nous ne sommes pas des enfants.

Alors le fils adoptif de la veuve Fipart raconta succinctement à Nicolo sa belle conduite de la nuit, et le saltimbanque émerveillé s'écria :

– Décidément, tu as une fière *sorbonne*, petit !

Rocambole affecta un maintien modeste en écoutant ce compliment.

– Mais, poursuivit-il, si nous sommes *parés* vis-à-vis de la *rousse*, nous ne le sommes pas vis-à-vis du comte, et il ne fera pas bon ici désormais. Il m'est donc avis que le meilleur est de filer, vous et maman à Paris, et moi à Port-Marly, où le père Maurice me logera.

Le père Maurice dont parlait Rocamboïe était un pêcheur tenant un cabaret presque aussi mal famé que celui de la veuve Fipart.

Le père Maurice et l'objet aimé de Nicolo avaient eu ensemble plus d'une ténébreuse affaire étrangère au commerce des liquides ; Rocamboïe pouvait donc compter sur lui, comme le père Maurice aurait compté lui-même sur la veuve et son fils adoptif, dans l'occasion.

– Tu as raison, dit Nicolo, approuvant le conseil de l'enfant. Mais, ajouta-t-il, qu'allons-nous faire maintenant par rapport au capitaine qui est absent ? Lâcherons-nous les petites ? Colar étant mort, je ne sais plus que faire, moi.

– Moi, je le sais, dit Rocamboïe, et je vais me mettre à la hauteur des événements. As pas peur ! c'est moi qui remplace feu Colar.

Le vaurien se versa un second verre d'eau-de-vie, bourra et alluma une seconde pipe, puis il se leva :

– Allons, dit-il, filons ! il s'en va sur huit heures.

Ils sortirent.

Rocamboles prit un morceau de charbon dans la cheminée et écrivit sur la porte qu'il ferma à double tour :

*Fermé pour cause de faillite.*

Nicolo monta à la villa et emmena la veuve Fipart à Paris.

Rocamboles gagna Port-Marly.

Le lendemain, de grand matin, il se présenta à la villa.

Il portait, comme les jours précédents, une manne de poisson sur la tête ; mais le drôle n'avait plus cette attitude humble et modeste des jours précédents ; il portait la tête haute, sifflotait d'un air insolent, et il rassembla les domestiques de la villa.

— Ça, leur dit-il, M. Colar est parti rejoindre le patron, et c'est moi qui le remplace ; il vous ordonne de m'obéir comme à lui-même.

Rocamboles parlait avec tant d'assurance, que personne, à la villa, ne songea une minute qu'il prenait sous son bonnet ce ton impérieux et cette

attitude omnipotente.

On le crut sur parole.

Transformé en maître de sa propre autorité, Rocambole donna des ordres, recommanda qu'on obéît toujours aussi respectueusement à Jeanne, à moins qu'il ne lui prît fantaisie de vouloir s'échapper, et annonça qu'il reviendrait le lendemain.

Il revint en effet et questionna Mariette.

– Mademoiselle est triste, dit la soubrette.

– Ah ! fit Rocambole, est-ce qu'elle trouve la cage étroite ?

– Non, elle s'ennuie après M. le comte.

– Bon ! dit Rocambole, qui possédait par la veuve Fipart les secrets de sir Williams ; il paraît que ça mord, l'amour...

– Et puis, M. le comte ne lui a pas écrit.

– Il lui écrira, répondit le vaurien.

Le fils adoptif de la veuve Fipart songea alors que sir Williams devait écrire à Jeanne par l'intermédiaire de Colar, et que, celui-ci étant

mort, les lettres du capitaine demeuraient sans doute closes à l'hôtel de la rue Beaujon. Ce fut pour lui un trait de lumière. Il courut à Paris, dit au valet de chambre, qui, lui aussi, ne savait ce qu'était devenu Colar, que ce dernier, retenu à Bougival, le chargeait de venir chercher ses lettres.

Le valet de chambre les remit sans difficulté, et crut ce que Rocambole lui disait.

Ce qui fit que, le lendemain matin, M. Rocambole, comme l'appelait déjà Mariette, remit à la soubrette les lettres de sir Williams, après avoir déchiré la première enveloppe qui portait le timbre de la poste, et lui avoir recommandé de les placer sur la table, afin que sa maîtresse les trouvât à son réveil.

\*

Voilà donc où en étaient les choses, lorsque Jeanne apprit par la dernière lettre de sir Williams son prochain retour.

Sous le poids d'un vague pressentiment, mademoiselle de Balder se prit à penser qu'en effet celui qu'elle attendait pourrait bien arriver le jour même.

Et, pour la première fois de sa vie, la jeune fille fut coquette et mit une recherche extrême à sa toilette.

Elle voulait lui paraître belle.

Une partie de la journée se passa.

Au moindre bruit qui se faisait au dehors, Jeanne tressaillait et courait à la croisée ; les heures lui semblaient couler avec une désespérante lenteur ; elle allait et venait par la villa, anxieuse, le cœur palpitant.

Enfin, vers le soir, au coucher du soleil, le bruit d'une voiture roulant sur le sable de la grande allée se fit entendre.

Jeanne devint toute pâle, et sentit tout son sang affluer à son cœur... Elle voulut se lever, courir à la rencontre de celui qu'elle attendait...

Ses forces la trahirent, et elle ne put quitter son siège.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et Mariette, paraissant sur le seuil, annonça :

– M. le comte Armand de Kergaz !

Jeanne jeta un cri étouffé, et crut qu'elle allait mourir !

## XLIX

### *Les silhouettes*

Faisons un pas en arrière.

Tandis que Rocamboles se jetait à la nage et échappait ainsi à la poursuite d'Armand de Kergaz et de Léon Rolland, ceux-ci, on s'en souvient, rebroussaient chemin et couraient au cabaret où ils avaient laissé la veuve Fipart évanouie, mais qui avait disparu. Ils fouillèrent la maison, le jardin, les environs.

– Personne ! dit Armand.

– Mais ce cadavre, demanda Léon, qu'en ferons-nous ?

– Rien, répondit Armand.

– Mais il faut faire une déclaration...

– C'est inutile.



Léon ouvrit de grands yeux.

– Mon cher ami, dit le comte, à coup sûr, ce ne sont pas ces gens-là qui iront chez le commissaire de police pour le prévenir qu'un meurtre a été commis. Par conséquent, mon avis est qu'il faut laisser les choses telles qu'elles sont et nous en aller.

Léon comprit que M. de Kergaz avait raison.

– Seulement, reprit le comte, comme il est évident que ces gens-là savent où sont Jeanne et Cerise, il faudra établir une sorte de souricière aux environs, et, quand nous les tiendrons, il faudra bien qu'ils disent la vérité.

– Pauvre Guignon ! murmurait l'honnête ouvrier en pleurant, c'est moi qui ai causé sa mort...

– Sois tranquille, nous le vengerons !

L'œil d'Armand étincela de colère.

Le comte et son compagnon remontèrent en tilbury et regagnèrent Paris, où ils arrivèrent à une heure avancée de la nuit.

Le vieux Bastien attendait son maître avec

anxiété.

– Monsieur le comte, lui dit-il en le voyant entrer, nous savons maintenant où est sir Williams.

Et Bastien tendit à Armand un rapport de cette police secrète qui fonctionnait pour lui nuit et jour.

Ce rapport contenait ces quatre mots :

« L'individu connu à Paris sous le nom de sir Williams, et qui se donne comme Irlandais d'origine, n'a point gagné le Havre et ne s'est point embarqué : il a pris, au contraire, la route de Bretagne et se rend chez le chevalier de Lacy. »

Armand parut réfléchir.

– Andréa, dit-il enfin, car c'est bien lui, est allé en Bretagne, au *Manoir*, chez M. de Lacy. Or, madame de Beaupréau et sa fille habitent précisément les Genêts ; le *Manoir* et les Genêts sont à huit kilomètres de distance... Il est donc évident qu'il faut se hâter, et que bien certainement la jeune fille, séduite, entraînée, peut accorder sa main... Il n'y a donc pas de

temps à perdre si nous voulons sauver Hermine.

– Assurément non, dit Bastien.

– Il faut, dit M. de Kergaz, que tu partes sur-le-champ, mon vieux Bastien, et que tu ailles en Bretagne. De Kerloven, tu pourras savoir à la fois ce qui se passe au Manoir et ce que l'on fait aux Genêts. Tu m'écriras chaque jour, et, s'il le faut, j'irai te rejoindre.

– Très bien, dit Bastien, je suis prêt.

Et Bastien, muni d'instructions minutieuses, partit le soir même en berline et fit une telle diligence, qu'il arriva à Kerloven vingt-quatre heures après que sir Williams eut franchi le seuil du chevalier de Lacy.

Au moment où il descendait de sa chaise de poste, vers sept heures du soir, un piqueur à cheval passait devant la grille de Kerloven poussant devant lui une douzaine de chiens.

C'était le piqueur de madame de Sainte-Luce, la châtelaine de Kerloven.

On se le rappelle, M. de Lacy avait envoyé à Kerloven, la veille au soir, réclamer le secours du

piqueur et de sa meute pour attaquer le sanglier que sir Williams devait tuer d'un coup de couteau de chasse.

Le piqueur avait assisté à la chasse et ramenait ses chiens couplés à Kerloven.

– Bonjour, monsieur Bastien, dit-il en saluant l'intendant en entrant à Kerloven pour y boire un coup.

– Bonjour, Yaume, répondit Bastien. Tu reviens de la chasse ?

– Oui, monsieur Bastien, sauf votre respect, et la journée a été rude.

– As-tu chassé seul ?

– Non, monsieur Bastien, je suis allé donner un coup de main à M. le chevalier de Lacy.

– Ah ! dit Bastien devenant subitement attentif.

– Il faut vous dire, poursuivit le piqueur Yaume, que nous avons couru un solitaire comme on n'en verra plus.

– L'avez-vous forcé ?

– Non, c'est l'Anglais qui l'a tué.

– Quel Anglais ? interrogea Bastien, espérant apprendre quelque chose de sir Williams.

– Oh ! un crâne, allez, monsieur Bastien, un intrépide. Je ne sais pas d'où il vient et s'il a chassé l'ours, mais il vous tue des sangliers à coups de couteau, et si proprement que les femmes s'évanouissent.

– De quelles femmes parles-tu ?

– De la demoiselle de Paris qui est aux Genêts ; une nièce de la baronne.

– Elle a donc assisté à la chasse ?

– Oui, monsieur Bastien.

– Et elle s'est évanouie ?

– Tout net... Ah ! c'est que c'est un beau garçon, l'Anglais, et j'ai dans l'idée...

Le piqueur s'arrêta et parut hésiter dans ses confidences.

– Eh bien ? demanda Bastien.

– J'ai dans l'idée, voyez-vous, que ça pourra bien être un mariage... et sous peu.

Bastien tressaillit, puis il demanda quelques détails encore sur la journée de chasse, sur l'installation de sir Williams au Manoir.

Le piqueur partit, Bastien écrivit à Armand :

« Monsieur le comte,

« Je viens d'arriver, et déjà j'ai des nouvelles d'Andréa ou de sir Williams, si vous l'aimez mieux...

« Il est installé chez M. de Lacy. Il y a eu une chasse à courre dans les bois qui avoisinent les Genêts ; mademoiselle de Beaupréau y assistait.

« Andréa a tué le sanglier à coups de couteau.

« Hermine s'est évanouie.

« À cette heure, le baronnet sir Williams et M. de Lacy sont à table aux Genêts, chez madame de Kermadec.

« On parle déjà d'un prochain mariage. Heureusement, j'ai vos instructions et je suis là. »

« À vous !

« Bastien. »

Au moment où l'ancien hussard fermait cette lettre, un homme entra dans la salle où il venait d'écrire : c'était Jérôme l'idiot.

– Je l'ai vu, dit-il, je l'ai bien vu... je l'ai reconnu... c'est lui... oh ! c'est lui...

– Qui lui ? demanda Bastien étonné.

– Le fils de l'assassin, répondit l'idiot.

– Voici déjà un auxiliaire ! pensa Bastien, puisqu'il reconnaît Andréa. Dieu est pour nous !

Retournons au manoir des Genêts, où nous avons laissé sir Williams, à table, à la droite de la baronne de Kermadec, qui lui promettait son chaleureux appui.

Le baronnet triomphait ; il avait pour lui le père, la mère, la grand-tante, le vieux chevalier de Lacy ; il était apparu à Hermine dans deux de ces circonstances dramatiques où les hommes se montrent aux femmes sur un piédestal et enveloppés d'un merveilleux prestige.

Il n'avait donc plus à livrer qu'un assaut réellement sérieux : le cœur de la jeune fille à

battre en brèche.

Mais sir Williams était un homme habile ; dans sa longue vie de séductions, il avait remarqué que la femme aime chez l'homme une froide réserve faisant place parfois à des élans de passion.

Le baronnet s'était montré d'abord à mademoiselle de Beaupréau sous un jour éminemment romanesque et dramatique ; il était apparu comme le héros des sombres aventures, l'homme qui joue sa vie pour un sourire. Il voulut qu'elle pût voir en lui le gentleman, l'Anglais froid, réservé, mélancolique, obéissant aux convenances les plus rigoureuses. Pendant le souper, il leva à peine les yeux sur elle, mais il causa avec esprit, laissa percer sa haute intelligence et voulut être à ses yeux au moral ce qu'il était au physique.

Après le dîner, M. de Lacy demanda la permission de se retirer ; le vieux gentilhomme redoutait un accès de goutte, mais il laissa sir Williams libre de rester.

Sir Williams demeura deux ou trois heures



encore, causant tantôt avec madame de Kermadec et tantôt avec madame de Beaupréau, dont il acheva de faire la conquête, et il se retira après avoir échangé à peine quelques mots avec Hermine.

Quand il fut parti, accompagné par M. de Beaupréau qui le reconduisit l'espace d'un kilomètre, madame de Kermadec s'écria :

– Voilà un jeune homme charmant et qui sent sa race !

Hermine rougit un peu et baissa les yeux.

– Le baronnet, en effet, dit Thérèse en tremblant et regardant sa fille avec émotion, est un homme du monde accompli. Il est beau, il a de l'esprit, un rare courage personnel.

– Et il est riche à désespérer, paraît-il, ajouta la douairière.

Puis elle regarda sa petite-nièce du coin de l'œil.

Mais Hermine était retombée dans sa rêverie ; elle écoutait l'éloge de sir Williams avec indifférence, et songeait à Fernand, dont elle

ignorait du reste encore le misérable sort.

Pendant ce temps, M. de Beaupréau accompagnait sir Williams, et tous deux, par un clair de lune superbe, s'en allaient à pied, le second tirant son cheval par la bride, sous la traîne des grands arbres qui servaient d'avenue au Manoir.

– Monsieur mon gendre, dit M. de Beaupréau en prenant sir Williams par le bras, vous allez un train d'enfer en matière de sentiment. Vraiment, je vous trouve superbe !

– Heu ! heu ! fit modestement le baronnet, c'est affaire d'habitude. La séduction est un art.

– Soyez tranquille, Hermine vous aimera.

– C'est assez probable, répondit sir Williams avec une fatuité calme.

– Ou, du moins, elle consentira à vous épouser.

– Cela me suffit, je ne tiens pas à l'amour.

– Et, dit le Beaupréau, qui à ce mot d'*amour* tressaillit et songea à Cerise, nous irons vite en besogne.

– Je l’espère.

– Nous pourrons faire publier les bans et en finir en quinze jours.

– C’est mon avis.

– Me promettez-vous toujours Cerise ?

– Toujours, beau-père.

– Oh ! alors, s’écria de Beaupréau, dont l’œil étincela de passion, vous épouserez Hermine, je vous le jure.

– Et moi j’y compte. Adieu, beau-père.

– Au revoir, voulez-vous dire ?

– Sans doute, je reviendrai demain. Je trouverai bien un prétexte convenable.

– Et moi je ferai d’ici là votre éloge.

Sir Williams tira de sa poche un briquet phosphorique et alluma un cigare.

Puis, il mit le pied à l’étrier, serra une dernière fois la main à son complice et partit au galop tandis que le Beaupréau revenait tout pensif aux Genêts, songeant toujours à Cerise.

La passion du vieillard s'accroissait chaque jour.

Deux routes conduisaient des Genêts au Manoir : l'une passait par les bois, et était la plus longue et la plus carrossable ; l'autre, beaucoup plus courte, suivait les falaises et le bord de la mer.

Ce fut celle-là que prit sir Williams qui connaissait parfaitement le pays. Et ce n'était point que le baronnet fût pressé ou que, nature essentiellement poétique, il éprouvât le moindre charme à écouter la grande voix de la mer et à contempler l'aspect des vagues moutonnantes au clair de la lune. Non ! sir Williams avait un autre but.

La route, ou plutôt le sentier des falaises passait à Kerloven, cette terre patrimoniale des Kergaz où était né le vicomte Andréa, et qui, volée par le comte Felipone, était enfin retournée à Armand.

Le baronnet avait une crainte depuis quelques heures : c'est qu'Armand ne fût sur ses traces, et qu'il ne fût venu à Kerloven pour le surveiller.

La présence du comte en Bretagne pouvait faire avorter le plan si habilement conduit de sir Williams. Il voulut donc passer par Kerloven, et, en passant, tâcher de savoir si M. de Kergaz s'y trouvait ou y était attendu. Il était alors environ huit heures du soir, la lune brillait au ciel et resplendissait au loin sur la mer.

Le baronnet chevauchait au petit trot, rêvant des douze millions, et se disant :

– Je veux bien rencontrer Armand, je veux même qu'à la rigueur il me reconnaisse, mais, auparavant, je veux être l'époux de mademoiselle Hermine.

Comme il achevait ce raisonnement, il arrivait en haut des falaises et pouvait voir Kerloven dressant ses vieilles tours féodales au-dessus de l'Océan.

Mais en contemplant le vieil édifice et se laissant aller à d'amères rêveries, car longtemps il avait regardé Kerloven comme son héritage, il tressaillit tout à coup et arrêta brusquement son cheval.

Il venait de voir briller une lumière au premier étage de l'édifice, derrière les croisées de ce qu'on appelait la grande salle.

Or, pour que cette pièce fût éclairée, il fallait que le maître fût au château, les gens qu'on laissait à Kerloven ne montant du rez-de-chaussée aux étages supérieurs que pour y secouer la poussière des meubles et des draperies, et cela en plein jour, et non point à une heure avancée de la soirée.

— Oh ! oh ! pensa sir Williams dont le cœur se prit à battre, Armand serait-il à Kerloven ?

Il poussa son cheval et continua sa route, prenant l'utile précaution de se couvrir le visage d'un pan de son manteau, précaution du reste qu'expliquait et rendait toute naturelle le froid piquant de la nuit.

Le sentier passait devant la grande porte. Sir Williams jeta à travers la grille entrouverte un regard dans la cour, et y aperçut une chaise de poste ; alors il eut le frisson, et il rendit la main à son cheval, comme s'il eût craint de rester plus longtemps dans le voisinage du château et de

faire quelque mauvaise rencontre.

Comme il avait déjà mis un kilomètre entre Kerloven et lui, et descendait au grand trot vers le Manoir, il entendit une voix pleine et sonore qui chantait ce refrain breton si connu :

*Vous n'irez plus au bal, madame la mariée,  
Vous garderez la maison, tandis que nous irons...*

Et il put voir un paysan qui marchait d'un pas alerte et venait à sa rencontre, ou plutôt suivait son chemin en sens inverse.

Le baronnet ramena bien soigneusement son manteau sur son visage et continua sa route, marchant ainsi à la rencontre du paysan.

Celui-ci était un gars de vingt ans, valet de ferme à Kerloven, et qui, sa bêche sur l'épaule, revenait des champs.

– Hé ! l'ami ? dit sir Williams l'interpellant.

– Monsieur... répondit le paysan, j'ai bien l'honneur de vous saluer et suis à votre service.

La Bretagne est un pays où le cultivateur daigne encore saluer l'étranger.

– Suis-je sur la route du *Manoir* ? demanda le baronnet.

– Oui, monsieur, toujours tout droit.

– Merci, l'ami.

Et sir Williams fit deux pas encore, puis il se retourna sur sa selle :

– À qui appartient ce château qui est sur la hauteur ? demanda-t-il.

– À M. le comte de Kergaz, répondit le paysan ; mais il n'y est pas.

– Ah ! dit négligemment le baronnet ; et où est-il ?

– Il est à Paris, et il ne viendra pas avant l'automne.

Sir Williams respira.

– En passant, dit-il, j'ai vu une voiture dans la cour ?

– C'est M. Bastien qui est arrivé ce soir.



– Qu'est-ce que M. Bastien ? interrogea hypocritement le baronnet.

– C'est l'intendant de monsieur le comte. Bonsoir, monsieur, et que Dieu vous garde !

– Bonsoir, mon ami, et merci du souhait.

Le paysan continua son chemin vers Kerloven et sir Williams le sien vers le manoir. M. de Lacy s'était mis au lit de bonne heure, et sir Williams ne le revit que le lendemain.

Le lendemain, le digne gentilhomme avait la goutte pour tout de bon, et il renonça à chasser ce jour-là.

Sir Williams profita de ce chômage forcé pour aller aux Genêts.

La baronne de Kermadec était folle du jeu de trictrac, qui était fort de mode au temps de sa jeunesse. Sir Williams avait fait sa partie la veille et feint une passion non moins vive que celle de la douairière pour ce jeu de nos pères.

Le désir de faire le trictrac de la baronne était donc un prétexte suffisant pour lui, et il se présenta aux Genêts sans la moindre hésitation.

Hermine rougit à sa vue, et madame de Beaupréau l'accueillit avec un sourire indulgent et plein de promesses. Comme la veille, on l'invita à dîner et il passa la soirée au Manoir, d'où il ne partit, cette fois, que vers neuf heures.

Comme la veille aussi, il prit le sentier des falaises.

– Je redoute beaucoup moins cette brute de Bastien, pensait-il, qu'Armand lui-même, mais il est bon de le surveiller un peu.

Sir Williams ignorait l'évasion de Baccarat et les révélations qu'elle avait faites à Armand, révélations qui ne pouvaient plus laisser aucun doute ni au comte ni à Bastien sur son identité. Donc, tout en redoutant le voisinage de Bastien, il espérait encore que ce dernier, en admettant qu'il vînt à le rencontrer, persisterait dans sa méprise. Or, comme il approchait de Kerloven, une idée vint au baronnet :

– J'ai bonne envie, se dit-il, d'aller frapper à la porte du château et d'y faire une visite à Bastien. Peut-être est-il venu ici sous l'impulsion de ses premiers soupçons ; peut-être aussi n'y est-il

appelé que par ses fonctions d'intendant.

Le baronnet s'enhardissait dans cette pensée, et il était parvenu à un certain endroit où le chemin courait sur le bord extrême de la falaise.

Ce lieu était étrange d'aspect. Le sentier descendait au fond d'une sorte de vallon pour remonter un peu plus loin et courir alors sur une surface plane. De ce point, on n'apercevait plus ni la terre ni les tours de Kerloven ; on ne voyait que la mer qui rugissait en bas à une grande profondeur, et s'engouffrait avec un bruit formidable et qui dominait tous les autres, à un kilomètre à la ronde, dans les anfractuosités de la falaise.

En ce lieu, la détonation d'une arme à feu ou le cri le plus perçant aurait été étouffé par le fracas des flots mugissants.

Aux rayons de la lune qui brillait de tout son éclat, et au moment où il atteignait le fond de cette sorte d'entonnoir, sir Williams vit une silhouette d'homme se détacher sur la crête opposée de la falaise.

Puis il la vit s'agiter et descendre lentement dans le fond du petit ravin et venir à sa rencontre.

Puis encore une autre silhouette apparut et suivit le même chemin que la première, et tout à coup le baronnet se trouva en présence de deux hommes.

– Bonjour, sir Williams ! dit une voix qui le fit tressaillir.

– C'est lui ! je le reconnais bien... murmura le second personnage.

Le baronnet reconnut la voix de Bastien et celle du vieux Jérôme, l'idiot. Et, instinctivement, il porta la main aux fontes de sa selle pour y prendre ses pistolets.

## L

### *La falaise*

Sir Williams éprouva comme un frisson ; ses fontes étaient vides !

La veille, en sellant son cheval pour la chasse, le palefrenier de M. de Lacy avait enlevé les pistolets pour les nettoyer, et il avait oublié de les replacer dans leurs fontes.

– Bonjour, sir Williams, répéta Bastien, qui vint se placer en face du baronnet.

– Tiens ! dit sir Williams qui joua la surprise, je ne me trompe pas, c'est bien... c'est mon adversaire ?

– Lui-même, monsieur...

– Par exemple ! s'écria sir Williams, voilà qui est bizarre !

– Vous trouvez ? dit Bastien.

– Ma foi, oui, monsieur...

Sir Williams parut chercher le nom de son interlocuteur.

– Bastien, dit le hussard.

– C'est cela : monsieur Bastien. Eh ! diable ! fit le baronnet, d'où sortez-vous donc ?

– Je viens de Paris. Je suis arrivé hier. Et, ajouta Bastien, vous devez le savoir, car un valet de Kerloven, que vous avez rencontré hier, vous l'a dit.

– C'est juste ; je l'avais oublié, dit sir Williams avec un sang-froid superbe.

– Mais vous-même, monsieur ?... interrogea Bastien.

– Moi, je vais au Manoir.

– Je le sais. Mais d'où venez-vous ?

– Je viens des Genêts, monsieur Bastien.

– De faire la cour à mademoiselle de Beaupréau ?

– Précisément.

– C’est sa voix... c’est bien sa voix... comme c’est bien son visage... murmurait l’idiot d’une voix sourde.

– Que dit cet homme ? demanda sir Williams à Bastien.

– Il prétend vous reconnaître.

– Moi ? Allons donc !

– Vous savez bien, sir Williams, répliqua Bastien avec un grand calme, que vous ressemblez si parfaitement au vicomte Andréa, le frère du comte de Kergaz, mon maître, que tout le monde vous prend pour lui...

– Comment ! cet homme...

– Cet homme a passé sa vie à Kerloven. Il a connu ce misérable assassin qu’on nommait le comte Felipone.

Bastien s’arrêta sur ce mot.

Un autre que sir Williams eût rougi de colère en entendant traiter son père d’assassin ; mais le baronnet ne sourcilla pas.

– Et, dit-il, complétant la pensée de Bastien, il

a connu le fils ?

– Comme vous dites.

– En sorte que, lui aussi, me prend pour le vicomte Andréa ?

– Précisément. Comme moi-même...

– Heureusement que vous...

– Oh ! moi, je sais à quoi m'en tenir.

Sir Williams, qui éprouvait une légère oppression, respira.

– Ah çà, dit-il, où alliez-vous, quand je vous ai rencontré ?

– Au-devant de vous, sir Williams.

– Vous saviez donc que je devais passer par ici ?

– Je m'en doutais.

– Vous avez, convenez-en, des pressentiments bizarres.

– Mon Dieu ! non. Jugez-en vous-même.

– Voyons ? fit le baronnet.

– Vous êtes venu en Bretagne, chez le



chevalier de Lacy, pour chasser, n'est-ce pas ?

– C'est vrai.

– La chasse est un délicieux passe-temps, sir Williams ; mais quand on est jeune et bien tourné comme vous...

– Vous êtes trop bon, fit le baronnet en s'inclinant.

– La chasse ne suffit pas, poursuivit Bastien avec bonhomie... on rêve un peu d'amour.

– Oh ! si peu...

– Soit, mais on en rêve...

– Après tout, c'est possible.

– Alors, on cherche autour de soi, dans les environs... une jolie fille...

– Vous êtes plein d'esprit, monsieur Bastien.

– Et vous avez cherché...

Sir Williams eut un sourire.

– Mais, reprit Bastien, dans notre Bretagne, les filles belles et jeunes ne manquent pas ; seulement, quand on cherche femme, les dots

manquent.

– Bah ! dit sir Williams, je ne marchande pas.

– Je le crois ; mais vous n'épouseriez pas une fille sans dot.

– Qui sait ? murmura le baronnet, qui trouvait à la voix de Bastien un singulier ton de raillerie.

– Donc, vous cherchez une dot.

– Monsieur...

– Ah ! ne vous en cachez pas, je suis bien informé.

– Vous ?

– Moi.

L'accent avec lequel Bastien prononça ce dernier mot était froid et convaincu. Il poursuivit :

– Mademoiselle de Beaupréau est belle, jeune, vertueuse...

– Vous la connaissez ?

– De réputation, sir Williams. Elle aura une belle dot.

– Peuh ! dit sir Williams, une misère, cher monsieur Bastien : cinquante ou soixante mille francs de sa mère. Le père n'a rien.

– Mais elle est menacée d'un héritage...

– Allons donc ! que me dites-vous ?

– La vérité. Feu le baron Kermor de Kermarouet lui laisse, par son testament, toute sa fortune.

– Qui s'élève ? interrogea sir Williams, feignant toujours l'ignorance la plus grande.

– Vous le savez sans doute, sir Williams.

– Moi ? du tout. J'ignorais même...

– Ah ! mille pardons, en ce cas...

– C'est lui ! c'est bien lui ! interrompit tout à coup l'idiot, qui s'était assis sur une pierre, au-dessus du chemin.

– Ah ! fit sir Williams, qui aurait voulu changer de conversation, cet homme m'ennuie.

– Ne faites pas attention, dit Bastien, il est fou. Je disais donc que la fortune du baron Kermor de Kermarouet, dont mademoiselle de Beaupréau

hérite, s'élève à douze millions.

– Vous êtes fou ! s'écria sir Williams.

– Non, je dis vrai.

– Douze millions ! mais c'est à en perdre la tête !

– Vous ne la perdrez pas, sir Williams.

– Monsieur, dit froidement le baronnet, si vous avez voulu me mystifier, vous prenez mal votre temps.

– J'en suis incapable, sir Williams.

– Dans le cas contraire, permettez-moi d'attendre à demain pour réfléchir sur vos paroles. Ce soir, je pourrais bien perdre la tête... Douze millions !...

– Soit, dit Bastien, demain je vous dirai la même chose, en ajoutant ce que, peut-être, vous saviez encore...

– Je ne savais rien, monsieur Bastien.

– Que le comte Armand de Kergaz est l'exécuteur testamentaire du baron Kermor de Kermarouet...

– Monsieur, interrompit le baronnet, ne m’avez-vous pas dit que vous veniez tout à l’heure à ma rencontre ?

– Oui, monsieur.

– Était-ce dans le simple but de me dire bonjour ?

– Non, j’avais affaire à vous.

– Vraiment ! De quoi s’agit-il ?

– J’ai à vous parler de choses graves.

– Diable ! fit sir Williams qui malgré tout son sang-froid, ne laissait pas que d’être inquiet et jetait autour de lui un regard investigateur.

Ils étaient en un lieu sauvage et désert, où montait du fond de l’abîme la grande voix de l’Océan ; ils foulaient un sentier de quatre pieds de largeur à peine, séparé du précipice au bas duquel la mer rugissait par une étroite bande de gazon et de plantes parasites poussées dans les anfractuosités de la falaise. Ils étaient deux et il était seul, lui sir Williams, et, pour la première fois de sa vie peut-être, il était sans armes...

Et le fou s’était assis sur une pierre, et il

continuait à murmurer des paroles de menace et à faire des gestes furieux. Cependant sir Williams était un de ces hommes qui ne sauraient perdre leur sang-froid en présence du danger.

Quelque critique et réellement terrible que pût devenir la situation, il était homme à ne point se démoraliser par avance.

– En vérité, dit-il, vous avez des choses graves à me dire ?

– Oui, sir Williams, très graves, répondit Bastien.

– Je suppose que ce n'est point en ce lieu ?

– Mais si... au contraire...

– Singulière fantaisie, monsieur Bastien. D'abord le bruit de la mer... et puis... cet isolement...

– Raison de plus, sir Williams. Tenez, mettez pied à terre... et puis, asseyez-vous là... à côté du fou...

– Mais, monsieur, dit sir Williams, je vous trouve réellement sans gêne... pourquoi ne demeurerais-je pas à cheval ?

– Parce que, peut-être, nous causerons longtemps.

– Qu’importe !

– Monsieur, dit froidement Bastien, je voudrais vous parler d’abord d’une femme que vous connaissez.

– Comment la nommez-vous ?

– Baccarat, répondit Bastien.

Sir Williams tressaillit.

– Je ne la connais pas, dit-il avec calme.

– Votre mémoire vous fait assurément défaut, car vous l’avez fait enfermer comme folle dans une maison d’aliénés...

– Monsieur ! s’écria sir Williams qui devint pâle.

– La Baccarat est sortie...

– Sortie ! exclama-t-il, oubliant son rôle.

– Ah ! enfin ! s’écria Bastien, vous vous trahissez.

Et comme le baronnet se mordait les lèvres

jusqu'au sang :

– Oui, dit-il, la Baccarat est sortie... elle s'est évadée et elle est venue trouver M. le comte de Kergaz.

Le baronnet étouffa un cri.

– Voyons, monsieur, dit Bastien avec calme, vous voyez bien qu'il s'agit de choses graves, et vous ne me refuserez pas de mettre pied à terre maintenant ?

Sir Williams voulut faire un geste négatif.

Alors Bastien tira un pistolet de sa poche, ajusta sir Williams et lui dit :

– Descendez, monsieur, ou vous êtes mort.

– Tirez ! tirez ! hurlait l'idiot. Tuez le fils de l'assassin ! tuez-le !

Sir Williams était trop fort lui-même pour ne point obéir à la force.

Il mit silencieusement pied à terre.

Bastien s'empara de la bride du cheval ; puis, toujours son pistolet à la main, il mit à son tour le pied à l'étrier et sauta en selle avec une légèreté



juvénile.

– À présent, dit-il, vous ne pourrez fuir, ou du moins je pourrai vous atteindre et vous jeter à la mer, si besoin est.

– Monsieur, répondit sir Williams, je croyais avoir affaire à un homme d'honneur, je vois que je me suis trompé. Je suis à la merci d'un bandit.

– Soit ! mais écoutez-moi jusqu'au bout. Je vous disais donc que la Baccarat était venue voir M. de Kergaz.

– Après ? dit sèchement le baronnet.

– La Baccarat, poursuivit Bastien, a raconté au comte une histoire assez singulière.

– Ah ! ah ! ricana le baronnet.

– Vous allez en juger vous-même...

Depuis que sir Williams avait mis pied à terre, il demeurait les bras croisés auprès de son cheval, qu'avait enfourché Bastien.

Seulement, il ne lui avait point tendu sa cravache, et Bastien n'avait point songé à la lui demander.

– Oui, monsieur, continua Bastien, l’histoire est assez singulière. Il s’agit d’abord d’une lettre dictée par un misérable... le vicomte Andréa... à qui vous ressemblez si parfaitement.

– Après ?... après ? insista sir Williams, qui commençait à frémir de colère.

– Cette lettre, dictée par Andréa, était adressée par la Baccarat à M. Fernand Rocher, qui ne la connaissait point, mais qui était aimé d’elle. Or, cette lettre fut remise à M. de Beaupréau. M. de Beaupréau était devenu complice du vicomte Andréa, et il se chargea de laisser tomber cette lettre chez lui sur le tapis. Mademoiselle de Beaupréau lut cette lettre, et, trompée par les apparences, elle écrivit à M. Fernand Rocher que tout était rompu entre elle et lui. Que se passa-t-il ensuite ? le vicomte Andréa et M. de Beaupréau pourraient seuls le dire. Toujours est-il qu’un portefeuille fut volé au ministère et retrouvé le lendemain dans la poche de M. Fernand Rocher...

Bastien s’arrêta et regarda sir Williams.

– Cependant, dit-il, M. Fernand Rocher était innocent du vol, aussi bien que la Baccarat.

Sir Williams écoutait attentivement ; tout à coup il interrompit Bastien d'un geste.

– Où voulez-vous en venir ? demanda-t-il.

– À ceci, sir Williams, que le vicomte Andréa, en agissant ainsi, en accumulant une à une toutes ces infamies, avait un but ténébreux, mais sur lequel maintenant la lumière s'est faite.

– Ah ! vous croyez ?

– Sans nul doute. Le vicomte Andréa voulait épouser la fille présumée de M. de Beaupréau et s'approprier les douze millions du baron Kermor de Kermarouet. Or, acheva Bastien, vous conviendrez, sir Williams, que ce vicomte Andréa est un bien grand scélérat, et que celui qui porte le moindre intérêt, soit à mademoiselle de Beaupréau, soit à M. Fernand Rocher, venant à le rencontrer comme je vous rencontre, dans un lieu isolé, désert, où le bruit qui monte de l'Océan couvre tous les bruits, même les cris d'agonie, le rencontrant sans armes, alors que lui a un pistolet à la main, n'a qu'une chose à faire, c'est de lui casser la tête.

Et Bastien ajusta de nouveau sir Williams, et le baronnet, malgré son courage, frissonna et pensa qu'il allait mourir.

– Ainsi donc, murmura-t-il d'une voix où perçait une certaine angoisse impossible à contenir, vous persistez à croire que je suis le vicomte Andréa ?

– Moi, je ne crois rien, dit froidement l'ancien hussard, je fais une comparaison, voilà tout : seulement, je crois que, si vous étiez le vicomte Andréa, vous n'auriez qu'une chance de salut.

– Ah ! et quelle est-elle ?

– Voici. Vous renoncerez d'abord à épouser mademoiselle de Beaupréau, et vous vous engageriez à quitter le pays sur-le-champ.

– Ah ! ah ! la condition est dure.

– Ensuite, vous indiqueriez positivement, sans mentir, le lieu où le vicomte Andréa a caché mademoiselle Jeanne de Balder et Cerise.

– Plaît-il ? fit le baronnet conservant un reste d'audace, bien qu'il eût toujours dirigé sur sa poitrine le pistolet de Bastien.

– Je répète, dit celui-ci, qu'à la place de sir Williams, je n'hésiterais pas à indiquer cet endroit.

Et Bastien, changeant tout à coup de ton, ajouta :

– Andréa, monsieur le vicomte Andréa, l'heure des artifices, des mensonges sans nombre, des trahisons infâmes et des enlèvements est passée ; voici celle de l'expiation qui sonne. Allons ! bas le masque ! hypocrite, tu ne t'appelles point sir Williams ! bas le masque ! et fais une prière si tu en sais une, car tu vas mourir et tu auras l'Océan pour linceul.

La voix de Bastien était lente et grave comme celle d'un juge prononçant un arrêt de mort.

Sir Williams crut que c'en était fait de lui, et alors il perdit son assurance et son sang-froid superbe :

– Allez-vous donc m'assassiner ? dit-il.

– On n'assassine que les honnêtes gens, on tue les assassins. N'as-tu pas assassiné toi-même le chevalier à Florence ?

– Grâce ! dit sir Williams ; si vous me tuez, vous ne saurez rien.

– Parle donc, alors ! Où est Jeanne ? où est Cerise ?

Sir Williams hésita.

– Monsieur le vicomte Andréa, dit Bastien, entendons-nous bien. Je suis chargé par M. de Kergaz de vous remettre cent mille francs, si vous voulez quitter le pays, renoncer à séduire mademoiselle de Beaupréau et indiquer la véritable retraite des deux jeunes filles que vous avez enlevées. Seulement, remarquez bien ceci : au cas où vous avouerez, je vous forcerai à marcher devant moi jusqu'à Kerloven ; là, je vous enfermerai et veillerai sur vous nuit et jour, jusqu'à ce que M. de Kergaz, à qui j'aurai écrit, m'ait répondu. S'il a retrouvé les deux jeunes filles, vous serez libre ; si vous m'avez menti encore, je vous tuerai.

– Je dirai vrai, murmura sir Williams, qui comprenait bien que Bastien serait sans pitié, et qu'il était perdu s'il ne se décidait à parler.

– Voyons ! insista Bastien.

– Jeanne et Cerise, dit sir Williams d'une voix sourde, sont à Bougival, tout en haut du vallon, dans une villa close de grands murs. Elles y sont sous la garde d'une femme nommée la veuve Fipart et d'un homme appelé Colar.

– Bien ! dit Bastien, qui tenait toujours son pistolet à la hauteur du front de sir Williams ; mais là ne se bornent point mes instructions.

– Qu'est-ce encore ? articula sir Williams d'une voix sourde.

– Je vous l'ai dit, je vais vous conduire à Kerloven. Vous allez marcher devant moi, de façon que je puisse vous tuer si vous essayez de fuir.

– Je ne fuirai pas.

– Puis, continua Bastien avec calme, je vous y garderai prisonnier jusqu'à ce que M. le comte de Kergaz, à qui je vais écrire, m'ait répondu qu'il a retrouvé Jeanne et Cerise. Car si vous m'aviez menti, si vous m'aviez donné de fausses indications, je vous tuerais comme un chien !

Sir Williams courba le front ; il était vaincu.

– Marchons ! dit-il.

– Tuez-le ! tuez le maudit ! murmurait toujours le vieil idiot assis sur sa pierre.

Andréa fit un pas en avant du cheval, Bastien le suivit.

Le fou, les voyant se mettre en marche, se leva et prit les devants.

– Monsieur le vicomte, dit Bastien avec un accent qui emportait une conviction profonde, le comte Felipone, votre père, me renversa sanglant sur la neige d'un coup de pistolet, à la retraite de 1812. Je serais l'homme le plus heureux du monde de prendre ma revanche sur vous, si vous tentiez de m'échapper.

Sir Williams ne répondit pas et se prit à marcher lentement ; mais le baronnet, si extrême et si critique que fût la situation, avait reconquis son sang-froid en quelques secondes ; à peine remis de sa défaite, il songeait à triompher.

Il marchait, regardant du coin de l'œil le sentier, si étroit que deux chevaux n'auraient pu y



marcher de front, le précipice au fond duquel la mer grondait et que rasait le sentier.

Et il se disait qu'il suffirait d'un faux pas du cheval pour précipiter dans l'abîme la monture et le cavalier.

Le fou cheminait, vomissant des imprécations ; Bastien suivait sir Williams le pistolet au poing, et bien convaincu que le baronnet n'avait pas d'armes, car il s'en fût servi tout d'abord.

En effet, sir Williams avait trouvé ses fontes vides ; mais il avait toujours sur lui un poignard, qu'il avait rapporté d'Italie ; le même qu'il teignit du sang de son partner, à l'issue de cette nuit funeste où il perdit cent mille écus sur parole.

Songer à poignarder un homme qui le menaçait d'un coup de pistolet eût été folie, et sir Williams n'y songea point un instant.

Mais il mesurait toujours le précipice du regard.

Le cheval était si près de lui que sa tête touchait presque au dos du baronnet.

– Cette fois, pensait Bastien, nous tenons notre ennemi, et, dussé-je le tuer, il ne nous échappera pas...

Tout à coup sir Williams heurta du pied un caillou, parut trébucher et se laisser choir ; puis, tandis que Bastien, sans défiance, s’imaginait qu’il allait se relever et continuer sa marche, rapide comme l’éclair, souple comme une couleuvre, le baronnet se baissa, se glissa sous le ventre du cheval et lui enfonça son poignard dans le flanc.

Le cheval se cabra.

Et soudain Bastien poussa un cri terrible et se trouva lancé dans l’espace.

Sir Williams avait précipité le cheval et le cavalier du haut de la falaise dans la mer.

Au cri poussé par Bastien, un bruit sourd répondit.

Puis le silence, un silence de mort.

La monture et l’homme s’étaient brisés sur les rocs à fleur d’eau que le flot couronnait d’écume.

À ce cri, à ce bruit, le fou se retourna.

Il ne vit plus le cheval, il ne vit plus Bastien.

Sir Williams seul était debout au milieu du sentier, regardant l'abîme d'un œil tranquille, et tenant toujours son poignard à la main.

Le fou devina : il jeta un cri de rage, revint sur ses pas et se précipita sur sir Williams.

Le baronnet était jeune, adroit et souple ; le vieillard, d'une stature herculéenne, avait conservé une rare vigueur en dépit de son grand âge.

Tous deux s'enlacèrent étroitement et cherchèrent mutuellement à se jeter du haut de la falaise.

Pendant dix secondes, on eût pu les voir piétiner, tourner, hurler de fureur sur cet étroit champ de bataille d'où la moindre secousse pouvait les précipiter dans l'abîme.

Mais l'idiot n'avait d'autre arme que ses bras nerveux.

Sir Williams tenait toujours son poignard.

Tout à coup le vigoureux vieillard poussa un gémissement étouffé, ses bras crispés se

distendirent.

– Assassin ! murmura-t-il.

Et il tomba à la renverse.

Et sir Williams le poussa du pied et l'envoya rejoindre Bastien.

Alors le baronnet se croisa les bras avec calme.

– Décidément, murmura-t-il, je suis plus fort que tous ces gens-là... mais je l'ai échappé belle !

Et le baronnet continua sa route à pied et ajouta :

– Cependant, je regrette mon cheval ; c'était une bête charmante... un demi-sang dont j'avais refusé deux mille écus.

Ce fut l'oraison funèbre de l'ancien hussard.

Une fois de plus, sir Williams triomphait.

## LI

### *Les aveux*

Depuis trois jours, sir Williams se présentait régulièrement tous les soirs aux Genêts pour y faire sa cour à Hermine.

La jeune fille avait, dès l'abord, compris qu'elle était aimée ; du moins elle l'avait cru, car sir Williams possédait l'art merveilleux de feindre une passion alors qu'il ne l'éprouvait point.

Mademoiselle de Beaupréau ne s'était point révoltée contre cet amour. Sir Williams était jeune, il était beau, il avait cette voix mélancolique et voilée de ceux qui souffrent ; elle l'avait rencontré comme on rencontre un héros de roman.

C'étaient là tout autant de raisons, et de raisons suffisantes, pour que la jeune fille ne pût

être blessée de cette adoration qu'elle inspirait. Mais Hermine aimait toujours Fernand : Fernand ingrat et vil à ses yeux, Fernand indigne de son amour.

Elle l'aimait comme on aime les morts, avec le souvenir et non avec l'espérance : car c'est une fatalité de la vie que ces affections qui nous rivent à ceux qui ne nous aiment point, et qui font qu'on aime sans espoir d'être aimé.

Le jour où Hermine avait cru posséder la preuve de la trahison de Fernand dans la lettre de Baccarat dictée par sir Williams, son cœur s'était fermé pour toujours.

Comme ces fiancées dont le fiancé meurt au matin qui précède l'hyménée et qui prennent pour toujours le voile, ne voulant plus aimer que Dieu, Hermine s'était vouée, dans le silence de son cœur, à un célibat éternel.

Elle n'aimerait plus.

Aussi plaignait-elle sir Williams et se trouvait-elle plus malheureuse encore de ce que lui-même pouvait endurer.

Cependant, elle ne le repoussait point ; elle trouvait même un charme infini à le voir assis près d'elle, à entendre sa voix triste et légèrement nuancée d'accent anglais.

Peut-être même obéissait-elle en cela à une pensée secrète.

Hermine avait observé que sa mère avait pris sir Williams en amitié, qu'elle se montrait presque impatiente de le voir arriver chaque jour, et elle avait compris quel sentiment faisait naître cette affection.

Elle avait deviné que sa mère aurait voulu la guérir de son fatal amour par un autre, la voir aimer le baronnet et oublier Fernand, qu'elle avait rêvé son bonheur et plaçait ce rêve d'avenir sur la tête de sir Williams.

Et la jeune fille se complaisait dans ces illusions et ces espoirs de sa mère, et elle eût voulu lui laisser croire qu'elle aimait déjà ou qu'elle aimerait bientôt le jeune Anglais. C'était pour cela qu'elle ne l'éconduisait point par un de ces mots, une de ces confidences qui éloignent à jamais un homme et arrêtent sur ses lèvres l'aveu

prêt à s'en échapper ; pour cela qu'elle avait, plusieurs fois déjà, accepté son bras pour une promenade dans les alentours, tandis que M. de Beaupréau et sa mère cheminaient derrière eux, à quelques pas de distance.

Pourtant le baronnet n'avait point encore ouvert son cœur, il n'avait point encore prononcé un seul mot d'amour ; mais ses regards, mais l'accent ému et troublé de sa voix, son trouble quand il abordait Hermine, sa pâleur subite si elle levait les yeux sur lui, n'étaient-ils pas de muets témoignages plus éloquents que l'aveu le plus formel ?

Hermine se croyait aimée.

Or, il y a toujours chez la femme la plus pure de toute pensée d'égoïsme comme une satisfaction secrète d'inspirer un amour malheureux et qu'on ne récompensera jamais.

Hermine savait bien qu'elle ne répondrait jamais à l'amour de sir Williams, mais elle était jusqu'à un certain point fière de l'avoir inspiré.

Sir Williams arrivait tous les soirs vers sept ou



huit heures, et ne s'en allait qu'à onze ; et chaque fois qu'il partait, il semblait à Hermine qu'il avait voulu lui avouer son amour, et ne l'avait osé.

Un soir, cependant, le baronnet fut plus hardi.

– Mademoiselle, dit-il à Hermine d'une voix qui lui parut trembler d'émotion, voudriez-vous m'accorder un moment d'entretien ?

Hermine et sir Williams se trouvaient alors dans le grand salon des Genêts. M. de Beaupréau, sa femme et la baronne de Kermadec jouaient au whist. Sir Williams entraîna Hermine dans le parc.

– Il faut que je vous parle, dit-il.

– Parlez, monsieur, répondit Hermine, qui éprouva une subite émotion.

– Je vais partir, mademoiselle.

– Partir ! dit-elle, et pourquoi ?

– Je retourne en Irlande, continua le baronnet, et je quitte à jamais la Bretagne ; je vais porter ailleurs le fardeau de ma destinée.

La voix de sir Williams tremblait dans sa

gorge, et mademoiselle de Beaupréau le crut sous le poids d'une immense douleur.

– Oui, dit-il tout bas, j'étais venu chercher ici un peu de repos pour mon esprit tourmenté, un peu d'oubli pour mon cœur, et j'en vais repartir plus navré, plus désolé que jamais.

Hermine devinait, Hermine savait bien ce que sir Williams voulait dire par ces mystérieuses paroles ; aussi garda-t-elle le silence.

– Mademoiselle, reprit le baronnet, je ne veux point vous dire un adieu, probablement éternel, sans vous raconter une page de ma triste vie.

Hermine tressaillit et comprit que le moment approchait où un aveu glisserait sur les lèvres de sir Williams ; elle éprouva une émotion pénible et anxieuse, et elle regretta de l'avoir autorisé à parler.

– Orphelin dès mon berceau, poursuivit sir Williams, élevé par des mains salariées et étrangères, j'ai vécu longtemps isolé de toute affection, et, comme l'homme résigné à son sort, je promenais mon isolement et mon ennui à

travers le monde, sans jamais souhaiter un ami.

« Les hommes que j'avais rencontrés me semblaient méchants, et je n'avais jamais levé les yeux sur une femme ; je n'avais jamais...

« Un jour, jour fatal ! une jeune fille se trouva sur mon chemin. Elle était belle, elle était pure comme un lis ; elle avait ce sourire rêveur, un peu triste, qui décèle les âmes d'élite, ce front pensif des natures élevées et intelligentes...

« Je la vis quelques minutes à peine, et une réaction se fit en moi, instantanée et terrible comme toutes les révolutions de l'âme et du cœur.

« Moi, l'homme fatigué de la vie avant d'avoir vécu, résigné à courir éternellement à travers le monde sans me fixer jamais, je me pris tout à coup à souhaiter, à rêver, à désirer ardemment une vie heureuse et calme, une affection, une famille ; il me sembla qu'aimer cette jeune fille, avoir le droit de passer ma vie à ses genoux, interrogeant ses yeux du regard pour y lire ses plus secrets désirs et les réaliser avec l'empressement d'un esclave, serait le paradis sur

la terre. »

Sir Williams s'arrêta ému, et il sembla à Hermine qu'il comprimait à grand-peine un sanglot.

– Alors, reprit-il, j'eus la folie de concevoir une espérance... J'étais jeune, libre, riche, je portais un noble nom, pur de toute souillure dans le présent et le passé, je crus que je pourrais être aimé...

« Amère erreur ! cette jeune fille que j'avais aimée tout à coup et à qui ma vie appartenait désormais, elle-même... elle aimait ailleurs... »

Hermine éprouva comme un frissonnement qui parcourut tout son corps. Elle songea à Fernand.

– Alors encore, mademoiselle, acheva le baronnet, j'ai compris que ma destinée était à jamais marquée d'un sceau fatal, et je me suis résigné à continuer cette existence errante et vagabonde sans souvenir de la veille, sans espoir du lendemain...

Le baronnet s'arrêta, et il sembla à Hermine

qu'il ne pouvait plus dominer son émotion.

Cependant, il reprit :

– Depuis huit jours, mon cœur brisé avait cru retrouver un peu de calme, mon esprit s'était égaré dans les régions du rêve, et les jours et les heures passaient pour moi sans que je m'en aperçusse et osasse songer aux jours et aux heures à venir... Hélas ! le réveil est venu...

« J'ai compris que si je demeurais ici plus longtemps, je laisserais peut-être au fond de votre vie ce trouble que font naître dans les cœurs généreux et bons les infortunes des autres, et je me suis résolu à partir...

– Monsieur, balbutia Hermine, non moins émue que ne le paraissait sir Williams.

– J'ai voulu vous dire adieu, mademoiselle, un adieu éternel, et vous supplier de me garder un souvenir... À vos heures de joie et de bonheur, quand celui que vous aimez...

Sir Williams s'arrêta à ce mot et regarda Hermine.

La jeune fille était devenue pâle comme une

statue de marbre, elle secoua la tête et murmura :

– Je n’aime personne...

Le baronnet tressaillit et crut qu’en effet elle était guérie de son amour pour Fernand.

– Ou, du moins, reprit-elle, si j’aime, j’aime un mort. Avec un tel amour, il n’y a ni espoir, ni bonheur, ni joie.

– Un mort !... murmura sir Williams, qui eut l’air de ne pas comprendre.

– Ou c’est tout comme, répondit Hermine. Il est mort pour moi...

Et puis, comme elle voyait sir Williams le front courbé, l’œil morne, dans l’attitude d’un homme plus désespéré de sa douleur à elle que de sa propre douleur, elle lui tendit la main.

– Vous le voyez, dit-elle, je ne suis pas plus heureuse que vous...

– Eh bien ! dit-il tout bas, ne pourrions-nous associer nos douleurs et en faire une joie ? Et si je vous demandais à genoux de consacrer ma vie à vous faire oublier un misérable... – pardonnez-moi ce mot, votre père m’a tout dit... – si je vous

jurais qu'il n'y aurait pas une minute, une action, une pensée de mon existence tout entière qui ne vous fussent dévouées... si, prosterné devant vous comme devant un ange...

Elle lui tendit encore la main :

– Non, dit-elle, en secouant la tête, non, sir Williams, vous êtes un noble cœur, et vous méritez mieux en ce moment que passer votre vie auprès d'une pauvre femme brisée et vivant d'un souvenir... Adieu, partez... oubliez-moi... je ferai des vœux si ardents pour votre bonheur, que Dieu m'exaucera... qu'une autre jeune fille, une autre dont le cœur sera libre et battra pour vous...

– Adieu, dit sir Williams.

Il se leva pâle, morne, semblable à une statue du désespoir ; mais du désespoir solennel et digne, qui ne se trahit point par des sanglots...

Il fit quelques pas, revint à elle, lui baisa la main :

– Adieu... adieu ! dit-il.

Et il s'approcha de la table de whist où la pauvre Thérèse était assise, d'où son oreille et

son cœur de mère avaient tout entendu.

– Adieu, madame, lui dit-il à mi-voix, je reviendrai demain prendre congé de vous.

Et il sortit après avoir baisé la main de la vieille baronne et reconduit par M. de Beaupréau.

\*

– Eh bien ? dit le chef de bureau au moment où ils mettaient le pied dans la cour.

– Je crois que vous serez mon beau-père, répondit sir Williams.

Le baronnet s'était tout à coup transformé.

Ce n'était plus le jeune homme pâle, triste, désespéré, s'en allant la mort au cœur.

C'était un homme froid, railleur, souriant ; Don Juan riant de la comédie qu'il venait de jouer, et se moquant de la crédulité de sa victime...

Ce n'était plus le baronnet sir Williams, l'enfant mélancolique et rêveur de la verte Erin,



la terre des martyrs résignés, la patrie de ceux à qui leurs pères ont dès longtemps appris à souffrir...

C'était Andréa !

Le vicomte Andréa, le cœur de marbre, l'âme de boue, le bourreau de Marthe, le ravisseur de Jeanne, l'assassin de Bastien !

M. de Beaupréau fit un pas en arrière et regarda le gentleman.

– Il me semble pourtant, dit-il, que vous n'êtes pas... encouragé. J'écoutais, tout en jouant... et la petite est entêtée.

– Cher beau-père, répondit froidement le baronnet, vous ne comprendrez jamais rien au cœur des femmes.

– Eh ! eh ! fit M. Beaupréau d'un air fat, et comme s'il eût voulu laisser croire que, dans sa jeunesse, il avait fait de nombreuses victimes.

– Si votre fille n'avait douze millions de dot, dit le baronnet avec impertinence, du diable si je voudrais de vous pour beau-père ; vous ne comprenez rien.

– Merci !

– Comment ! s'écria le baronnet, vous ne savez donc pas quelle est la progression de l'amour ?

– Non, répondit naïvement le Beaupréau.

– Eh bien ! écoutez, la voici.

Et sir Williams prit le bras du chef de bureau et l'entraîna à l'écart.

– En matière de sentiment, dit-il, la distance se compte par mois, par année ou par jour.

– Ah ! dit le Beaupréau, voyons comment ?

– Cette distance se compose de trois relais : l'indifférence, la compassion, l'amour.

– La division est ingénieuse !

– Chez une femme, poursuivit le baronnet, de l'indifférence à la compassion il peut y avoir des mois, des années, l'éternité... mais de la compassion à l'amour, il n'y a que quelques jours et souvent quelques heures. Comprenez-vous ?

– Pas encore, sir Williams.

– Hermine ne m'aime pas encore, poursuivit-

il, complétant sa pensée, mais elle me plaint...

– Très bien, je comprends.

– Seulement, comme nous n'avons pas le temps d'attendre, il faut brusquer les choses.

– Que voulez-vous dire ?

– Il faut, non pas attendre que votre fille m'aime, mais il faut la forcer à me promettre de m'aimer.

– Est-ce possible ?

– Rien n'est plus facile. Écoutez.

On amenait en ce moment son cheval au baronnet.

Il passa la bride à son bras, et dit à M. de Beaupréau :

– Accompagnez-moi quelques pas, nous causerons.

– Soit, dit le Beaupréau. Causons.

– Je vous disais donc, reprit le baronnet, qu'il fallait amener Hermine à une promesse ?

– Oui, et vous prétendiez que c'était facile.

– Très facile. Vous en jugerez. Il n'est besoin pour cela que d'une chose, c'est qu'elle m'ait de la reconnaissance.

– À vous ! et comment ?

– Beaupréau, dit le baronnet en souriant, écoutez bien ceci, et proclamez-moi un homme de génie.

– Je ne demande pas mieux.

– Nous avons fait accuser Fernand de vol, nous l'avons fait enfermer, et il sera jugé dans huit jours, aux prochaines assises, n'est-ce pas ?

– Je le crains, dit le Beaupréau.

– Eh bien ! de même que nous avons eu besoin de le perdre, nous avons besoin de le sauver.

– Je ne comprends pas pourquoi.

– Attendez, supposez une chose : Hermine aime toujours Fernand, c'est incontestable. Fernand est un traître d'amour, un misérable qui n'en voulait qu'à sa dot et aimait la Baccarat.

Beaupréau se mit à rire.

– Il faut convenir, dit-il, que nous avons assez

bien joué cette petite comédie.

– On ne peut mieux ; mais attendez encore.  
Donc, Fernand est perdu dans le cœur d’Hermine ; mais il ne l’est point dans son esprit ; elle ignore son prétendu crime.

– Eh bien ? fit le Beaupréau.

– Eh bien ! il faut qu’elle l’apprenne.

– Ah ! je crois comprendre...

– Quand elle le saura, de deux choses l’une : ou elle le méprisera et sera guérie, et alors elle m’aimera ; ou, obéissant à ce sentiment de généreuse protection qui est inné dans le cœur des femmes pour celui qu’elles ont aimé, elle voudra le sauver.

– Mais alors...

– Attendez donc !... Je serai là, je promettrai d’éviter à Fernand la honte de la cour d’assises et du bagne...

– Mais comment le pourrez-vous ?

– Ceci me regarde. Alors Hermine reconnaissante finira par m’aimer. Je prévois

même une jolie scène.

– Tout cela me paraît moins facile que vous ne dites, mon cher gendre.

– C'est tout simple, au contraire ; mais il faut agir. Or, vous êtes le bras, moi la tête. Exécutez ce que j'ordonne, c'est tout ce que je demande.

– Que faut-il donc faire ?

– Une chose fort simple : faire que, demain, Hermine sache le crime de Fernand.

– Je le lui apprendrai moi-même.

Sir Williams haussa les épaules.

– Ce n'est pas cela, dit-il, il faut qu'elle l'apprenne par hasard. Écoutez bien. Vous avez eu soin, c'était d'abord nécessaire, de ne point laisser arriver les journaux de Paris jusqu'à votre fille, et vous avez bien fait ; maintenant, il faut faire tout le contraire.

– Mais on ne reçoit point de journaux aux Genêts ?

– Pardon, madame de Kermadec est abonnée à la feuille de la localité voisine, la *Foi bretonne*.

– C'est juste, je l'oubliais.

– Maître Jonas n'en fait-il point chaque jour la lecture à sa maîtresse ?

– C'est vrai ; mais la *Foi bretonne* ne contiendra rien de relatif à Fernand.

– C'est ce qui vous trompe. Son numéro d'aujourd'hui, celui que le facteur rural apportera demain matin, renferme au contraire un long article à ce sujet : c'est moi qui l'ai envoyé à la rédaction.

– Ah ! dit Beaupréau. Eh bien ?

– Ordinairement, n'est-ce pas, c'est vers une heure de l'après-midi que le facteur arrive ?

– À peu près.

– En ce moment-là, on est à table aux Genêts ?

– Oui, répondit le Beaupréau.

– Eh bien ! vous prierez maître Jonas, si la baronne ne l'en prie elle-même, ce qu'elle fait je crois, de parcourir le journal. Nous aurons bien du malheur si le drôle ne met pas, du premier coup, le doigt sur le fameux article.

– Eh bien ! en ce cas ? interrogea Beaupréau anxieux.

– Le reste me regarde, dit froidement le baronnet, ne vous en préoccupez pas. Bonsoir, beau-père.

Et sir Williams, qui avait ourdi déjà un nouveau plan de bataille, congédia Beaupréau et sauta en selle.

Comme à l'ordinaire, il prit le sentier des falaises.

Lorsqu'il fut arrivé au lieu même où, l'avant-veille, il avait précipité Bastien et le fou dans l'abîme, un froid et cruel sourire lui vint aux lèvres.

– Monsieur le comte de Kergaz, murmura-t-il, décidément vous n'êtes pas fort, et un enfant en ferait autant que vous. Il ne fallait pas envoyer Bastien à Kerloven. Il fallait y venir vous-même. On fait toujours mieux ses affaires. La partie est perdue pour vous. J'épouserai Hermine et vous serez bien obligé de rendre les douze millions.

Sir Williams mit son cheval au galop, et arriva



au manoir vers minuit. Une lettre l'y attendait.

Le baronnet l'ouvrit et poussa un cri de joie.

Cette lettre était celle que Jeanne lui avait écrite, et que Colar lui avait envoyée le matin même du jour où il devait tomber sous la balle du comte de Kergaz.

Cette lettre était demeurée sur la table de Colar, qui n'avait pas eu le temps de la mettre à la poste, tant la nouvelle de l'évasion de Baccarat l'avait bouleversé. Rocambole l'avait trouvée toute fermée, et portant la véritable adresse de sir Williams, écrite de la main de Colar.

Par hasard, le vaurien l'avait mise à la poste.

– Ah ! murmura sir Williams, je crois que ma partie est assurément plus belle que jamais. J'épouserai Hermine, et Jeanne sera ma maîtresse ! Pauvre Armand !

## LII

### *Le journal*

Le baronnet avait prévu ce qui devait arriver.

La nuit s'était écoulée pour Hermine sans que la jeune fille eût fermé l'œil.

En proie à une douloureuse agitation, elle avait jeté un regard en arrière et y avait embrassé d'un coup d'œil son bonheur perdu, son rêve brisé.

Puis elle avait envisagé l'avenir.

Et, dans l'avenir, elle avait vu sir Williams portant le fardeau de son existence décolorée, l'aimant et la maudissant tour à tour.

Le baronnet avait si bien joué cette douleur immense et résignée qui séduira éternellement le cœur des femmes, que la jeune fille s'accusait de son malheur et en éprouvait déjà du remords...

Et du remords à la compassion, et de la compassion à l'amour, la distance est si faible ! comme avait dit sir Williams.

Pendant toute la matinée, Hermine demeura enfermée dans sa chambre, partagée entre ces deux sentiments : l'amour qu'elle avait encore pour l'ingrat Fernand Rocher ; la pitié que lui inspirait cet homme jeune et beau, au cœur généreux, à l'esprit plein d'élévation, aux manières distinguées, qu'on nommait sir Williams et que tant de femmes eussent été fières d'aimer.

L'heure du dîner arriva.

Hermine descendit à la salle à manger, triste et la mort au cœur, mais essayant de sourire pour rassurer sa mère, dont l'œil inquiet épiait sur son visage la trace et la marche rapide de cette douleur qui la consumait lentement. On se mit à table.

— Mignonne, dit la baronne de Kermadec en baisant sa petite-nièce au front, je vous trouve les yeux battus.

– Vous croyez, ma tante ?...

– Vous n’avez pas dormi...

Hermine se troubla et baissa les yeux.

– Je gage, ma mignonne, poursuivit la douairière, que cette insomnie avait une cause sérieuse ?...

– Ma tante... balbutia la jeune fille qui devint fort pâle.

– À propos, dit la baronne, qui n’avait point dit tout cela sans intention, sir Williams part donc ?

Hermine tressaillit, et Thérèse crut que sa fille allait se trouver mal.

– Quel homme charmant ! poursuivit la douairière ; la femme qu’il aimera sera la plus heureuse des femmes.

Hermine se sentait mourir ; elle eût voulu pouvoir aimer sir Williams.

La cloche placée à l’entrée de la cour et qui annonçait l’arrivée des visiteurs se fit entendre en ce moment.

– C'est le facteur, dit M. de Beaupréau, qui courut à la croisée.

– Ah ! dit la baronne, c'est aujourd'hui mercredi, n'est-ce pas ?

– Oui, ma tante.

– C'est le jour où paraît ma gazette.

Le vieux domestique parut, en effet, apportant la *Foi bretonne*, le seul journal que lût et voulût lire madame de Kermadec.

– Jonas ! dit la douairière, qui, dans son égoïsme de vieillard, oublia tous ceux qui l'entouraient et se laissa aller à sa passion pour la lecture, Jonas !

L'enfant servait à table. Il jeta sur une chaise la serviette qu'il avait sous le bras, et vint prendre la gazette des mains de madame de Kermadec.

– Parcourez ce journal, Jonas, dit la baronne.

L'enfant s'assit sur un tabouret et déchira la bande du journal.

Le cœur de M. de Beaupréau, battit violemment ; il savait trop ce qui allait se passer,

bien que sir Williams lui eût dit avec tranquillité :

– Ne vous alarmez point, le reste me regarde.

Thérèse et sa fille s'étaient mises à causer à mi-voix.

M. de Beaupréau retaillait un cure-dent avec son couteau.

La baronne ouvrait ses oreilles toutes grandes.

D'abord, maître Jonas lut le premier article, l'article de fond, ce qu'on nomme dans la grande presse le premier-Paris ; puis il passa aux nouvelles locales ; enfin il arriva au courrier des tribunaux, et lut ce qui suit, d'un ton égal, monotone, habitué qu'il était à s'acquitter machinalement de ses fonctions de lecteur :

« C'est la semaine prochaine, disait le journal, que se déroulera, devant la cour d'assises de la Seine, une affaire des plus mystérieuses, et qui a déjà produit une vive sensation dans les régions ministérielles... »

– Tiens, dit M. de Beaupréau, il est question de ministère ?... Ceci me regarde un peu.

Madame de Beaupréau et sa fille continuaient

à causer.

« Il s'agit, poursuivit Jonas, d'un employé du ministère des affaires étrangères... »

À ces mots, Hermine tressaillit et leva vivement la tête.

« Accusé d'avoir volé dans une caisse, dont les clefs lui avaient été confiées par son chef de bureau, un portefeuille renfermant trente mille francs... »

M. de Beaupréau crut nécessaire, en ce moment, de pousser un cri et d'arracher le journal des mains de Jonas.

Mais Jonas avait lu la ligne suivante et il dit de mémoire :

« Cet employé se nomme Fernand Rocher. »

Madame de Beaupréau jeta un cri terrible et soutint sa fille dans ses bras.

Hermine venait de s'évanouir.

\*

En ce moment même, la porte s'ouvrit, et on annonça :

– Le baronnet sir Williams !

Le baronnet embrassa la scène tout entière d'un seul coup d'œil.

Il vit Hermine évanouie, M. de Beaupréau froissant le journal, la baronne stupéfaite et ne comprenant rien encore à ce qui venait de se passer ; enfin, la pauvre Thérèse affolée et croyant que son enfant allait mourir.

Il entra, Thérèse le vit et jeta un cri :

– Ah ! dit-elle, comme si cet homme qui arrivait là comme un agent de la Providence eût eu en ce moment quelque pouvoir surnaturel, sauvez, sauvez mon enfant !...

Sir Williams prit la jeune fille évanouie des mains de la mère folle de terreur, il tira de sa poche un flacon de sels et l'approcha du visage



d'Hermine qui, soudain, rouvrit les yeux et revint à elle.

Madame de Beaupréau était tombée à genoux, et fondait en larmes.

M. de Beaupréau froissait toujours le journal.

La baronne de Kermadec continuait à demander des explications.

Sir Williams prit le journal des mains de M. de Beaupréau, le lut et parut comprendre.

Et Hermine le vit porter la main à son front avec tous les témoignages d'une vive douleur.

– Je le savais, murmura-t-il.

\*

Une heure après, sir Williams, seul avec la jeune fille livrée à un énorme désespoir, la conduisait dans le parc des Genêts, lui prenait la main et lui disait :

– Si je le savais... si je l'arrachais à la honte, au baigne, si je parvenais à prouver qu'il est

innocent, que feriez-vous pour moi ?

– Je vous aimerais, dit-elle.

Et puis elle courba le front, une larme longtemps contenue roula sur sa joue, et elle dit d'une voix brisée :

– Au moins, si je ne vous aimais pas, je vous épouserais.

Le baronnet jeta un cri.

– Oh ! alors, dit-il, alors je le sauverai !

Hermine le regarda avec une indéfinissable expression de joie et de prière à la fois.

– Sauvez-le, dit-elle, sauvez-le, monsieur... et je vous bénirai à genoux... et je tiendrai la promesse que je vous ai faite... ma main vous appartiendra.

– Je pars sur-le-champ, répondit-il, je vole à Paris... et j'en reviendrai pour vous dire : j'ai fait croire à son innocence... il est libre !

– Allez, dit-elle, et revenez... je serai votre femme !

\*

– Beau-père, disait une heure après sir Williams en montrant une chaise de poste, vous pouvez faire publier mes bans. Je serai de retour sous huit jours.

Et sir Williams partit.

## LIII

### *Le cadavre*

Sir Williams ne perdit pas une minute en route, il fit le trajet en cinquante heures de chaise de poste ; il arriva le surlendemain de son départ, vers huit heures du matin, traversa Paris en vingt minutes, et ne s'arrêta qu'à la porte du petit hôtel de la rue Beaujon.

Au bruit de la chaise de poste, les valets accoururent et vinrent ouvrir les deux battants de la porte de la cour. Le baronnet sauta lestement à terre, et comme s'il n'eût point passé cinquante heures en voiture.

Durant tout le trajet, il avait médité le moyen le plus convenable de faire sortir Fernand de prison, après l'y avoir plongé ; il avait même trouvé plusieurs expédients, et ne s'était cependant arrêté à aucun, les trouvant tous plus

ou moins mauvais.

Cependant, il en était un qui lui souriait assez et qu'il croyait facile à mettre à exécution, car il ne savait pas encore que Colar était mort.

– Colar est un ancien forçat, s'était dit le baronnet, tandis que sa chaise roulait vers Paris au grand trot ; il s'est évadé du bagne de Brest il y a cinq ans. Il était condamné à vingt années de travaux forcés pour vol et assassinat ; il s'est sauvé en tuant un garde-chiourme, et s'il était repris, bien certainement il serait condamné, sinon à mort, du moins aux galères à perpétuité... Mais pour qu'il soit repris, il faut que la police ait l'éveil... On a cru qu'il s'était noyé en essayant de se sauver à la nage, et, tous comptes faits, je crois que la police ne l'a jamais recherché.

« Il faudrait trouver un moyen adroit de la mettre sur ses traces.

« Donc, si on arrêtait Colar, il serait bien certain de retourner au bagne. Alors, en lui promettant deux cent mille francs et tous les moyens possibles d'évasion, il ne serait pas difficile de le déterminer à se déclarer l'auteur du

vol... Nous arrangerions une fable pleine de vraisemblance... les garçons de bureau du ministère reconnaîtraient du reste en lui le commissionnaire qui apporta à Fernand Rocher la lettre d'Hermine.

« Le tout, s'était dit sir Williams en terminant ce beau raisonnement, le tout et le difficile, c'est que Colar soit arrêté et n'ait pas un moment la pensée que je suis la cause de son arrestation.

« Encore un expédient à trouver. »

C'était en faisant ces réflexions que le baronnet était descendu de voiture dans la cour du petit hôtel de la rue Beaujon.

– Colar est-il là ? demanda-t-il à son valet de chambre.

– Non, monsieur, répondit le valet.

– Où est-il donc ?

– Nous ne l'avons pas vu depuis plusieurs jours.

– Comment ! s'écria sir Williams, voici qui est bizarre ! Et les lettres que je lui ai adressées ?

– Rocamboles est venu les prendre. Il paraît que M. Colar est à Bougival.

Sir Williams fronçait déjà le sourcil et se demandait ce que signifiait cette absence prolongée de son lieutenant, lorsque précisément Rocamboles apparut sur le seuil de la cour.

Le drôle entra en sifflant, sa casquette inclinée sur l'oreille, la mine insolente et narquoise. Mais à la vue de sir Williams, il se découvrit aussitôt, cessa de siffler et prit une attitude plus humble.

– Le capitaine ! dit-il tout bas.

– Approche ici, vaurien, lui dit Williams d'un ton sec.

– Voilà, j'avance à l'ordre.

Un moment interdit, Rocamboles avait repris son aplomb accoutumé.

– Me diras-tu d'où tu viens et où est Colar ? demanda le baronnet.

– Oui, c'est facile.

Rocamboles prit un air mystérieux.

– Mais ça ne peut pas se dire en plein air, dit-il.

Sir Williams comprit qu'il avait dû se passer de graves événements durant son absence, et il ne fit aucune objection.

Il fit entrer Rocamboles dans une salle du rez-de-chaussée de l'hôtel, en ferma soigneusement la porte et dit :

– Voyons, parle maintenant. Qu'y a-t-il ?

– Il y a eu du nouveau, et vous l'avez échappé belle, capitaine ; les oiseaux ont failli s'envoler.

– Jeanne et Cerise ?

– Oui, capitaine.

– Mais Colar ? où est Colar ? demanda sir Williams.

– Il est à Bougival, dans le cabaret de maman ; il y est couché depuis cinq jours dans une futaille, à la cave...

– Que me chantes-tu là ?

– Dame ! capitaine, une futaille est une bière comme une autre.



– Que parles-tu de bière ?

– Colar est mort, capitaine, il a donc fallu l'enterrer.

– Mort ! s'écria Williams ; tu dis qu'il est mort ?

– Oui, capitaine, mort.

– Mais où ?... quand ? comment ? demanda sir Williams, bouleversé par cette nouvelle.

– Il est mort à Bougival... il y a cinq jours... d'un coup de pistolet... Il a reçu la balle en pleine poitrine.

– À Bougival... il y a cinq jours... d'un coup de pistolet ?... répétait sir Williams lentement et avec stupeur.

– Oui, capitaine. C'est le comte qui l'a tué.

– Le comte ! exclama sir Williams en tressaillant.

– Le comte Armand de Kergaz !

Le baronnet poussa un cri terrible.

– Mais alors, dit-il, Armand a retrouvé Jeanne ?

Un sourire plein d'orgueil glissa sur les lèvres de Rocambole :

– Sans moi, dit-il, c'est bien possible ; mais Rocambole veillait au grain. Rocambole n'est pas un enfant, allez !

Et le garnement raconta succinctement à sir Williams ce qui s'était passé à Bougival, comment Colar avait été tué au moment où il étranglait Léon Rolland, et comment, lui, Rocambole, avait échappé à M. de Kergaz et dérouteré ses investigations.

Le baronnet écouta froidement ce récit.

– Colar était un homme actif et intelligent, murmura-t-il lorsque Rocambole eut fini ; mais enfin on verra à le remplacer... Jusqu'à présent, il n'y a pas grand mal.

– Amen ! dit Rocambole.

Telle fut l'oraison funèbre de Colar.

Sir Williams se prit alors à réfléchir.

– Puisque je voulais faire arrêter Colar et le forcer à s'avouer l'auteur du vol des trente mille francs, qui sait s'il n'y aurait pas moyen de

l'accuser mort comme il se serait accusé lui-même vivant ? Il faudra y songer.

Le génie de sir Williams entrevoyait vaguement déjà dans cette mort de son lieutenant le moyen de tirer Fernand de prison, et, par conséquent, d'épouser Hermine.

– Ainsi, demanda-t-il à Rocambole, le cabaret est inhabité depuis le meurtre ?

– Oui, capitaine.

– Penses-tu que Colar soit reconnaissable encore ?

– Les caves conservent. Feu M. Colar, ricana Rocambole, doit être frais comme une rose.

– Eh bien, dit le capitaine, ce soir nous verrons cela.

Et le baronnet ajouta :

– Nicolo assistait au meurtre, n'est-ce pas ?

– Oui, et il s'est sauvé...

– Ta mère, la veuve Fipart, est-elle très attachée à lui ?

– Ça dépend... mais, dans le fond, on

l'enverrait au diable que ça lui serait égal.

– Et toi, l'aimes-tu ?

– Moi, dit Rocambole, je ne peux pas le souffrir. J'irais le voir guillotiner de grand cœur.

Sir Williams ne répondit pas, mais il ouvrit un pupitre et en retira un petit carnet couvert de notes hiéroglyphiques. Ce carnet n'était autre chose que le dossier de tous les agents subalternes qu'il avait fait embaucher par Colar.

Il feuilleta ce carnet et s'arrêta à une note ainsi conçue :

« Nicolo, condamné à vingt ans de bague pour vol nocturne, escalade et tentative de meurtre ; évadé de Rochefort en 184... Recherché activement, il est parvenu à faire disparaître ses traces et à se défigurer complètement.

« Cependant, il est reconnaissable à une cicatrice qu'il porte sous le sein droit, et qui ressemble à une entaille qu'on aurait faite avec un couteau. »

Sir Williams referma le carnet.

– Il est évident, dit-il, qu'aux yeux de la

police, un homme qui a de pareils antécédents est parfaitement capable d'un nouveau meurtre.

Rocamboles regarda curieusement le baronnet.

– Et, poursuivit celui-ci, on l'accuserait d'avoir tué Colar...

– Mais il niera !...

– Nous aurons des témoins.

– Lesquels ? demanda Rocamboles.

– Toi, d'abord, mon jeune drôle. Tu affirmeras sous serment que tu as vu Nicolo assassiner Colar.

– Et l'autre témoin ?

– Ce sera la veuve Fipart. Tu dis qu'elle ne tient pas à lui...

– Ah ça ! dit Rocamboles, mais on lui coupera le cou !...

– Naturellement. Après ?

– Mais il est innocent !

– Mon cher enfant, dit froidement le baronnet, tu es jeune, et il faut que je fasse ton éducation.

Rappelle-toi bien ceci : il n'y a d'innocents en ce monde que les gens qui ont de la chance. Nicolo n'en a pas, voilà tout.

– À ce compte-là, dit Rocamboles, ce pauvre M. Guignon était un grand coupable.

Et il ajouta à part lui :

– Quelle drôle d'idée tout de même qu'il a là, le capitaine, de vouloir faire guillotiner Nicolo ! Au fait, je n'en suis pas fâché, il ennuyait maman et il nous ruinait.

## LIV

Revenons à Jeanne, que nous avons laissée jetant un cri, au moment où la porte s'ouvrait, tandis qu'on annonçait : « Monsieur le comte Armand de Kergaz ! »

Jeanne crut voir apparaître Armand, et son cœur se fondit, et elle se prit à trembler sous l'étreinte d'une indomptable émotion.

Mais soudain elle recula.

Elle recula pâle, frappée de stupeur, l'œil atone, comme si elle eût vu un abîme s'entrouvrir devant elle.

L'homme qui entra n'était point celui qu'elle attendait...

Ce n'était pas Armand.

C'était le baronnet sir Williams !

Le baronnet était vêtu d'un élégant costume de voyage ; il était tête nue, et sa physionomie était

empreinte d'une mélancolie grave et douce.

Il marcha lentement vers Jeanne, immobile et comme foudroyée ; il lui prit silencieusement la main et la baisa.

– Mademoiselle, murmura-t-il, après quelques secondes de silence, veuillez me pardonner... je suis bien le comte Armand de Kergaz !

Ces mots déterminèrent chez Jeanne une explosion de paroles, et lui permirent de manifester enfin sa stupeur :

– Vous ! dit-elle, vous, Armand ?

– Moi, répondit-il, moi le comte de Kergaz !

– Ah ! s'écria la jeune fille indignée, vous mentez !

Sir Williams s'attendait à ce mot. Il se tourna vers Cerise immobile et l'interrogea du regard.

Cerise balbutia :

– Oui... mademoiselle... c'est bien lui...

Puis, comme si ce témoignage lui eût paru insuffisant, sir Williams s'empara du gland de soie d'une sonnette, et le secoua violemment.



Mariette parut.

– Depuis combien de temps êtes-vous à mon service ? demanda le baronnet.

– J’ai servi cinq ans la mère de M. le comte, madame la comtesse de Kergaz, et je suis restée auprès de M. le comte, après la mort de madame la comtesse, répondit Mariette qui avait sa leçon faite par avance.

Jeanne chancelait éperdue et regardait cet homme qu’elle n’avait jamais vu, et qui lui apparaissait sous un nom qu’elle avait toujours cru celui d’un autre homme qu’elle aimait avec adoration.

D’un regard, sir Williams congédia Cerise et Mariette.

Puis il fléchit un genou devant Jeanne.

– Daignerez-vous m’entendre, mademoiselle ? demanda-t-il d’une voix respectueuse et pleine d’émotion.

Jeanne était immobile, pétrifiée, et regardait toujours cet homme inconnu.

Il la fit asseoir et demeura debout devant elle :

– Écoutez-moi, reprit-il, et tout ce qui vous paraît étrange vous sera expliqué.

Et comme elle se taisait, il continua :

– Je suis bien le comte Armand de Kergaz Maître d'une immense fortune, dès ma jeunesse, j'avais à choisir : la gaspiller sottement, comme font bien des fils de famille, ou dépenser noblement mes revenus et les employer à faire un peu de bien. Le souvenir de ma sainte mère et Dieu m'ont inspiré. J'ai pris ce dernier parti. Depuis six ans, je marche dans cette voie, et le bonheur qu'on trouve à soulager le malheur me suffisait encore naguère. Un jour je vous ai vue...

Jeanne fit un geste d'étonnement et de dénégation.

– Oh ! je sais bien ce que vous allez me dire, reprit-il. Je sais bien que vous allez me demander où je vous ai vue, car vous ne m'avez jamais vu, moi...

« Eh bien ! écoutez : j'ai appris un jour que vous alliez tomber dans un piège infâme. Je ne vous connaissais pas, mais une note qui m'était

transmise m'apprenait vos malheurs, votre isolement, votre beauté et votre vertu... Je voulus vous voir, je vous vis à la dérobée et je vous aimai... »

Sir Williams prononça ce dernier mot tout bas, en rougissant, comme un jeune homme timide et plein de suaves hésitations de l'adolescence.

Jeanne commençait à se remettre de sa stupéfaction en présence de cet homme jeune, beau, distingué, qui lui parlait avec un respect profond ; et elle recouvra l'usage de la parole :

– Mais, monsieur, lui demanda-t-elle d'une voix tremblante, quel est donc le danger que j'ai couru, quel est donc ce piège infâme dont vous parlez ?

– Vous êtes allée un dimanche à Belleville, n'est-ce pas, en compagnie de Cerise, de son fiancé et de la mère de ce dernier ?

– Oui, répondit mademoiselle de Balder.

– Là deux hommes sont venus et ont cherché querelle à Léon Rolland ?

– Oui, fit encore Jeanne.

– Puis un troisième est venu. Celui-là s'est posé en libérateur. Il a chassé les deux autres ?...

– C'est vrai... monsieur.

– Cet homme vous a donné le bras jusqu'à votre porte, n'est-ce pas ?

Jeanne hocha affirmativement la tête.

– Le lendemain, un autre homme, un vieillard, vêtu militairement, décoré, est venu se loger dans votre maison, sur votre carré, il s'est donné la qualité de capitaine, il a prétendu avoir été l'ami de votre père... Puis cet autre qui vous avait reconduit la veille est venu chez lui. Il a pris mon nom, il a volé mon titre... et vous l'avez cru...

Sir Williams pesait sur chaque mot.

– Eh bien, acheva-t-il, cet homme était un infâme, cet homme mentait et jouait une odieuse comédie, à Belleville, à Paris, chez le prétendu capitaine, chez vous !...

– Ah ! s'écria Jeanne, c'est impossible !

– Et savez-vous, continua sir Williams avec l'accent d'une conviction profonde, savez-vous quel était cet homme ?...

Il s'arrêta.

– Non, dit-il, je ne puis vous le dire encore...

Écoutez toujours.

« Le hasard, ou plutôt cette police infatigable que j'ai mise au service du bien, m'apprit de quelle trame épouvantable vous alliez être enveloppée ; je ne voulais d'abord que vous sauver ; je vous vis, je vous aimai... Je vous vis un soir, dans l'ombre, à votre porte, caché que j'étais dans le coin le plus obscur de ma voiture...

« Hélas ! reprit sir Williams avec un soupir, je sais bien ce que vous allez me dire. J'aurais dû aller à vous et vous avertir du danger que vous couriez... Mais le mal était déjà grand... vous étiez sur le point d'aimer cet homme...

« Et il fallait vous laisser, en vous sauvant, dans votre erreur première ; il ne fallait pas vous tuer par une révélation subite... »

Jeanne écoutait, haletante, et il lui semblait lire dans les yeux, dans l'attitude respectueuse, dans la voix de sir Williams, un immense amour.

Il continua :

– Je mis Gertrude dans la confiance ; elle approuva mon plan. Je vous fis enlever et transporter ici durant votre sommeil. Alors, n’osant me montrer, je vous écrivis... Oh ! que mon cœur battait chaque fois que je prenais la plume... Et comme j’eus peur de mourir de joie lorsque m’arriva cette lettre de vous... »

Sir Williams se remit à genoux et baisa la main de Jeanne ; et Jeanne, qui croyait faire un rêve, lui dit :

– Mais enfin, monsieur, puisque c’est vous... puisque vous êtes le comte de Kergaz, quel était donc cet homme ?

– Un misérable ! Cet homme était mon laquais !

Jeanne jeta un cri, se renversa en arrière et ferma les yeux.

Elle avait aimé un laquais !

Lorsque la jeune fille sortit d’un long évanouissement, sir Williams avait disparu et Cerise était auprès d’elle, lui prodiguant ses soins.

Elle lui remit une lettre du baronnet.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Mademoiselle,

« Après la pénible révélation qu'il m'a fallu vous faire, je sens qu'il faut que je m'éloigne, au moins pour quelques jours. Vous ne pouvez m'aimer sur-le-champ, et pourtant il me semble que je vous rendrais la plus heureuse des femmes. Jeanne, ma bien-aimée, je passerai huit jours encore loin de vous ; mais je vous écrirai chaque soir, et peut-être que, lorsque je reviendrai vous supplier d'accepter mon nom et ma main, votre noble cœur et votre esprit auront fait la différence du véritable et du faux comte de Kergaz.

« Adieu, je vous aime.

« Comte Armand de Kergaz. »

Jeanne lut cette lettre et fondit en larmes. Tout ce qu'il y avait de sang aristocratique dans ses veines se révoltait à la pensée qu'elle avait aimé cet homme que sir Williams avait osé appeler son

laquais.

En quittant Jeanne évanouie, sir Williams avait donné quelques ordres mystérieux à Mariette ; puis il avait quitté la villa et était descendu à Port-Marly, où l'attendait Rocamboles.

– Mon capitaine, lui dit le gamin, il est presque nuit...

– Eh bien ! est-ce trop tard ? demanda sir Williams.

– Au contraire, je serais assez d'avis d'admettre qu'il fasse nuit tout à fait.

– Pourquoi ? interrogea le baronnet.

– Parce que, pour vous dire la vérité vraie, je suis persuadé que le comte fait faire guet aux alentours du cabaret ; il espère me repincer et savoir où sont les petites.

– Oh ! oh ! dit sir Williams, prenons garde, alors...

Ils attendirent la nuit.

Elle vint, opaque, pluvieuse, froide comme le sont parfois les nuits d'hiver.



Alors ils se mirent en route à travers champs, évitant les chemins de halage et le bord de la rivière, et ils pénétrèrent dans le cabaret par les derrières.

Rocamboles y voyait la nuit comme les chats, ou plutôt il connaissait si parfaitement les aîtres de la maison qu'il guida sir Williams dans l'obscurité, se munit d'une chandelle qui était sur la cheminée de la salle basse, et ne l'alluma point.

— On pourrait voir, dit-il, la clarté au dehors ; allons dans la cave.

Il fit descendre le baronnet en le tenant par la main.

Puis, arrivé dans le caveau, il battit le briquet et alluma la chandelle.

Alors sir Williams put jeter un regard autour de lui.

La cave était spacieuse et les murs étaient garnis de futailles, les unes pleines, les autres déjà vides.

Aidé de sir Williams, il amena à lui une

futaille, la tourna l'orifice défoncé du côté de la porte, et le baronnet put apercevoir le cadavre de Colar ; il était reconnaissable encore.

Le capitaine, comme l'appelait Rocambole, se souvint que Colar avait ordinairement sur lui un portefeuille, et pensa que ce portefeuille pouvait bien contenir des lettres ou des papiers compromettants pour lui, sir Williams.

Sa main blanche s'allongea donc sans hésitation, toucha le cadavre sans scrupule, déboutonna la redingote, et y prit le portefeuille dans la poche de côté.

Puis, à la lueur fumeuse de la chandelle, le baronnet en passa l'inspection, retira une lettre que Colar lui adressait et n'avait pas eu le temps de mettre à la poste, y laissa un passeport que l'ancien forçat s'était fait délivrer au nom de Louis Duroc, et y ajouta une lettre qu'il tira de sa poche à lui, sir Williams.

– Le tour est fait, murmura-t-il.

Cette lettre cachetée et écrite par le baronnet, qui avait si parfaitement imité l'écriture de son

ancien lieutenant que ce dernier, s'il fût revenu à la vie, aurait juré l'avoir écrite lui-même, portait cette suscription :

*À mademoiselle Émilie Foulbeuf, modiste,  
Belgrave-square, 2 ter, à Londres.*

Elle était signée Colar, et ainsi conçue :

« Ma belle adorée,

« Encore trois jours, et ton vainqueur est hors des griffes de la *rousse* parisienne. Je compte arriver à Boulogne après-demain et m'y embarquer. Je brûle de te revoir et de devenir honnête et considéré. Avec nos économies, nous irons nous retirer à Midlesex ou ailleurs, nous y achèterons un cottage, et nous nous ferons passer pour des princes russes, si ça nous plaît. J'ai cent cinquante mille francs de bon argent, et qui, à Londres, ne devront rien à personne. À Paris, si j'étais pincé, ils me renverraient au bagne.

« Il faut que je te conte un bon tour que j'ai joué à un petit employé du ministère des affaires étrangères et qui le conduira un peu loin, j'imagine, s'il est pincé.

« C'est à mourir de rire.

« Figure-toi que, il y a six mois, le drôle s'est avisé de faire *de l'œil* à une femme très jolie et qui me voulait du bien. Je ne te la nomme pas, parce que je ne veux pas que vous soyez jalouse, madame Colar, et que vous passiez le détroit pour venir lui arracher les yeux... Mais n'importe !

« Il y avait longtemps que je cherchais une bonne occasion : voilà que le hasard, qui est un grand maître, s'est mis à mon service... Un matin, je flânais dans la rue Saint-Louis ; j'avais une veste de commissionnaire pour ma commodité, vu que j'avais affaire dans le quartier. Une demoiselle s'approche de moi et me dit : « Vous allez me faire une course. » Elle me donne une lettre ; je regarde l'adresse et je lis : « À M. Fernand Rocher, au ministère des affaires étrangères. »

« Je prends la lettre et j'y vais. En route, je

coupe l'enveloppe et je lis le poulet. La demoiselle, qu'il devait épouser sans doute, lui signifiait son congé.

« – Bon ! me dis-je, voilà une nouvelle qui va l'amuser.

« Et je continue mon chemin en riant. J'arrive, je demande mon homme, on me fait entrer dans le bureau du chef de division. Il était seul, et il y avait une caisse après laquelle pendaient les clefs et qui était ouverte.

« Les caisses, ça me connaît. D'un coup d'œil, j'en fais l'inventaire. Je vois dans celle-là un portefeuille, et d'abord j'ai l'idée de mettre la main dessus ; mais bah ! il n'y a jamais gras dans une caisse de ce genre, et je me prends à songer qu'il ne faut pas, pour quelques mille francs de plus, risquer d'être repris et de perdre le fruit de mes petites économies.

« Une autre idée me vient, une fameuse ! Mon jeune homme avait ouvert la lettre et sa figure se décomposait. Tout à coup, il se lève et se met à marcher à grands pas, comme un fou et sans faire attention à moi.

« Alors, je mets la main sur le portefeuille et je le lui fourre dans la poche de son paletot.

« Puis, je m'en vais et j'attends dans la rue.

« Trois minutes après, je le vois sortir tête nue et prendre en courant le boulevard, emportant le portefeuille sans s'en douter, et volant ainsi l'État à son propre insu.

« Ça a dû lui faire une vilaine affaire... »

Cette explication, on le voit, était assez plausible, surtout donnée par lettre à une femme habitant Londres, et par un homme qui avait de déplorables antécédents judiciaires.

Afin de la rendre plus vraisemblable encore, sir Williams avait ajouté plusieurs détails tout intimes, relatifs à de prétendus vols et tout à fait étrangers à l'affaire du portefeuille.

– Mademoiselle Émilie Foulbeuf, s'était-il dit, était en effet, à Londres, la maîtresse de Colar. Le fait pourra être vérifié.

Lorsqu'il eut mis cette lettre dans le portefeuille du mort, replacé le portefeuille dans

la poche et reboutonné la redingote, le baronnet, aidé de Rocambole, rendit à la futaille défoncée sa position première, après avoir toutefois ôté au cadavre sa montre d'or et une bourse qui contenait une vingtaine de francs en monnaie blanche.

– Maintenant, dit-il au vaurien, comprends bien ce que je vais te dire.

– Je vous écoute, capitaine.

– Colar a été assassiné.

– Parbleu ! je le sais bien, par le comte de Kergaz.

– Non, par Nicolo.

– Ah ! bien, dit Rocambole. Au fait, j'aime autant cela. Je vous l'ai déjà dit, il m'ennuie, papa Nicolo.

– Ta mère va aller chez le commissaire...

– Hum ! vilaine visite, capitaine.

– N'importe ! elle ira.

– Que lui dira-t-elle ?

– Elle lui dira que le remords s'est emparé

d'elle, et que la crainte d'être accusée plus tard l'engage à tout révéler.

Rocamboles écoutait attentivement.

– Elle parlera de ses relations intimes avec Nicolo, poursuivra sir Williams, et des relations qui existaient entre lui et l'ancien forçat Colar. Elle dira que, la nuit du crime, Nicolo et Colar sont venus chez elle, qu'ils y ont causé longtemps et tout bas ; mais que, cependant, elle a pu comprendre à leurs demi-mots que Colar partait et quittait la France ; puis qu'une querelle à propos de partage de certaines valeurs s'étant élevée, Nicolo a tué Colar d'un coup de pistolet, lui a volé sa montre et sa bourse, et puis, que, à l'aide de menaces, il a obtenu qu'elle, la veuve Fipart, et Rocamboles garderaient le silence. La crainte d'être pareillement assassinés par ce furieux les a contraints à se taire, et ils ont aidé Nicolo à transporter le cadavre de Colar ici et à le cacher dans cette futaille.

– Bon ! dit Rocamboles ; mais combien maman aura-t-elle pour ce petit mensonge ?

– Trois billets de mille.



– C’est peu... hasarda Rocambole. Le cou de papa Nicolo, que nous allons faire couper, vaut bien mille francs de plus pour elle...

– Soit, va pour mille francs de plus.

– Et quatre pour moi, acheva froidement le vaurien. Oh ! c’est pour rien, capitaine ; vous verrez comme je déposerai... la main en l’air... sans sourciller... comme un homme qui dit la vraie vérité.

– Soit, dit encore le capitaine.

Ils remontèrent, soufflèrent leur chandelle, gagnèrent les derrières de la maison et s’esquivèrent.

Le tilbury de sir Williams l’attendait entre Bougival et Rueil, et il regagna Paris.

Quant à Rocambole, il monta au pavillon où la Fipart se tenait cachée, et lui fit sa leçon.

La Fipart pleurnicha bien un peu à la pensée qu’elle allait faire couper le cou à son époux illégitime et qu’elle avait tant aimé, suivant l’expression classique, mais Rocambole fut éloquent, persuasif ; il lui prouva que Nicolo

devenait insupportable et qu'une veuve, dans sa position, pouvait prétendre à beaucoup mieux...

Et la veuve Fipart se décida.

Elle alla chez le commissaire de police dès le point du jour, tandis que Rocambole courait à Paris, s'introduisait dans la demeure de Nicolo, qui n'était pas rentré la veille, et y cachait la montre et la bourse de « feu M. Colar », comme il disait.

## LV

On s'en souvient, c'était dans la rue Guérin-Boisseau que Colar, prêt à partir pour Bougival avec Léon Rolland, était allé avertir le saltimbanque Nicolo.

Nicolo habitait, dans cette rue, une méchante chambre garnie à douze francs par mois, au sixième, où, du reste, il ne faisait que de rares apparitions, car il courait les barrières et les villages des environs de Paris, associé qu'il était à une troupe d'acrobates. Le garni de la rue Guérin-Boisseau était plutôt pour lui un refuge qu'un domicile. C'était là qu'il se cachait, chaque fois qu'il avait commis quelque méfait et redoutait les pièges de la police.

En effet, cette rue, située au centre d'un quartier populeux et presque entièrement habitée par des cordonniers et des ouvriers en chambre, était par cela même moins suspecte, et Nicolo y

vivait fort tranquille depuis quatre ou cinq années.

Il payait régulièrement son loyer, rentrait et sortait sans bruit, ne recevait guère que Rocamboles, qui passait dans la maison pour son neveu, et savait donner à son visage une expression de gaieté et de bonne humeur qui lui avait attiré une sorte de sympathie de la part des différents locataires.

Depuis la nuit où Colar avait été tué, Nicolò n'avait point reparu rue Guérin-Boisseau. Il avait été successivement à Saint-Denis, à Belleville et à Vincennes, exercer son métier d'acrobate. Mais un soir, précisément celui où sir Williams et Rocamboles s'introduisaient dans le cabaret de Bougival et y visitaient le cadavre de Colar, Nicolò éprouva le besoin de faire un tour de son métier. Son paletot était usé, il en décrocha un tout neuf à la devanture d'un marchand d'habits et l'emporta. Malheureusement, un agent de police l'aperçut, le poursuivit, et finit par le perdre de vue dans la foule.

Cela se passait à Belleville.

Nicolo se sauva à toutes jambes, dépista l'agent de son mieux, et rentra rue Guérin-Boisseau vers minuit.

Une vieille femme qui remplissait les graves fonctions de concierge lui tendit sa chandelle et sa clef.

– Monsieur Nicolo, lui dit-elle, votre neveu est venu.

– Rocamboles ? demanda le saltimbanque.

– Oui, m'sieu Nicolo.

– A-t-il laissé quelque chose pour moi ?

– Il a demandé votre clef.

– Et il est monté ?...

– Et descendu tout de suite.

Nicolo pensa que le vaurien était venu lui apporter des nouvelles de la veuve Fipart, et il monta chez lui espérant y trouver un mot, un signe quelconque qui eût pour lui une signification. Mais tout était dans le même état, et Nicolo eut beau chercher, son logement ne conservait aucun indice du passage de

Rocamboles. Le saltimbanque était épuisé par cette course désordonnée à travers ce dédale de rues tortueuses qu'il avait parcourues pour faire perdre sa trace aux agents. Il se jeta sur son lit, tout vêtu, et s'endormit d'un profond sommeil.

Le jour ne l'éveilla point, et, vers dix heures, il dormait encore, lorsqu'on frappa rudement à sa porte.

– Qui est-là ? demanda-t-il.

– Au nom de la loi, ouvrez ! répondit une voix du dehors.

– Je suis pincé, murmura le saltimbanque.

Il voulut cacher le paletot volé sous son lit, mais la porte fut enfoncée et il n'en eut pas le temps.

Deux agents de police entrèrent.

– Hum ! pensa Nicolo en les voyant, j'en ai pour six mois à la correctionnelle, peut-être même un an.

Nicolo avait été au bagne, il était même en rupture de ban ; mais il s'était si bien défiguré qu'il avait la conviction qu'on ne le reconnaîtrait

pas.

Les agents le prirent au collet et le mirent en état d'arrestation, sans prendre garde au paletot à moitié caché sous les couvertures.

– Vous vous expliquerez chez le commissaire, lui dirent-ils.

Nicolo fut conduit au bureau de police.

Le magistrat lui fit subir un interrogatoire sommaire sur son nom, sa profession, ses habitudes, et ne lui dit pas un mot du vol du paletot.

Lui commença à s'inquiéter.

– De quoi suis-je donc accusé ? demanda-t-il.

– D'un assassinat, lui répondit-on.

Nicolo fit un haut-le-corps et s'écria :

– Ce n'est pas vrai... je n'ai assassiné personne !

– Vous êtes accusé, dit le commissaire, d'avoir, il y a huit jours, dans un cabaret de la banlieue tenu par une veuve Fipart, assassiné un ancien forçat du nom de Colar.

– Moi ! moi ! s'écria Nicolo, ce n'est pas moi !

– C'est ce que l'instruction éclaircira, répondit le commissaire.

Et il envoya Nicolo au Dépôt.

Deux heures après, le saltimbanque comparait devant le juge d'instruction et niait énergiquement la part qu'on voulait lui faire dans le meurtre de Colar.

Cependant, honnête comme le sont les voleurs entre eux, il ne chargea personne et ne parla ni de la veuve Fipart, ni de Rocambole, ni de sir Williams.

Mais alors il fut confronté avec la veuve et son fils adoptif.

La veuve Fipart, devant Nicolo frappé de stupeur, déposa sans sourciller que Nicolo et Colar s'étaient pris de querelle, et que ce dernier avait été frappé d'un coup de pistolet ; elle ajouta qu'à partir de ce moment elle avait pris la fuite et ne savait plus rien.

Jusque-là, comme le comte de Kergaz s'était



introduit par la fenêtre et qu'il avait fort bien pu se faire que, dans son effroi, la veuve Fipart eût cru Nicolo l'auteur du meurtre, d'autant plus qu'il s'était sauvé précipitamment, jusque-là, disons-nous, le saltimbanque n'entrevoyait que vaguement la trahison de sa maîtresse ; mais lorsque Rocambole eut déposé à son tour, il comprit qu'il était vendu et que sa perte était jurée.

Rocambole, avec ce cynique sang-froid qui le caractérisait, confirma d'abord la déposition de la veuve, puis il entra dans de minutieux détails, parla de la terreur que Nicolo inspirait, des menaces de mort à l'aide desquelles il avait obtenu son silence et l'avait contraint à l'aider pour faire disparaître le cadavre et les traces du crime.

Alors Nicolo, indigné, furieux, hors de lui, voulut dire la vérité, accuser Armand qu'il ne connaissait que sous le nom du comte, désignation souvent échappée à Colar ; il voulut parler du capitaine, de Léon Rolland, et essayer de jeter un jour quelconque, dont il pût profiter,

dans cette ténébreuse affaire ; mais il avait compté sans son tempérament sanguin et son caractère emporté. Il entra en fureur, ne put prononcer un mot. Son visage enflammé devint livide et violacé, et il faillit avoir un coup de sang.

Il fut placé à demi mort dans une voiture et conduit à Bougival, où, en présence d'un commissaire de police, le cadavre fut retiré de la futaille et reconnu pour celui de Colar, forçat évadé.

– Canaille ! lui dit alors Rocambole en menaçant Nicolo du poing, nieras-tu que tu lui as volé sa montre et sa bourse ? tu les as cachées dans ta paille...

Nicolo comprit qu'il était perdu ; son accès de fureur le reprit ; il essaya de se débattre et d'échapper aux agents ; mais il fut solidement garrotté, et, à partir de ce moment, ce ne fut plus qu'une bête fauve dont les hurlements et les cris de rage achevaient de prouver la culpabilité et d'égarer la justice. La tête du saltimbanque était vouée à l'échafaud.

Pendant qu'on se rendait maître de lui, le commissaire passait une inspection minutieuse des objets trouvés sur le cadavre, et principalement du portefeuille.

Ce que sir Williams avait prévu arriva.

La prétendue lettre de Colar à mademoiselle Émilie Foulbeuf, modiste à Londres, fut décachetée et lue.

Par une singulière coïncidence, le commissaire devant lequel Nicolò avait comparu, et qui s'était transporté à Bougival, était le même qui, quelques jours auparavant, avait arrêté Fernand Rocher chez la Baccarat, et dans l'esprit de qui un doute sur la culpabilité du jeune homme s'était toujours élevé.

En dépit des preuves qui paraissaient accabler Fernand, ce magistrat avait toujours eu la conviction qu'il n'était pas coupable.

On comprend donc quelle révolution la lecture de cette lettre opéra dans son esprit, et il crut tenir dans ses mains la preuve de l'innocence de Fernand.

Il ordonna le transport du cadavre à la Morgue ; puis, tandis que Nicolo était ramené à Paris et reconduit en prison, il avisa le parquet de sa découverte et lui transmit la lettre.

Pendant qu'on faisait remonter en voiture le prétendu coupable du meurtre de Colar, la veuve Fipart fut prise d'un accès de sensibilité.

– Pauvre vieux ! murmura-t-elle, ça me fend tout de même le cœur de penser que c'est moi qui vais le faire raccourcir...

– Bah ! maman, répondit Rocambole, vous trouverez mieux que votre vieux saltimbanque ; car, c'est pas pour vous fâcher, maman, mais vous aviez là un drôle de goût, tout de même.

Tandis que ces événements s'accomplissaient, Fernand Rocher était toujours en prison.

L'instruction de son affaire était terminée, l'acte d'accusation dressé, et il allait comparaître devant la cour d'assises, dont la première session s'ouvrait dans la quinzaine.

Le pauvre jeune homme, en proie à une prostration terrible, n'avait plus, depuis quelques

jours, conscience de ses actions et de son existence.

Il était frappé d'atonie.

Armand, Léon, Baccarat l'avaient visité deux fois et lui avaient promis de le sauver ; mais huit jours s'étaient écoulés depuis leur dernière visite, et il ne les avait point revus.

Un moment, il avait espéré ; puis l'espoir s'était évanoui.

Un matin, il fut averti qu'il était renvoyé devant la cour d'assises et qu'il n'avait plus que huit jours à attendre...

À partir de ce moment, Fernand sentit sa raison s'égarer et la folie arriver à grands pas. Il fallait lui faire violence pour prendre quelques aliments. Il voulait se laisser mourir de faim. Depuis que l'instruction était terminée, il n'était plus au secret du reste, et il avait été transféré à la pistole. Là, il pouvait rencontrer d'autres prisonniers et causer avec eux ; mais, sombre et farouche, il n'adressait la parole à personne et ne descendait jamais dans le préau.

Ses compagnons de captivité l'avaient surnommé *l'aristo*.

Un matin, cependant, Baccarat se présenta.

Il la regarda sans lui parler, d'un regard terne, sans rayons, et où se peignait l'hébétude.

Baccarat lui prit la main et se mit à genoux devant lui.

– Pauvre monsieur Fernand, murmura-t-elle d'une voix émue, comme il est changé !

Et, en effet, le prisonnier était devenu pâle, hâve, amaigri ; il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Baccarat, elle aussi, était bien changée. Ce n'était plus cette jeune femme élégante et folle dont la vie était une longue fête pleine de bruits et d'éclats de rire, insoucieuse du lendemain et ne songeant qu'au plaisir.

C'était une femme courbée par la douleur et dont le front pâli attestait les sombres veilles du remords.

Elle était vêtue simplement, et l'on eût dit qu'elle voulait racheter par son humilité présente

son orgueil d'autrefois.

– Ah ! c'est vous ? lui dit Fernand d'une voix sourde et comme si la vue de la pécheresse lui eût rappelé toutes ses tortures.

– Oui, répondit-elle bien bas, c'est moi... c'est moi qui viens, une fois encore, vous demander pardon et vous dire d'espérer... Nous travaillons à vous sauver.

Fernand hocha la tête.

– C'est impossible, murmura-t-il.

– Non, non, dit Baccarat avec véhémence, ce n'est pas impossible ; il n'est jamais impossible de prouver l'innocence. Espérez, monsieur Fernand, espérez plus que jamais aujourd'hui.

Et comme un triste sourire où se peignait son incrédulité glissait sur ses lèvres, elle continua :

– M. le comte de Kergaz vous sauvera, et il peut ce qu'il veut ; mais il faut du temps pour cela, monsieur Fernand.

– Du temps ! fit-il avec un élan de désespoir ; mais vous ne savez donc pas que je serai jugé dans huit jours, jugé et condamné ?

– Huit jours ! répéta la jeune femme avec stupeur, mais c'est impossible !

– Cela sera pourtant...

– D'ici à huit jours, s'écria Baccarat, Bastien sera revenu de Bretagne ; il aura contraint sir Williams à parler. Oh ! nous vous sauverons de la honte de la cour d'assises... je vous le jure !

Au moment où Baccarat disait ces paroles avec une indicible émotion, un guichetier et un gendarme parurent :

– Mon Dieu ! murmura Fernand épouvanté, est-ce donc déjà l'heure ?

Mais le guichetier répondit :

– Le juge d'instruction veut vous voir !

Baccarat eut un frisson d'espoir.

– Peut-être, pensa-t-elle, a-t-on découvert le vrai coupable...

Et elle quitta Fernand, en lui promettant de revenir le lendemain.

Fernand suivit le gendarme et fut conduit devant le magistrat qui avait instruit son affaire :



– Monsieur, lui dit ce dernier, connaissiez-vous le commissionnaire qui vous apporta une lettre au ministère, la veille de votre arrestation ?

– Non, répondit Fernand, je ne l'avais jamais vu.

– C'est assez bizarre. Il vous connaissait, lui.

Et le juge d'instruction lut à Fernand la lettre écrite par sir Williams et signée Colar.

– Or, poursuivit le magistrat, cette lettre prouverait infailliblement votre innocence, sans une légère contradiction qui existe entre les faits qu'elle énonce et une des réponses de votre interrogatoire : selon elle, les clefs de la caisse adhéraient à la serrure et la caisse était ouverte. D'après votre interrogatoire, au contraire, vous n'auriez pas même ouvert la caisse.

– C'est vrai, murmura Fernand. Mais, monsieur, la foudroyante nouvelle que renfermait pour moi cette lettre que le commissionnaire m'apportait a fort bien pu me faire perdre la tête... Peut-être M. de Beaupréau avait-il laissé la caisse ouverte... Tout ce que je sais, c'est que je

suis innocent.

L'accent de Fernand était si vrai, si convaincu, qu'à tout prendre on pouvait supposer que sa mémoire lui faisait défaut.

— Monsieur, lui dit le juge d'instruction, malgré ces contradictions, la lettre que je tiens dans les mains ne me laisse plus aucun doute sur votre innocence ; je vais vous faire mettre en liberté...

Fernand jeta un cri de joie et se laissa tomber défaillant sur un siège...

Il était libre, on le déclarait innocent !

\*

Une heure plus tard, Fernand Rocher se présentait à l'hôtel de Kergaz.

Armand, Baccarat et Léon Rolland s'y trouvaient réunis, et leur étonnement fut au comble à la vue du jeune homme.

Comment était-il libre ? par quels moyens

avait-il prouvé son innocence ?

C'était à n'y rien comprendre.

Mais lorsque Fernand eut résumé la substance de la prétendue lettre écrite par Colar ; quand M. de Kergaz sut que le cadavre de ce dernier avait été retrouvé dans la cave du cabaret, et que le saltimbanque Nicolo était accusé de cet assassinat, alors un grand jour se fit dans son esprit :

– Encore Andréa ! murmura-t-il.

Et les cheveux du comte se hérissèrent à la pensée que peut-être, à cette heure, puisque Fernand était libre, le baronnet sir Williams était l'époux d'Hermine.

– Et Bastien qui ne m'écrit pas ! murmura-t-il. Voici trois jours que j'attends de ses nouvelles... et rien !

Tout à coup, une porte s'ouvrit, un homme entra.

À la vue de cet homme, qui était vêtu comme un paysan breton et portait simplement une petite casquette verte à galon d'argent, au lieu du large

chapeau, Armand s'écria :

– Ah ! voilà des nouvelles de Bretagne. Voici mon garde-chasse de Kerloven.

Le garde-chasse était couvert de boue ; il était venu à cheval et à franc étrier.

– Monsieur le comte, dit-il, je vous apporte une mauvaise nouvelle : M. Bastien est mort.

– Mort ! Bastien est mort ! exclama le comte frappé de stupeur.

– Oui, monsieur, il y a cinq jours.

Et le garde-chasse raconta que, le soir du meurtre, Bastien était sorti à pied, avec le vieux Jérôme l'idiot, et qu'il n'avait point reparu.

On les avait attendus longtemps, toute la nuit, toute la journée du lendemain et la nuit suivante.

Ils n'avaient point reparu...

Mais, deux jours après, la mer avait roulé un cadavre sur la plage, celui de Bastien.

Et, chose surprenante peut-être, le corps du cheval, précipité avec lui dans l'abîme, avait sans doute été entraîné par un autre courant, et on ne

l'avait pas retrouvé ; de telle sorte que la seule preuve du crime de sir Williams avait disparu.

Mais Armand ne s'y trompa point ; il devina que l'infâme Andréa triomphait une fois encore, et demanda des chevaux de poste.

– En Bretagne ! s'écria-t-il, s'adressant à Fernand, nous allons en Bretagne, et Dieu veuille que nous arrivions à temps !

## LVI

La mise en liberté de Fernand Rocher n'avait pu s'opérer que trois ou quatre jours après la découverte du cadavre de Colar, et de cette lettre qui proclamait son innocence. Cela avait donc donné le temps à sir Williams de partir sur-le-champ et de retourner en Bretagne, bien avant que le comte de Kergaz eût appris la mort de Bastien.

Le baronnet arriva un soir, à la nuit tombante, chez le chevalier de Lacy, au moment même où le vieux gentilhomme revenait de la chasse. M. de Lacy était à moitié dans les confidences de sir Williams.

Il savait que le baronnet était parti pour Paris dans le but de sauver Fernand et d'obtenir ainsi la main d'Hermine.

— Eh bien ? demanda le vieux Breton avec vivacité en voyant entrer sir Williams.

– Eh bien ! répondit-il, c'est fait.

– Vous l'avez sauvé ?

– Complètement.

– Il n'était donc pas coupable ?

– Au contraire, mon cher chevalier.

– Alors, comment avez-vous pu ?... Comment avez-vous fait ?

– Ah ! dit le baronnet avec calme, cela m'a coûté cent mille francs.

Le chevalier ne put s'empêcher de regarder avec admiration cet homme qui dépensait cent mille francs dans le seul but de plaire à la femme qu'il aimait.

– Mais enfin, insista-t-il, est-ce donc un secret ?

– Non, certes, et voici ce que j'ai fait.

– Voyons ? dit le chevalier.

– Fernand Rocher était ou n'était pas coupable.

– Ceci est évident, dit le chevalier.

– S’il ne l’était pas, il fallait trouver le voleur ; s’il l’était, on ne pouvait le sauver qu’en prouvant qu’il était innocent.

– Rien de plus juste. Eh bien ?

– Mais la justice, en France surtout, poursuit le baronnet, est ce qu’il y a de moins poétique au monde ; elle procède mathématiquement et ne croit qu’aux preuves matérielles.

– Bon ! dit le chevalier, je vous vois venir.

– Fernand était coupable, ceci est incontestable. Donc, pour prouver le contraire, il fallait trouver un homme qui consentît à s’avouer l’auteur du vol.

– Et vous l’avez trouvé ?

– Oui, dit impudemment sir Williams.

– Moyennant cent mille francs ?

– Comme vous le dites. Mais ces cent mille francs-là ne lui ont pas porté bonheur...

– Comment cela ? fit le chevalier étonné.

– Ah ! vous allez voir... C’est une histoire qui tient du roman. L’homme que j’avais trouvé se



nommait Colar ; c'était un forçat évadé qui tirait le diable par la queue et se cachait de son mieux. Un moment vint où sa position ne fut plus tenable ; la police était sur ses traces, il allait être repris au premier jour. Ce fut dans ces circonstances que je le rencontrai. Il consentit à écrire une lettre qu'il signerait et adresserait à une prétendue maîtresse à Londres ; puis il m'amena un complice, un voleur devenu cabaretier, et une petite comédie fut montée. Colar devait louer un garni chez le cabaretier ; celui-ci le dénoncerait, la police arriverait, ne trouverait point Colar, qui, depuis quelques heures, serait sur la route d'Amérique avec les cent mille francs ; mais elle trouverait des lettres, et, parmi elles, celle qu'il adressait à Londres et dans laquelle il se vantait du vol du portefeuille, attribué à Fernand Rocher.

– Tiens, s'écria le chevalier émerveillé, mais c'était fort ingénieux, tout cela.

– Assez, répondit Williams d'un ton modeste.

– Et l'on a trouvé la lettre ?

– Ah ! mieux que cela... dit le baronnet, on a trouvé Colar.

– Mais alors il a nié ?...

– Non, il était mort, acheva froidement le baronnet. Le cabaretier l'avait assassiné pour s'approprier les cent mille francs...

– Et la lettre ?

– La lettre était encore dans un portefeuille que Colar portait sur lui. On a trouvé le cadavre et le portefeuille.

Telle fut la version que raconta le baronnet au chevalier de Lacy sur les événements qui s'étaient accomplis à Paris et à Bougival.

Aux yeux du chevalier, le baronnet demeurait donc un parfait gentilhomme, au caractère chevaleresque, et qui ne reculait devant aucune extrémité pour arriver jusqu'à la femme qu'il aimait.

– Eh bien, dit M. de Lacy après avoir réfléchi quelques minutes, je ne vois plus qu'une chose à faire...

– Laquelle ?

– Avertir mademoiselle de Beaupréau du succès de vos démarches.

– C'est ce que je vais faire.

– Et réclamer l'exécution de la promesse qu'elle vous a faite.

– Non pas, dit le baronnet.

– Comment ! s'écria M. de Lacy, vous renoncerez ?...

– Nullement, répondit sir Williams avec une feinte tristesse. Mais mademoiselle Hermine m'a fait cette promesse dans un moment de fièvre et d'exaltation, et ce serait peu généreux à moi de la lui rappeler.

M. de Lacy haussa les épaules :

– Allons donc ! fit-il, ce qui est promis est promis. Hermine vous accordera sa main.

– Je l'espère, mais ne veux point l'y contraindre.

Et sir Williams se disait en lui-même : Ce brave chevalier n'est pas fort, il ne se doute pas qu'on obtient tout d'une femme en ne lui demandant rien...

M. de Lacy et sir Williams en étaient là de leur

conversation, lorsqu'un pas de cheval se fit entendre dans la cour, puis on vit apparaître maître Jonas.

Le lecteur intime de madame de Kermadec venait des Genêts en droite ligne, et il était porteur d'une lettre de la baronne au chevalier.

M. de Lacy en rompit le cachet et lut :

« Mon cher voisin,

« Voici huit jours que sir Williams est parti.

« Depuis son départ, Hermine n'a plus qu'une existence fiévreuse, et elle change à vue d'œil.

« Le baronnet lui a-t-il fait la promesse de revenir ? l'aime-t-elle déjà ? Nous n'en savons rien. Mais elle demande chaque jour si je n'ai pas de vos nouvelles ; d'où je conclus aisément, mon cher chevalier, que ce n'est pas vous qui occupez son esprit, mais *lui*.

« Savez-vous où est le baronnet ?

« Reviendra-t-il ? vous a-t-il écrit ?

« Un mot, je vous prie, et à vous.

Le chevalier tendit cette lettre à sir Williams.

Le baronnet tressaillit de joie et se dit :

– Je crois que voici l’heure du triomphe.

Puis il tira un journal de sa poche, s’approcha d’une table et se mit à écrire.

Une heure après, maître Jonas remontait à cheval, porteur d’un pli assez volumineux pour M. de Beaupréau, et d’une lettre du chevalier à la baronne.

Le chevalier disait :

« Madame et chère voisine,

« Sir Williams arrive à l’instant, il est plus triste que jamais ; j’en conclus qu’il aime toujours votre petite-nièce. Il a le projet de monter à cheval demain et de se rendre aux Genêts, et il a l’espoir de voir se dissiper ce nuage de tristesse qui couvre le beau front de mademoiselle Hermine, à qui je baise, ainsi qu’à

vous, respectueusement les deux mains.

« Chevalier de Lacy. »

*Le baronnet sir Williams à M. de Beaupréau,  
au château des Genêts.*

« Cher beau-père,

« Je crois que la partie est gagnée !

« Votre intéressante fille m'a formellement  
promis sa main si je sauvais son cher Fernand.  
Ci-joint une lettre pour elle, et un article de la  
*Gazette des Tribunaux.*

« J'attends votre réponse au Manoir.

« À vous,

« Sir Williams. »

M. de Beaupréau reçut cette lettre une heure  
après l'arrivée du baronnet chez le chevalier de  
Lacy.

Hermine ressemblait depuis quelques jours à  
un fantôme ; elle avait pleuré, elle avait prié...

Elle avait fait le vœu d'épouser le baronnet, s'il sauvait Fernand... elle espérait mourir après.

La lettre de sir Williams, que lui remit M. de Beaupréau, était ainsi conçue :

« Mademoiselle,

« Hélas ! il était coupable...

« Et cependant je l'ai sauvé, et tout Paris, à cette heure, croit à son innocence. Vous pourrez vous en convaincre par la lecture du journal que je vous transmets.

« Au moment de m'éloigner pour toujours de ce pays de France où j'ai tant souffert, mademoiselle, je voudrais vous revoir une dernière fois, non pour vous rappeler une promesse que vous me fîtes dans un moment d'égarement ou de douleur, mais pour vous dire un éternel adieu.

« Me refuserez-vous ? »

\*

Hermine lut cette lettre, puis elle ouvrit la *Gazette des Tribunaux* :

« Un drame qui devait se dérouler devant la cour d'assises, disait le journal, vient d'avoir son dénouement d'une façon moins bruyante dans le cabinet du juge d'instruction.

« Nos lecteurs se souviennent encore sans doute de l'arrestation d'un employé au ministère des affaires étrangères, accusé d'avoir volé un portefeuille renfermant trente mille francs et contenu dans la caisse du chef de bureau, M. de B..., qui avait en cet employé toute confiance.

« L'accusé protestait énergiquement de son innocence, mais les preuves l'accablaient.

« La découverte d'un homme récemment assassiné dans un cabaret de la banlieue, et une lettre trouvée sur le cadavre, viennent de jeter un jour tout nouveau sur cette mystérieuse affaire.



« Dans la matinée où le vol fut accompli, un homme vêtu en commissionnaire s'introduisit, une lettre à la main, dans le bureau où l'employé travaillait auprès de la caisse ouverte... »

Suivaient tous les détails renfermés dans la prétendue lettre de Colar à mademoiselle Émilie Foulbœuf, et l'article du journal judiciaire se terminait par ces mots :

« M. Fernand Rocher a été sur-le-champ mis en liberté, et il rentrera sans doute au ministère, dont il était un des employés les plus distingués. »

Pendant quelques minutes, mademoiselle de Beaupréau crut qu'elle allait mourir de joie ; puis elle se souvint de sa promesse à sir Williams, et elle lui écrivit ces quelques lignes :

« Monsieur,

« On n'aime, hélas ! qu'une fois en sa vie : mais, si une affection reconnaissante peut vous faire oublier l'amour que vous auriez le droit d'exiger de la femme qui portera votre nom, vous

pouvez faire demander ma main par le chevalier de Lacy. Je m'efforcerai de vous consacrer ma vie, et je serai une honnête femme.

« Hermine. »

Quand le baronnet reçut cette lettre, à laquelle, du reste, il s'attendait, car il avait compté sur la loyauté d'Hermine, il se contenta de murmurer :

– Pauvre fille ! elle se donnera bien du mal inutilement. Je tiens à la dot et non à l'amour. Je ne suis pas un homme sentimental, et si j'avais à aimer, je crois que j'aurais un faible très déterminé pour cette petite Jeanne, dont je me ferais une maîtresse ravissante à la barbe de ce pauvre Armand...

Et le baronnet écrivit à M. de Beaupréau :

« J'ai rapporté de Paris toutes les pièces nécessaires qui établissent que je suis le baronnet sir Williams, gentilhomme irlandais. Elles sont en règle.

« Le chevalier de Lacy monte à cheval pour

aller faire ma demande officielle à mon honoré beau-père ; il faut presser les choses, racheter deux bans à l'église et célébrer le mariage d'ici à huit jours.

« Le lendemain, cher complice, nous réclamerons, je sais bien à qui, les douze millions, et je vous permettrai d'aimer Cerise, que je vous ai gardée bien soigneusement, vieux misérable !

« À vous,

« Sir Williams. »

## LVII

Huit jours après l'envoi de cette lettre, le vieux manoir des Genêts avait, dès huit heures du matin, un air de fête ; les domestiques, les métayers, les paysans des environs accouraient endimanchés, et madame la baronne de Kermadec elle-même avait mis une robe de gala, qui remontait aux premiers jours de l'Empire.

À neuf heures, plusieurs voitures étaient arrivées des environs, amenant les châtelains d'alentour et le notaire qui devait rédiger le contrat.

Puis on avait vu paraître un élégant tilbury, et de ce tilbury étaient descendus le baronnet sir Williams et le chevalier de Lacy, son hôte et son témoin.

Sir Williams était radieux.

Encore quelques heures, et il était l'époux d'Hermine, et les douze millions étaient à lui.

Quant à mademoiselle de Beaupréau, elle s'était levée comme se lèvent les martyrs pour marcher au supplice.

Esclave de sa parole engagée pour sauver Fernand, elle allait épouser sir Williams, puisque celui qu'elle avait tant aimé et qu'elle aimait encore était libre.

Plus pâle qu'une statue de marbre dans sa parure blanche de fiancée, Hermine apparut aux invités réunis dans le salon comme ces victimes humaines dévouées au couteau du sacrificateur. M. de Beaupréau lui donnait le bras. Sa mère marchait auprès d'elle.

Hermine avait si bien dissimulé sa torture depuis quelques jours, elle avait si bien laissé croire que Fernand était effacé de son cœur et que sir Williams en avait pris possession, que l'œil clairvoyant de la mère elle-même s'y était trompé.

Thérèse croyait sa fille heureuse, et mit sa pâleur extraordinaire sur le compte de l'émotion inséparable du grand acte qui allait s'accomplir pour elle.

Le contrat devait être signé vers neuf heures ; à dix, les époux monteraient en voiture pour se rendre au village voisin et y être mariés par l'officier de l'état civil ; à midi, aurait lieu la messe nuptiale.

Le soir même, les nouveaux époux devaient partir pour Paris, emmenant, malgré son grand âge, la vieille baronne de Kermadec et le chevalier de Lacy qui désiraient accompagner sir Williams. Donc, au moment où neuf heures sonnaient, les portes du grand salon des Genêts furent ouvertes, et la jeune fiancée entra, appuyée au bras de M. de Beaupréau et suivie de sa mère, à qui sir Williams donnait le bras.

Les invités des alentours et leurs femmes, déjà réunis dans une pièce voisine, ne tarissaient point en éloges sur la tournure charmante, l'air noble et distingué de cet étranger opulent que l'amour conduisait à épouser une jeune fille à peu près sans fortune.

Le notaire, un petit vieillard sec et portant perruque, s'était assis devant la table du contrat en murmurant :

– Belle fortune, ma foi ! si les documents transmis d'Irlande par le tabellion et le shérif de Dublin sont exacts, fortune magnifique, princière !

Le baronnet, on le devine, avait produit tout autant de pièces fausses qu'il en pouvait être nécessaire pour laisser croire à ces dix mille livres sterling de revenu qu'il s'était libéralement octroyées.

Les invités étaient au complet, les futurs époux présents, l'heure sonnait.

Madame de Kermadec, à demi couchée sur sa chaise longue, ordonna de fermer les portes et congédia les domestiques.

– Monsieur le notaire, dit-elle, voudriez-vous nous lire le contrat que vous avez dû rédiger ?

Le notaire se leva, posa sa plume, mit ses lunettes, toussa et déplia un volumineux cahier de papier timbré. Mais, au moment où il commençait sa lecture, il fut interrompu par un bruit de roues, de claquements de fouet et de grelots, qui se fit entendre dans la cour.

Les invités se regardèrent ; l'un d'eux ouvrit une croisée et se pencha au dehors.

– C'est une chaise de poste, dit-il, et trois personnes en descendent.

Sir Williams éprouva, à ce bruit, à ces paroles, comme un malaise subit, et il pâlit.

Hermine, qui n'avait déjà plus qu'un vague instinct de son existence et se sentait défaillir à mesure que l'heure fatale approchait, Hermine tressaillit et eut le cœur envahi d'un frisson d'espoir...

Soudain la porte s'ouvrit, et un homme apparut sur le seuil.

– Monsieur le comte Armand de Kergaz ! annonça un valet.

Et Armand, vêtu de noir, pâle, solennel comme un juge, entra lentement et alla droit à madame de Kermadec, sans même regarder sir Williams.

– Madame, lui dit-il, pardonnez-moi si j'ose me présenter chez vous sans y être attendu, et dans une circonstance aussi sérieuse que celle-ci ;



mais un intérêt majeur, impérieux m'y oblige.

– Monsieur le comte, répondit la baronne étonnée, quel que soit le motif qui vous amène, soyez le bienvenu.

– Madame, reprit M. de Kergaz, je suis l'exécuteur testamentaire de feu le baron Kermor de Kermarouet, un gentilhomme d'origine bretonne, mort il y a deux mois, et laissant une fortune d'environ douze millions de francs.

Armand se tourna vers le baronnet sir Williams.

– N'est-ce pas, monsieur, dit-il, que ce chiffre est exact ?

Sir Williams était fort pâle ; cependant, il répondit :

– Je ne sais, monsieur, pourquoi vous m'adressez cette question. Je ne connais pas plus le baron que le chiffre exact de sa fortune.

– Ah ! dit Armand, je croyais le contraire. Passons...

Et il s'adressa de nouveau à la baronne :

– Madame, dit-il, pourriez-vous prier M. le notaire de nous laisser seuls un moment.

Le notaire s'inclina et sortit, passant dans la salle voisine où étaient les invités.

## LVIII

Alors Armand s'approcha de madame de Beaupréau émue et pâle, et ne sachant quel nouveau malheur venait fondre sur son enfant, car Hermine s'était laissée tomber défaillante à la vue d'Armand, et il lui présenta silencieusement ce médaillon que Kermor, à sa dernière heure, lui avait donné comme signe de reconnaissance, comme moyen de retrouver celle qu'il cherchait depuis si longtemps.

– Ce bijou, lui dit-il, ne vous aurait-il jamais appartenu, madame ?

À la vue du médaillon, madame de Beaupréau poussa un cri, et tout un monde de souvenirs vint l'assaillir ; elle se revit dans cette auberge de la frontière espagnole, elle se rappela tous les détails de cette horrible nuit.

Et, bien que les années eussent passé, bien que la vie entière de cette noble femme eût été

exemplaire, ses joues s'empourprèrent, elle baissa les yeux et courba le front comme un coupable.

– Madame, lui dit Armand tout bas, cet homme s'est repenti, car Dieu l'a cruellement châtié, et, à sa dernière heure, il m'a chargé de vous demander pardon... à vous et à son enfant.

Puis, élevant la voix et s'adressant à M. de Beaupréau :

– Il faudra, monsieur, que le contrat de mariage de mademoiselle Hermine soit refait, eu égard à la fortune immense qu'elle apporte à son époux. Le baron Kermor de Kermarouet, dont je suis l'exécuteur testamentaire, institue pour sa légataire universelle mademoiselle Hermine de Beaupréau, votre fille aux yeux de la loi.

Le chef de bureau étouffa un cri, et regarda sir Williams et les autres témoins de cette scène.

Sir Williams était foudroyé.

Madame de Kermadec croyait faire un rêve ; Hermine et sa mère tremblaient comme les feuilles des bois au vent d'automne. Alors

Armand alla droit au baronnet et le mesura du regard.

– Vous avez été habile, monsieur, lui dit-il ; et si je fusse arrivé un jour plus tard, vous deveniez l'époux de mademoiselle de Beaupréau, et vous eussiez touché les douze millions.

Mais sir Williams était un homme fort ; un moment ébranlé par la tempête, il redressait et levait la tête :

– En vérité, monsieur, je ne sais ce que vous entendez par mon habileté, répondit-il. J'ignorais, il y a cinq minutes, que mademoiselle de Beaupréau eût une dot, et je me trouvais assez riche pour elle et pour moi.

– Vraiment ? dit M. de Kergaz. J'ai ouï dire le contraire. On m'a parlé même d'un homme portant un nom d'emprunt, chassé de Londres comme voleur et chef de bandits, qui était venu chercher fortune à Paris. Cet homme, paraît-il, avait eu connaissance du testament de M. de Kermarouet, et il avait lentement ourdi une vaste intrigue dont je tiens à peu près tous les fils aujourd'hui...

Et, dédaignant d'entrer dans une autre explication, Armand courut à la porte et appela :

– Fernand ! Fernand !

À ce nom, sir Williams frissonna, Hermine jeta un cri et s'appuya au mur pour ne point tomber...

Fernand entra.

Une femme marchait derrière lui, une femme vêtue de noir, le front courbé, l'attitude humble et suppliante comme il sied au repentir. C'était Baccarat.

Fernand alla droit à M. de Beaupréau, et le regarda face à face.

Baccarat alla devant Hermine et se mit à deux genoux devant elle.

Armand se plaça alors devant sir Williams et le mesura de ce regard superbe dont l'archange céleste dut envelopper l'ange déchu au moment de le terrasser.

– Monsieur, dit Fernand avec l'accent dominateur de l'innocence qui repousse victorieusement la calomnie, il n'y a ici ni juge

d'instruction ni procureur du roi : il n'y a qu'une famille dont, hélas ! vous êtes le chef et qui ne vous trahira point. Vous savez ce que sont devenus les trente mille francs de votre caisse, vous mieux que personne, et je vous dispense de nous le dire ; mais vous ne me refuserez pas, j'imagine, de proclamer bien haut que jamais ils ne furent dans mes mains, et que je ne suis point un voleur !

– Mademoiselle, murmura Baccarat, j'ai été une indigne et folle créature, et je viens réparer le mal que j'ai fait, autant qu'il me sera possible. Je me nomme la Baccarat.

Et Baccarat, en quelques mots, d'une voix entrecoupée, les yeux pleins de larmes, agenouillée comme une suppliante devant la jeune fille ; Baccarat raconta comment, obéissant à cet étrange amour qui la mordait au cœur, elle s'était faite l'instrument aveugle de sir Williams et de M. de Beaupréau.

En même temps, Armand disait à sir Williams :

– Entends-tu, démon ? ton édifice croule, et le

mal est vaincu... entends-tu, Andréa ?

Et M. de Kergaz montra la porte au frère maudit, le génie du mal enfin vaincu, et lui dit un seul mot :

– Va-t'en !

Puis il prit Fernand par le bras et le conduisit auprès d'Hermine, et réunissant leurs mains à tous deux :

– Vous êtes dignes l'un de l'autre, dit-il.

Ils poussèrent un seul et même cri et Fernand tomba aux pieds d'Hermine, sous l'œil attendri de Thérèse, qui souriait à travers ses larmes.

Sir Williams sortit la rage au cœur, l'œil étincelant d'un feu sombre, la lèvre écumante et la tête fièrement rejetée en arrière.

Il passa devant Armand et lui dit :

– Tu triomphes encore, frère, mais mon heure viendra. Je serai vengé !

En même temps, madame de Beaupréau regardait son mari avec ce dédain suprême des victimes pour leur bourreau :



– Monsieur, lui dit-elle, j’espère que vous n’assisterez point au mariage de ma fille et de l’homme que vous avez voulu déshonorer, et je vous engage à retourner à Paris.

Et cette femme courbée vingt années sous la tyrannie de cet homme ; cette femme, indignée et révoltée enfin, étendit la main et montra la porte à celui qui avait été son bourreau :

– Sortez ! lui dit-elle.

Et M. de Beaupréau, le front bas, sortit comme était sorti sir Williams.

Alors Baccarat, qui pleurait agenouillée, se leva et murmura :

– Adieu, mademoiselle... Adieu, monsieur Fernand... Soyez heureux !

Elle se dirigea vers la porte d’un pas chancelant, comme ceux qui vont à la mort.

Mais Armand courut à elle et la soutint :

– Viens, mon enfant, dit-il, viens et appuie-toi sur moi. Quelles que soient leurs fautes et quel qu’en soit le nombre, Dieu pardonne à ceux qui ont aimé, parce qu’ils ont beaucoup souffert.

\*

– Venez, beau-père, disait sir Williams en entraînant M. de Beaupréau jusqu'à la chaise de poste de M. de Kergaz, où il le fit monter, nous sommes battus, mais nous nous vengerons. Venez, vous aurez Cerise, et Jeanne sera ma maîtresse !

Nous avons laissé Jeanne sous l'impression des derniers adieux de sir Williams, de ce faux comte de Kergaz qui prétendait l'aimer avec fanatisme et dont le langage était insinuant et vertigineux comme celui du démon de la tentation.

Depuis huit jours qu'il était parti, mademoiselle de Balder était en proie à une agitation extrême et bizarre, et les plus étranges combats se livraient dans son âme.

Était-ce donc bien lui qu'elle aimait ? *Lui !* c'est-à-dire cet être longtemps pris pour un autre, dont les brûlantes lettres avaient fait battre son

cœur, dont les soins délicats, les attentions infinies l'avaient fait rêver d'un bonheur éternel et sans nuages... Ou bien n'éprouvait-elle pour cet homme, qui l'avait arrachée aux mains d'un misérable, d'un valet affublé de l'habit de son maître, qu'une reconnaissante amitié, qu'une froide et stérile affection ?

Et n'était-ce point encore cet autre homme au front pensif, à la beauté mâle et triste, au regard fin et plein de noblesse, qui, gentilhomme ou laquais, avait séduit son imagination et son cœur, et qui, à cette heure encore régnait despotiquement en son âme ?

Et Jeanne se sentait devenir folle d'heure en heure, et elle se demandait lequel de ces deux hommes elle aimait, du laquais ou du maître, de celui dont le front était calme et grave à la fois comme un front de génie, ou de cet autre au sourire tentateur, aux grands yeux bleus plein de séductions, don Juan à la parole envenimée, au geste fascinateur, au regard empli de charmes mystérieux.

– Non ! non ! disait-elle parfois à Cerise, cela

est impossible !... Ce n'était point, ce ne pouvait être un laquais... Horreur !

Et Cerise demeurait muette.

Un soir, un bruit se fit entendre dans la cour, celui d'une voiture arrivant.

Les deux jeunes filles étaient assises l'une près de l'autre dans la chambre à coucher de Jeanne.

La nuit venait, le feu commençait à s'éteindre, et aucun flambeau n'était encore allumé sur la cheminée. Une demi-obscurité régnait dans la chambre.

La porte s'ouvrit, livrant passage à un flot de lumière et encadrant dans cette clarté la silhouette d'un homme.

C'était sir Williams.

– Monsieur le comte de Kergaz ! annonça un laquais.

Jeanne tressaillit et se leva vivement.

Sir Williams courut à elle, fléchit un genou et lui baisa la main :

– Enfin ! murmurait-il, enfin, je vous revois !

Jeanne, ma bien-aimée...

Elle le regarda...

L'enfer en avait fait le plus séduisant de ses démons ; il était beau à rendre jaloux Lucifer lui-même ; beau, pâle et triste comme ceux qui ne vivent plus que par le cœur.

Et Jeanne se sentit défaillir et laissa échapper un cri étouffé.

Il la prit dans ses bras et lui dit :

– Jeanne, ma bien-aimée, Jeanne, mon seul et unique amour... Jeanne, toi qui es devenue ma vie tout entière, me voilà, enfin... me voilà pour toujours... je ne te quitterai plus, et tu seras ma femme !

Et Jeanne fermait les yeux à demi et frissonnait d'émotion.

Et pourtant il lui semblait qu'il y avait dans cette voix caressante et fascinatrice un timbre railleur, un accent sardonique et infernal ; dans ce regard plein d'amour, un éclair de sombre joie ; dans ce sourire plein d'adoration, une pensée de haine ténébreuse.

Et Jeanne songeait à Armand.

Sir Williams regarda alors Cerise.

– Mon enfant, lui dit-il, vous allez revoir  
Léon...

Cerise jeta un cri et chancela.

– Vous allez le revoir... Demain, vous serez sa  
femme... poursuivit sir Williams.

La pauvre fille se laissa tomber sur un siège à  
demi évanouie.

Sir Williams courut à elle, tira de sa poche un  
flacon et lui fit avaler quelques gouttes de son  
contenu.

Soudain Cerise se sentit ranimée et elle se  
redressa.

– Chère enfant, reprit sir Williams, courez au  
pavillon du parc, vous savez ? là où cette horrible  
vieille vous tourmentait naguère et où vous ne la  
trouverez plus, soyez tranquille... Montez dans la  
chambre où vous avez passé deux jours, et  
attendez... Vous n'attendrez pas longtemps, Léon  
va venir.

Et sir Williams mit un baiser de frère au front de Cerise, qui se jeta dans les bras de Jeanne éperdue et s'enfuit légère comme une chevrette effarouchée, laissant en tête-à-tête mademoiselle de Balder et le faux comte de Kergaz, la colombe et le vautour !

Et sir Williams l'accompagna jusqu'à la porte, qu'il ferma, puis il revint auprès de Jeanne.

Et, dans l'ombre, ses yeux brillaient d'une infernale joie, et il se disait sans doute :

– Je vais donc enfin me venger !

Le cœur de Cerise battait à rompre sa poitrine. Sir Williams venait de lui dire :

– Vous allez revoir Léon.

Et Cerise s'enfuyait à travers salles et corridors, sans prendre garde que nulle part elle ne trouvait de lumières, et que cette maison, habitée par un nombreux domestique, paraissait déserte.

En effet, on eût dit que le souffle d'une fée avait fait disparaître, en un clin d'œil, tous les êtres vivants qui, une heure plus tôt, peuplaient

cette demeure.

Il n'y avait pas jusqu'à la voiture, dont on venait d'entendre bruire les roues sur le pavé de la cour, qui n'eût disparu comme par enchantement.

Sir Williams semblait avoir fait le vide autour de lui, afin de n'être point inquiété dans ses criminels desseins.

Mais Cerise ne vit rien de tout cela ; elle courut sans s'arrêter à travers le parc, jusqu'au pavillon, le cœur bondissant, le front baigné de sueur.

Elle allait le revoir !

Comme la maison, le parc était désert et enveloppé de ténèbres.

Cerise atteignit la porte du pavillon.

Cette porte était entrebâillée et laissait filtrer un rayon de clarté. Cerise la poussa et vit une lampe posée à terre dans le vestibule.

Le vestibule était pareillement désert.

La jeune fille, frissonnante d'émotion, prit la



lampe, monta au premier étage, obéissant ponctuellement aux instructions de sir Williams et entra dans cette chambre où la Fipart l'avait tenue prisonnière pendant trois jours.

Elle posa la lampe sur la cheminée et s'assit, confiante en la promesse du baronnet, et persuadée que Léon Rolland, son fiancé, son époux, le seul être qu'elle aimât réellement, allait venir et la presser sur son cœur.

Et, en effet, à peine était-elle assise, qu'un bruit se fit au dehors, que des pas d'homme résonnèrent dans l'escalier.

Cerise appuya la main sur son cœur pour en comprimer les bruyantes pulsations ; elle voulut se lever et n'y put parvenir.

L'émotion la clouait sur son siège.

Tout à coup, un homme apparut.

– Léon ! murmura Cerise.

Mais elle poussa un cri aussitôt, un cri de déception et d'épouvante.

Ce n'était pas Léon ; c'était M. de Beaupréau.

Et Cerise le reconnut sur-le-champ, cet homme à l'habit bleu, au paletot blanc, hideux et difforme, au front déprimé, le visage violacé comme une face de satyre.

Beaupréau entra et ferma la porte.

– Ah ! petite, dit-il d'un ton moitié galant, moitié railleur, chère petite, quelle joie de vous revoir !...

Cerise, dominant sa terreur, s'était levée et réfugiée à l'autre extrémité de la chambre.

– Comment ! ricana le Beaupréau, nous fuyons notre ami... celui qui nous veut du bien ?... Ah ! ah ! ah !

Et il courut à elle ; mais Cerise bondit avec la légèreté d'une biche et mit une table entre elle et lui.

– Allons ! dit l'odieux vieillard avec calme, pas de bêtises, mon cher ange ; quand vous serez lasse, j'aurai mon tour.

– Léon ! Léon ! appela la jeune fille éperdue.

Le Beaupréau se prit à rire.

– Bon ! dit-il, est-ce que vous l’avez cru ? Farceur de sir Williams, va ! Mais c’est moi que vous attendiez, chérie, moi... rien que moi, et Léon ne viendra pas !

« Nous sommes seuls... la porte est fermée, et sir Williams, cette fois, n’a plus de raisons pour jouer la comédie et le rôle de protecteur...

– Au secours ! à moi, Léon !... cria Cerise d’une voix mourante, car elle comprit qu’elle était perdue.

Et elle voulut fuir encore.

Beaupréau la poursuivit.

Pendant cinq minutes, ce fut une course furieuse, insensée, où la victime cherchait à éviter son bourreau et se faisait des barrières entre elle et lui, de la table, des chaises, du lit.

Mais, soudain, une lourdeur étrange s’empara d’elle ; ses jambes fléchirent ; il lui sembla qu’un nuage rouge passait devant ses yeux.

Sir Williams lui avait fait avaler un narcotique au lieu d’un cordial.

Elle fit quelques pas encore, jeta un cri, un cri

terrible rempli de désespoir et d'angoisse, un cri à faire hésiter un tigre.

Et elle s'affaissa sur elle-même, vaincue par cette étrange torpeur, dominée par cette ivresse somnolente de l'opium qu'elle avait avalé.

Et Beaupréau jetait déjà un cri de joie et de triomphe, lorsque soudain des cris et des pas se firent entendre dans l'escalier ; une minute après la porte enfoncée vola en éclats.

Alors deux hommes apparurent menaçants, l'œil en feu, foudroyants comme le glaive de la justice, et l'un d'eux, se précipitant sur cet homme prêt à outrager la pauvre enfant sans défense, le renversa sous lui et lui mit un pied sur la poitrine :

– Ah ! misérable, dit-il, j'arrive à temps. Et tu as eu tort de lui dire que je ne viendrais pas.

Cet homme, c'était Léon Rolland ; l'autre, Armand de Kergaz.

– Léon... murmura Cerise d'une voix éteinte, Léon... je crois que je vais mourir.

Elle ferma les yeux et renversa sa belle tête en

arrière, comme si elle eût dû, en effet, rendre le dernier soupir, au moment même où l'ouvrier la prenait dans ses bras et l'y étreignait avec passion ; mais alors elle eut un reste de force et de présence d'esprit, ses yeux se rouvrirent violemment, une lueur se fit dans son intelligence déjà obscurcie par les vapeurs du narcotique, et sa voix éteinte laissa entendre ces mots :

— Jeanne, là-bas, dans la maison, sauvez Jeanne !

## LIX

Comment ce secours inespéré arrivait-il à la pauvre Cerise ?

Comment Léon Rolland et M. de Kergaz, qui avaient si longtemps et si inutilement cherché la retraite des deux jeunes filles, avaient-ils pu la découvrir ?

C'est ce que nous ne pouvons expliquer qu'en faisant un pas en arrière et en retournant à des personnages un peu négligés depuis quelques chapitres.

Nous voulons parler de Rocamboles et de la veuve Fipart.

Le baronnet sir Williams avait deviné dans le fils adoptif de la veuve, dans ce vaurien sans pudeur, les rares qualités qui font le scélérat sans préjugés, l'assassin philosophe et le voleur plein d'astuce.

Rocamboles avait du sang-froid, de l'audace, une grande pénétration d'esprit, un courage à toute épreuve, et il était muet comme la tombe sur toute chose.

Si Rocamboles possédait un secret, il ne le livrait que contre espèces, c'est-à-dire après en avoir tiré tout le parti possible.

Le baronnet avait donc deviné toutes ces qualités, et il s'était dit :

– Voilà le remplaçant de Colar, si le malheur veut que je n'aie pas les douze millions, ce qui me paraît bien difficile, et même si je les ai en épousant Hermine, car je continuerai sourdement la guerre que je fais à Armand.

Dans son esprit donc, Rocamboles était du bois dont on fait les hommes d'action, et il l'investit, en repartant pour la Bretagne, de pouvoirs illimités.

– Je vais, lui dit-il, faire un petit voyage assez fructueux, quelque chose comme un million à prendre...

Rocamboles fit un geste d'admiration, bien que

sir Williams n'eût accusé qu'un million au lieu de douze.

– Le coup sera fait probablement d'ici à quinze jours, poursuivit le baronnet.

– Un beau coup, capitaine.

– Si, à mon retour, les petites ont été bien gardées, tu auras ta part du gâteau.

– Pourrait-on savoir combien ? demanda effrontément le vaurien.

– Cela dépendra.

– Mais encore ?

– Eh bien, dit sir Williams, peut-être dix ou douze billets de mille.

– Bah ! capitaine, dit Rocambole, faisons le compte rond...

– Plaît-il ? demanda le baronnet.

– Et je vous promets que vous serez bien servi, et que le préfet de police lui-même ne découvrira point ces demoiselles.

– Qu'appelles-tu le compte rond ?



- Vingt, au lieu de douze.
- C'est cher !
- Le bon ouvrage ne l'est jamais.
- Soit, dit sir Williams.

Et il partit, donnant à Rocambole de minutieuses instructions, et lui laissant une poignée de louis pour faire face aux dépenses imprévues que pourrait nécessiter la surveillance à exercer sur les deux jeunes filles.

– Décidément, s'était dit sir Williams, tandis que sa chaise de poste montait au grand trot la rue d'Enfer, je crois que je tiens autant à être aimé de cette petite Jeanne qu'à tenir les douze millions de ma future. Don Juan, chez moi, se réveille toujours sous le masque de l'homme positif.

Lorsque le baronnet fut parti, Rocambole s'installa dans le petit hôtel de la rue Beaujon et y commanda en maître, puis il alla à Bougival et y rejoignit la veuve Fipart.

L'horrible vieille avait des remords ; elle se repentait d'avoir vendu Nicolo à sir Williams, et Rocambole la trouva tout affligée.

– Maman, dit le vaurien, pas de regrets ; ce qui est fait est fait.

– Ah ! soupira la veuve Fipart, il n'était pas mauvais, ce pauvre Nicolo.

– Non, seulement il vous battait comme plâtre, chère maman.

– C'est vrai, mais ça n'empêche pas...

Et la veuve mit la main sur ses yeux.

– On le guillotinerà pour sûr, dit-elle en pleurant.

– Bah ! ça ne dure qu'une minute.

La veuve frissonna.

– J'ai vu ça souvent, moi, poursuivit froidement Rocambole, à la barrière Saint-Jacques... Faut tout voir, en ce monde, et puis faut s'habituer à tout... on ne peut pas savoir... je serai peut-être fauché, moi aussi, et j'ai voulu me rendre compte de l'opération...

La veuve Fipart poussa un gémissement.

– Foi de Rocambole, murmura le vaurien, si on en revenait, je me ferais volontiers faucher

pour voir... ça ne doit pas être désagréable...

La veuve Fipart pleurait pour tout de bon. Cette mégère avait senti se réveiller en elle une sorte d'attachement pour son ancien amant, attachement qu'on n'oserait appeler de l'amour sans profaner ce mot, mais qu'on aurait pu définir par le mot d'affection brutale. Nicolo la battait, comme avait dit Rocambole, et la femme avilie aime à être battue.

Rocambole comprit que, dans un moment d'exaltation, la veuve pourrait bien retourner chez le commissaire et faire de nouveaux aveux qui changeraient tout à fait la face des choses.

– Maman, dit-il, tout ça c'est bête ! Ce qui est dit est dit, et vous trouverez bien un gars qui vaudra mieux que Nicolo... sous tous les rapports... Jamais Nicolo n'a valu les quatre mille francs que le capitaine vous a donnés pour le faire faucher.

Les mots de « quatre mille francs » calmèrent un peu le désespoir de la veuve.

– Écoutez, maman, poursuit Rocambole, ce n'est pas quatre mille francs de plus ou de moins qui gêneront beaucoup le capitaine : je vous en promets huit mille, si vous êtes sage.

La veuve Fipart releva la tête :

– Toi ? dit-elle, tu me promets...

– Je promets et je tiens.

– Toi ?

Et la veuve regarda Rocambole avec étonnement.

– Soyez calme, dit le gamin, se servant d'une expression bien connue dans les faubourgs de Paris, je sais ce que je dis ; le capitaine fera tout ce que je voudrai.

– Alors, dit la veuve Fipart en essuyant tout à coup ses larmes, au lieu de huit mille, demandez-en dix.

– Va pour dix mille ! répondit Rocambole, charmé de voir la veuve revenir à d'autres sentiments. Mais vous serez sage ?

– Nous achèterons un fonds à Bercy, reprit la veuve entrant dans un autre ordre d'idées. C'est la place aux marchands de vins, Bercy ; ils y font tous fortune...

– Oui, dit Rocambole, mais vous déposerez bien à la cour d'assises ?

La veuve poussa un dernier soupir :

– Il le faudra bien, dit-elle.

– Et carrément, n'est-ce pas ? sans sourciller... et sans dire un mot de vérité ?...

– Oui... oui... je te le promets.

– D'ailleurs, dit Rocambole, le capitaine est parti, il ne reviendra que dans quinze jours. Nicolo sera jugé d'ici-là, peut-être... et, dans tous les cas, vous n'aurez l'argent qu'après la rentrée des foins, c'est-à-dire après la *fauchaison*.

Et Rocambole se prit à rire de cet atroce calembourg.

La veuve Fipart eut un dernier frisson ; puis la perspective d'un fonds de marchand de vins à Bercy la calma tout à fait.

– Après tout, murmura-t-elle en songeant une dernière fois à Nicolo, il commençait à vieillir, le pauvre homme, il était tout chauve...

– Et il n'avait plus de dents, acheva le vaurien.

À partir de ce jour, la veuve Fipart ne songea plus à Nicolo, et demeura fort tranquillement cachée, tantôt dans le petit pavillon de Bougival, tantôt à Port-Marly, chez le vieux pêcheur, son ancien complice.

Rocamboles allait et venait de Paris à Bougival et de Bougival à Paris, veillant à ce que les ordres du capitaine fussent exécutés, et ne s'aventurant jamais en plein jour dans les environs du cabaret où Colar avait trouvé la mort, car il craignait que le comte de Kergaz ne fît surveiller ce lieu. Dix jours s'écoulèrent.

Un soir, – Rocamboles se trouvait rue Beaujon, – la chaise de poste de sir Williams franchit la grille du petit hôtel, et Rocamboles aperçut sir Williams et le Beaupréau qui arrivaient de Bretagne.

On sait ce qui s'était passé, et comment

L'arrivée subite du comte de Kergaz avait à jamais ruiné les espérances du baronnet. Sir Williams accourait donc à Paris avec l'intention d'enlever Jeanne et d'abandonner Cerise à Beaupréau.

Sir Williams avait le front soucieux ; s'il n'était pas homme à se laisser abattre par un aussi rude échec, du moins il ne pouvait surmonter une certaine exaspération concentrée au fond de son cœur, et qui se reflétait par instants sur son visage.

Ce n'était plus cet homme à froideur britannique, dont l'impassible visage ne trahissait jamais les émotions secrètes. Le sourire railleur et tranquille qui plissait d'ordinaire ses lèvres avait disparu.

C'était un homme transformé.

Un feu sombre brillait dans son regard, une pâleur nerveuse couvrait son front.

– Oh ! oh ! pensa Rocamboles à qui rien de tout cela n'échappa, est-ce que le coup serait manqué, et le million serait-il tombé dans l'eau ?

Mais le baronnet lui dit d'un ton sec :

– Sont-elles toujours là-bas ?

– Toujours, capitaine.

Un soupir de soulagement s'échappa de la poitrine de M. de Beaupréau.

– Ah ! beau-père, dit le baronnet, au moins nous n'aurons pas tout perdu !

Alors sir Williams donna à Rocambole de nouvelles instructions, et l'envoya à Bougival préparer cet enlèvement et cet attentat dont Cerise avait failli être victime et qui peut-être attendait Jeanne.

Rocambole laissa le baronnet et M. de Beaupréau se reposer à l'hôtel de la rue Beaujon et y attendre la nuit, puis il courut à Bougival exécuter les ordres qu'il avait reçus. Depuis huit ou dix jours, le vaurien faisait cette route presque tous les jours, et jamais il n'avait rencontré personne de suspect dans le petit sentier détourné qui montait de Bougival à la villa.

Comme toujours, le chemin était désert



lorsqu'il monta ; mais lorsqu'il redescendit, la nuit était venue, et elle était assez sombre.

– Cette nuit, se disait Rocambole, je crois qu'il se passera d'assez drôles de choses à la villa ; mais c'est égal... le capitaine a une mine de déterré, et je crois que le million... Ah ça ! s'interrompit-il tout à coup, s'il allait me flouer... si les vingt mille francs... Diable ! c'est que j'aurais pu les avoir du comte, moi, en lui disant où sont les petites.

Rocambole en était là de son monologue, lorsqu'une ombre muette se dressa tout à coup devant lui...

Une ombre muette qui marchait lentement et lui barrait le passage.

– Qui est là ? demanda le vaurien, qui chercha à tout hasard un couteau dans sa poche.

Mais l'ombre ne répondit pas ; elle ne lui donna ni le temps de réfléchir, ni le temps d'ouvrir son couteau. D'un bond, elle s'élança vers lui, et Rocambole se sentit étreint par deux bras vigoureux, et une voix sourde lui murmura à

l'oreille :

– Ah ! je te tiens, petit brigand ! je te tiens enfin, et, cette fois, tu parleras !...

Et Rocambole, qui cherchait toujours à ouvrir son couteau, Rocambole sentit qu'on lui appuyait sur la gorge quelque chose de froid et de pointu...

Une lame de poignard !

## LX

Avant d'aller plus loin, expliquons cette désagréable rencontre que faisait Rocambole.

Le comte Armand de Kergaz avait laissé Léon Rolland à Paris, avec mission de continuer ses recherches et de tâcher de découvrir ce que sir Williams avait fait des deux jeunes filles.

Léon avait erré plusieurs nuits de suite aux environs du cabaret, espérant toujours rencontrer soit la veuve Fipart, soit Rocambole lui-même.

Son espérance avait été déçue.

Rocambole était invisible.

Or, ce jour-là, précisément à l'heure où sir Williams arrivait à Paris, Armand de Kergaz, saisi d'un pressentiment funeste en apprenant le brusque départ du baronnet, Armand, disons-nous, rentrait dans son hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine.

Le comte avait crevé dix chevaux en route, et bien que sir Williams eût cinq heures d'avance sur lui, il l'avait constamment suivi, ayant de ses nouvelles à chaque relais de poste, et il n'avait perdu ses traces qu'à la barrière d'Enfer.

Mais il était persuadé, du reste, que sir Williams s'arrêterait rue Beaujon. Léon l'attendait à l'hôtel.

Sur un ordre du comte, l'ouvrier courut aux Champs-Élysées et se cacha dans les environs du petit hôtel du baronnet.

Léon aperçut en passant la chaise de poste encore toute poudreuse du voyage.

Puis il vit sortir Rocamboles et il le suivit. Le vaurien monta l'avenue des Champs-Élysées, traversa la place de l'Arc-de-Triomphe, prit un fiacre et dit au cocher :

– Mène-moi à Bougival.

Léon le suivait toujours, il entendit très distinctement ces mots, et tirant un petit carnet de sa poche, il en arracha un feuillet et écrivit à la hâte un mot sur son genou au crayon et le donna

à un commissionnaire qui le porta à l'hôtel de Kergaz.

Dans ce billet il disait : « Rocamboles va à Bougival, je ne le perds pas de vue ; trouvez-vous le plus tôt possible sur la chaussée, en face de la machine de Marly. Des armes ne seront point inutiles peut-être. »

Et tandis que le commissionnaire se hâtait de porter cette lettre, Léon Rolland continua à suivre Rocamboles, prenant pareillement un fiacre et donnant l'ordre au cocher de ne point perdre de vue celui qui le précédait.

Seulement à Rueil, il mit pied à terre et continua sa poursuite en courant à toutes jambes. La nuit était assez sombre lorsque le fiacre de Rocamboles atteignit Bougival.

Là, le vaurien imita Léon, et mit pied à terre. Seulement, au lieu de renvoyer son cocher, il lui enjoignit de l'attendre.

Léon le suivait toujours.

Rocamboles s'engagea dans l'unique rue qui monte de la chaussée à l'église, prit un sentier

détourné, s'enfonça dans un chemin creux et pénétra dans la mystérieuse villa où Jeanne était prisonnière par la petite porte du parc.

Obéissant à un premier mouvement, Léon allait continuer à le suivre et y pénétrer avec lui.

Un pressentiment l'avertissait que Cerise était là.

Mais heureusement la réflexion vint à son aide ; il se prit à penser que pénétrer dans la villa serait peut-être tomber dans les mains d'ennemis inconnus qui s'empareraient de lui, et lui ôteraient ainsi tout moyen de communication avec Armand.

Il s'arrêta et se dit que, sans doute, Rocambole ressortirait, et qu'alors il en aurait meilleur marché.

Et Léon Rolland se coucha en travers du chemin, après avoir ouvert un grand couteau périgourdin qui se transformait en poignard lorsqu'on avait tourné une petite virole en cuivre qui l'empêchait désormais de fermer.

Il attendit, l'oreille tendue, l'œil ouvert dans

les ténèbres : une heure s'écoula, un bruit se fit.

C'était la petite porte de la villa qui se rouvrait.

Léon Rolland ne bougea point.

Rocambolesortit et se prit à redescendre le sentier ardu qu'il avait gravi tout à l'heure.

Ce fut alors que Léon se leva tout à coup, se précipita sur lui, l'étreignit dans ses bras nerveux et lui appuya son couteau sur la gorge.

Rocambolevoulut se débattre et crier au secours.

Mais il sentit la pointe du couteau effleurer sa gorge ; Léon lui dit froidement :

– Si tu dis un mot, si tu pousses un cri, je te tue comme un chien.

Et l'ouvrier, qui était d'une rare vigueur, renversa le vaurien sous lui, lui appuya son genou sur la poitrine, le maintenant ainsi comme dans un étau ; puis il lui ôta sa cravate et le bâillonna.

– À présent, dit-il, tu ne crieras plus.

Et, après l'avoir bâillonné, il lui attacha

solidement les mains avec son mouchoir, le chargea sur son épaule et prit sa course vers l'endroit de la chaussée où il avait donné rendez-vous à M. de Kergaz.

Léon calculait que le comte, qui avait d'excellents chevaux et qui serait parti tout de suite, devait être arrivé depuis quelques minutes déjà.

Il ne se trompait point.

Un coupé stationnait à peu de distance de la machine, dont le bruit couvrait tous les autres bruits, et Léon, voyant cette voiture dépourvue de fanaux, ne douta pas que ce ne fût celle du comte.



## LXI

C'était Armand, en effet.

Le comte attendait avec anxiété le résultat de la poursuite de Léon Rolland.

Il était descendu de voiture et se tenait à deux pas de distance.

Entendant marcher dans la nuit, il cria :

– Léon, est-ce vous ?

– C'est moi, répondit Léon.

L'ouvrier arrivait en courant, malgré son fardeau, et il jeta Rocambole aux pieds du comte en disant :

– Voilà le petit bandit ; cette fois, nous le tenons.

Et il lui appuya de nouveau son genou sur la poitrine, son couteau sur la gorge, et lui retira son bâillon.

– Parleras-tu, maintenant ? lui dit-il.

Pendant cette course de dix minutes, Rocamboles, un moment étourdi par la brusque agression de Léon Rolland, avait eu le temps de reconquérir cette présence d'esprit et ce sang-froid qui l'abandonnaient si rarement.

– Il est évident, s'était-il dit, que je suis pincé, et qu'ils ne me lâcheront pas cette fois. Si je ne dis rien, ils me tueront ; si je parle, le capitaine me tuera, ou bien il ne me donnera pas mes vingt mille francs. De toutes façons je suis volé.

Cette alternative peu rassurante étant posée, Rocamboles essaya de tourner et de retourner la situation.

Tout à coup un éclair jaillit de son imagination et illumina son cerveau ; et tandis que Léon le jetait rudement aux pieds de M. de Kergaz, le vaurien se disait :

– Le capitaine avait un air bien soucieux aujourd'hui, il est bien capable d'avoir raté le million. Si cela est ainsi, je suis floué... d'autant plus qu'il va enlever la petite et filer avec elle...

Et qui sait s'il reviendra ? Je risque ma vie pour peu de chose.

Et continuant son raisonnement, Rocambole ajouta mentalement :

– Le comte aime la petite. Si je lui vends la vérité, il est capable de la payer plus cher que le capitaine... Faudra voir !

– Parleras-tu ? répéta Léon Rolland d'une voix impétueuse et brève.

– Sans doute, pensa Rocambole, je parlerai, mais contre espèces... il ne faut pas se presser. Ces gens-là se garderont bien de me tuer tout de suite... ils veulent savoir.

Et Rocambole dit tout haut, répondant à la question de l'ouvrier :

– Que voulez-vous que je dise ?

– Je veux que tu nous dises où est Cerise ?

– Je ne sais pas.

– Où est Jeanne ? demanda le comte, jusque-là muet et impassible.

– Je ne sais pas.

Rocambolesentit le couteau de Léon peser davantage sur son cou et le piquer.

– Je ne sais pas, répéta-t-il.

Léon se tourna vers le comte :

– Faut-il le tuer ? demanda-t-il.

– Tout à l'heure, répondit froidement M. de Kergaz.

– Bah ! pensa Rocamboles peu ému, tu es trop philanthrope pour cela, mon bonhomme.

– D'où venais-tu quand je t'ai pris ? continua Léon Rolland.

– De me promener, répondit Rocamboles, conservant tout son calme, malgré la menace de mort qui pesait sur lui.

– Tu mens...

– C'est possible, répondit effrontément Rocamboles.

– Il ne dira rien, fit le comte ; autant le tuer.

Le couteau de Léon pesa plus fort sur lui.

– Pardon, monsieur le comte, dit Rocamboles :

il est évident que si vous me tuez, je ne dirai rien ; mais il est évident aussi que je ne parlerai point pour ne pas mourir.

– Pourquoi donc parlerais-tu ?

– Pour de l'argent. Les paroles valent de l'or.

– Combien te faut-il ?

Et Armand fit un signe à Léon, qui releva son couteau, tout en continuant à maintenir Rocambole immobile et hors d'état de se dégager.

– Monsieur le comte, répondit froidement Rocambole, avant de demander un prix d'une marchandise quelconque, on étale la marchandise. Quand vous saurez ce que je veux vous vendre, nous causerons de prix.

– Voyons ce que tu veux vendre ?

– Auparavant, monsieur le comte, répondit Rocambole, il faut que vous me donniez un renseignement.

– Parle...

– Avez-vous eu connaissance d'un voyage que

le baronnet sir Williams a fait en Bretagne ?

– Oui, dit M. de Kergaz.

– Et d'un certain million...

– L'affaire est manquée, répondit Armand qui devina la pensée secrète de Rocamboles. Je suis arrivé à temps.

– Oh ! oh ! pensa Rocamboles, le vent change... Je crois que j'ai bien fait de réfléchir... le capitaine me volait.

Et Rocamboles reprit tout haut :

– Monsieur le comte, je sais où est mademoiselle Jeanne, je sais où est Cerise. C'est moi qui les garde. Il n'y a que moi qui puisse vous dire où elles sont. Le capitaine m'a promis vingt mille francs pour me taire...

– Tu les auras pour parler, dit Armand.

– Ce n'est point assez, monsieur le comte, et pour deux raisons : la première, c'est que vous êtes un homme vertueux, et que la vertu doit toujours payer plus cher que le vice.

– Je double la somme, fit M. de Kergaz avec

dégoût.

– Pas assez encore, monsieur le comte ; car, dans une heure, monsieur le comte, vous donneriez la moitié de votre fortune pour que ce qui va arriver n’eût pas eu lieu.

Armand frissonna, et Léon sentit une sueur froide mouiller ses tempes.

– Qu’arrivera-t-il donc ? murmura Armand d’une voix sourde.

– Mademoiselle Jeanne, à qui le baronnet a persuadé qu’il était bien, lui, le comte de Kergaz, et vous son domestique...

Le comte jeta un cri de rage.

– Dans une heure, acheva froidement Rocambole, le capitaine sir Williams, si vous l’aimez mieux, aura séduit et enlevé votre fiancée.

– Parle donc ! s’écria Armand, que veux-tu ? Foi de gentilhomme, tu seras payé. Mais dis-moi où elle est.

– Nous avons encore le temps de faire nos conditions, fit le vaurien avec calme. Laissez-moi

vous donner quelques détails encore.

Et Rocambole ajouta :

– Tandis que mademoiselle de Balder tombera aux mains du capitaine, un vieux décoré, un M. de Beaupréau, je crois, contera des histoires à mam'selle Cerise, qui aura bu une certaine potion.

Léon jeta un cri étouffé...

– Vous voyez, monsieur le comte, poursuivit Rocambole, que ma petite marchandise a bien son mérite et je vais vous dire mon prix... Depuis quelque temps il me vient des idées... j'ai envie de devenir vertueux... de m'établir convenablement en province, et de me marier... Si j'avais seulement cent mille francs...

– Tu les auras, dit le comte.

– Vrai ?

– Je t'en donne ma parole.

– Hum ! dit Rocambole, si c'était le capitaine qui me parlât ainsi, j'aimerais mieux une lettre de change, mais vous... Bah ! je me risque... Venez...



Léon cessa d'appuyer son genou sur la poitrine de Rocambole, qui se releva aussitôt et ajouta :

– Venez, monsieur le comte, venez... nous avons tout juste le temps...

Rocambole guida Léon Rolland et M. de Kergaz jusqu'à la villa, et les conduisit au pavillon où déjà M. de Beaupréau violentait la pauvre Cerise.

Et l'on se souvient que la jeune fille, se sentant dominée et étreinte tout à coup par l'ivresse du narcotique, n'avait eu que le temps d'étendre la main et de crier :

– Sauvez Jeanne, sauvez-la !...

Tandis que Léon renversait sous lui M. de Beaupréau, Armand s'élança au dehors.

Rocambole l'attendait.

– Venez vite, monsieur le comte, dit-il, venez, vous n'avez que le temps... et armez vos pistolets.

Et Armand se dirigea en courant vers la villa, où Jeanne peut-être était déjà au pouvoir de l'infâme Andréa...

Jeanne et le faux comte de Kergaz étaient demeurés seuls.

Le valet qui avait annoncé le baronnet avait posé son flambeau sur la cheminée, et s'était retiré.

La jeune fille, assise sur une bergère, était sans force et sans voix, en proie à une indicible émotion.

Sir Williams était à ses genoux, baisant ses mains et lui murmurant les plus douces paroles que jamais homme passionnément épris ait laissées tomber de ses lèvres dans l'oreille de la femme aimée...

Et Jeanne, oppressée, palpitante, étourdie, Jeanne à demi folle écoutait ce démon et se sentait prise de vertige au magnétisme de son regard, au son de sa voix, au feu de ses baisers dont il couvrait ses mains.

– Jeanne !... Jeanne, ma bien-aimée, disait sir Williams, Jeanne, je vous aime... et vous allez m'aimer...

Et il osait lui parler de bonheur, d'avenir,

d'une longue vie à deux, passée, les mains enlacées, dans un désert dont il saurait faire un Éden ; et il y avait dans sa voix de mystérieuses et frémissantes harmonies, d'inexprimables tendresses, de magiques séductions... Jeanne, éperdue, essayait de fermer l'oreille aux fiévreux propos de ce discours, elle essayait encore de se cramponner à cette image à demi effacée d'Armand, et qui était en son cœur malgré tout.

Mais l'œuvre de séduction continuait, et le moment allait venir peut-être où, brisée, vaincue, affolée, elle s'évanouirait dans les bras de ce tentateur, lorsqu'il arriva une chose étrange : Soit qu'il eût oublié un moment son rôle et qu'il obéît lui-même à une tentation, soit qu'il crût prématurément à sa victoire, sir Williams osa approcher vivement ses lèvres des lèvres de la jeune fille...

Et alors, brûlée par ce contact, Jeanne poussa un cri, une réaction se fit en elle, la raison revint, elle le repoussa et se dégagea de son étreinte.

– Non, non ! dit-elle, jamais ! je ne vous aime pas...

Puis il se fit comme un jour subit dans son esprit, comme une demi-révélation de la vérité ; elle crut lire dans les yeux de cet homme qu'il mentait, et elle lui dit :

– Non, vous n'êtes pas, vous ne pouvez être le comte de Kergaz ! Un gentilhomme ne se conduit point ainsi...

Jeanne, à ces mots, recula et voulut fuir.

Sir Williams lut dans son regard une froide résolution de résistance ; il comprit que le mépris venait d'entrer dans le cœur de cette femme naguère fascinée, que ce mépris montait chez elle du cœur aux lèvres, et des lèvres au regard... que Jeanne, enfin, ne l'aimerait jamais ! Mais sir Williams voulait se venger, et don Juan jeta soudain le masque !

– Oui, dit-il, vous avez raison, je ne suis pas le comte de Kergaz, non ! Je m'appelle Andréa, Andréa le déshérité et le maudit ; Andréa le frère de celui que vous aimez et que je hais, moi, comme l'enfer hait le ciel...

Un ricanement de damné passa dans sa gorge,

un regard de flamme jaillit de ses yeux.

– Et vous m’aimerez malgré vous ! s’écria-t-il.

Et il prit Jeanne dans ses bras robustes, l’enlaça comme le tigre enlace sa proie, et lui mit un second baiser sur les lèvres...

– Nous sommes seuls... dit-il, bien seuls... Armand ne vous sauvera pas !...

Mais comme il prononçait cette parole impie, une voix tonnante et semblable à celle de l’ange qui ferma le paradis terrestre se fit entendre sur le seuil de la porte violemment ouverte :

– Tu te trompes, Andréa, disait-elle, et ce n’est point pour toi l’heure de la vengeance, c’est celle de la mort !

Alors un homme au regard de feu, à la démarche altière, un homme que le courroux semblait avoir transfiguré, alla droit à sir Williams, et lui appuya sur le front le canon d’un pistolet :

– À genoux ! dit-il, à genoux, misérable ! Tu vas mourir.

Sir Williams était brave, mais l’approche de la

mort répandit sur son visage une pâleur livide, un frisson parcourut tout son corps... Le pistolet était appuyé sur son front.

Armand se tourna alors vers Jeanne, et lui dit lentement :

– Madame, cet homme vous a outragée, et il mérite la mort ; mais cet homme et moi nous avons eu la même mère... voulez-vous lui pardonner ?

– Oh ! grâce, grâce ! Armand, mon bien-aimé... murmura Jeanne, dont toute l'âme passa dans ces paroles.

Armand releva son arme, et dit froidement à sir Williams, immobile et muet :

– Au nom de notre mère que tu as tuée, au nom de Marthe, ta victime, au nom de cette chaste et noble enfant que tes lèvres impures ont voulu souiller, je te pardonne ! Va, maudit, et Dieu puisse-t-il te faire miséricorde un jour, à toi qui n'as eu pitié de personne !

\*

À huit jours de là, un matin, vers onze heures, un triple mariage se célébrait dans l'église Saint-Louis.

M. le comte Armand de Kergaz épousait mademoiselle Jeanne de Balder.

M. Fernand Rocher s'unissait à mademoiselle Hermine de Beaupréau.

Cerise venait de passer à son doigt la bague d'alliance de Léon Rolland, l'honnête ouvrier.

Agenouillée sur la dalle de l'église, près de la porte, où, au moyen âge, se tenaient les pauvresses et les filles repenties, à gauche du bénitier, une femme pleurait et priait avec ferveur.

Cette femme était vêtue de la robe des Sœurs-Grises novices...

On l'appelait sœur Louise.

Dans le monde des jeunes fous et des femmes galantes, elle avait eu nom la Baccarat !





Cet ouvrage est le 848<sup>e</sup> publié  
dans la collection *À tous les vents*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.